

REVUE
HISTORIQUE

DARTMOUTH
COLLEGE
LIBRARY

LIBRARY
COLLEGE
DARTMOUTH

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET LOUIS EISENMANN

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

CINQUANTE-SEPTIÈME ANNÉE

TOME CENT SOIXANTE-DIXIÈME

Juillet-Décembre 1932

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1932

D

I

.R6

t. 170-71

1932-33

H

~~R3282~~

~~v. 170-171~~

SEP 28 1933

335034

G.P.

RECEIVED
30 SEP 1933
LIBRARY

LES
OPÉRATIONS DES BANQUIERS ITALIENS
EN ITALIE ET AUX FOIRES DE CHAMPAGNE
PENDANT LE XIII^e SIÈCLE

L'histoire des banques depuis le xv^e siècle est inscrite à l'ordre du jour du prochain Congrès international des Sciences historiques, qui doit se tenir, en 1933, à Varsovie. Ce sujet, dont l'intérêt a été indiqué ici même par M. Henri Hauser, a été choisi, la chose ne fait aucun doute, sous l'influence persistante du *Zeitalter der Fugger*, de Richard Ehrenberg¹. Or, ce n'est pas sans de sérieux motifs que les économistes et les historiens allemands ont accueilli et traitent cet ouvrage avec froideur : son introduction relative au milieu du Moyen Age est très légère, même peu exacte ; ses chapitres principaux « délaient » les documents, au lieu de les résumer et d'en tirer des conclusions dans un esprit assez large ; ses références sont plus utiles, encore les publications des trente-cinq dernières années ont-elles porté à notre connaissance beaucoup de faits nouveaux qui ont modifié sensiblement la base de nos informations et l'orientation de nos études².

Pour prendre les banques modernes à leur origine, il faut remonter sinon au xii^e siècle, sur lequel les renseignements sont rares, du moins au xiii^e, époque qui nous est assez bien connue et où leurs opé-

1. Iéna, 2 vol., 1896.

2. Ainsi, pour Richard Ehrenberg, les Gênois ont été, au xvi^e siècle, particulièrement les financiers de Souverains, tandis qu'on s'intéresse aujourd'hui au rôle qu'ils ont joué en fournissant, vers 1505-1530, la majeure partie des capitaux avec lesquels les relations commerciales entre l'Espagne et le Nouveau Monde ont été établies (nous préparons, sur « les compatriotes de Colomb », un long travail reposant sur des documents inédits) ; pour Richard Ehrenberg, la Hollande a été, durant la première moitié du xvii^e siècle, le pays où la technique de la Bourse moderne en valeurs s'est fixée, tandis qu'elle occupe une place tout aussi importante dans l'histoire économique pour avoir créé, avec la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, le prototype des sociétés anonymes par actions et donné naissance aux Bourses en marchandises, assez différentes de celles en valeur, ainsi que, dans quelque mesure, fourni des exemples de cartels et de trusts (voir notre préface à Werner Sombart, *L'apogée du capitalisme*, traduction française. Paris, 1932, p. xxiv et suiv.).

rations se sont définies et leur activité a commencé à se coordonner ; le xiv^e marque, du point de vue de la technique, une sorte d'apogée, en attendant le xvii^e et surtout les xviii^e et xix^e, où se sont réalisés les perfectionnements de la seconde période du capitalisme. Même lorsque l'on se préoccupe surtout du rôle des banquiers et financiers dans la vie politique, le milieu du Moyen Age mérite l'attention autant, sinon plus, que sa fin et que le début de l'ère moderne, caractérisés seulement par l'importance des besoins, d'un côté, et par un plus grand enrichissement ou de plus fortes pertes, de l'autre. Aussi, quoique nous comprenions, certes, l'utilité des recherches et de rapports au Congrès de Varsovie sur les transformations et les opérations des banques jusqu'à l'époque contemporaine, considérons-nous que c'est à tort que l'on a décidé d'en commencer l'étude au xv^e siècle : à notre avis, ce pourrait être là le *point d'arrivée* d'études sur une première période et ce ne devrait pas être le *point de départ* d'études sur la période nouvelle !

L'histoire économique des pays chrétiens de la Méditerranée occidentale, les transactions aux foires de Champagne, les emprunts des Souverains et seigneurs, les opérations financières des papes, au cours du xiii^e siècle, confirment la tradition d'après laquelle les Italiens auraient eu une influence capitale sur la formation des méthodes des banques modernes. Nous allons le montrer. Auparavant, il nous faut indiquer le sens du mot « banque », la fonction des « banquiers » et les milieux dans lesquels ils ont tout d'abord exercé, puis développé leur activité.

La banque typique est une entreprise recevant des sommes d'argent en dépôt et profitant du passage de celles-ci par ses caisses, ainsi que de son propre capital, pour consentir des prêts ou crédits à court terme, en corrélation avec les demandes probables de remboursement des déposants ; c'est la « banque de dépôts », se présentant toutefois dans la vie courante sous des formes plus ou moins bâtardees. Mais, avant de rechercher et recevoir en garde les disponibilités du public, les commerçants spécialisés dans le trafic de l'argent ont dû inspirer confiance, grâce soit à leur fortune, soit à leurs connaissances professionnelles et grâce à leur honorabilité ; leur activité a été d'abord celle de prêteurs, se transformant peu à peu en des « banquiers de crédit » au sens étroit du terme, c'est-à-dire de personnes octroyant des prêts et crédits avec leurs capitaux, et des « changeurs », constituant, tantôt les uns, tantôt les autres, les organes primitifs des banques de dépôts.

Quant à ce que l'on appelle aujourd'hui, d'une façon très inexacte, des « banques d'affaires » et que nous avons toujours classés non parmi

les « banques », mais parmi les organes « financiers »¹, il en existait, dès lors, nettement distincts des « banques » : c'étaient des *capitalistes-commerçants*² à la fois commanditaires du commerce avec les pays étrangers ou du commerce local, prêteurs acceptant de courir les risques de mer et participant aux opérations d'emprunt ou d'affermage des impôts³. Cette distinction est fondamentale en ce qui concerne les XII^e et XIII^e siècles, bien qu'il n'y eût pas encore, dans les affaires, de séparations très nettes entre les professions ; si elle s'est effacée peu à peu, cela a été plutôt dans le langage courant que dans la technique, certaines situations obligeant à employer certaines méthodes ; l'on est revenu d'ailleurs à des situations voisines de celles que l'on a connues au XIII^e siècle en Italie, au cours du XIX^e siècle !

Il est encore plus délicat d'indiquer quelles villes de l'Italie ont joué un rôle particulièrement important dans la formation de la technique des banques, telles qu'elles existent aujourd'hui. L'observation suivante nous paraît cependant comporter une large part de vérité : dans les villes maritimes, les besoins du commerce et de la navigation et les dangers des voyages ont mis au premier plan les capitalistes-commerçants, se chargeant assez généralement de la tenue de leur caisse et déplaçant eux-même leurs capitaux, dans leurs relations avec le Levant, l'Égypte ou la Barbarie, sous la forme surtout de marchandises ou de monnaies, alors que, dans les villes de l'intérieur des terres moins entraînées dans des opérations dangereuses et plus disposées à mener les affaires en société, les mouvements d'argent ont été isolés un peu plus tôt et un peu mieux, et facilités par les liens entre associés qui permettaient la représentation de chaque groupe sur plusieurs places différentes⁴. Cela est vrai même pour Gênes, quoique l'on y trouve les traces de « banquiers » dès la seconde moitié du XII^e siècle : les Génois de familles aristocratiques et commerçantes ont été des capitalistes-commerçants⁵, jusqu'au moment tardif où le mot « banque » a pris un sens plus large⁶. D'autre part, les Croisades, dont l'influence

1. Sur cette distinction, voir notre volume *Les banques de dépôts, les banques de crédit et les sociétés financières*. Paris, 1900 et 1904.

2. Voir nos deux articles sur les Manduel, « capitalistes et commerçants de Marseille au XIII^e siècle » (*Revue des Questions historiques*, 1^{er} janvier 1930, et *Revue d'histoire économique et sociale*, fascicule 2 de 1929).

3. Voir notre article : *Les parts de la « Compera Salis » de Gênes au XIII^e siècle, d'après les actes notariés* (*Annales d'histoire économique et sociale*, janvier 1932).

4. Voir notre article sur *Sienna de 1221 à 1229* (*Annales d'histoire économique et sociale*, 15 avril 1931, p. 204 et suiv.).

5. Voir notre article sur *Les mandats de saint Louis* (*Revue historique*, juillet-août 1931).

6. Des documents inédits des archives des notaires de Séville datant de 1505 à 1550 per-

a été très grande dans l'ensemble de la vie économique des cités maritimes, ne semblent en avoir eu guère sur les transactions de banque proprement dites ; les contrats que nous possédons n'en ont conservé que de rares traces dans les relations de l'Occident avec le Levant : les quelques « banquiers » que l'on rencontrait alors en Syrie ou en Égypte étaient ou bien de petites gens que l'on ne doit pas juger par la reluisance actuelle du titre qu'ils prenaient, ou bien des prêteurs ordinaires sans activité nettement bancaire¹.

Ici, il y a peu de place pour la fantaisie des sociologues qui exagèrent l'influence des conceptions religieuses sur la formation du capitalisme : dans un milieu où chacun était imbu surtout de son intérêt, malgré un respect apparent des interdictions de l'Église, les uns se sont laissés diriger, dans un cadre tracé d'après les besoins, par l'appât des bénéfices, tandis que les autres ont profité de leur situation et des coutumes, pour établir la technique du trafic de l'argent, jusque dans les transactions avec les pays lointains, à des conditions rémunératrices².

Tout en reconnaissant que les banquiers ont eu, dès l'abord, des liens avec les prêteurs professionnels, il nous faut établir une démarcation, elle aussi peu précise, mais essentielle, entre l'usurier et le banquier. Les opérations de banque n'étaient le fait que de personnes ou sociétés d'une certaine importance ; on pourrait presque dire : d'un niveau relativement élevé. Aussi, lorsque l'on veut étudier les vrais banquiers des XII^e et XIII^e siècles, convient-il de les rechercher non à Chieri — dont les habitants ont été très vivement invectivés par Dante — ni même à Asti³, mais à Florence, à Sienne, à Plaisance, à Pistoie, à Lucques et à Parme, ou, plus exactement, parce que les Italiens étaient très migrants, convient-il de parler de leurs citoyens répandus dans les parties les plus commerçantes de la chrétienté : les Florentins, les Siennois, les Placentins, les Pistoïens, les Lucquois, les Parmesans⁴. Tout en constatant l'intérêt de la documentation qui vise les Italiens à Marseille, en Allemagne, en Flandre et surtout en Angleterre, nous

mettent de faire, à ce propos, une observation curieuse : les Génois les plus importants (les Centurioni, les Grimaldi, les Spinola, les Cattanei, les Doria, etc.) y sont indiqués d'abord comme « commerçants » ; ce n'est que peu à peu que l'on a pris l'habitude, vu leur richesse plutôt que vu leur genre d'opérations, toujours le même, de les appeler « banquiers ».

1. Voir notre article sur *Les mandats de saint Louis*.

2. Voir notre article : *Les Juifs* (*Revue économique internationale*, mars 1932).

3. Où cependant on employait le mot « banquier » ; voir préface de Giuseppe Rosso, *Documenti sulle relazioni commerciali fra Asti e Genova*. Pinerolo, 1908.

4. Voir la classique *Handelsgeschichte*, de Schaube.

devons limiter notre champ d'études à l'Italie et aux foires de Champagne, champ de beaucoup le plus important, surtout pour des recherches relatives aux méthodes.

Indiquons les principales sources et leur valeur, sans rappeler les publications de caractère général qui sont bien connues :

a) SANTINI, *Frammenti di un libro di banchieri fiorentini scritto in volgare nel 1211* (*Giornale storico de la Letteratura italiana*, t. X, 1887, p. 161 et suiv.) ; — texte incomplet, mais intéressant.

b) Luigi Tommaso BELGRANO, *Documenti inediti riguardanti le due Crociate de san Ludovico IX, re de Francia*. Gênes, 1859. Les principaux contrats publiés par ce livre ont été reproduits en appendice à notre article cité de la *Revue historique* ; — nous en avons déjà montré la très haute portée.

c) Mario CHIAUDANO, *Il libro delle fiere di Champagne della compagnia degli Ugolini* (1255-1262), avec commentaires, dans les *Studi e Documenti per la Storia del Diritto commerciale italiano nel secolo XIII*. Turin, 1930, p. 164 et suiv. ; — bon document ayant fait l'objet d'observations complémentaires de la part d'Alessandro LATTES (compte-rendu du livre de Chiaudano, dans la *Rivista del diritto commerciale*, année 28, 1930, p. 745 de la première partie).

d) BERTONI, *Banchieri ad Imola nel secolo XIII* (1260), dans *Studi Medievali*, 1911, vol. III, p. 683 ; — Alessandro LATTES en a montré et, peut-être, exagéré l'importance dans un article : *Il libro giornale d'un mercante toscano ad Imola nel secolo XIII*, dans *Rivista di diritto commerciale*, 1911, fasc. 11.

e) Mario CHIAUDANO, *Estratti di contabilità mercantile della compagnia dei Borghesi di Firenze dell'anno 1260*, dans *Studi e Documenti*, p. 75 et suiv. ; — à consulter pour quelques détails de comptabilité.

f) Cesare PAOLI e Aenea PICCOLOMINI, *Lettere volgari del secolo XHI scritte da Sanesi*, dans *Scelta di Curiosità*, n° 116. Bologne, 1871 ; voir lettres V (1260), VI (1262), VII (1265) et VIII (1269), relatives aux opérations des Siennois aux foires de Champagne ; — d'entre les plus beaux documents de l'histoire économique du Moyen Age.

g) VESME, *Libro della tavola di Riccomanno Jacopi* (1272-1277), dans *Archivio storico italiano*, série III, t. XVIII, 1873, p. 4 et suiv. ; — relatif aux placements des héritiers d'un banquier et riche en informations.

h) Gino ARIAS, diverses études, avec textes annexes, dans les *Studi*

e *Documenti di Storia del Diritto*. Florence, 1901 ; en particulier : la *Compagnia bancaria de' Bonsignori* et *I contratti dei banchieri con la Chiesa di Roma e con gli ecclesiastici*. Sans oublier, bien entendu, Édouard JORDAN, *De mercatoribus camerae apostolicae seculo XIII*. Rennes, 1909, et les ouvrages et articles de GOTTLÖB.

Les travaux sur les banques italiennes aux XII^e et XIII^e siècles sont rares. Mentionnons cependant le chapitre *Banchi privati* du livre d'Alessandro LATTES, *Il diritto commerciale nelle legislazione statutaria delle città italiane*. Milan, 1884 ; le volume cité de CHIAUDANO¹, ainsi que notre article sur les *Mandats de saint Louis* (chapitre VI : Les banquiers surtout placentins de Gênes au milieu du XIII^e siècle).

Les introductions historiques des livres sur les banques — depuis celui de MAC LEOD jusqu'à celui de COURCELLE-SENEUIL et aux plus récents — sont toutes de la plus haute fantaisie. Les études sur les Cahorsins et les Lombards ne fournissent pas, non plus, des données vraiment utiles, parce qu'elles traitent d'usuriers et, même lorsqu'elles touchent aux vrais banquiers, demeurent dans une imprécision qui les rend sans la moindre valeur pour l'histoire des banques et de leurs opérations.

Pour faciliter la compréhension d'un tableau de caractère assez technique, le mieux nous paraît être de le faire précéder par un résumé simple, complètement distinct, comme analyse, de notre conclusion, qui synthétisera les résultats de nos recherches.

Nos premiers efforts tendront à exposer comment les mouvements d'argent sont devenus l'objet d'une activité propre, et surtout comment les opérations de banque sont issues des pratiques commerciales du Moyen Age (chapitre I^{er}).

Le point de départ des opérations de banque a été des prêts, et ce n'est guère qu'à l'occasion de leur remboursement que les méthodes bancaires se sont précisées ; il s'y est greffé des opérations de change. Avec de simples « fragments » et quelques contrats notariés, il nous est impossible de nous rendre compte dans quelle mesure des procédés de disposition sur des sommes déposées, procédés d'origine certainement antérieure, avaient déjà pris alors de l'importance (surtout Florence, 1211, chapitre II).

Si des documents isolés nous signalent la pratique des dépôts dans des banques et des paiements par les banquiers sur « assignations » à la

1. Nous aurons bientôt des études de M. Chiaudano sur la *Compagnia dei Malabaila di Asti* et sur la *Grande Tavola di Orlando Bonsignori*.

fin du XII^e siècle et durant la première moitié du XIII^e, nous ne trouvons de données coordonnées que sur 1250 et les années suivantes. Les banquiers étaient à cette époque-là, à Gênes, les teneurs de caisse de particuliers et y avaient organisé le recouvrement des créances sur Paris et les foires de Champagne, assurant ainsi le développement de l'emploi de la lettre de change et procédant, très exceptionnellement il est vrai, à l'escompte de traites (chapitre III).

L'activité des banques italiennes aux foires de Champagne les avait mises en face des problèmes qui se posent pour les banques internationales, les succursales de banque et le règlement des créances et des dettes par compensation ; des solutions leur ont été trouvées. De plus, en faisant connaître leurs méthodes dans les centres commerciaux les plus actifs de l'Europe occidentale, les banques italiennes en ont assuré la diffusion (surtout 1260 et 1262, chapitre IV).

La documentation générale (sauf celle sur les finances de la papauté, qui mérite un examen spécial) nous fait connaître plus tôt quelques améliorations de procédés comptables (preuve indirecte, il est vrai, de progrès techniques) et de nouvelles solutions à des problèmes pratiques, que la coordination des opérations dans une même activité. La meilleure preuve que les dépôts s'étaient développés est qu'à la fin du siècle on imposait, à Venise et ailleurs, aux banquiers-changeurs un cautionnement en vue de garantir le remboursement de leurs dettes et notamment de leurs dépôts (1260-1299, chapitre V).

Les textes relatifs aux dépôts et emprunts des papes précisent l'application des méthodes établies dans les relations des banquiers avec les particuliers, en leur donnant une netteté et une ampleur très grandes. Le siècle finit presque (1298) par le « run » ou « rush », dit-on aujourd'hui en technique bancaire, des créanciers des grands banquiers du pape, les Buonsignori, sur les caisses de ceux-ci et l'effondrement de leur société dans des conditions ressemblant fort à celles de la faillite de plusieurs banques en 1931-1932 (chapitre VI).

Une comparaison des banques italiennes du XIII^e siècle avec les banques actuelles mettra, enfin, chacune de nos constatations en relief d'une façon plus frappante pour les techniciens que pour les historiens ; ceux-ci, désireux de comprendre les faits économiques dans leurs bases fondamentales, seront toutefois intéressés par un tableau que les pratiques de la vie quotidienne leur permettront de comprendre assez aisément.

I. — ANCIENNETÉ DU MOT « BANQUIER » ;
ORIGINE DES OPÉRATIONS MODERNES DE BANQUE

Les textes des XII^e et XIII^e siècles emploient indifféremment, pour désigner les mêmes personnes, *nummularii*, *cambiatores*, *campsores* et *bancherii*¹. *Bancherius* rappelle *τραπεζιτης*, et la même notion se retrouve dans *tabula cambii*, *taula*, à Barcelone, un peu plus tard. Ce sont là des preuves manifestes que l'Antiquité, qui a connu non seulement les banques, mais la plupart de leurs opérations², a laissé des traces jusqu'au Moyen Age, sans qu'il nous soit possible de discerner dans quelle mesure elle a exercé directement une influence sur la technique moderne. En tout cas, le trafic de l'argent s'est identifié, depuis longtemps, avec la « table », le « banc » des manieurs de monnaies.

Les premiers actes italiens qui mentionnent, d'une façon suivie, les *bancherii* sont ceux du notaire génois Jean Scriba³. En 1156 (acte n° 340), Ingo Bancherius fournit, à titre de commanditaire, des capitaux sur place. En 1157 (n° 440), un frère de Baldus Bancherius fut témoin dans un contrat, qui mentionna ce lien de famille parce que le parent était certainement une personne connue. En 1158 (n° 607), Ingo Bancherius reparaissait comme emprunteur d'une somme d'argent remboursable au bout d'un an — ce qui a fait considérer à Levin Goldschmidt⁴ que, dès une époque aussi reculée, des banquiers recevaient de l'argent en dépôt et s'en servaient comme les banquiers actuels ! — Suivent des contrats similaires (nos 910, 987 et 1102). Il est fort douteux cependant que « *bancherius* » ait eu dès lors le sens purement technique que nous donnons au mot banquier. Les textes sont peu décisifs. M. Alessandro Lattes a supposé qu'« une mention professionnelle avait été transformée en titre de qualité⁵ ». Nous nous contentons d'y voir une preuve que les personnes déjà plus ou moins spécialisées dans le maniement de l'argent se livraient aux opérations les plus diverses, et notamment contractaient des emprunts en vue d'intensifier leurs efforts, de la même façon que les autres commerçants.

Nous venons de faire, dans les actes du même notaire génois, une constatation importante. Dès le troisième quart du XII^e siècle, les Placentins, prêteurs d'argent professionnels se rapprochant de nos

1. A. Lattes, *Il diritto commerciale*, p. 199 ; voir aussi Du Cange.

2. Articles « *argentarii* » et « *trapézitai* » du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

3. *Monumenta historiae patriae, Chartarum II*. Turin, 1863.

4. *Handbuch des Handelsrechts*, 3^e édit. Stuttgart, 1891, p. 320.

5. *Il diritto*, p. 211.

banquiers, ne faisaient à Gênes que des prêts ordinaires (voir *Monumenta Historiae Patriae, Chartarum II*, nos 1068, 1071, 1074), parce qu'ils ne considéraient pas les risques d'opérations lointaines comme s'accordant avec leur activité, tandis que les importants Gênois faisaient surtout des prêts maritimes. Nous trouvons là une confirmation de la distinction déjà établie par nous entre les hommes d'affaires de l'intérieur des terres spécialisés dans les opérations d'argent et les hommes d'affaires des ports maritimes. De plus, les contrats contenaient alors des clauses facilitant les règlements à ou par des parents ou mandataires, clauses qui ont aidé à la formation du vrai trafic de banque.

Pour bien saisir la nature des principales opérations des banques modernes, il est nécessaire d'entrevoir dans quelles conditions elles ont pris une place dans l'activité commerciale vers le milieu du Moyen Âge.

À côté des opérations les plus courantes, qui étaient celles d'échanges et d'achat et vente, les opérations de prêts jouaient un rôle important. C'étaient des prêts tantôt de produits, tantôt d'argent. Les prêts de produits ont persisté assez tard¹; s'ils existent toujours, ils n'ont rien de commun avec la banque. Vers les XI^e et XII^e siècles, les prêts d'argent à intérêt, bien que le contrat précisât exceptionnellement, ont été pratiqués soit par les Couvents et les Ordres, soit par les capitalistes ordinaires ou les usuriers de profession.

La situation se trouvait compliquée par la fréquente rareté des monnaies, qui obligeait à remplacer celles-ci par des marchandises à la fois précieuses, de facile conservation et de trafic courant, comme les épices et en particulier le poivre²; de plus, les falsifications et altérations de monnaies et les différences existant entre elles rendaient nécessaire le concours de spécialistes en matière de monnaies et de métaux précieux, de changeurs, qui furent amenés assez vite à étendre leur activité professionnelle aux opérations d'encaissement et de paiement.

Dans la mesure où les commerçants connaissaient l'écriture, les prêts étaient inscrits sur les livres des prêteurs, en dehors de contrats notariés. Ces mentions de versements et de remboursements sur des sortes d'aide-mémoire ont préparé le terrain aux opérations de banque,

1. Voir notre article cité sur *Sienna de 1221 à 1229*.

2. Albanès, *Gallia novissima, Toulon*, n° 159; Louis Blancard, *Documents inédits sur le commerce de Marseille au Moyen Âge*. Marseille, 1884-1885, série Manduel, n° 91, et série Amalic, n° 856; P. F. Casaretto, *La moneta genovese in confronto con le altre valute mediterranee nei secoli XII e XIII*. Gênes, 1928.

en ce qui concerne tout d'abord les crédits, sans établir encore les bases d'une vraie comptabilité¹.

Le contrat primordial en pays romans a été, selon les régions, à partir du x^e, du xi^e ou même du xii^e siècle, la commande, contrat fiduciaire dérivé du mandat. Dès une époque reculée et jusque dans les textes du xiii^e, commande et dépôt s'identifiaient souvent. C'est par une *comenda* (on disait en Italie souvent *commanditia*) sive *depositum*² que le possesseur d'un objet plus ou moins précieux le confiait, pour le garder, à une personne mieux placée que lui pour le mettre à l'abri du vol ou de la rapine; il s'adressait généralement à l'Église ou à un Ordre puissant temporellement comme moralement. C'est là le *depositum* ordinaire du droit romain, ce que l'on a appelé le *depositum regulare*, obligeant à une restitution en nature³.

Les dépôts d'argent avaient et conservaient assez fréquemment un tel caractère⁴, pour le moins dans la mesure où l'on ne cherchait pas à masquer une opération de prêt à intérêt.

Deux points, d'une grande importance pour ceux qui s'intéressent à l'origine des opérations de banque, se sont précisés, sans que nous puissions savoir exactement dans quel ordre ni dans quelles conditions. D'un côté, l'utilisation du capital qui était resté jusque-là inactif, pour ainsi dire mort — ce qui faisait que son remboursement n'était plus que garanti, d'une façon directe et immédiate, par la fortune propre du dépositaire et, indirectement, par les opérations réalisées avec l'argent remis. — De l'autre côté, le désir des détenteurs de capitaux disponibles d'en tirer quelque avantage en les confiant, pour les faire fructifier, à un homme d'affaires sous la forme plutôt d'un prêt, moyennant un intérêt fixé par avance, ou plutôt d'une commande commerciale, contre participation dans les bénéfices à réaliser.

Les textes laissent deviner cette transformation plus exactement qu'ils n'en fournissent la preuve directe. Cherchons à en entrevoir les

1. H. Sieveking, *Aus venetianischen Handlungsbüchern (Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft, 1901, t. XXV, p. 1492)*.

2. Sur la commande, voir le chapitre spécial de notre étude : *La vie économique de Barcelone au XIII^e siècle, d'après des documents inédits des archives de sa cathédrale (Estudis universitaris catalans, t. XVI)*.

3. Léopold Delisle, *Les opérations financières des Templiers*. Paris, 1889, p. 10.

4. F. Schneider, *Zur älteren päpstlichen Finanzgeschichte (Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken, publ. de l'École prussienne de Rome, t. IX, p. 3)*; Adolf Gottlob, *Die päpstlichen Kreuzzugs-Steuer des 13 Jahrhunderts*. Heiligenstadt, 1892, p. 239; Guido Levi, *Registri dei Cardinali Ugolini d'Ostia e Ottaviano degli Ubaldini*. Rome, 1890, p. 107, etc.

causes. Au début, les sommes remises en dépôt ont été, sans doute, utilisées souvent par le dépositaire sans le consentement formel du déposant (l'imprécision des contrats tendrait à le prouver), et l'utilisation en a été masquée par la facilité avec laquelle il était possible de se procurer des monnaies semblables au moment de la restitution. De plus, l'interdiction de l'intérêt, à mesure que l'Église l'a précisée et accentuée, malgré les usages opposés des milieux commerciaux, rendait difficile, rare, la stipulation, dans un contrat, d'avantages de cette nature. On a passé ainsi du dépôt sous sa forme primitive et stricte au dépôt irrégulier, comportant l'obligation de restituer un nombre fixé de monnaies semblables, selon une formule connue du droit romain ; le dépositaire, en même temps, disposa de capitaux qui lui permirent de développer ses propres affaires.

Le « dépôt » d'argent avait conservé comme base la confiance dans la possibilité d'une restitution à tout moment. Aussi stipulait-on couramment un remboursement à demande (*quandumque tibi placuerit*), « à vue », disons-nous aujourd'hui¹. Cependant, lorsque l'on voulait tenir compte de la gêne où le dépositaire pourrait se trouver en cas de rappel brusque des fonds investis dans des prêts, l'on prévoyait un certain délai (ce que nous appelons un « préavis² ») que les statuts locaux accordaient parfois expressément³.

La situation se modifiait lorsque le remboursement devait avoir lieu à un terme éloigné⁴ ; il s'agissait, en ce cas, d'un prêt proprement dit. Dès le XIII^e siècle, des sommes étaient ainsi remises contre une participation dans les bénéfices ; c'étaient là des commandites⁵ portant généralement, lorsqu'il s'agissait de banques, sur les bénéfices de celles-ci dans leur activité d'ensemble, et parfois ayant un caractère restreint, portant sur les bénéfices à réaliser avec les capitaux confiés (*inde*), par dérivation de la commande.

Il est beaucoup plus délicat de préciser les milieux où ces transformations se sont produites. Anciennement, ils ont été très larges ; l'on trouve ces méthodes, au XII^e siècle, employées déjà, en partie, par les Templiers⁶ et les Souverains⁷, plus généralement par des commer-

1. Exemples dans Blancard, *op. cit.*, série II (1248), nos 232, 234, 731, etc.

2. Délai de huit jours dans un document florentin de 1275 publié par R. Davidsohn, *Forschungen zur Geschichte von Florenz*. Berlin, 1898, t. III, p. 27, n° 89.

3. Ainsi, à Pise, voir Bonaini, *Statuti pisani*. Florence, 1857, t. II, p. 931 et 932.

4. Surtout E. Jordan, *De mercatoribus*, p. 51.

5. R. Davidsohn, *Geschichte von Florenz*. Berlin, 1908 et ann. suiv., t. II, 1, p. 416.

6. L. Delisle, *op. cit.*

7. Il est malheureux que les textes publiés par L. Papa d'Amico (ainsi, dans *I titoli di cre-*

çants. Une démarcation plus nette apparaît au XIII^e siècle parmi les spécialistes du trafic de l'argent, bien que le Temple eût l'activité d'une vraie banque. Les diverses opérations s'enchevêtraient chez les anciens prêteurs ou changeurs : opérations de crédit, opérations de change, opérations de dépôt d'argent, qui sont encore aujourd'hui les trois branches principales de nos banques !

Ajoutons quelques mots sur un contrat qui, pour ne pas être spécifiquement une opération de banque, joue cependant dans la banque un rôle très important : la lettre de change. Dès la seconde moitié du XII^e siècle, les actes notariés de Gênes prévoyaient l'exécution, par mandataire, des engagements soit de l'un des contractants, soit à la fois de l'emprunteur et du prêteur¹ ; cela donnait, bien que d'une façon grossière, les avantages pratiques de notre clause « à ordre ». Cette stipulation se trouvait dans des promesses de paiement en une autre monnaie que celle remise et sur une autre place², les transformant en des instruments très voisins de notre lettre de change. A l'occasion des foires de Champagne, non seulement on octroyait en Italie des prêts remboursables au retour du voyage, mais l'on y achetait et « vendait » des monnaies françaises à remettre en foires³. Un instrument nouveau se perfectionnait, qui devait être utilisé, plus tard, dans les banques aux points de vue à la fois du crédit et des paiements de place à place.

II. — DÉBUT DE LA COORDINATION

DES OPÉRATIONS DE CRÉDIT ET DE PAIEMENT

DANS UNE ACTIVITÉ-SE RAPPROCHANT DE PLUS EN PLUS DE CELLE DE NOS BANQUES

Les fragments des comptes de banquiers florentins (1212) publiés par Santini renseignent uniquement sur des opérations de prêts et leur remboursement. M. Mario Chiaudano considère comme possible qu'une partie des comptes relative aux dépôts ait été perdue⁴, car,

dito di antichi mercanti italiani. Rome, 1885) soient très suspects ; sinon, ils nous fourniraient, pour la fin du XIII^e siècle, des données intéressantes sur l'activité des Italiens ayant accompagné Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion en Palestine : « assignations » pour le paiement des soldes, garantie de crédits. Avant de s'en servir, il faudrait reprendre les textes (surtout des copies) et contrôler leurs données dans les textes contemporains.

1. Très nombreux actes dans les *Monumenta historiae patriae, Chartarum II*.

2. G. Rosso, *Asti e Genova*, n° 2, 11, etc.

3. Voir notre article : *L'histoire universelle du droit commercial de Levin Goldschmidt et les méthodes commerciales des pays chrétiens du bassin de la Méditerranée aux XII^e et XIII^e siècles* (*Annales de droit commercial*, 1931, n° 3, chapitre : Lettre de change).

4. *Op. cit.*, p. 62.

comme nous le verrons, une telle séparation a été, à une époque postérieure, conforme aux usages ; nous avons cependant tendance à croire qu'il s'agissait là de francs et nets prêteurs ou banquiers de crédit¹. Suivons M. Chiaudano dans les observations judicieuses et utiles que ce texte lui a inspirées² ; nous y ajouterons quelques observations personnelles.

Ce que nous possédons, ce sont des fragments d'un *libro delle ragioni*³, livre de commerce à forme primitive, dont la tenue était déjà en soi symptomatique, sinon démonstrative : toutes les opérations, tant en débit qu'en crédit, dirions-nous maintenant, et d'ailleurs, dira-t-on bientôt, ou plus exactement les opérations rendant le banquier créancier (prêt) ou diminuant sa créance (remboursement), y étaient mentionnées, mêlées parfois à des souvenirs personnels, les unes à la suite des autres dans leur ordre chronologique, *sans la moindre démarcation entre les versements et les recettes*⁴ ; toutefois, le blanc qu'on laissait à la suite de chaque inscription permettait d'indiquer ce que l'affaire était devenue, à peu près de la même façon que les notaires le faisaient sur leurs notules. Aucune marge, bien entendu, pour les calculs. Les opérations n'étaient alors ni très nombreuses, ni très enchevêtrées ; les commerçants, qui comptaient surtout sur leur mémoire, contrôlaient leur souvenir en consultant leur livre.

En tant que banque de prêts, celle que nous étudions ouvrait généralement une opération avec une personne par le versement d'une certaine somme. Le paiement primitif était inscrit en ces termes :

« Aldobrandino petro et buonessegnia falkoni doivent nous donner livres..., que nous leur donnâmes le... et qu'ils doivent payer le... : au cas de retard, 4 deniers par livre chaque mois, à notre volonté ; témoins : N. N., N. N.⁵ »

En règle, les opérations ne portaient pas sur des sommes importantes (moins de douze livres ; exceptionnellement, soixante) ; elles étaient assez semblables à celles des prêteurs-usuriers.

L'argent était, en général, remis de la main à la main, *a sua mano*.

Le remboursement était promis à un terme fixe et assez proche, ne

1. Nous pouvons nous appuyer pour défendre ce point de vue sur les constatations générales de Schaube dans son étude : *Studien zur Geschichte und Natur des ältesten Cambium (Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, III^e série, t. X, 1895)* ; cette étude-ci les confirme au point de vue du rôle du crédit dans l'activité bancaire à ses débuts.

2. *Loc. cit.*, p. 55 et suiv.

3. H. Sieveking, *Aus venetianischen Handlungsbüchern*, p. 1491.

4. Santini, *op. cit.*, p. 162.

5. *Eod. loc.*, p. 166.

dépassant presque jamais un mois. Il faudrait pourtant se garder de croire que les banquiers assuraient ainsi, selon les conceptions modernes, leur « état de liquidité », d'autant plus que rien ne nous démontre qu'ils reçussent des dépôts et dussent se tenir prêts à toute demande de remboursement. Ils savaient fort bien qu'ils ne seraient payés qu'avec plus ou moins de retard et, probablement, par acomptes. La formule qu'ils choisissaient avait surtout pour but de faire courir des intérêts élevés (dans le cas ci-dessus, de 20 % par an ; souvent, plus), ce qui était accepté à titre de sanction, d'intérêts moratoires. La présence de témoins donnait à la mention sur le registre une valeur se rapprochant déjà de celle des contrats notariés.

Généralement, la somme prêtée était remise en monnaie de Florence ; mais, comme les banquiers étaient plus ou moins ambulants, que des associés avaient l'habitude de se rendre aux marchés ou foires pour y exercer leur métier¹ et qu'en l'espèce les opérations étaient conclues dans une large mesure à l'occasion de la foire de Saint-Procule de Bologne, ils étaient amenés à avancer des monnaies bolognaises ou véronaises ou même, rarement il est vrai, des provinóis. En passant des contrats en monnaies étrangères, ils se garantissaient contre les fluctuations du change, ou bien profitaient de l'occasion d'opérations rémunératrices sur celui-ci, ou bien encore trouvaient un moyen de se procurer des monnaies dont ils avaient ou pourraient avoir besoin. Ces liens des opérations de crédit (et bientôt, sinon dès lors, des dépôts) avec celles de change ont été, de bonne heure, très fréquents dans le trafic de banque.

Voyons de quelles façons les banquiers-prêteurs recevaient ce qui leur était dû, après, toutefois, avoir rappelé les dispositions qui étaient inscrites dans les actes de prêts passés devant les notaires génois dès le troisième quart du XIII^e siècle et dont l'emploi s'était vite généralisé : le débiteur prévoyait expressément qu'il pourrait se libérer par une personne déterminée ou par un « mandataire », et le créancier, charger un « mandataire » de toucher la somme due ; les règlements avaient lieu ainsi, sans les fréquentes difficultés, sinon les impossibilités matérielles, de remises de monnaies, d'une personne déterminée à une autre personne déterminée, par la voie de délégations de créances à la suite d'un emprunt ou lors de l'absence sur place de l'un des contractants.

1. Cela résulte, d'une façon particulièrement lumineuse, des *Lettere volgari*, déjà citées ; voir aussi Senigaglia, *Le compagnie bancarie Senesi nei secoli XIII e XIV*, dans *Studi Senesi*, t. XXIV, p. 206.

En règle, bien entendu, le débiteur remettait de l'argent à son créancier, soit lui-même, soit par l'intermédiaire d'un mandataire. Lorsqu'un tiers intervenait, ce pouvait être une personne qui s'était portée garante de la bonne exécution de l'opération ; en ce cas, la mention du paiement était inscrite, sous une forme très courte, à la suite de prêt ; quand, au contraire, le prestataire n'avait pas été partie au contrat primitif, le paiement faisait l'objet d'une inscription spéciale sur le registre au jour où il avait lieu. Les « fragments » ne nous laissent malheureusement pas entrevoir quel était le motif d'une intervention dans ce dernier cas ; il s'agissait, peut-être, de quelque acte du débiteur d'un débiteur opérant sur les instructions de ce dernier, ou de la conséquence de quelque convention particulière. On en venait peu à peu aux procédés modernes dans les cas de versements au compte d'un débiteur par un tiers intéressé ou mandaté.

Les paiements que les débiteurs des banquiers faisaient au compte de ceux-ci étaient indiqués sous la forme : « Donné pour nous¹. » Ils sont peu nombreux. C'étaient là des versements de débiteurs sur l'ordre des créanciers, non chez les créanciers eux-mêmes, mais chez des tiers ; en un cas, croyons-nous, chez le correspondant *banquier* du banquier créancier².

Enfin, les dettes s'éteignaient également par compensation : une certaine somme, dont une personne était créancière vis-à-vis de la banque, pouvait être affectée à un règlement³.

On avait coutume, au bout d'un certain temps, d'écrire sur des pages nouvelles ou sur un nouveau registre la somme due par les clients à un jour déterminé⁴. Il en résultait non une vraie coordination dans les comptes, mais moins de désordre : on sentait déjà le besoin de connaître les soldes.

Ainsi, au début du XIII^e siècle, des Florentins avaient des méthodes *bancaires* dérivées d'opérations professionnelles de prêts et de change étroitement liées les unes aux autres et caractérisées par l'emploi de procédés de paiement et d'encaissement différents des versements directs de « la main à la main ». Cette technique, se dégageant des cadres étroits du droit qui eussent risqué de paralyser les efforts, existait en dehors de dépôts, donc en cas de banquiers de crédit assez distincts des prêteurs-usuriers. Ceci ressort nettement des fragments qui

1. Santini, *op. cit.*, p. 175.

2. *Eod. loc.*, p. 175.

3. *Eod. loc.*, p. 173.

4. M. Chiaudano, *op. cit.*, p. 63.

nous sont parvenus et serait vrai alors même que les banquiers eussent été, en plus, banquiers de dépôts, ce dont les textes, nous l'avons dit, ne nous fournissent aucune preuve et qui ne nous paraît pas vraisemblable.

III. — LES OPÉRATIONS DE DÉPÔT, D'ENCAISSEMENT ET ESCOMPTE DE LETTRES DE CHANGE, ET DE CHANGE DE MONNAIES DANS LES BANQUES DE GÈNES AU MILIEU DU XIII^e SIÈCLE¹.

Nous ne pouvons qu'entrevoir le développement que les dépôts en banque ont pris progressivement pendant la première moitié du XIII^e siècle, parce que nous ne possédons, sur cette période, que des contrats isolés par-devant notaire. Plusieurs textes nous montrent que les « assignations² » de sommes d'argent déposées chez des banquiers étaient assez courantes sous la forme primitive d'ordres directs du déposant au dépositaire³. Il nous faut arriver au milieu du siècle pour posséder une documentation massive ayant d'autres avantages que les livres de comptes : les actes notariés de Gènes relatifs aux croisades de saint Louis, tels que Belgrano les a publiés.

Les paiements « en » banque se présentaient dans deux conditions assez différentes : ou bien ils avaient pour but un règlement immédiat, ou bien ils étaient remis à une certaine date, la banque enregistrant l'opération dans son « cartulaire » et garantissant ainsi son exécution. C'était là, en général, l'ordre donné par un déposant à son banquier de payer aussitôt à une personne déterminée une certaine somme. L'ordre pouvait être remis par écrit (contrat) ou oralement en présence de témoins, selon les principes généraux du droit de l'époque. Les textes emploient très souvent une formule comme celle-ci : ... *quos super te scribi feci ab banchum fancioli bancherii*⁴... ce qui démontre bien qu'il s'agissait d'un paiement « en » banque, mais ne nous indique pas si c'était là le résultat du passage d'un actif d'une personne à une autre ou d'un versement d'espèces dans la banque du bénéficiaire⁵, ni sur

1. Nous résumons simplement les passages relatifs aux banques de notre article déjà cité sur *Les mandats de saint Louis*, dans la mesure où ils se rapportent à l'histoire générale de la banque.

2. Léopold Delisle, *op. cit.*, p. 971, texte de 1220 ; E. Jordan, *De mercatoribus*, p. 62, nombreuses indications, mais du dernier quart du XIII^e siècle.

3. Senigaglia, *op. cit.*, p. 17.

4. Gorrini, *Documenti sulle relazioni fra Voghera e Genova*. Pinerolo, 1908, n° 214 (1259) ; cf. Ferretto, *Documenti intorno alle relazioni fra Alba e Genova*. Pinerolo, 1906, nos 210 (1253) et 249 (1257).

5. Voir cependant cette formule ... *quas mihi scribi fecisti in banchio meo*, dans Ferretto,

les conséquences de cette inscription dans les relations du bénéficiaire avec le banquier.

Nous trouvons, dans les documents de Belgrano, d'assez nombreux contrats où le paiement, remis à une date plus ou moins lointaine, était déclaré inscrit dans le registre d'une banque, qui prenait ainsi le rôle d'un garant, d'accord avec l'un de ses clients¹. Les conditions dans lesquelles les banques acceptaient de donner un tel concours nous échappent ; il eût été intéressant de savoir si elles obligeaient leurs clients à remettre aussitôt le montant de l'engagement — ce qui aurait été pour elles un avantage et les aurait laissées sans cesse « à couvert » — ou bien si elles se contentaient de la promesse de « faire les fonds » (autre expression moderne) avant l'échéance. On peut supposer que parfois l'un, parfois l'autre se produisait, selon la confiance dont le demandeur de garantie jouissait, et comme c'est encore aujourd'hui le cas ; mais la règle devait être l'existence d'une couverture, à en juger par la prudence avec laquelle les banques d'alors procédaient en cas de recouvrement.

Les textes génois nous montrent également la place considérable que les engagements de change, formulés déjà dans de vraies « lettres », avaient prise dans la vie commerciale et dans les paiements des Trésors ; les banquiers, nous le verrons, s'en servaient pour les ventes de change, mais avaient déjà greffé sur leur recouvrement une activité personnelle.

Les banquiers de Gênes, surtout des Placentins, se chargeaient de faire toucher par des mandataires — généralement par un ou plusieurs de leurs associés en séjour ou en voyage en France, ou par les correspondants qu'ils y avaient à demeure — le montant des traites de saint Louis sur son Trésor, qu'on leur remettait avec une procuration spéciale en faveur de leurs représentants. Ils s'engageaient à en verser la contre-valeur à Gênes, toutefois au bout d'un délai suffisant pour qu'ils eussent, avant de payer, la nouvelle du versement effectif des provenances à Paris ou aux foires. Ce sont là encore les principes généraux des simples encaissements pour le compte de clients.

Comme nous l'avons indiqué deux fois ici même dans les relations de Marseille² et de Gênes³ avec les foires de Champagne, le banquier,

Documenti genovesi di Novi e Valle Scrivia. Pinerolo, 1909, n° 663 (1250), qui démontre tout au moins le versement à la banque du créancier.

1. Autre exemple que ceux de Belgrano, dans Ferretti, *Documenti... Alba*, n° 249 (1257).

2. *Revue historique*, janvier 1930.

3. *Eod. loc.*, juillet 1931.

très exceptionnellement, avançait tout de suite le montant probable du prix de vente de marchandises contre l'engagement par lettre de change de le rembourser à la destination de celles-ci, ou bien versait tout de suite à son bénéficiaire le montant d'un mandat de saint Louis. C'était déjà là ce que nous appelons de l'« escompte », peut-être pas sous sa forme technique dans le premier cas, mais, dans l'un comme dans l'autre, au point de vue du rôle économique de l'acte.

Les banquiers italiens liaient de plus en plus à leur activité comme caissiers des particuliers et comme prêteurs, des opérations de change avec leur clientèle. Un document de 1233 nous montre même Armandus Pinellus Bancherius, Placentin établi à Gênes, donnant des ordres de paiement à ses correspondants d'Alexandrie à la suite de la vente de change¹. Les documents de Belgrano sur la croisade de saint Louis, intéressants par leur masse, visent en particulier la remise de monnaies étrangères à Gênes même : les banquiers qui se chargeaient d'encaisser les mandats du roi de France promettaient de verser la contre-valeur des provinois, généralement en monnaie génoise, parfois aussi en d'autres monnaies, à une parité déterminée et à une date plus ou moins éloignée. C'étaient là des ventes à terme de change, qui n'étaient pas sans dangers à cause de la fluctuation des cours ; avec de la compétence (connaissance du marché, etc.) et de la prudence (couverture anticipée, etc.), on pouvait cependant ne pas courir de trop grands risques.

Nous venons de constater de nouveaux et importants progrès dans les méthodes des banques. Nous avons vu que celles-ci facilitaient de plus en plus les mouvements de capitaux de place à place, commençaient même à greffer, sur des encaissements, des opérations de crédit tout à fait bancaires, à cause de la brièveté des délais et de garanties morales et même presque matérielles. Elles laissent aussi l'impression d'avoir, en « bonnes banques », agi avec prudence, de façon à être en mesure de tenir leurs engagements et jouir de la confiance.

IV. — LES OPÉRATIONS DES BANQUES ITALIENNES AUX FOIRES DE CHAMPAGNE ; ACTIVITÉ DE BANQUIERS INTERNATIONAUX DANS LEURS RELATIONS AVEC LEURS AGENCES ; OFFICE DE COMPENSATION (1260 ET 1262)

Les deux principales lettres publiées par Paoli et Piccolomini ont été

1. Giacomo Gorrini, *Documenti sulle relazioni commerciali fra Voghera e Genova. Pinerolo*, 1908, n° 149.

écrites à des banquiers très connus, les Squarcialupi et les Piccolomini, par leurs associés ou agents aux foires de Champagne (1260 et 1262). Elles sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la banque, car elles fournissent des indications sur l'activité des banques internationales à une époque aussi lointaine et montrent déjà le régime des *succursales* de banques en plein fonctionnement.

Surtout à une époque où, malgré des efforts pour les améliorer, les relations par lettres étaient assez longues et peu régulières entre l'Italie et les foires de Champagne¹, la coordination de deux ou plusieurs activités dans des pays à conditions générales et monétaires différentes était difficile. On cherchait à y parer par des correspondances détaillées, contenant non seulement l'indication des opérations exécutées sur les instructions des chefs ou conclues sur place pour la société, mais aussi un exposé de la situation dans le pays où l'on se trouvait : situation économique, situation des changes, situation de certains commerçants, etc. Les problèmes se posaient dès lors pour les banques internationales à peu près dans les mêmes termes qu'aujourd'hui ; si les solutions étaient imparfaites, elles étaient déjà assez heureuses.

Au point de vue technique, ce sont surtout les rapports entre l'établissement principal et les succursales qui méritent notre attention. Remarquons, incidemment, que les opérations d'argent aux foires n'étaient pas toutes très modernes : ainsi, des dépôts étaient encore faits dans des abbayes² et, même lorsqu'ils avaient lieu chez les associés des riches et puissants Tolomei, pouvaient conserver le caractère de dépôts réguliers, remboursables en nature, non en espèces, à en juger par ces phrases : « Nous recevons tout le temps le dépôt (*achomande*) d'avoires de marchands », afin de « les garder et maintenir saufs » ; « nous avons coutume de rendre le dépôt à celui qui le fait ou à celui qui apporte les clefs ou la taille³ ».

Les associés ou agents qui se trouvaient aux foires étaient tout d'abord les représentants de l'établissement principal dont ils exécutaient sur place les engagements : pour leur éviter toute erreur, et aussi pour leur permettre de prendre à temps des mesures, avis leur était

1. Voir Paul Huvelin, *Quelques données nouvelles sur les foires de Champagne* (*Annales de droit commercial*, 1898, p. 337), et A. Schaube, *Ein italienischer Coursbericht von der Messe von Troyes aus dem 13 Jahrhundert* (*Zeitschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte*, 1897).

2. *Lettere volgari*, p. 28.

3. *Eod. loc.*, p. 27. Pratique assez courante et ayant pour but d'empêcher le paiement à de faux mandataires.

donné desdits engagements¹. Telle est toujours la règle dans de semblables conditions.

En ce qui concernait les opérations aux foires, l'établissement principal envoyait à ses associés ou agents des instructions générales ou particulières comme celle-ci : « Nous préférons nous trouver débiteurs en France² », ce qui n'excluait pas toutefois de les autoriser expressément à faire des « prêts à de bons payeurs offrant des garanties³ ».

Les Italiens qui fréquentaient les foires avaient une activité assez générale de commerçants, bien qu'ils s'occupassent plus spécialement tantôt de l'achat et de la vente de marchandises, tantôt des opérations de crédit et de paiement. Les Riccardi, de Lucques, par exemple, avaient été commerçants en tissus avant de devenir d'importants banquiers⁴. Cette double branche d'activité avait l'avantage de donner une base plus solide aux opérations bancaires, en facilitant les règlements de place à place sans mouvement d'espèces ; cela permettait aussi de mieux suivre la clientèle de crédit.

Le livre des foires de Champagne de la Compagnie des Ugolini (1255-1262), dont nous devons la publication à M. Chiaudano, contient une comptabilité intéressante, mais nous préférons ne l'examiner que lorsque nous montrerons les transformations générales des banques italiennes pendant la seconde moitié du XIII^e siècle. Il fournit également des indications utiles sur l'ensemble des opérations passées par des banquiers italiens avec la clientèle française, ainsi que sur les compensations des créances et des dettes aux foires.

Les Ugolini étaient des prêteurs-banquiers, ne faisant que des opérations d'une médiocre importance, en vue sans doute de diviser leurs risques, avec la moyenne bourgeoisie, qui semble avoir mieux tenu ses engagements que les ecclésiastiques et les seigneurs⁵. L'établissement en Champagne, d'une façon permanente, et aux foires, d'une façon périodique mais fréquente, de banquiers italiens facilitait la diffusion de leurs méthodes.

En trois endroits, le registre des Ugolini mentionne les règlements par compensation aux foires : *Sechundo che divisa nale tavole dela ditta*

1. *Eod. loc.*, p. 26.

2. *Eod. loc.*, p. 16.

3. *Eod. loc.*, p. 15.

4. Emilio Re, *La compagnia dei Riccardi in Inghilterra* (Archivio della R. Società Romana di Storia patria, vol. 37, 1914, p. 105).

5. Mario Chiaudano, *op. cit.*, p. 152 et 153.

fiéra¹. Sans aborder les discussions ouvertes à ce propos², nous pouvons constater que les paiements sans maniement d'espèces, excepté pour les règlements de soldes, existaient dès lors et rendaient le même genre de services qu'aujourd'hui.

V. — AMÉLIORATIONS DANS LES MÉTHODES DES BANQUES ITALIENNES PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XIII^e SIÈCLE

Les banques, qui ont été à l'origine plutôt des organes de crédit et de change, se sont développées comme banques de dépôt à partir du milieu du XIII^e siècle et, plus spécialement peut-être, de 1260³.

Le livre de foires d'Ugolini (1255-1262), dont nous avons déjà parlé, prouve par les progrès de sa comptabilité que certaines notions se précisaient. Les sommes versées par les banquiers étaient inscrites dans une partie, la première, du livre ; les sommes reçues, dans une seconde et distincte. De plus, les opérations passées avec une personne étaient inscrites un peu plus souvent les unes après les autres, parce que l'on avait, semble-t-il, tendance à laisser un plus grand blanc après chaque mention⁴. Nous tenons là une transition entre la situation primitive, constatée au chapitre II (1211), et la situation que nous constaterons encore dans ce chapitre, mais surtout dans le chapitre prochain.

La publication de Bertoni sur le livre-journal d'un commerçant d'Imola (1260) ajoute peu de chose à ce que nous avons indiqué déjà. Celle de M. Chiaudano, « extrait de comptabilité de la Société Borghesi de Florence », confirme nos observations antérieures sans vraiment annoncer plus nettement l'avenir.

Des documents un peu postérieurs nous montrent le développement des paiements par versements chez le banquier du créancier : ... *quae scriptae sunt ad banchum tuum numularie* (1284)⁵.

Avec raison, M. Chiaudano attache de l'importance à la publication

1. Chiaudano, *op. cit.*, p. 167, n° 23 ; p. 183, n° 120 ; p. 206, n° 275.

2. Goldschmidt, *Die Geschäftsoperationen auf den Messen der Champagne* (*Zeitschrift für das gesamte Handelsrecht*, p. 40, 1892, p. 30) ; Paul Huvelin, *Essai sur le droit des marchés et des foires*. Paris, 1897, p. 384.

3. Agoe Arcangeli, *Gli istituti del diritto commerciale nel costituito senese del 1310* (*Rivista di diritto commerciale*, 1906, 1^{re} partie, p. 354).

4. C'est tout au moins ce qui résulte de plus longues mentions de remboursements à la suite de celle de prêt.

5. Gorrini, *Voghera*, n° 395 ; cf. *Monumenta historiae patriae, Liber iurum*, t. I, p. 1464 (1282).

de Vesme, mais moins du point de vue des banquiers que de celui de leurs clients : il s'agit de comptes de tutelle d'un banquier (1272-1277), dans ses relations avec les héritiers d'un banquier qui avait laissé une partie de sa fortune engagée dans des prêts. M. Chiaudano considère que l'habitude de plus en plus fréquente de reporter le solde d'une dette à un autre endroit du registre ou dans un nouveau registre, au bout d'un certain temps, est une nouvelle étape dans la création de comptes courants¹; pour nous, il s'agit plutôt, au début, d'une récapitulation rendue nécessaire par l'enchevêtrement des opérations dans des comptes tenus sans méthode.

Le plus intéressant serait d'être renseigné avec exactitude sur la distinction entre prêts et dépôts; bien que le tuteur, selon l'expression de M. Chiaudano, « encaissât les prêts et retirât les dépôts »², nous ne pouvons que l'entrevoir, en observant que les premières opérations étaient celles qui étaient faites avec les commerçants ordinaires, les secondes avec des banquiers, comme les Peruzzi, Antella, Falconieri, Davizzini.

Sur les dépôts à terme fixe dans les banques, les renseignements sont intéressants. La durée en était très variable : entre quatre mois, onze jours, et un an, neuf mois, dix jours. Le taux de l'intérêt l'était aussi : il allait de 7,75 à 20 %, mais se tenait généralement aux environs de 10 %. Le plus curieux est que l'intérêt le plus élevé ait été payé par les Peruzzi (20 % pour quatre mois onze jours seulement, il est vrai) et par les Falconieri (14 % pour neuf mois quinze jours), banquiers jouissant d'une haute réputation.

Il s'agissait de dépôts-placements, distincts et différents de dépôts de sommes provisoirement disponibles. Le taux de l'intérêt, variable selon la situation du marché des capitaux, était, pour eux, de 10 % en temps normal, alors que les banquiers en prêtaient le montant au taux de quelque 20 % à leurs emprunteurs. C'était là de la solide banque : l'emploi de capitaux à long terme à des prêts de nature semblable, avec une bonne marge de bénéfices.

Lorsque les Peruzzi payaient 20 % d'intérêt à leurs déposants, c'était ou qu'ils prêtaient alors l'argent à 30 ou 40 %, ou bien que, par suite de leurs besoins en période de resserrement de l'argent, ils cherchaient à se procurer à n'importe quelles conditions des capitaux liquides, de façon à être en mesure de tenir leurs engagements. Il faudra d'ailleurs arriver à l'époque moderne et même presque contemporaine pour que cette dernière situation se trouve améliorée, d'abord par une

1. *Op. cit.*, p. 66.

2. *Eod. loc.*, p. 69.

plus aisée cessibilité des lettres de change, puis par la mise en circulation de billets de banque comme contre-partie de crédits nouveaux par les banques d'émission.

En 1274, le même tuteur fonda une banque, où il déposa les capitaux des mineurs qu'il put rendre liquides, *fuori del corpo della compagnia*¹, c'est-à-dire en dehors des capitaux des associés ou des commanditaires, donc toujours sous la forme de dépôts-prêts, à 8 % pour le moins par an.

Nous ne possédons, malheureusement, aucun renseignement sur les vrais dépôts en banque, à vue ou à très court délai de préavis : vers la même époque sur les conditions dans lesquelles ils étaient remis et acceptés, et sur leur emploi par les banquiers. A ce dernier point de vue, un arrêté de la république de Venise datant de la fin du XIII^e siècle permet de supposer qu'ils donnaient lieu à de fréquents et importants abus, car il confirmait l'obligation pour les changeurs (banquiers) de remettre aux autorités un cautionnement, fournissant un recours aux créanciers en cas d'insolvabilité du débiteur². Dès le début du siècle suivant, le même gouvernement, plus désireux que les législateurs modernes de défendre le public contre de graves abus, interdisait aux changeurs certaines opérations considérées comme trop dangereuses pour l'investissement de fonds donnés en garde³.

Nous ne pouvons pas suivre de près les transformations dans la comptabilité des banques jusqu'à la fin du XIII^e siècle. En tout cas, un grand progrès était réalisé ou sur le point de l'être : à Gênes, on commençait, selon Sieveking⁴, à prendre l'habitude d'écrire sur les deux pages se faisant vis-à-vis d'un même registre, au verso : *N. N. die dare*, partie débitrice ; au recto : *N. N. die avere*, partie créditrice. Des documents, publiés plus récemment et relatifs aux Buonsignori, de Sienne, tendraient à démontrer que cette pratique était courante chez les grands banquiers dans la seconde moitié ou, au moins, le quatrième quart du XIII^e siècle, comme nous le verrons au chapitre suivant. Les vraies bases des comptes courants étaient ainsi indiquées par les comptables ; les praticiens et les juristes avaient encore à en préciser les conséquences.

Les opérations de dépôt et de change des papes n'ont donc pas, comme on l'a dit souvent, donné sinon naissance, du moins des bases

1. *Eod. loc.*, p. 170.

2. Elia Lattes, *La libertà delle banche a Venezia dal secolo XIII al XVII*. Milan, 1869, p. 28.

3. *Eod. loc.*

4. *Studio sulle finanze genovesi nel medioevo* (trad. de l'allemand), t. I, p. 141. Nous y trouvons (p. 143) que cette transformation s'est faite sous l'influence arabe (?).

nouvelles aux opérations de banque ; mais seulement, du fait que les banquiers ont eu un client d'une importance exceptionnelle, ils ont séparé son compte et précisé des situations complexes d'après leurs éléments et, du fait qu'ils pouvaient donner un essor à leur activité, ils ont amélioré leurs méthodes. Le rôle des banquiers des papes, si important qu'il ait été, n'a donc pas été décisif, mais complémentaire.

VI. — LES BANQUIERS DES PAPES

Nous devons nous contenter d'indiquer ici le rôle des « marchands » et « changeurs » — en réalité vrais banquiers — des papes dans la formation des méthodes de la banque. A l'opposé de Gottlob, de Fedor Schneider, d'Aloys Schulte et, du côté français, de M. Édouard Jordan, nous nous sommes placé, comme M. Gino Arias, à un point de vue franchement technique.

D'abord, on le sait, les papes avaient fait accumuler le produit des impôts dans des sacs ou caisses déposés dans des églises ou des couvents¹, et donné des ordres pour les transporter à la première circonstance favorable, non sans danger ni grands frais². Ces procédés très primitifs de concentration et de transfert des capitaux étaient la cause d'abus et de difficultés. Des dépositaires qui avaient fait usage des sommes remises n'étaient pas en mesure de les rendre au terme fixé ou quand on les leur réclamait³. La papauté devait emprunter de l'argent à un taux d'intérêt élevé, bien entendu, alors qu'elle possédait des dépôts importants à l'étranger. Les déplacements d'espèces sous la forme du portage primitif par des clercs étaient longs, coûteux et incertains⁴, sans compter qu'ils aboutissaient à la remise de monnaies étrangères qu'il fallait soumettre à l'appréciation des changeurs ou leur vendre.

C'est seulement lorsque les anciens prêteurs et changeurs, déjà des banquiers selon notre notion moderne, comme nous l'avons vu, avaient pris leur rôle dans les opérations de crédit et les opérations de paiement des particuliers — à partir du milieu du XIII^e siècle environ⁵ — que les papes, qui n'avaient jusque-là utilisé qu'occasionnellement leurs

1. Gottlob, *Kreuzzugsteuern*, p. 241.

2. *Eod. loc.*, p. 248.

3. *Matthaei Parisiensis Chronica majora* (édit. Luard. Londres, 1880, t. IV, p. 35).

4. Gottlob, *Kreuzzugsteuern*, p. 243.

5. G. Schneider, *Die finanziellen Beziehungen der florentinischen Bankiers zur Kirche*. Leipsick, 1899, p. 5.

concours¹, leur ont fait confiance, se sont décidés, après les avoir connus surtout à cause de leurs demandes de régulariser des prêts à intérêt², à les charger de leurs mouvements de capitaux et à obtenir d'eux occasionnellement des avances.

L'argent, recueilli par la papauté dans un certain pays ou une certaine région, était remis à l'une des sociétés italiennes établies sur place ou à leur agent, qui prenait l'engagement d'en transférer le montant là où la papauté le jugerait bon, ou d'en verser la contre-valeur à une personne déjà désignée, sinon à désigner. Ce cadre était très large et souple³. Précisons. Le montant des impôts destinés à la papauté était remis par les collecteurs aux banquiers désignés, sous la forme de dépôts ; les textes employaient souvent encore la vieille formule *depositum vel accomandigia*. G. Arias a publié un acte du 20 mars 1286 visant la dîme de la province de Ravenne et de la Marche d'Ancone et passé avec les Ricciardi, de Lucques⁴. Ce n'est pas, évidemment, un contrat très moderne de dépôt en banque ; mais ses précisions, qui nous semblent inutiles, ne l'étaient pas alors et ne sont nullement en contradiction avec nos idées actuelles. D'abord, la responsabilité du dépositaire s'étendait « aux cas d'incendie, de naufrages, de vol, de rapine, de faits de guerre, d'incursions et autres cas fortuits », était donc complète et sans exceptions. Puis, si la somme n'était pas remboursée au terme fixé, on appliquait « la peine du double », qui a disparu. Ensuite, autorisation expresse au dépositaire de « donner, remettre, prêter, donner en garde, déposer la somme confiée ou en faire quelque autre emploi ». Enfin, le dépositaire prenait un engagement très large pour la restitution du dépôt : *integre, sine deminutione et dilatione qualibet, predictas quantitates... reddere et resignare ubicumque et quandocumque ipsi domino pape... aut ipsi domino episcopo vel eorum alteri...*

L'acte par lequel le pape disposait des sommes confiées aux banquiers s'appelait toujours « assignation⁵ », ordre ordinaire d'un créancier à son débiteur, sans modification ni précision encore notables.

1. Sur l'intervention de *cambiadores* dans les opérations des papes, déjà au XII^e siècle, voir Mabillon, *Museum Italicum*, II, 200 ; pour le début du XIII^e, diverses citations de Jordan, *De mercatoribus*, p. 9 ; autre opération de Grégoire IX, dans Muratori, *Antiquitates*, t. II, n° 807.

2. Gottlob, *Curiale Praelatenanleihen im XIII Jahrhundert (Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, 1903)*.

3. Tableau d'ensemble dans Jordan, *op. cit.*, p. 54.

4. *Op. cit.*, p. 157 et suiv. Renvois à d'autres actes semblables dans Chiaudano, *op. cit.*, p. 5, note 5.

5. Nombreux exemples dans Jordan, *op. cit.*, p. 62.

L'époque du remboursement restait souvent imprécise et, lorsqu'elle était fixée, c'était selon les circonstances, sans qu'il existât des usages comme aujourd'hui. La clause que contenait le contrat déjà cité était celle du remboursement à demande ; il s'agissait aussi d'un « terme certain ¹ », ou d'un délai (*infra... menses*) ². On peut entrevoir qu'en fait les dépôts des papes prenaient des formes se rapprochant tantôt de prêts, tantôt de commandites, dans les conditions exposées aux chapitres précédents.

Nous considérons comme un semi-anachronisme le mot de « compte courant », écrit par M. Jordan à l'occasion de ces comptes ³. Un progrès était réalisé dans la comptabilité, mais les principes essentiels des comptes courants n'étaient pas encore posés.

Les archives Vaticanes conservent, dans les *Registri avignonesi*, des résumés assez détaillés de registres de comptes des Bonsignori ⁴ : ils s'étendent de 1276 à l'époque environ de la faillite de cette grande et puissante Société.

Des mentions incidentes nous prouvent qu'il existait non pas seulement un registre général, mais d'assez nombreux registres. De même que certains d'entre eux étaient relatifs aux *recepta et reddita in pecuniis per dictos socios vel eorum factores in Anglia et Scotia*, d'autres indiquaient des opérations semblables dans d'autres régions. Un livre, dit de *cartis pecunidis*, résumait la position vis-à-vis de la papauté ; un, également, de *cartis bombicinis sive de papiru*, réduisait en petits tournois les sommes reçues en or ou en argent ⁵. C'est assez pour affirmer que, quelles que soient les modifications apportées depuis dans les méthodes comptables, on savait très bien tirer de la comptabilité des éléments de précision et de clarté.

Au moins aussi importantes sont les constatations sur la séparation des sommes reçues et des sommes payées. Sur la *prima facies* de chaque *carta sive folio*, on indiquait toutes les sommes versées au compte de la papauté ; puis, on faisait l'addition, pour inscrire, au bas de la page, un total. Sur la *secunda facies*, on indiquait tous les versements à la papauté ou sur son ordre (*avemo pagato*), dans les mêmes conditions. Cette amélioration dans la tenue des livres en préparait une dans la technique de la banque, qui aboutit dès le xiv^e siècle à la création, à

1. Jordan, *Registres de Clément IV*. Paris, 1894, n° 735 (1265).

2. Blancard, *Documents inédits*, série IV, n° 112.

3. Jordan, *De Mercatoribus*, p. 56.

4. Voir Arias, *op. cit.*, p. 37.

5. *Eod. loc.*, p. 21.

côté des actes anciens de dispositions, d'actes semblables à nos chèques.

Lorsque la papauté avait besoin d'argent, elle s'adressait à ses « commerçants » ou « changeurs » qui lui en prêtaient, en avance sur les sommes à recouvrer durant les années suivantes¹.

Les opérations financières des papes étaient très enchevêtrées ; aussi nous est-il impossible de donner, dans ce bref tableau d'ensemble, une idée de leurs combinaisons. Comme dans les relations de banquiers de toute époque avec les grands et bons clients, les banquiers d'alors pouvaient sans danger rompre le cadre des banques, surtout des banques de dépôts, et consentir des avances assez larges.

Les banquiers des papes avaient deux sources principales de bénéfices : d'une part, leurs commissions sur le change pour les transferts de capitaux de place à place, qui leur laissaient des bénéfices d'autant plus importants qu'ils n'avaient pas besoin souvent de déplacer des espèces, procédaient seulement à des compensations entre leurs clients ou achetaient du change — bénéfices qui auraient été, selon Gottlob, de 8 à 24 %², — et, d'autre part, ceux qu'ils pouvaient réaliser dans des prêts aux ecclésiastiques eux-mêmes, ainsi qu'aux seigneurs et aux commerçants. Pour être renseigné sur l'importance de cette dernière source de bénéfices, il nous manque la base principale : connaître exactement ce que la papauté recevait pour ses dépôts, soit à titre d'intérêt, soit comme part dans les bénéfices des opérations.

Les banquiers du XIII^e siècle se trouvaient dans une situation assez délicate : les débiteurs, nous l'avons vu, ne respectaient guère les échéances et souvent ne pouvaient rembourser les prêts qu'avec d'énormes retards — ainsi que chez nous encore, en cas de crise — et les déposants ou créanciers pouvaient devenir pressants. Il en résultait des catastrophes. La plus grave du XIII^e siècle a été la faillite des Buonsignori, les puissants banquiers de Sienne. Ceux-ci, a dit M. Jordan dans une intéressante étude³, « éprouvaient (en 1298) de la difficulté à recouvrer leurs capitaux, souvent immobilisés dans des affaires lointaines ; la discorde s'était mise dans la Société et, par suite de bruits perfides semés par les rivaux, une panique s'était produite ; tous les créanciers réclamèrent, en même temps, leur remboursement. » C'est là un tableau très moderne, celui des courses folles pour réclamer les sommes dues avant que la banque ait suspendu ses paiements.

1. Jordan, *De mercatoribus*, p. 48 ; G. Schneider, *op. cit.*, p. 39 ; Gottlob, *Die papstlichen*, p. 248.

2. *Die papstlichen*, p. 249.

3. La faillite des Buonsignori, dans les *Mélanges Paul Fabre*. Paris, 1902, p. 146 et suiv. — Sur les faillites d'autres banques, Georges Schneider, *op. cit.*, p. 34.

Cet épisode démontre qu'à la fin du XIII^e siècle les principes de la banque moderne étaient posés sur leurs bases principales.

CONCLUSION

Les banquiers italiens ont donc fait réaliser, au XIII^e siècle, des progrès importants, décisifs même, à la technique de leur profession. Au XIV^e, ils ont encore précisé ces méthodes, à ce qui résulte des documents et études relatifs aux Peruzzi¹ et aux Bardi², de Florence, et aux Lomellini³, de Gènes.

Indiquons, en terminant, dans quelle mesure les opérations des banques modernes existaient dès le XIII^e siècle.

Les banquiers, formant entre eux généralement des sociétés tant pour disposer de capitaux plus considérables que pour se faire représenter au dehors par l'un des leurs, recevaient, de même que les autres commerçants, mais plus souvent à cause de la confiance dont ils jouissaient, de l'argent qui leur était prêté à assez long terme (une ou plusieurs années), moyennant intérêt — c'est là ce qu'on appelle, dans les établissements de crédit, des « bons à échéance fixe », et, parfois, des « obligations » — ou qui leur était remis comme participation à l'entreprise, moyennant une fraction des bénéfices — « commandites ». — Ne cherchons pas encore, dans ce milieu, des traces d'actions ou même de simples parts ; cela n'a d'ailleurs rien à voir avec la banque, mais avec les formes générales du capitalisme.

Les banquiers recevaient des dépôts, remboursables en nature, d'objets de valeur ou d'argent, qui ne leur étaient remis qu'en garde (*custodia*), parfois même « sous clef ». Il en est encore ainsi, qu'il s'agisse d'enveloppes closes (en usage dans quelques pays seulement) ou d'objets d'un grand prix, ou bien des choses les plus diverses que le public peut enfermer dans les coffres-forts loués dans les banques.

Les banquiers recevaient de l'argent surtout en dépôt irrégulier,

1. S. L. Peruzzi, *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze del 1200 al 1343*. Florence, 1867 ; A. Saponi, *I libri di commercio della compagnia dei Peruzzi di Firenze* (*Studi medievali*, nouv. série, vol. I, 1928, p. 114), en attendant une prochaine publication, du même auteur, des registres des Peruzzi parvenus jusqu'à nous.

2. Francesco Balducci Pegolotti, *Practica mercatoria*, publiée dans *Della decima e di un'altra gravasse del commune de Firenze*. Lucques et Lisbonne, 1766, t. III ; voir aussi G. Yver, *Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIII^e et au XIV^e siècle* (surtout, au début du XIV^e, les Florentins en particulier). Paris, 1903.

3. Alessandro Lattes, *Gli antichi registri dei banchieri genovesi*, dans la *Rivista del diritto commerciale*, XVII, 1919, p. 616. A consulter aussi, bien que de nature assez différente, l'intéressant livre d'E. Bensa, *Francesco di Marco da Prato*. Milan, 1928.

c'est-à-dire remboursable dans d'autres pièces de monnaies que celles qui leur avaient été apportées ; c'étaient déjà là des « dépôts en banque », où la garantie du dépositaire, jouissant d'une réputation solidement établie de spécialiste des mouvements et emplois de capitaux, semblait amplement suffisante.

Les dépôts étaient, en général, remboursables à demande (à vue), parfois au bout d'un certain délai (à tant de jours de vue, selon l'expression actuelle). Tantôt, et fréquemment, le déposant se présentait chez les banquiers et retirait des espèces ; tantôt il disposait de son argent par des « assignations » ou ordres de paiement, sans formes bien précises, constatées parfois par témoins, en faveur de tiers ; au cas où le bénéficiaire avait des relations avec la banque ou bien acceptait ce règlement, il suffisait de simples jeux d'écritures sur les registres. Si nous ne trouvons pas encore de chèques — on en rencontre, dès le XIV^e siècle, dans les archives des Datini — ni, à plus forte raison, des mandats de virement, la technique des mouvements de fonds en banque était cependant à peu près la même que s'ils avaient déjà existé, grâce à des pratiques remplissant les mêmes fonctions.

Nous avons vu qu'aux foires de Champagne, où les Italiens jouaient un rôle très grand, spécialement dans les paiements, il existait, dès le XIII^e siècle, des règlements par compensations basés sur les mêmes principes que les chambres de compensations ou clearing-houses de nos grandes places modernes.

Les dépôts en banque étaient tantôt sans rémunération, c'était là le cas pour les sommes devant être retirées vite ; tantôt productifs d'intérêt (que le contrat masquât ou non le fait), c'étaient là des capitaux devant rester quelque temps inactifs. Le bénéfice de la banque consistait dans l'écart entre le taux d'intérêt auquel elle trouvait à consentir des prêts et le taux qu'elle payait aux déposants. Il en est toujours de même, en principe.

Pour être en mesure de rembourser leurs dépôts, les banquiers devaient conserver des disponibilités ou pouvoir contracter éventuellement des emprunts. Ils avaient tendance à s'octroyer des prêts ou crédits qu'à court terme, sans se faire toutefois d'illusions sur la fréquente nécessité où ils se trouveraient de concéder des délais supplémentaires. C'était là une cause d'ennuis qui n'est pas beaucoup moins fréquente aujourd'hui. Le plus grand danger était, dès lors, celui de quelque alarme générale poussant les créanciers, à vue ou à terme échu, à demander en masse leur remboursement avant que les banquiers aient épuisé leurs capitaux liquides. Si la question de la « liquidité »

des banques a fait, depuis le XIII^e siècle, des progrès très notables, si surtout des efforts ont rendu les éléments ordinaires de l'actif des banques plus faciles à céder à des détenteurs de capitaux disponibles, elle ne se pose toujours pas d'une façon très satisfaisante. Lorsqu'une crise grave se produit, les moyens de tous sont limités, chacun a assez de peine à pourvoir à ses besoins sans venir en aide aux autres ; même nos grandes banques d'émission sont obligées à se montrer prudentes. Des *runs* se produisent aujourd'hui, peu différents de celui qui a eu lieu à Sienne, à la fin du XIII^e siècle, sur les caisses des Buonsignori.

L'inquiétude sur la façon dont les banques, recevant des dépôts, sont en état de les rembourser, a poussé, dès le XIII^e siècle, à obliger les changeurs-banquiers à fournir un cautionnement à titre de garantie tout au moins partielle de l'exécution de leurs engagements. Premier pas dans une voie que les législateurs contemporains se montrent maintenant assez disposés à suivre.

Les banquiers, gens jouissant d'une grande notoriété et possédant, nous le rappelons, de larges relations d'affaires, étaient tout désignés pour se charger de recouvrer les créances de leurs clients en dehors de la ville où ils étaient établis. Dès le milieu du XIII^e siècle, ils touchaient pour les commerçants le montant des mandats dont ils étaient les bénéficiaires et qui devaient être perçus plus ou moins loin de chez eux ; après recouvrement de la somme, ils en versaient à ceux-ci la contre-valeur sur place. L'opération se compliquait, très exceptionnellement, d'un crédit lorsque la solvabilité du client et du débiteur donnait toute garantie. C'était déjà la méthode moderne de l'encaissement allant jusqu'aux facilités de l'*escompte*.

Les paiements et les recouvrements étant stipulés dans des monnaies assez diverses et sur des places souvent différentes, les banquiers — parfois d'anciens changeurs — ont été obligés, de très bonne heure, de faire des opérations de change, au point que le change est devenu une de leurs branches importantes et aussi rémunératrices d'activité. Ils achetaient et vendaient des créances sur les places et dans les monnaies voulues, sous la forme d'un contrat dit « *permutacio vel cambium* » ; parfois même, ils compensaient les offres d'achat d'un client avec les offres de vente d'un autre. Ce n'est qu'au cas de nécessité qu'ils procédaient au « portage » d'espèces d'une place à une autre. N'est-ce pas là encore aujourd'hui les bases générales, sauf le portage, des opérations de change de nos établissements de crédit ?

Les banquiers consentaient des prêts et crédits différant les uns des autres surtout par leur mode d'exécution : ici, sous la forme d'un verse-

ment en espèces ; là, surtout sous celle d'une mention sur leurs registres, en attendant un acte de disposition de capitaux. C'étaient des opérations consenties très souvent contre des garanties : tantôt la caution d'une personne connue, comme cela sera plus tard le cas pour les *cash credits* des banques écossaises ; tantôt des gages, parfois des objets ordinaires, mais cela se présentait surtout dans le cas de prêteurs-usuriers ; parfois des objets précieux, comme cela a encore lieu aujourd'hui assez fréquemment, des droits fonciers (à défaut d'hypothèque, on transférait la propriété en stipulant une restitution lors du remboursement) ou même de vraies valeurs (titres de la gabelle du sel à Gênes, par exemple). Peu de clauses essentielles ont été ajoutées au contrat depuis lors, mais bien des précisions.

Les banques pouvaient ne donner que leur garantie de l'exécution d'un contrat à un certain terme. Situation ayant des ressemblances avec la forme plus spéciale de nos crédits d'acceptation.

Les membres ou agents des grandes banques italiennes s'étaient répandus dans le monde et tous y jouaient le rôle de correspondants qui y opéraient pour le compte de la Société. Les rapports de l'entreprise principale et de ses représentants au loin ressemblaient déjà beaucoup à ceux qui existent entre le siège social ou central de nos établissements de crédit et leurs succursales ou agences.

La technique n'arrive à une telle précision que pour répondre à des besoins ; c'est la meilleure preuve de l'importance relative que les banquiers ont prise au XIII^e siècle dans la vie générale des pays où ils se fixaient ou bien se rendaient. En ce qui concerne plus spécialement les méthodes, ils les ont améliorées au siècle suivant ; puis, au XVII^e, la formation des bourses en valeurs et, au XVIII^e, la création des banques d'émission (de billets) ont permis de perfectionner peu à peu la solution des problèmes bancaires. En même temps, ce qui n'avait été que des pratiques, nées de fréquentes situations et limitées à un assez petit nombre de personnes et à certains pays, a pris des formes plus exactes et trouvé des applications plus générales.

Technicien et historien, nous considérons, à ce double titre, que les banquiers italiens du XIII^e siècle ont été mieux que des initiateurs : ils ont été les fondateurs des méthodes de la banque moderne.

André-E. SAYOUS.

MÉLANGES

LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

ET

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

AU III^e CONGRÈS DE L'UNION GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE

(PARIS, SEPTEMBRE 1931)

La V^e section du Congrès de l'Union géographique internationale¹ était consacrée à la géographie historique et à l'histoire de la géographie — deux disciplines distinctes, bien que d'ordinaire réunies sous le nom de la première d'entre elles.

La géographie historique a d'abord eu pour but unique — et c'est encore un de ses buts principaux — de suivre sur la carte l'évolution du territoire et de la frontière des États ; sans elle les cartes politiques ne seraient guère que des cartes administratives illustrant plus qu'elles ne les expliqueraient des nomenclatures arbitraires ; aussi la géographie historique est-elle l'une des bases essentielles de la géographie politique. Mais elle tend de plus en plus à reconstituer intégralement l'aspect d'un pays ou d'une région à des moments déterminés de leur histoire ; elle devient ainsi une introduction à la géographie humaine, et parfois même un auxiliaire de la géographie physique. Elle apporte, enfin, aux historiens des éléments nouveaux — nouveaux non pas tant parce qu'ils sont composés de documents inconnus ou négligés que parce qu'ils sont le produit d'une étude des documents à un point de vue duquel on ne les avait pas encore examinés.

L'histoire de la géographie étudie l'évolution d'une science et de ses techniques. Elle est l'histoire de la découverte de la terre et de sa représentation de plus en plus précise, ainsi que de la description et de l'explication du milieu par les multiples spécialités de la science géographique. Elle est aussi une indispensable contribution à l'histoire des idées que ces découvertes ont

1. Voir le compte-rendu de ce Congrès dans *Rev. histor.*, janvier-février, t. CLXVIII, p. 437.

introduites; ainsi, ne croit-on pas assister au lever d'une aube nouvelle quand, en 1518, Stoeffler, géographe de Tubingue, fatigué de discuter sur l'existence des antipodes d'après la Bible, saint Augustin et Lactance, invoque le témoignage des marins, ajoutant : « et ideo propius vidisse oculis credo esse octavam scientiam »? « N'est-ce pas aussi une science que de voir par ses propres yeux? » commente M. L. Gallois. « Cette huitième science qu'il ajoute aux sept arts de la scolastique, c'est toute la science moderne¹. »

Si l'on ne distingue pas toujours très bien la géographie historique de l'histoire de la géographie, c'est sans doute que l'une et l'autre travaillent sur les mêmes documents, et que l'étude critique des documents de la géographie historique appartient pour une part à l'histoire de la géographie. Dans ces deux disciplines, comme dans toutes les branches de la géographie, et comme — quoique moins absolument — dans plusieurs autres sciences, la base du travail est la carte; puis vient l'iconographie qui restitue le paysage, rural ou urbain; enfin, la description qui, d'ailleurs, ne peut pas plus se passer de la carte et de l'illustration en géographie historique qu'en géographie contemporaine.

Au moins, dans les pays occidentaux et depuis la Renaissance, le premier document de géographie historique à rechercher, c'est la carte contemporaine de l'époque étudiée. Elle doit être soumise à une critique serrée qui est celle même de tous les documents historiques, en y ajoutant la critique technique spéciale à la cartographie — et aussi cette critique proprement géographique qui consiste dans la confrontation du document et du terrain². Les descriptions, les itinéraires et, pour les périodes plus anciennes, les chartes et les pouillés, si précieux en l'absence de cartes, seront examinés suivant les mêmes méthodes³. Il va de soi que, pour les temps préhistoriques, l'archéologie et, au delà, la géologie, peuvent seules préparer les matériaux de la géographie historique⁴.

Un problème dont on verra que le Congrès s'est spécialement occupé est celui de la reproduction des cartes anciennes. Il est impossible de consulter sur place toutes les cartes, même d'un seul pays, égaillées qu'elles sont dans le monde entier; en outre, il arrive qu'on ait à travailler longtemps sur une même carte ou à la comparer avec d'autres cartes déposées dans d'autres bibliothèques. C'est pourquoi les reproductions de cartes anciennes sont

1. L. Gallois, *Les géographes allemands de la Renaissance*, p. 142.

2. En géographie politique, on peut ainsi identifier des limites, en toponomastique reconnaître la signification d'un nom de lieu entre plusieurs explications proposées, etc.

3. M. A. Demangeon a montré quelles mines de documentation géographique sont les dépôts d'archives (*Les recherches géographiques dans les archives*, dans *Annales de géographie*, t. XVI, 1907, p. 193-203).

4. Une des questions préparées pour le Congrès par des commissions spéciales était la préparation de cartes paléogéographiques de l'époque plio-pléistocène, dans le but d'étudier le milieu géographique de l'homme primitif. Elle fut mise au programme de la section III : Biogéographie.

indispensables pour les études de géographie historique. Coûteuses à établir, elles ont presque pour unique clientèle des savants qui, voués à des études sans profits matériels, ne peuvent dépenser beaucoup à l'achat de leurs instruments de travail. En un temps où les États se substituent si souvent à l'initiative privée, il serait naturel — puisqu'il n'est plus de mécènes — qu'ils fissent éditer des reproductions des cartes précieuses de leurs collections pour les procurer à peu de frais aux géographes et aux historiens.

La géographie historique et surtout l'histoire de la géographie sont en pleine période de préparation des documents. Des collections de reproductions sont amorcées et de belles et savantes publications commencent à paraître. Mais la mise en œuvre des documents est aussi entreprise avec des cartes des divers pays aux époques les plus favorables pour de tels travaux, époques qui ne coïncident pas toujours avec les grandes périodes historiques ; il est même arrivé que l'on ait mis un peu de hâte à établir des programmes trop ambitieux pour être immédiatement réalisés. On peut espérer que viendront avant peu des monographies illustrées de cartes et de gravures du temps, ainsi que de cartes historiques composées d'après des documents contemporains.

Au reste, rien ne peut donner une idée plus exacte de la direction et du caractère des études actuelles que les communications faites au Congrès international de géographie et que l'on peut classer ainsi : 1^o les documents, leur étude et leur publication ; 2^o établissement de cartes historiques ; 3^o histoire de la géographie.

LES DOCUMENTS

Les membres du Congrès ont été invités à visiter des expositions de cartes et de documents de géographie historique, comme bien peu de villes autres que Paris pourraient en organiser.

La bibliothèque du Service hydrographique de la Marine avait sorti pour nous sa collection de cartes et de portulans, où l'on remarquait les anciennes cartes de la Méditerranée. Le Service géographique de l'Armée nous avait ouvert aux Invalides son musée, unique au monde, de plans-reliefs de places fortes, commencé sous le règne de Louis XIV et continué jusqu'en 1880. A Chantilly, au musée Condé, nous vîmes des collections qui, pour n'être pas spécialisées, n'en contiennent pas moins nombre de précieuses relations de voyages, parmi lesquelles les fantaisistes récits de Jean de Mandeville dans un manuscrit du xiv^e siècle et, parmi les cartes, on remarqua le portulan de Coligny (antérieur à 1550).

La Bibliothèque nationale avait organisé une exposition spéciale de ses cartes gravées du x^ve siècle à nos jours et de ses cartes manuscrites, qui vont de la célèbre carte dite pisane et en réalité génoise, la plus ancienne carte marine connue (elle remonte à 1284), à la grande mappemonde hollandaise de Harmen et Marten Janszoon (1610), en passant par l'Atlas catalan de Charles V (1375) et la magnifique *Cosmographie universelle* de G. Le Testu

(1556). « Que nos collections nous sembleront pauvres au retour ! » disait un congressiste venu d'un pays qui possède cependant des trésors de cartographie ancienne¹.

C'est que les nôtres sont souvent le fruit d'une longue patience. Dans un mémoire présenté à notre Section historique, M. Charles Du Bus, du Cabinet des cartes de la Bibliothèque nationale, a évoqué la grande figure de Jomard, géographe militaire de l'expédition d'Égypte, l'un des fondateurs de notre Société de géographie (1821), par qui fut créé en 1828 à la Bibliothèque du roi un dépôt géographique. Jusqu'en 1861 (il vécut quatre-vingt-quatre ans), Jomard non seulement classa les documents réunis depuis le temps où les géographes de Louis XIV constituaient nos premières collections dans un pavillon de Marly, mais il y ajouta les trésors qu'il savait découvrir dans le monde entier — et dont les plus illustres sont le fameux globe doré allemand (antérieur à 1527), le globe arabo-coufique du ^x^e siècle, la table astronomique d'Andreas Peutinger de Ratibonne (1603), une foule de cartes, parmi lesquelles l'unique exemplaire connu de la mappemonde de Sébastien Cabot (1545), et la carte devenue célèbre parce que M. de La Roncière y retrouva la main même de Christophe Colomb.

Un autre trésor géographique de notre Bibliothèque nationale, conservé au Département des manuscrits, a été l'objet d'un mémoire présenté au Congrès par Y. M. Goblet². C'est l'*Atlas des baronnies d'Irlande* de Sir William Petty. En deux volumes de 564 × 420, il contient 214 cartes de baronnies (137 au 1/40,320^e, 62 au 1/80,640^e et la plupart des autres au 1/20,160^e) faites à une date inconnue, que l'auteur du mémoire a montré être celle même du Down Survey, c'est-à-dire du cadastre qu'elles résument et qui fut dressé de 1655 à 1659. Œuvre géographique capitale, puisqu'elle est la première carte à grande échelle de tout un pays levée sur le terrain. En outre, l'exemplaire de la Nationale est un travail original et il est unique ; car les cartes de paroisse qui en sont la source furent détruites à Dublin dans les incendies de 1711 et de 1922 ; une série parallèle, dont les restes sont dans la bibliothèque de Lord Lansdowne et dans les Archives irlandaises, ne contient plus que 116 cartes. De ces travaux est issu l'*Hiberniae Delineatio*, atlas par comtés que Petty fit graver avant 1672 et qui est le prototype de tous les atlas d'Irlande jusqu'aux travaux modernes entrepris vers 1838 par l'« Ordnance Survey ».

1. Les congressistes furent aussi invités par leurs collègues polonais à voir les cartes de Pologne des atlas de la Bibliothèque polonaise. — M. Paul Roussier, délégué du ministère des Colonies, leur fit visiter à l'Exposition coloniale une collection de 200 cartes des ^{xvii}^e, ^{xviii}^e et première moitié du ^{xix}^e siècle ; ces cartes de nos anciennes colonies, presque inconnues, provenaient du Dépôt des fortifications des colonies et étaient exposées pour la première fois.

2. Y. M. Goblet, *La transformation de la géographie politique de l'Irlande au ^{xvii}^e siècle dans les cartes et essais anthropogéographiques de Sir William Petty* (Paris, 1930). L'Irish Manuscripts Commission du gouvernement de l'État libre d'Irlande édite en ce moment même un index des noms de lieux des atlas manuscrits et gravés de Sir William Petty, par le même auteur.

Les Italiens possèdent de belles collections de cartes souvent dressées par ordre de leurs anciens États dès le xvi^e et même parfois le xv^e siècle. Ils ont dit au Congrès comment on a procédé pour étudier, classer et même, depuis quelques années, pour reproduire ces cartes. M. R. Almagià, avec l'Istituto Geografico Militare, a publié un recueil : *Monumenta Italiae cartographica* (Florence, 1929), qui contient les reproductions d'environ 150 cartes générales ou régionales de l'Italie, du xiv^e au xvii^e siècle, avec des indications très nombreuses sur les autres cartes de la même époque. Depuis, a paru un catalogue, dû à MM. P. Arrigoni et A. Bertarelli, des 3,286 cartes manuscrites et imprimées — allant du xvi^e siècle à nos jours — conservées dans les archives de la ville de Milan (Milan, 1930). M. Almagià, en signalant ces travaux, a indiqué rapidement ce que contiennent les collections cartographiques de douze villes italiennes. Et M. P. Revelli a dressé le tableau des cartes manuscrites des archives de Gênes (seconde moitié du xvii^e et xviii^e siècle en entier).

Un jeune Polonais, M. Wasowicz, s'est intéressé à l'*Atlas universel de géographie physique, politique, statistique et minéralogique*, de Ph. Vandermaelen, qui, bien que datant seulement de 1825, est devenu rarissime. Composé de cartes uniformément au 1/1,641,830^e (une ligne pour 1,900 toises), il donne les plus récentes découvertes des explorateurs du temps. M. Wieder a fait remarquer que l'exécution de cet atlas est due au roi Guillaume I^{er} de Hollande.

L'étude des documents cartographiques est étroitement liée à leur reproduction ; les communications italiennes ne sont pas seules à le montrer. M. Louis C. Karpinski, de l'Université de Michigan, prépare un *Historical Atlas of the Great Lakes and Michigan*, que la Michigan Historical Commission éditera pour illustrer sa bibliographie, déjà publiée, des cartes imprimées du Michigan (1804-1880). Ces cartes ne remontent pas au delà du xviii^e siècle ; elles sont destinées surtout à montrer l'évolution de la représentation cartographique des Grands-Lacs, avec la déformation persistante de l'extrémité sud du lac Michigan qui causa une longue querelle de frontière entre les États de Michigan et d'Ohio. On y verra des îles aussi imaginaires que celle de Saint-Brandan et même, dans la péninsule, une « chaîne de montagnes » non moins imaginaire, et que certaines cartes prolongent jusqu'aux monts Alleghany.

M. V. Svamera a présenté au nom de la Tchécoslovaquie les deux premiers fascicules des *Monumenta cartographica Bohemiae* — collection établie par l'Institut géographique de l'Université Charles IV, en exécution d'une décision du premier Congrès des géographes et ethnographes slaves, tenu à Prague en 1924. Ces fascicules contiennent la plus ancienne carte originale de Bohême (1518) et une autre carte de la seconde moitié du xvi^e siècle. Une version française du texte sera publiée.

Ces collections, on le voit, sont consacrées à un seul pays ou à une même région. La Hollande travaille à des *Monumenta cartographica* d'autre sorte.

Dans l'abondance inouïe des cartes de tous pays éditées par ses savants et ses graveurs, elle a choisi les plus représentatives, et elle en publie des fac-similés de la grandeur des originaux. La publication, commencée en 1924, comprendra cinq volumes. Trois ont déjà paru et l'on compte sur les deux autres pour cette année. Le Dr F. C. Wieder, en annonçant cette collection, nous révéla une délicate attention des éditeurs : ils en choisirent le titre en s'inspirant de celui des *Monuments de la géographie* de Jomard, afin que le recueil fût « un hommage permanent à l'un des premiers savants qui ont entrepris la reproduction des cartes ». Le professeur Almagià a cité la préparation d'un semblable recueil en Pologne.

L'Atlas historique de la cartographie française, que préconise M. Du Bus, serait aussi un atlas des représentations de la France dans les anciennes cartes illustres de tous les pays, des portulans à Mercator. On n'y négligerait aucune carte de valeur, autant du moins que son format le permettrait¹, et chaque reproduction serait accompagnée d'une bibliographie des cartes de la même famille. Un second recueil permettrait de reproduire des cartes des anciennes provinces, si bien étudiées déjà par nos érudits locaux. Enfin, il ne faudrait pas oublier les cartes spéciales de nos divers ministères, non plus que l'importante documentation relative aux provinces frontalières, où batailles et traités suscitèrent tant de travaux cartographiques.

Ces communications montrent l'intérêt actuellement porté à la reproduction des cartes anciennes, et comment plusieurs congrès nationaux ou internationaux s'en sont déjà préoccupés². Mais il importe que, dans ces entreprises qui exigent à la fois beaucoup de travail et beaucoup d'argent, on ne gaspille ni l'un ni l'autre en faisant, faute d'entente, deux fois le même chemin. La Section historique, puis l'assemblée générale du Congrès, ont donc voté un vœu proposé par la Commission pour la reproduction des cartes anciennes, afin que l'Union géographique internationale prenne sous son patronage la publication, d'une part, de *Monumenta Europae cartographica*, comprenant « des documents offrant un intérêt général pour le développement de la cartographie en Europe » ; d'autre part, « les divers répertoires de cartes anciennes offrant un intérêt national et régional, suivant le type fourni par les *Monumenta Italiae cartographica* ».

À côté des cartes, les guides routiers apportent une documentation négligée jusqu'au jour où un Anglais, Sir George Fordham, se spécialisa dans leur étude — surtout en France — en réunissant une collection magnifique (qu'il légua à la Royal Geographical Society) et publia de nombreux travaux sur

1. M. Du Bus ne se prononce pas sur la question de la reproduction, grandeur de l'original ou réduite.

2. On ne saurait oublier de mentionner ici, bien qu'elles n'aient pas été présentées au Congrès, les excellentes reproductions d'anciennes cartes anglaises publiées par la Royal Geographical Society.

3. Une sous-commission composée de MM. Almagià, Charles de La Roncière, Wieder, Du Bus et Y. M. Goblet, secrétaire, a été chargée de dresser un plan détaillé de cette publication et de le soumettre à l'approbation du bureau de l'U. G. I.

ce type tout particulier de cartes et de descriptions. Une question spéciale fut consacrée par le Congrès à ces itinéraires.

M. Merino, de la Société madrilène de géographie, revendiqua pour son pays l'honneur de posséder les plus anciens guides routiers, qui datent du ^{xiii}^e siècle arabe et des itinéraires d'Edrisi. Au ^{xvi}^e siècle, outre le *Viaggio in Spagna*, de l'Italien Navagiero, paraissait le *Repertorio de todos caminos de España*, de P. J. Villuga (1546).

Pendant tout le Moyen Age, les couvents copièrent des listes d'étapes pour leurs moines et pour les pèlerins. Dès le ^{xv}^e siècle, l'imprimerie française publia, à l'usage des pèlerins, des itinéraires vers Compostelle, Rome et Jérusalem. Mais l'archétype du guide routier est *Le Guide des chemins de France*, attribué à Charles Estienne, et dont l'édition princeps est de 1552. M. Bonnerot a recherché les sources et dénombré les avatars de cet ouvrage qui, en évoluant, survécut aux dernières diligences et devint à notre époque l'*Indicateur des chemins de fer* et le multiforme guide à l'usage des touristes. Tandis que cet érudit s'intéresse à tous les guides, du ^{xvi}^e siècle à nos jours, M. Beis fait une étude critique du *Voyage de France*, de Gilbert Saulnier, de Verdun (1655), lequel est en réalité une copie de celui d'Olivier de Varennes (1639), lui-même adaptation (d'ailleurs heureuse), voire, pour une part, traduction presque littérale par le pittoresque *Jodoci Sinceri Itinerarium Galliae*, du Thuringien Zinzerling (1616).

Les journaux d'explorateurs depuis le ^{xvi}^e siècle seraient-ils tous connus, étudiés, publiés? Deux mémoires seulement en ont traité — et encore le premier dépasse-t-il le cadre de cette rubrique : c'est la communication du conservateur de la bibliothèque de l'Institut de France, M. Henri Dehéraïn, sur l'exploration du delta du Nil par les savants français qui accompagnèrent l'expédition d'Égypte¹. Ces savants, dont les noms sont restés célèbres : Dolomieu, Berthollet, Fourier, Geoffroy Saint-Hilaire, ont pénétré plus avant dans l'intérieur des terres qu'on n'avait pu le faire jusque-là, étudié les ruines des villes antiques et fait une reconnaissance géographique et hydrographique assez poussée.

M. Moustafa Amer, de l'Université du Caire, a trouvé une brochure absolument inconnue, publiée en 1861, illustrée de dessins, de plans et d'une carte dépliant, et qui est le récit d'un voyage que venait de faire à Médine, en débarquant à Wih (el Ouedj) et en revenant par Yambo el-Bahr (en tout 655 kilomètres), le lieutenant-colonel Mohamed Sadek bey, de l'état-major général de l'armée égyptienne. C'est le premier voyage scientifique dans cette région ; seul un officier musulman pouvait l'entreprendre, et il faut restituer à Sadek bey l'honneur d'avoir le premier rapporté des photographies de Médine et levé un plan exact du Haram, tombeau-mosquée du Prophète.

1. Nous croyons savoir que cette communication du conservateur de la bibliothèque de

LES CARTES HISTORIQUES

Dès que l'étude des documents le permet, des cartes sont dressées qui restituent l'aspect des pays aux diverses époques de leur histoire. Le professeur Almagià a exposé la méthode de ces travaux.

La trente-deuxième question à l'ordre du jour du Congrès était : l'étude critique de documents cartographiques anciens permettant de reconnaître des changements dans les tracés de rivages, de cours d'eau, l'étendue de forêts, cultures, villages ou habitations dispersées. M. Briquet a étudié les changements du rivage de la mer dans le nord de la France sur les plans, cartes et vues de villes (il en existe pour le Calaisis du temps de l'occupation anglaise, donc antérieurs à 1558) ; parfois, l'avance de la mer est révélée par l'indication de villages ou de chemins là où ne sont plus que les eaux. Le terrain est aussi un document capital en géographie historique — par exemple, lorsque d'anciennes lignes de rivage sont encore identifiables là où la mer a reculé. M. Revelli a basé sur les cartes anciennes de la côte ligure des revendications pour faire bénéficier, entre autres, la région d'Albenga de la loi du 28 décembre 1928 pour la « bonifica integrale » du sol.

Revenant à la méthode, au point de vue démographique, il est le plus souvent très difficile de reconnaître sur les cartes anciennes l'importance relative des divers lieux habités. Du moins certains pays ont des évaluations de population utilisables. C'est ainsi que plusieurs États italiens, notamment la République de Venise, firent, dès le *xvi*^e siècle, des recensements de la population suffisants pour indiquer sur la carte, par des signes conventionnels, les villes : *a*) de plus de 100,000 habitants ; *b*) de 50 à 100,000 ; *c*) de 10 à 50,000 ; *d*) de 5 à 10,000 ; *e*) de 2 à 5,000 ; *f*) au-dessous de 2,000.

M. Almagià considère que la première décision à prendre pour dresser une carte historique, c'est le choix d'une époque de base, époque qui sera déterminée moins par son importance dans l'histoire que par l'ensemble des documents cartographiques qu'elle a laissés. C'est ainsi qu'il a choisi pour l'Italie la fin du *xvi*^e siècle. Alors, en effet, deviennent abondantes les cartes locales ou régionales, dont beaucoup ont un caractère officiel. L'atlas d'Italie de l'astronome et géographe padouan G. A. Magini, paru en 1620, est une œuvre posthume publiée par les fils de l'auteur, et dont celui-ci avait réuni les matériaux de 1592 à 1613 ; d'ailleurs, Magini avait publié en 1608 une fort bonne carte de toute l'Italie, résumé des cartes dont l'atlas allait être fait. Qu'on joigne à ce groupe les cartes du temps non utilisées par Magini, on a les éléments d'une carte de l'Italie à la fin du *xvi*^e siècle. Or, cette carte

l'Institut se rattache à l'histoire de l'expédition d'Égypte, qu'il prépare en ce moment pour l'*Histoire de la nation égyptienne*, dont le premier volume est récemment paru ; il contient une Introduction de M. Hanotaux et une *Géographie de l'Égypte à travers les âges* par M. de La Roncière.

sera un point de départ, aussi bien pour remonter vers un passé plus lointain que pour continuer l'étude de géographie historique jusqu'à nos jours.

De même, Y. M. Goblet a rappelé qu'il a choisi le milieu du ^{xviii} siècle comme époque de base pour les cartes historiques de l'Irlande, parce que le Down Survey de 1655-1659 est la première représentation d'ensemble basée sur des levés suffisamment précis et que, pendant près de deux siècles, toutes les cartes d'Irlande vont en dériver — de même que la *Political Anatomy* est un véritable essai d'anthropogéographie (150 ans avant Ritter), au moment où la géographie politique et économique de l'Irlande prend un aspect nouveau pour deux siècles et demi.

Au point de vue technique, la carte historique doit-elle être construite sur des reproductions de cartes de l'époque étudiée? On pourrait sans doute transcrire en quelque sorte des cartes anciennes. Le Congrès a même reçu un mémoire de M. Putnins (Riga) montrant que, pour « mesurer des surfaces sur les mappemondes du siècle de la Renaissance pour lesquelles ont été employées les projections qui ne conservent pas les aires (d'Apianus, des cartes plates, de Mercator, etc.), il faut d'abord les reconstruire et les retracer d'après une projection rigoureusement équivalente; la meilleure pour ce but est la projection quadratique équivalente ». Mais ceci n'est accessible qu'à des spécialistes de la cartographie. Et l'on sait combien il est toujours difficile de retracer une carte ancienne. C'est pourquoi la tendance générale est d'inscrire les faits de géographie historique sur une carte moderne. Ainsi la *Carta storica d'Italia intorno al 1600*, au millionième, a pour fond une carte moderne mathématiquement exacte. Sans doute avec ce système — surtout si l'on prend une carte moderne indiquant jusqu'aux chemins de fer — on n'a pas sous les yeux l'image ancienne du pays; mais on a d'utiles termes de comparaison avec le pays tel qu'on le connaît. Cependant, le mieux est de travailler sur une bonne carte physique du pays sur laquelle on peut reconstituer, lorsqu'il y a lieu, les traits du terrain et de l'hydrographie modifiés depuis l'époque à laquelle est consacrée la carte. C'est d'ailleurs ce que l'on fait pour l'une des grandes entreprises actuelles de cet ordre, la carte de l'Empire romain.

Carte au millionième de l'Empire romain. — Le Congrès international de géographie, qui eut lieu en 1928 à Cambridge, chargea, sur la proposition de M. O. G. S. Crawford, de l'Ordnance Survey, une commission de se réunir en 1929 pour étudier l'établissement d'une carte de l'Empire romain; il fut décidé que cette carte aurait pour fond les feuilles de géographie physique au millionième de la Carte internationale du monde; elle serait préparée et publiée par chaque pays dont le territoire tomba en tout ou partie sous le joug de Rome. Le Congrès de 1931 a remis la direction générale de l'œuvre au Service de la carte du monde au millionième, dont le bureau central est à l'Ordnance Survey Office, à Southampton.

Déjà ont paru les feuilles Édimbourg (N. 30), Porto (K. 29), Madrid (K. 30) et Rome (K. 33).

Chaque feuille couvre 6 degrés de longitude sur 4 de latitude. L'hydrographie est imprimée en bleu, le relief en brun et vert, les faits d'occupation romaine en noir. Ce sont d'abord les routes avec leurs bornes milliaires, les aqueducs et les ponts, les villes, villages et ports, les villas, temples et tombeaux, les forges et les mines, les forts et les camps, les champs de bataille, les frontières de l'Empire aux différentes époques. On a ainsi une vision de l'occupation romaine qu'aucune carte n'avait jamais donnée.

Mais l'échelle uniforme, pour des pays si différents, à côté d'avantages certains, a ses inconvénients coutumiers. Les auteurs de la feuille K. 33, MM. Fr. Pellati et G. Lugli, font remarquer que cette feuille contient « presque toute l'Italie centrale et une bonne partie de la méridionale, c'est-à-dire peut-être la région la plus riche en monuments romains qui soit au monde et, par conséquent, la plus difficile à représenter à l'échelle du millionième¹ ». Aussi ont-ils dû renoncer à donner la forme moderne des noms de villes et de villages et faire une rigoureuse sélection parmi les faits notés, éliminant, par exemple, les forges et les mines. La carte, fort bien éditée par l'Istituto Geografico Militare, est en fait un résumé des cartes locales des deux volumes parus de la *Forma Italiae* et de la *Carta geo-archeologica d'Italia* au 1/100,000^e.

Les Anglais et les Espagnols ont naturellement été plus au large. Les premiers ont bien représenté les murs d'Hadrien et d'Antonin. Les seconds ont tracé les frontières à l'époque d'Auguste et à celle de Dioclétien.

D'autres cartes sont en préparation : en Italie, K. 32 (Étrurie et Sardaigne) et L. 32 (Piémont et Lombardie) ; en Angleterre, la feuille de Londres.

Aussi bien d'autres travaux sont en cours d'exécution. En Italie, la Direction générale des Beaux-Arts et l'Institut géographique militaire collaborent depuis plusieurs années à une « Edizione archeologica della carta d'Italia al 100,000^e », qui aura plus de 200 feuilles. Sur la carte de l'Italie moderne sont surimposés en diverses couleurs, dont chacune correspond à un âge ou à une civilisation, les signes conventionnels des antiquités. On a de la sorte une impression immédiate et claire des occupations aux diverses époques ; ainsi il est frappant de voir en Sardaigne la répartition des *nuraghi* qui se détachent lumineusement en bleu. Chaque feuille est accompagnée d'une brochure donnant par localités le détail des antiquités identifiées.

D'autre part, l'Union académique internationale a entrepris une carte archéologique du monde romain (*Forma Orbis Romani*) ; la partie française, déjà commencée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est dressée sous la direction de M. Adrien Blanchet, qui a groupé autour de lui soixante-douze collaborateurs. L'un d'eux, M. Besnier, a présenté au Congrès le

1. Conte Francesco Pellati e Prof. Giuseppe Lugli, *Circa la carta dell'Impero Romano*, p. 4 (Firenze, 1931).

premier fascicule qui venait de paraître¹. Sur la carte au 1/200,000^e du Service géographique de l'Armée, complétée par une cinquantaine de noms ayant un intérêt archéologique, on a tracé en bleu les voies romaines; de petits carrés rouges indiquent les bornes milliaires; chaque localité où fut trouvée une antiquité romaine est soulignée en rouge et accompagnée d'un numéro rouge qui renvoie à la brochure, où les localités classées d'après les divisions administratives ont chacune un article indiquant toutes leurs antiquités, avec une bibliographie et des références abondantes. La carte de ce premier fascicule — feuille 68 (Nice) de la carte au 1/200,000^e — comprend l'est des départements des Alpes-Maritimes et des Basses-Alpes; le volume donne le texte complet des Alpes-Maritimes. C'est que pour la carte on a dû se conformer à la division des feuilles, tandis que pour les volumes on « a cru devoir suivre la division actuelle de la France en départements et non pas, comme il eût été plus logique, celle de la Gaule romaine elle-même en provinces et cités: c'est dans le cadre départemental que, depuis plus d'un siècle, les sociétés locales exercent leur activité et que se poursuivent les recherches archéologiques² ». Or, ces sociétés et les érudits locaux donnent le concours le plus dévoué à cette entreprise qui va être rapidement poursuivie; le second fascicule: Carte des Alpes-Maritimes (ouest) et d'une partie du Var; texte: département du Var, avec un plan de la ville antique de Fréjus, est en préparation.

On voit la différence entre ces cartes italiennes et françaises et la carte internationale. Celles-là indiquent sur la carte actuelle les endroits où des antiquités ont été trouvées. Celle-ci est une image du monde romain telle que l'auraient faite nos cartographes modernes s'ils avaient travaillé, avec leurs instruments et leurs méthodes, aux dernières années de l'Empire.

Or, voici qu'une technique nouvelle permet de faire des levés directs sur le terrain des faits géographiques de l'antiquité. Depuis une dizaine d'années, M. O. G. S. Crawford, chargé de l'archéologie à l'Ordnance Survey, a montré en Angleterre que la photographie aérienne enregistre les traces, par exemple, de retranchements préhistoriques complètement invisibles pour un observateur placé sur le sol. Le P. Poidebard — dont les travaux furent présentés au Congrès par le général Mailles — reconnu dans la steppe syrienne, au cours de ses reconnaissances aériennes, que, sous un certain éclairage oblique, l'emplacement de routes anciennes, de sites antiques, apparaissait distinctement. A l'automne de 1928, « le *limes* romano-byzantin, au nord de l'Euphrate, le long du Khabour, entre Thannourin et Dara, a été identifié sur 120 kilomètres³ ». Trois campagnes en 1929 et 1930 ont permis

1. *Carte archéologique de la Gaule romaine; Alpes-Maritimes et Basses-Alpes*. Paris, 1931, Ernest Leroux, éd., 1 vol. in-4° carré, viii-56 p., ill. dans le texte, 4 pl. hors texte et 1 carte sous couverture séparée. Voir le compte-rendu qu'en a donné M. A. Grenier au t. CLXIX, p. 378, de notre *Revue*.

2. Maurice Besnier, *La carte archéologique de la Gaule romaine*, dans *Revue des études anciennes*. Bordeaux, n° de janvier-mars 1932, p. 37-39.

3. *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 26 avril 1929. — Les résultats de ces explo-

de reviser et de compléter la carte archéologique de la Syrie romaine, et les lignes principales de l'organisation de la frontière romaine ont été relevées de l'ouest de Mossoul au sud du Djebel Druze. Ainsi des parties de la carte de l'Empire romain peuvent maintenant être directement relevées sur le terrain — précieuse source de documentation pour la carte au millionième. Et il est curieux de rapprocher de ces travaux les observations suggérées, par l'étude de Tacite, à M. Tourneur-Aumont, qui envoya au Congrès des notes relatives à la figuration de la frontière sur la carte au millionième.

A côté de ces reconstitutions, un érudit ardennais, M. Gailly de Taurines, a dressé la carte du diocèse de Reims d'après le pouillé de ce diocèse antérieur à 1312; puis il y a reporté les limites du département des Ardennes et indiqué les territoires gallo-romains. Il a montré ainsi que la *Civitas Remorum* se retrouve toute dans l'ancien diocèse de Reims et que le département des Ardennes (il faudrait dire : de l'Ardenne, et d'ailleurs l'expression est géographiquement peu exacte) comprend plus que la moitié nord de la *Civitas Remorum* et quelques parties de la *Civitas Tungrorum* et de la *Civitas Trevirorum*.

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

Les mémoires au Congrès étudiant des documents de géographie historique sont en même temps, pour la plupart, des contributions à l'histoire de la géographie : cartographie du xvi^e siècle en Bohême, guides routiers espagnols et français du Moyen Age au xix^e siècle, cartographie anglaise du xvii^e siècle dans l'œuvre de Petty, représentation des Grands-Lacs au xviii^e siècle et au début du xix^e, premier atlas du monde à échelle unique de Vandermaelen; puis inventaires des anciennes cartes italiennes et étude de l'évolution de la cartographie française depuis ses origines et, pour les explorations, travaux des savants français pendant l'expédition d'Égypte et premier voyage scientifique à Médine.

A ces mémoires il faut ajouter une biographie et deux études d'ensemble sur une période géographique.

M. Van der Linden a rappelé la vie et l'œuvre d'Ortelius, mais en insistant sur les travaux qui font de lui un précurseur de la géographie historique. L'édition posthume de 1603 du *Theatrum Orbis Terrarum* contient trente-huit cartes historiques, dont vingt-neuf portent la signature d'Ortelius. L'un de ses derniers travaux fut la préparation de la publication de la Table de Peutinger. Et M. Van der Linden termine en notant que l'*Atlas historique* d'Ortelius resta unique jusqu'en 1782, année où parut celui de Bourguignon d'Anville.

Les origines de la cartographie scientifique, au xvi^e siècle, ont un beau chapitre espagnol que M. Merino a entrepris d'écrire. Les Arabes et les Juifs

raisons aériennes ont été reportés sur les cartes au 1/200,000^e du Bureau topographique de Beyrouth.

d'Espagne, les auteurs des portulans catalans et majorquins, eurent une réelle science géographique ; le roi Charles et, plus tard, les souverains de Castille s'intéressèrent à la géographie. Mais le développement de la cartographie scientifique est contemporain des grands voyages au Nouveau Monde, quand les indications de rhumbs et de distance des navigateurs méditerranéens ne sont plus suffisantes.

Alors les découvertes se succèdent : dès 1526, des marins espagnols savent que la Terre de Feu est « la fin du Nouveau Monde ». En 1530, un siècle et demi avant Halley, Alonso de Santa-Cruz essaie d'établir une carte des variations magnétiques ; en 1564, Juan de Moya reconnaît l'existence de lignes sans déclinaison dont, en 1590, Acosta fixera le nombre à quatre.

M. de Buen a relevé dans ces temps les débuts d'une science océanographique espagnole. Sur ces océans vierges, on ne pouvait avancer qu'à la sonde ; les sondages ne guident pas seulement les navires : on les emploie pour amener des fragments de roches du fond ; on tente des sondages à grande profondeur, peut-être dès le voyage de Magellan dans le Pacifique, en 1521. En 1602, les observations nautiques indiquent des fonds sur la côte ouest du Mexique. V. Y. Pinzon s'intéresse à la salure et d'Acosta à la température des eaux. En 1557, observations sur les glaces flottantes au sud de la Terre de Feu et, pendant tout le xvi^e siècle, notes sur les marées des côtes nouvelles. Les courants océaniques sont reconnus dans les continuelles navigations intercontinentales ; en 1515, A. de Morales propose une explication de la direction du Gulf-Stream, dont il essaie de dessiner la carte ; quelques années plus tard, Andaboya ayant signalé les courants du Pacifique, Urdaneta a l'idée d'une similitude entre les courants des deux océans et, en 1570, il les utilise pour trouver la route de retour des Philippines au Mexique.

Ces marins eurent des cartographes dignes d'eux. Les latitudes et les longitudes sont tracées au début du xvi^e siècle. Bientôt les projections d'Alonso de Santa-Cruz permettent de représenter exactement sur une surface plane la surface de la sphère terrestre. Et l'on fonde à Séville un institut, la Casa de Contratacion, où sont déposées toutes les cartes levées par les navigateurs pour qu'elles servent de matériaux à des cartes générales. Ainsi les voyages d'outre-mer créent l'océanographie et développent la cartographie. On conçoit que les mémoires de M. Merino et de M. de Buen parlent d'une cartographie scientifique espagnole au xvi^e siècle.

* * *

« On n'apprend pas la géographie sans connaître son histoire », a dit Ratzel. « C'est une particularité de cette science. Ce qui pour d'autres sciences est utile est indispensable en géographie. » On peut ajouter que, sans géographie historique, il n'est pas de géographie politique. Les travaux de la Section historique du Congrès international de géographie ont montré

combien de spécialistes étudient ces sciences avec zèle — et dans le monde entier. Cependant, tous les pays ne furent pas représentés et, à la géographie historique comme dans les autres sections, on a regretté l'abstention presque complète des géographes allemands.

Le Congrès a aussi montré que l'on a commencé dans plusieurs pays à publier des documents capitaux pour nos études. Raison de plus pour exprimer un regret : celui de l'absence à peu près totale d'un enseignement de la géographie historique ; nos programmes d'études secondaires ont supprimé en 1925 les chapitres d'introduction à la géographie générale : « Découverte de la terre ; la science géographique », en tête desquels M. Camena d'Almeida plaçait la citation de Ratzel reproduite au début de cette conclusion¹.

Enfin, il n'a pas été question de la géographie politique au Congrès, même à la Section de géographie historique, à laquelle elle se relie tout naturellement. Ceci est particulièrement regrettable en des jours où la « Geopolitik », instrument de propagande plutôt qu'étude scientifique, faisait écrire à M. Demangeon qu'il est grand temps pour ses adeptes, s'ils veulent se replacer sur le terrain de la science, de revenir à la géographie politique².

La France, qui a produit de si remarquables études de géographie régionale — physique et humaine — a donné aussi des travaux de premier ordre en géographie historique. Il faut souhaiter que le Congrès de Paris ait attiré l'attention sur ces œuvres et sur les publications documentaires entreprises, facilitant par là les recherches et les travaux à venir.

Y. M. GOBLET.

1. P. Camena d'Almeida, *La terre ; géographie générale*. Paris, 1918, p. 1. (Cit. Ratzel, *Die Erde und das Leben*. Leipzig, 1901, I, 3.)

2. *Géographie politique*, dans *Annales de géographie*, 15 janvier 1932, p. 31.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE D'ERNEST RENAN

La philosophie de l'histoire d'Ernest Renan s'explique, en grande partie, par sa destinée personnelle, par le drame de sa jeunesse, par la façon dont il a rompu avec les croyances de son enfance et de son adolescence. Si, au séminaire de Saint-Sulpice, il a quitté l'Église, ce n'est à la suite, ni d'une crise sentimentale, ni d'une crise philosophique, mais bien par l'effet de ses scrupules de savant, de philologue.

I

Au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, dirigé par Dupanloup, il ne s'était laissé nullement séduire par les charmes des belles-lettres, telles que les entendaient les rhétoriciens de l'époque ; déjà, son esprit répugnait à se payer de mots. Il n'avait pas suivi non plus l'une de ces classes de philosophie, où, sous la monarchie de Juillet, l'Université dispensait généreusement l'éclectisme cousinien. En un mot, il n'a eu aucun effort à faire pour se libérer des formules d'un enseignement superficiel et dogmatique, qui marqua de son empreinte tant de ses contemporains ; il fut tout naturellement porté vers la philologie et vers l'histoire¹.

On comprend donc que, très jeune encore, il ait éprouvé une véritable répulsion pour le dogmatisme sous toutes ses formes, pour toutes les doctrines systématiques et unilatérales, comme le note en termes excellents Pierre Lasserre², et que ce qu'il y opposa, comme le remarque encore ce dernier, ce fut « l'humanisme fondé sur l'histoire ».

Ce qui dans l'histoire passionne Renan, c'est « la jouissance incomparable qu'on éprouve à voir se dérouler le spectacle de l'humanité³ », c'est « le tableau des évolutions successives de l'esprit humain⁴ ». Il considère aussi que c'est l'histoire qui doit tenir le premier rang dans ce qu'on est convenu d'appeler les sciences de l'esprit. A cet égard, la préface de sa thèse sur

1. Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

2. Pierre Lasserre, *La jeunesse d'Ernest Renan*, t. I (1925), p. 77 et suiv. — « La critique renanienne », ajoute-t-il, « est antidogmatique, non par scepticisme et manque de foi en la vérité, mais, au contraire, par soif de la vérité, par besoin de cette large et pleine communion avec elle, à quoi le dogmatisme met obstacle. »

3. *L'Antéchrist*, Préface, p. XLVIII.

4. *Averroès et l'averroïsme*, Préface de la 1^{re} édition.

Averroès contient une véritable déclaration de foi, qu'il importe de citer presque *in extenso*¹ :

Le trait caractéristique du xix^e siècle est d'avoir substitué la méthode historique à la méthode dogmatique, dans toutes les études relatives à l'esprit humain... L'histoire, en effet, est la force nécessaire de la science de tout ce qui est soumis aux lois de la vie changeante et successive. La science des langues, c'est l'histoire des langues ; la science des littératures et des philosophies, c'est l'histoire des littératures et des philosophies ; la science de l'esprit humain, c'est de même l'histoire de l'esprit humain, et non pas seulement l'analyse des rouages de l'âme individuelle...

Au même endroit, il estime encore que le rôle de la critique et de l'histoire, c'est de substituer la catégorie du *devenir* à celle de l'*être*, la conception du relatif à celle de l'absolu. C'est pourquoi critique et histoire saisissent la vie dans son développement, tandis que « la théologie est l'inverse de la vie »².

On peut même penser que la réaction de Renan contre la philosophie pure a été un peu loin et qu'à certains égards il a surestimé la valeur et le rôle de l'histoire³. Voici, à ce point de vue, un passage très significatif⁴ :

Il est, en un sens, plus important de savoir ce que l'esprit humain a pensé sur un problème que d'avoir un avis sur ce problème, car, lors même que la question est insoluble, le travail de l'esprit humain pour la résoudre constitue un fait expérimental qui a toujours son intérêt et, en supposant que la philosophie soit condamnée à n'être jamais qu'un éternel et vain effort pour définir l'infini, on ne peut nier au moins qu'il n'y ait dans cet effort, pour les esprits curieux, un spectacle digne de la plus haute attention.

Que les sciences historiques soient appelées à remplacer la philosophie abstraite, cela lui apparaît comme une vérité incontestable : « l'histoire, je veux dire l'histoire de l'esprit humain, est la véritable philosophie de notre temps »⁵.

II

Il est aussi une idée, à laquelle Renan est resté fidèle avec une constance inébranlable, c'est que la philologie et l'histoire ne pourront être édifiées que par de sérieux travaux d'érudition⁶. Très jeune encore, il s'élève contre

1. *Averroès et l'averroïsme*, Préface de la 1^{re} édition.

2. *L'Antéchrist*, Introduction, p. v-vi.

3. Gabriel Séailles (*Ernest Renan, essai de biographie psychologique*. Paris, 1915) le lui reproche plutôt amèrement.

4. *Averroès et l'averroïsme*, Préface. — Sur la philosophie générale de Renan, voy. René Berthelot, *La pensée philosophique de Renan* (*Revue de métaphysique et de morale*, an. 1923, p. 365 et suiv.).

5. *Essais de morale et de critique*, p. 81 et suiv.

6. Voy. Henri Sée, *Remarques sur la méthode et l'influence scientifique de Renan*, dans *Science et philosophie de l'histoire* (Paris, 1928), p. 371 et suiv.

l'idée qu'il suffise d'être un brillant professeur pour mériter le nom de savant¹. Dans l'*Avenir de la science*, élaboré dès 1848, il déclare avec une parfaite netteté² :

Les résultats généraux, qui seuls, il faut l'avouer, ont de la valeur en eux-mêmes et sont la fin de la science, ne sont possibles que par le moyen de la connaissance, et de la connaissance érudite des détails. Bien plus, les résultats généraux qui ne s'appuient pas sur la connaissance des derniers détails sont nécessairement creux et factices, au lieu que les recherches particulières, même destituées de l'esprit philosophique, peuvent être du plus grand prix, quand elles sont exactes et conduites suivant une nécessaire méthode.

Ces travaux d'érudition ont même une valeur, en quelque sorte, indestructible, tandis que les généralisations les plus brillantes sont destinées à vieillir³. Rien n'a de prix comme les documents originaux, qui nous permettent de saisir la réalité vivante⁴.

L'analyse et la synthèse sont également nécessaires. Le spécialiste rendra de grands services, même si son esprit est un peu borné ; mais il est à désirer qu'il « ait l'idée de l'ensemble qui donne du prix à ses travaux ». Un excellent érudit, comme Ét. Quatremère, qui a accumulé des matériaux du meilleur aloi, aurait fait une œuvre encore plus utile, s'il n'avait pas été si dénué d'esprit philosophique, s'il avait aperçu « le but supérieur de l'érudition⁵ ». Mais c'est surtout le généralisateur qui a besoin d'être initié au travail scientifique : la science se trouve presque toujours mal des interprètes qui veulent parler pour elle sans connaître ses méthodes et ses procédés⁶. C'est pourquoi la création de l'Académie des sciences morales et politiques a été plutôt fâcheuse⁷ :

... Nous croyons, dit-il, qu'il y a des inconvénients à séparer le travail des documents originaux du travail littéraire et philosophique. Il est à craindre que, dans l'avenir, cela ne constitue deux sections du travail historique, l'une se faisant avec compétence par le paléographe, le diplomate, le philologue ; l'autre se faisant par des hommes de talent sans spécialité.

1. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 114.

2. *Avenir de la science*, p. 135.

3. Renan loue l'Allemagne d'avoir compris l'histoire « bien plus comme une science que comme un art ». Voy. *Les études savantes en Allemagne* (1857), dans *Questions contemporaines*, p. 252 et suiv.

4. Voy. *Essais de morale et de critique*, 1859, p. 36 : « S'il m'était donné de choisir entre les notes d'un historien général et son texte complètement rédigé, je préférerais les notes. Je donnerais toute la belle prose de Tite-Live pour quelques-uns des documents qu'il avait sous les yeux et qu'il a parfois altérés d'une si étrange manière. Un recueil de lettres, de dépêches, de comptes de dépenses, de chartes, d'inscriptions me parle beaucoup mieux que le récit le plus dégagé... »

5. *Questions contemporaines*, p. 169.

6. *Ibid.*, p. 160-161 (article sur Burnouf).

7. *Ibid.*, p. 127-129.

Mieux vaut l'organisation de l'Académie de Berlin, où Inscriptions et Sciences morales ne forment qu'une classe, « constituent ce qu'on peut appeler l'Académie des sciences de l'humanité, en opposition avec l'Académie des sciences de la nature¹ ».

D'ailleurs, personnellement, Renan a été, à la fois, un historien et un érudit, — un érudit d'une admirable activité, comme le montrent ses travaux de linguistique, ses importantes contributions à l'*Histoire littéraire de la France*, son recueil des inscriptions sémitiques, d'innombrables comptes-rendus critiques². Rien ne serait plus faux que de déclarer, comme le fait le paradoxal Georges Sorel³, que Renan n'a été qu'un artiste, un littérateur, un virtuose. Qu'importe que les résultats de ses travaux aient été depuis complétés, rectifiés, dépassés ! C'est le sort de toute œuvre scientifique.

III

Pour mieux comprendre la philosophie de l'histoire chez Renan, il importe de considérer sa conception de la philosophie des sciences en général. En 1860, il remarque que, depuis trente ans environ, il n'y a plus eu de grandes spéculations philosophiques ; Hegel et Schelling ont disparu ; Cousin lui-même a abandonné la philosophie⁴. La même période a vu les progrès très rapides de la science positive :

Aux vieilles tentatives d'explication universelle se sont substituées des séries de patientes investigations sur la nature et sur l'histoire. La philosophie semble ainsi aspirer à redevenir ce qu'elle était à l'origine, la science universelle ; mais, au lieu d'essayer de résoudre le problème de l'univers par de rapides intuitions, on a vu qu'il fallait d'abord analyser les éléments dont l'univers se compose et construire la science du tout par la science isolée des parties.

Renan considère qu'il y a peu de fond à faire sur la philosophie officielle, telle qu'on l'enseigne dans l'Université et notamment à l'École normale, philosophie qui se contente de formules abstraites ; or, les formules « n'ont de valeur que quand on sait les détails auxquels elles correspondent ». C'est qu'il n'y a point de vérité qui n'ait pour point de départ l'expérience scien-

1. D'autre part, Renan considère que l'érudition et l'histoire doivent avoir des modes d'exposition différents. Voy. *L'Antéchrist*, Introd., p. XLIV et suiv. : « J'ai pour principe que l'histoire et la dissertation doivent être distinctes l'une de l'autre. L'histoire ne peut être bien faite qu'après que l'érudition a entassé des bibliothèques entières d'essais critiques et de mémoires ; mais, quand l'histoire arrive à se dégager, elle ne doit au lecteur que l'indication de la source originale sur laquelle chaque assertion s'appuie. »

2. Voy., à cet égard, H. Girard et H. Moncel, *Bibliographie des œuvres de Renan*. Cf. aussi Jean Pommier, *Renan d'après des documents inédits*. Paris, 1923.

3. *Le système historique de Renan*. Paris, 1905.

4. Pour ce qui suit, voy. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 257 et suiv. (*La métaphysique et son avenir* [1860], d'après le livre d'Ét. Vacherot, *La métaphysique et la science ou principes de métaphysique positive*, publié en 1858).

tifique, qui ne provienne d'un laboratoire ou d'une bibliothèque. La philosophie est donc « moins une science qu'un côté de toutes les sciences » ou, pour mieux dire, « le résultat général de toutes les sciences ». Jusqu'ici, on est arrivé à la philosophie par l'étude de la nature ; désormais, on s'adressera aussi aux « sciences de l'humanité ».

Ces dernières sont encore dans l'enfance, parce qu'on cultive trop peu l'érudition et qu'on n'étudie pas l'histoire d'une façon scientifique. Cependant, le rôle de l'historien et du philologue doit être « rigoureusement parallèle à celui du physicien, du naturaliste, du chimiste ; l'union de la philologie et de la philosophie, de l'érudition et de la pensée, devrait être le caractère du travail intellectuel de notre époque ; le penseur suppose l'érudit ».

Sans doute, Renan a pu subir l'influence du positivisme, mais il n'est pas réellement positiviste ; on ne peut le considérer comme *comtiste*. Dans sa réponse au discours de réception de Pasteur (1882)¹, il lui dit : « si je m'abandonnais à mon goût personnel, je serais peut-être aussi peu favorable que vous à Auguste Comte. »² Il sait bien que les sciences de l'esprit ne peuvent suivre les mêmes méthodes que les sciences de la nature, car « on ne fait pas d'expérience sur l'esprit humain, sur l'histoire » ; la philosophie critique ne peut faire la part de l'erreur qu'« en se défiant de ses procédés, en limitant l'étendue de ses propres affirmations »³. Il est intéressant de remarquer que son ami, le grand chimiste Marcellin Berthelot, si intimement mêlé à toute sa vie intellectuelle⁴, admit, à côté ou au-dessus de la science positive, ce qu'il appelle « la science idéale », qui suivra la même méthode que la science positive, mais qui reliera les divers ordres de connaissances et « reprendra les problèmes de l'ancienne métaphysique au point de vue des existences réelles »⁵.

IV

Pour Renan, il est une chose certaine, c'est que, dans les sciences de l'esprit et notamment en histoire, la dialectique, le raisonnement syllogistique sont fort peu efficaces. C'est ce qu'il exprime déjà très fortement dans sa thèse sur *Averroès et l'averroïsme*⁶ :

La vérité en toute chose étant extrêmement délicate et fugitive, ce n'est pas à

1. *Discours et conférences*, p. 75 et suiv.

2. Déjà, dans *l'Avenir de la science* (p. 154-155), Renan reprochait à Comte d'avoir négligé la connaissance minutieuse des faits, d'avoir édifié son système sur « un pur *a priori* ».

3. Il dit encore à Pasteur : « Nous vous communiquerons nos hésitations, vous nous communiquerez votre assurance. »

4. Comme le montre l'admirable *Correspondance entre Renan et Berthelot*.

5. Marcellin Berthelot, *La science idéale et la science positive*, dans *Dialogues philosophiques*. — Sur la philosophie générale de Renan, voy. encore René Berthelot, *La pensée philosophique de Renan* (*Revue de métaphysique et de morale*, année 1923, p. 365 et suiv.).

6. 3^e édition (1866), p. 323-324.

la dialectique qu'il est donné de l'atteindre. En géométrie, en algèbre, où les principes sont extrêmement simples et vrais d'une manière absolue, on peut s'abandonner au jeu des formules et les combiner indéfiniment, sans s'inquiéter des réalités qu'elles représentent. Dans les sciences morales et politiques, au contraire, où les principes, par leur expression insuffisante et toujours partielle, posent à moitié sur le vrai, à moitié sur le faux, les résultats du raisonnement ne sont légitimes qu'à la condition d'être contrôlés à chaque pas par l'expérience et le bon sens. Le syllogisme excluant toute nuance et la vérité résidant tout entière dans les nuances, le syllogisme est un instrument inutile pour trouver le vrai dans les sciences morales. La pénétration, la souplesse, la culture multiple de l'esprit, voilà la vraie logique.

En un autre endroit¹, il nous dit encore que « la vérité ne s'obtient qu'en apportant à la pensée de continuelles limites et en procédant à l'élimination de l'erreur par de scrupuleuses approximations ». Il n'y a pas d'*a priori* en histoire; dans les choses de l'humanité, « tous les possibles ont existé ou existeront² ».

On comprend donc que Renan se défie des formules, si chères à Taine. Il y a là une cause de dissentiment intellectuel, ou tout au moins de discordance, entre ces deux grands esprits. Taine déclarait : « Renan est parfaitement incapable de formules précises ; il ne va pas d'une vérité précise à une autre. » D'autre part, Renan reprochait à Taine — et très justement — de ne voir qu'une face des choses. Dans une lettre à Berthelot, du 17 août 1879³, parlant de la visite qu'il venait de faire, en Savoie, à l'auteur des *Origines de la France contemporaine* :

Il m'a lu des parties de ses *Jacobins*. Presque tout est vrai en ce travail ; mais c'est le quart de la vérité. Il montre que tout cela a été triste, horrible et honteux ; il faudrait montrer en même temps que cela a été grandiose, héroïque, sublime. Ah ! quelle histoire pour qui saurait la faire, qui la commencerait à vingt-cinq ans et serait à la fois critique, artiste et philosophe ! Il faudrait ne rien dissimuler, montrer l'absurde et le ridicule à côté de l'admirable, que le tableau fût semblable à la réalité ; et l'on serait sûr d'avoir fait l'œuvre la plus admirable qui fût jamais⁴.

Voilà un passage caractéristique et qui suffirait à dénoter l'historien-né, qui aperçoit les diverses faces des choses, cette sorte de balancement qui, seul, peut donner l'image de la réalité.

L'historien de race se reconnaît encore en ce que Renan se rend compte avec une netteté parfaite du rôle de l'*accident* dans l'évolution des choses

1. De l'origine du langage, 5^e éd., 1874, Préface, p. 60-61.

2. L'ancienne Égypte, dans *Mélanges d'histoire*, p. 64.

3. Correspondance entre Renan et Berthelot, p. 477.

4. Dans la même lettre, Renan dit : « Taine est conseiller municipal, lié avec la *gentry* du pays et il y tient sérieusement. Cela le rend incapable de bien juger les grandes choses du passé, qui ont été faites bien plus par enthousiasme et par passion que par raison. »

humaines, le rôle aussi des individus et tout au moins des grandes personnalités :

Je suis de ceux, déclare-t-il¹, qui croient à l'avenir de la démocratie, mais ces sortes de prévisions sont toujours sujettes à beaucoup de doutes, car les choses humaines sont trop compliquées pour qu'on puisse être sûr de tenir à la fois toutes les données du problème, et d'ailleurs la volonté des grands hommes vient de temps en temps déjouer les calculs.

Les accidents sont impossibles à déterminer *a priori*, mais Renan pense qu'ils s'effacent dans l'ensemble et qu'une certaine prévision est possible en histoire ; on trouve chez lui une conception qui s'apparente à celle de Cournot² :

L'histoire, dit-il³, n'est ni une géométrie inflexible, ni une simple succession d'incidents fortuits. Si l'histoire était dominée d'une façon absolue par la nécessité, on pourrait tout prévoir ; si elle était un simple jeu de la passion et de la fortune, on ne pourrait rien prévoir. Or, la vérité est que les choses humaines, bien qu'elles déjouent souvent les conjectures des esprits les plus sagaces, prêtent néanmoins au calcul. Les faits accomplis contiennent, si on sait distinguer l'essentiel de l'accessoire, les lignes générales de l'avenir.

Renan admet qu'il puisse y avoir des lois en histoire, mais la façon dont il en parle montre bien qu'il n'y croit pas trop. A Ferrari, qui a écrit un ouvrage sur *Les révolutions d'Italie*, il reproche d'être trop fêru de ces lois, de trop méconnaître la liberté et le hasard, de négliger l'action des hommes. « Aucune des lois de l'histoire », ajoute-t-il, « n'est vraie qu'à peu près ; assujettir l'infinie variété des faits à recevoir une même explication, c'est s'exposer à mille démentis⁴. » Les « nuances des choses sont infinies », dit-il en un autre endroit⁵.

Renan conçoit donc qu'il y a deux façons d'écrire l'histoire, également légitimes : l'une qui, comme le fait Augustin Thierry, décrit le jeu des passions et des sentiments humains ; l'autre qui, comme Guizot, met en relief « des lois, des raisonnements, des abstractions », toutes choses réelles, d'ailleurs, car ce sont des abstractions qui mènent le monde⁶. Thierry est plus vrai dans les détails que dans l'ensemble ; Guizot voit mieux les grands ensembles que les menus faits, souvent caractéristiques cependant :

Il faut donc choisir, dit-il au même endroit, entre ces deux systèmes : ou ne faire que de l'histoire générale, ne tracer que les grandes lignes des révolutions

1. *L'instruction supérieure en France*, dans *Questions contemporaines*, 3^e éd., 1870, p. 114.

2. Voy. Henri Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, p. 87 et suiv.

3. *La monarchie constitutionnelle en France*, dans *La réforme intellectuelle et morale*, p. 233-234.

4. *Essais de morale et de critique*, p. 247 et suiv.

5. *Ibid.*, p. 309.

6. *Ibid.*, p. 110 et suiv.

politiques, sociales, religieuses, qui seules sont rigoureusement certaines, au lieu de prendre son parti sur ce qu'il y a de convenu dans les circonstances et les accepter, non comme la vérité absolue, mais comme des traits de mœurs dignes d'être pris en considération.

Des qualités d'intuition et d'imagination sont nécessaires à l'historien, surtout à l'historien des origines, qui doit déterminer ce qui, dans ces temps obscurs, est certain, probable ou plausible. Il lui faut alors « un sentiment profond de la vie et de ses métamorphoses, un art particulier pour tirer des rares textes que l'on possède tout ce qu'ils renferment en fait de révélations sur des situations psychologiques fort éloignées de nous¹ ». Il y a là une sorte d'« embryogénie », dont était incapable le xviii^e siècle et où excelle le xix^e². Voilà ce qui séduit Renan dans les origines du christianisme et aussi dans l'histoire du peuple d'Israël : « En de pareilles histoires, il ne s'agit pas de savoir comment les choses se sont passées ; il s'agit de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer. » Il ne faut pas avoir « une trop grande simplicité de conception », comme n'y est que trop porté l'esprit français³.

D'ailleurs, même dans les temps historiques, où abondent les documents, que d'incertitudes ! Aussi l'imagination est-elle nécessaire à l'historien ; quoi qu'en pensent bien des « historiens érudits », l'imagination « a souvent plus de chance de trouver le vrai qu'une fidélité servile, qui se contente de reproduire les récits originaux des chroniqueurs⁴ ».

Ce qui est encore indispensable à l'historien, c'est l'intelligence des choses présentes, sans laquelle on ne peut avoir une idée claire du passé. Les Bénédictins, en réunissant des documents originaux, ont donné une base solide à l'histoire, mais ils n'auraient pas mieux interprété ces textes que « les historiens rhéteurs de leur temps », car ces moines, excellents paléographes, n'avaient pas la pratique de la vie profane. C'est aussi parce que le xviii^e siècle n'a pas eu de vie publique qu'il n'a pas eu d'historiens éminents. De nouvelles questions posées par le spectacle de la vie contemporaine contribuent à la connaissance des sources elles-mêmes. C'est un fait significatif que les Bénédictins n'aient pas publié le *Polyptyque d'Irminon*, que cependant ils possédaient dans leur bibliothèque : « ouvrir une nouvelle série d'aperçus historiques, c'est presque toujours créer une série de documents négligés jusque-là ou montrer dans ceux qui étaient déjà connus ce qu'on n'avait pu y voir⁵. »

1. *Marc Aurèle et la fin du monde antique*, Préface, p. iii et suiv.

2. *L'Eglise chrétienne*, Préface, p. vii : « L'embryogénie est par son essence même la plus intéressante des sciences, car c'est par elle que l'on pénètre le secret de sa nature, sa puissance plastique, ses vues finales et son inépuisable fécondité. » Voy. aussi *Les Évangiles*, introd., p. iv-v ; *Les Apôtres*, introd., p. vi et suiv.

3. *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, Préface, p. xiii.

4. Augustin Thierry, dans *Essais de morale et de critique*, p. 110 et suiv.

5. *Essais de morale et de critique*, p. 110 et suiv.

Renan a bien montré aussi tout le parti que l'histoire peut tirer de la méthode comparative. Il songe d'abord à l'histoire de la littérature, quand, dès 1846¹, il déclare :

M. Fauriel a récemment créé en France la littérature comparée et la science des origines littéraires, le point de vue d'envisager la littérature comme une science des origines littéraires, le point de vue d'envisager la littérature comme une science historique, bien supérieure sans doute à la fade critique littéraire des La Harpe, Geoffroy, Petitot et même de Marmontel et de Voltaire.

Dès cette époque², il veut qu'on applique la méthode comparative à l'histoire des religions. Lui-même, dans un de ses essais, il esquissera une comparaison entre les civilisations égyptienne et chinoise, en en marquant les grandes analogies³.

V

Une des idées directrices de Renan historien, c'est sa croyance en l'évolution, au développement, au progrès⁴. « Deux éléments, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers, *Mens agit moem... Spiritus intus alit...* Sans ce germe fécond de progrès, le temps reste éternellement stérile. » Il considère qu'il y a comme une force intime qui porte le germe à en remplir un cadre tracé d'avance. Par cette conception, il est bien de son temps⁵.

Mais ne peut-il y avoir décadence? Contre celle-ci, Renan voit la plus sérieuse garantie dans la diversité de l'Europe moderne, qui constitue un obstacle invincible à toute domination universelle : « une civilisation divisée a des ressources qu'une civilisation unitaire ne connaît pas ; l'empire romain périclète, parce qu'il n'avait pas de contrepoids. » Le monde moderne a un principe de vitalité que n'a pas connu l'antiquité⁶.

Une des idées essentielles de Renan, c'est encore que la civilisation oscille entre le *miracle juif* et le *miracle grec*, celui-ci plus grand encore⁷ :

Avec les Églises, qui ne sont que des synagogues ouvertes aux incirconcis, naît une idée de l'association populaire qui tranche absolument sur la démocratie des

1. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 293-294.

2. *Ibid.*, p. 115.

3. *L'ancienne Égypte*, 1864 (dans *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 58-59). Voy. aussi Henri Tronchon, *Ernest Renan et l'étranger*. Paris, 1928 (Publ. de la Faculté des lettres de Strasbourg).

4. Voy. notamment *Dialogues et fragments philosophiques* (2^e éd., 1876), p. 153 et suiv., 175 et suiv.

5. Marcellin Berthelot dit aussi qu'« un des grands résultats généraux de l'histoire, c'est le progrès incessant des sociétés humaines » et il estime que « la part du bien va en augmentant » (*La science idéale et la science positive*, loc. cit.).

6. *Essais de morale et de critique*, p. 49.

7. *Histoire du peuple d'Israël*, t. I (1887), Préface, p. iv.

villes grecques. Le christianisme, en un mot, devient, dans l'histoire, un élément aussi capital que le rationalisme libéral des Grecs, quoique à certains égards moins assuré de l'éternité. La tendance qui porte le XIX^e siècle à tout laïciser, à rendre civiles une foule de choses, d'ecclésiastiques qu'elles étaient, est une réaction contre le christianisme; mais, en supposant même que ce mouvement aille jusqu'au bout, le christianisme laissera une trace ineffaçable. Le libéralisme ne sera pas seul à gouverner le monde. L'Angleterre et le monde garderont longtemps des restes d'influence biblique et, chez nous, les socialistes, élèves sans le savoir des prophètes, forceront toujours la politique rationnelle à compter avec eux¹.

La philosophie de l'histoire est elle-même une œuvre juive, la dernière transformation de l'esprit prophétique; le livre de Daniel est l'antécédent immédiat de Bossuet, de Vico, de Herder².

VI

Renan n'a pas écrit de traité systématique de philosophie de l'histoire. Mais, dans son œuvre si variée, on trouve de nombreux essais d'histoire philosophique, tels que ses *Conférences d'Angleterre*, de 1880, sur Rome et le christianisme, sur Marc-Aurèle. Il a médité aussi sur des questions qui ne cessent de s'imposer à l'attention de l'historien philosophe.

Telle, la question de la race. A cet égard, au cours de sa vie, les idées de Renan se sont transformées. Dans son brillant essai — plus brillant que vraiment solide — sur la *poésie des races celtiques*³, il soutient que la race celtique, par ses qualités particulières, s'oppose à la race germanique. Dans *La réforme intellectuelle et morale*⁴, il pense que la France féodale du Moyen Âge est une construction germanique :

Le travail séculaire de la France a consisté à expulser de son sein tous les éléments déposés par l'invasion germanique, jusqu'à la Révolution, qui a été la dernière convulsion de cet effort. L'esprit militaire de la France provenait de ce qu'elle avait de germanique; en chassant violemment les éléments germaniques et en les remplaçant par une conception philosophique et égalitaire de la société, la France a rejeté du même coup tout ce qu'il y avait en elle d'esprit militaire.

Est-il nécessaire de faire remarquer tout ce qu'a d'erroné cette conception⁵?

Mais, déjà dans sa deuxième lettre à Strauss, de septembre 1871, Renan

1. Dans les dernières pages du même ouvrage, Renan déclare que ni le judaïsme, ni le christianisme ne seront éternels : « L'œuvre juive aura sa fin; l'œuvre grecque, au contraire, c'est-à-dire la science, la civilisation rationnelle, expérimentale, sans charlatanisme, sans révélation, fondée sur la raison et sur la liberté, se continuera sans fin. »

2. *Questions contemporaines*, p. 343-344.

3. Dans *Essais de morale et de critique*.

4. P. 24 et suiv.

5. On peut se demander si, à cet égard, Renan n'a pas subi l'influence d'Augustin Thierry, pour lequel il professait une grande admiration.

déclare qu'il faut se défier de l'ethnographie appliquée à la politique. Peut-être est-ce la guerre de 1870, la prétention des Allemands d'annexer l'Alsace, parce que de langue germanique, qui ont contribué à la nouvelle orientation de sa pensée. Dans sa conférence sur *Le judaïsme comme race et comme religion* (1883), il montre que les Juifs ne constituent pas une race homogène, car, dans l'antiquité et au Moyen Âge, toutes sortes d'éléments sont venus se fondre en eux; s'il y a des types juifs, c'est le produit du ghetto¹. La civilisation arabe n'avait rien de spécifiquement arabe; elle procédait des civilisations perse, grecque, chrétienne². Dans une étude sur la société berbère³, Renan déclare que « la race en ce qui concerne les lois et les coutumes est primée par le genre de vie, surtout par le degré de culture ». Dans *Vingt jours en Sicile* (1875)⁴, il affirmait déjà que l'humanité est supérieure à la race : « La race qui dit : La civilisation, c'est mon œuvre; l'esprit humain, c'est moi, blasphème l'humanité. »

VII

De belles pages de philosophie historique ou d'histoire philosophique, ce sont encore celles que Renan a consacrées à la question de la nation et de la nationalité, surtout dans sa célèbre conférence, *Qu'est-ce qu'une nation?* L'idée essentielle qu'il veut mettre en lumière, c'est que l'on commet la plus grave erreur en confondant la race avec la nation, et aussi en faisant servir la linguistique à la politique⁵. Ce qui est particulièrement frappant, c'est l'excellente étude historique qu'il trace de la formation des nations, chose nouvelle dans le monde. Ce qui caractérise les États, nés de la décomposition de l'État mérovingien et carolingien, c'est « la fusion des populations qui les composent ». On n'a pas idée d'une différence de races; « la différence du noble et du vilain est aussi accentuée que possible⁶, mais la différence de l'un à l'autre n'est en rien une différence ethnique ». La nation moderne est le résultat de faits historiques de divers ordres : « tantôt l'unité a été réalisée par une dynastie, comme c'est le cas de la France; tantôt elle l'a été par la volonté directe des provinces, comme c'est le cas pour la Hollande, la Suisse, la Belgique; tantôt par un esprit général, tardivement vainqueur des caprices de la féodalité, comme c'est le cas pour l'Italie et l'Allemagne. » Mais c'est la Révolution française qui a donné la formule la meilleure en proclamant « qu'une nation existe par elle-même ».

On ne peut faire dériver le droit national de la race, puisque la considéra-

1. *Discours et conférences*, p. 341 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 375 et suiv.

3. *Mélanges d'histoire*, p. 346.

4. *Ibid.*, p. 94.

5. Du 11 mars 1882 (*Discours et conférences*, p. 277 et suiv.).

6. Visiblement il songe encore à la question d'Alsace.

7. Et encore, dirions-nous !

tion ethnographique n'a été pour rien dans la constitution des nations modernes, où l'on constate un mélange extrême de races et, en admettant que le fait de la race ait été considérable à l'origine, il a de plus en plus perdu d'importance. Quant à la langue, « elle invite à se réunir, mais elle n'y force pas », et d'ailleurs il n'y a pas de relation entre la race et la langue. La religion ne peut non plus servir de base à la nationalité, car il n'y a plus de religion de la cité, comme chez les Grecs. La communauté des intérêts a bien son poids, mais elle ne suffit pas ; « un *Zollverein* n'est pas une patrie ». Quant à la géographie, elle est sans doute un facteur important de l'histoire, mais que signifient « les frontières dites naturelles » ? En dernière analyse, « une nation est une âme, un principe spirituel », « une grande solidarité ». L'existence d'une nation « est un plébiscite de tous les jours » ; le vœu des nations est « le seul critérium légitime ».

Renan considère, d'ailleurs, qu'il est très mauvais pour la civilisation de se renfermer dans une culture déterminée, tenue pour nationale :

On quitte le grand air qu'on respire dans le vaste champ de l'humanité pour s'enfermer dans des conventicules de compatriotes. Rien de plus mauvais pour l'esprit ; rien de plus fâcheux pour la civilisation... Avant la culture française, la culture allemande, la culture italienne, il y a la culture humaine. Voyez les grands hommes de la Renaissance : ils n'étaient ni Français, ni Italiens, ni Allemands, ils étaient des hommes.

Renan pense, en effet, que les nations n'ont rien d'éternel : « elles ont commencé, elles finiront ; la confédération européenne, probablement, les remplacera ». Cependant, à l'heure qu'il est, leur existence est bonne ; elle est une garantie de liberté, car la diversité empêche le despotisme. Puis, « par leurs facultés diverses, souvent opposées, les nations servent à l'œuvre commune de la civilisation ; toutes apportent une note à ce grand concert de l'humanité, qui, en somme, est la plus haute réalité que nous atteignons¹ ».

De fait, Renan ne se dissimule pas les « faiblesses » des nations : « Je me dis souvent qu'un individu qui aurait les défauts tenus chez les nations pour des qualités ; qui se nourrirait de vaine gloire ; qui serait à ce point jaloux, égoïste, querelleur ; qui ne pourrait rien supporter sans dégainer, serait le plus insupportable des hommes. » On ne peut mieux dire.

Déjà en 1870² Renan, sous le coup de la guerre franco-allemande, avait marqué les insuffisances du principe des nationalités, qui, loin d'être de nature à délivrer l'espèce humaine du fléau de la guerre, est capable de

1. Voy. aussi *La réforme intellectuelle et morale*, 3^e éd., 1872, Préface, p. vii et suiv. : « Le but de l'humanité est supérieur au triomphe de telle ou telle race ; toutes les races y servent ; toutes ont à leur manière une mission à remplir. » Il reproche à l'Allemagne, qui avait une si haute conception de l'humanité, de « n'être plus qu'une nation ».

2. *La guerre entre la France et l'Allemagne*, 1870, dans *La réforme intellectuelle et morale*, p. 164.

« faire dégénérer les luttes des peuples en exterminations de races ». Le vrai correctif de ce principe, déclarait-il, ce serait celui de la fédération européenne « supérieure à toutes les nationalités ¹ ». Il marque aussi sa confiance dans la démocratie : « Le parti démocratique », dit-il dans sa *Lettre à M. Strauss*, « agite des problèmes supérieurs à la patrie ; les sections de ce parti se donnent la main par-dessus toutes les divisions de nationalité ² ».

VIII

Renan s'est rendu aussi parfaitement compte du rôle immense joué par la Révolution française ; c'est, déclare-t-il, « la gloire de la France, l'épopée française par excellence ³ ». Par la Révolution, notre pays s'est donné une mission universelle, car le but qu'il a voulu atteindre par cette Révolution « est celui que toutes les nations modernes poursuivent : une société juste, honnête, humaine, garantissant les droits et la liberté de tous avec le moins de sacrifices possible des droits et de la liberté de chacun ». Dans la Préface de *La réforme intellectuelle et morale* (3^e édition, 1872), il nous dit encore : « Très noble est le libéralisme allemand, se proposant pour objet, moins l'égalité des classes que la culture et l'élévation de la nature humaine en général ; mais les droits de l'homme sont bien aussi quelque chose ; or, c'est notre philosophie du XVIII^e siècle, c'est notre Révolution qui les ont fondés. »

Conception singulièrement plus juste et plus élevée que celle de Taine ! Chose curieuse, et trop peu remarquée, tandis que les malheurs qui ont fondu sur la patrie, en 1870, ont étrié la pensée de Taine, ils ont élargi encore les vues historiques de Renan.

Ce dernier remarque aussi — et c'est un aperçu bien suggestif — que les nations, comme la France, qui, dans l'histoire, ont, à un moment donné, joué un rôle universel, le paient par de grandes souffrances : « La vie nationale est quelque chose de limité, de médiocre, de borné. Pour faire de l'extraordinaire, de l'universel, il faut déchirer ce réseau étroit ; du même coup, on déchire sa patrie, une patrie étant un ensemble de préjugés et d'idées arrêtées que l'humanité entière ne saurait accepter ⁴ ». Éclipse parfois momentanée, d'ailleurs, car il peut y avoir d'éclatantes renaissances, comme le montre l'histoire, envisagée sous son aspect philosophique ⁵.

1. Voy. aussi *Lettre à M. Strauss* (*Ibid.*, p. 176 et suiv.).

2. Pour plus de détails, voy. Henri Sée, *Ernest Renan, pacifiste et internationaliste* (dans *La Lumière*, 9 janvier 1932).

3. *La monarchie constitutionnelle en France*, dans *La réforme intellectuelle et morale*, p. 235 et suiv.

4. *La réforme intellectuelle et morale*, p. 235 et suiv.

5. « Toute création humaine a son ver qui la ronge ; une défaite est l'expiation d'une gloire passée et souvent le garant d'une victoire pour l'avenir... L'Italie a expié par deux cents ans de nullité la gloire d'avoir inauguré, au Moyen Âge, la vie civile et d'avoir fait la Renaissance ; au XIX^e siècle, cette double gloire a été son principal titre à une nouvelle vie. L'Allemagne a expié par un long abaissement politique la gloire d'avoir fait la Réforme ; elle touche mainte-

Signalons, d'autre part, une vue bien originale de Renan : c'est que la sagesse raisonnable a fondé moins de nouveau, a été un facteur de progrès moins efficace que la passion ardente de l'absolu et les excès qu'elle entraîne. Tout le passage est à citer¹ :

Quand nous brûlions des hommes pour des subtilités théologiques, nous étions fort loin assurément de cette indifférence raisonnable pour les choses transcendantes qui est, aux yeux d'un disciple de Confucius, la condition essentielle du bonheur ; mais il faut prendre les races dans l'ensemble de leur histoire. La Chine, par suite de son optimisme béat, meurt, non pas de vieillesse, mais d'une enfance indéfiniment prolongée. Les nations occidentales, qui ont eu la fièvre ardente de l'absolu et du droit, l'inquisition, le tribunal révolutionnaire, la terreur, sont jeunes, maîtresses du monde. Capables de beaucoup aimer et de beaucoup haïr, elles doivent à leurs excès mêmes d'avoir dans le passé quelque chose à détester et dans l'avenir un idéal à poursuivre².

Pensée profonde, et qui mérite d'être méditée.

IX

Peut-être, cependant, un libéralisme aristocratique un peu étroit, auquel Renan n'a cessé de rester fidèle, a-t-il, dans une certaine mesure, obnubilé sa philosophie de l'histoire, principalement quand il envisage l'époque contemporaine. Pourquoi, se demande-t-il, la France a-t-elle dû « se remettre à l'école de peuples auxquels elle avait prétendu donner des leçons » ? C'est que, considérant la liberté au sens antique, elle a méconnu les règles de la liberté moderne. L'Angleterre, d'autre part, est arrivée à l'État le plus libéral du monde, non en suivant les principes de notre Révolution, mais « en développant les institutions du Moyen Age ». La France a procédé « philosophiquement en une matière où il faut procéder historiquement », car la liberté s'obtient par de petites conquêtes locales successives. Le principe de la souveraineté du peuple n'a pu fonder le régime constitutionnel ; il a, au contraire, abouti au despotisme. C'est pourquoi la France n'a pu créer un régime viable, ni en 1830, ni en 1848³.

En règle générale, Renan se défie plutôt des régimes démocratiques⁴. A

nant le bénéfice de la Réforme. La France expie aujourd'hui la Révolution ; elle en recueillera peut-être un jour les fruits dans le souvenir reconnaissant des peuples émancipés » (*La réforme intellectuelle et morale*, 3^e éd., 1872, Préface).

1. *L'avenir religieux des sociétés modernes*, dans *Questions contemporaines*, p. 338.

2. Voy. aussi *Histoire du peuple d'Israël*, Préface, p. xii : « La royauté française, l'unité catholique du Moyen Age, le Protestantisme, la Révolution se sont faits par toute sorte de crimes et d'erreurs. Un grand homme est constitué par ses défauts autant que par ses qualités. »

3. *La monarchie constitutionnelle en France*, dans *La réforme intellectuelle et morale*. — Remarquons qu'à ce point de vue les idées de Renan se rapprochent de celles de Taine.

4. Dont cependant, en plus d'un endroit, on l'a vu plus haut, il parle avec sympathie.

propos de la société berbère, il nous montre que ces petites démocraties sont peu favorables à la liberté de l'individu, enserré par les coutumes. Ce sont, au contraire, les grands États, déclare-t-il, qui ont créé la liberté de l'individu et, par suite, ont permis la richesse. Or, le grand État ne peut être le résultat de la démocratie¹. Il est curieux de remarquer, d'ailleurs, que dans une autre étude, relative à l'ancienne Égypte², il nous peint de grands États, comme l'Égypte et la Chine, où un même niveau de médiocrité intellectuelle a pesé sur tous, où il n'y a eu ni critique, ni progrès. C'est que « le principe de telles sociétés n'était pas l'individu énergique, libre, violent, mais l'État personnifié dans le roi ». L'individu, au contraire, ne s'est-il pas merveilleusement développé dans les démocraties grecques, où se sont créées aussi la philosophie et la science³? Il y a là dans la pensée de Renan une évidente contradiction.

Pour lui, il existe essentiellement deux formes de sociétés : 1^o les sociétés d'ancien régime, caractérisées par des privilèges aristocratiques ; 2^o des sociétés de forme américaine, sans privilèges de naissance et où il y a une pleine liberté de propriété. Pourrait-il se constituer un troisième type, démocratique à tendances socialistes? Renan n'y croit guère :

Le parti démocratique, dit-il, a des tendances socialistes qui sont à l'inverse des idées américaines sur la liberté et la propriété. La liberté du travail, la libre concurrence, le libre usage de la propriété, la faculté laissée à chacun de s'enrichir selon ses pouvoirs, sont justement ce dont ne veut pas la démocratie européenne. Résultera-t-il de ces tendances un troisième type social, où l'État interviendra dans les contrats, dans les relations industrielles et commerciales, dans les questions de propriété? On ne peut guère le croire, car aucun système socialiste n'a réussi jusqu'ici à se présenter sous les apparences de la possibilité⁴.

Relevons ici une lacune dans les connaissances historiques de Renan ; elle s'explique, en partie, par le fait que, philologue et spécialiste de l'histoire des religions, il a laissé hors du champ de sa vision les questions économiques ; elle s'explique aussi par le peu d'intérêt que l'on accordait alors à l'histoire de ces questions. Le développement du capitalisme semble lui avoir échappé et le mot même ne se trouve guère dans ses écrits. Il est curieux encore de constater que, malgré sa curiosité universelle et sa connaissance des langues étrangères, les œuvres et l'action d'un Karl Marx semblent lui être tout à fait inconnues. La question du matérialisme historique ne se pose pas pour lui.

1. *La société berbère*, dans *Mélanges d'histoire*, p. 349 et suiv.

2. *L'ancienne Égypte*, 1864 (dans *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 58-59).

3. Il est étonnant que l'admirateur passionné de la civilisation grecque ne s'en rende pas compte.

4. *La réforme intellectuelle et morale*, p. 114-115.

X

N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il n'a jamais traité, de façon systématique, la philosophie de l'histoire. C'est seulement d'une façon occasionnelle, à propos de ses travaux et de ses lectures, qu'il lui arrive d'en envisager les problèmes.

Ses vues, sur ce domaine, n'en sont pas moins — on a pu s'en rendre compte — des plus pénétrantes ; elles ont exercé une grande action sur toute la pensée contemporaine. A cet égard, il n'est guère d'œuvres aussi suggestives. On a parfois dénoncé le caractère ondoyant de sa pensée, qui répugne aux formules tranchantes, et c'est pourquoi, en cet incomparable écrivain, on n'a voulu voir qu'un artiste et même un virtuose. Ce sont surtout des philosophes, qui lui ont adressé ce reproche ; ils ont blâmé ce qu'ils appellent son éclectisme¹, pour ne pas parler de critiques moins désintéressées, qui détestent surtout en Renan l'admirable liberté de sa pensée.

Il est certain que, sur le terrain de la philosophie pure, la rigidité des systèmes a ses avantages et qu'une doctrine unilatérale, avec sa part d'exagérations et d'erreurs, a peut-être plus d'efficacité que de libres essais, qui présentent le pour et le contre et envisagent les choses sur toutes leurs faces. Mais il n'en est pas de même en histoire. L'histoire, qui d'abord doit rendre compte de la réalité, avec tout ce qu'elle peut avoir de mouvant et de mobile ; l'histoire, qui ne peut enfermer l'évolution des choses humaines en des cadres trop rigides, s'accommode à merveille d'une pensée souple et nuancée comme celle d'Ernest Renan. Pour nous, tout système absolu, si intéressant qu'il puisse paraître, finira toujours par s'avérer plus ou moins faux ; un jour ou l'autre, les formules rigides à la Taine éclateront au feu de nouvelles recherches. L'antidogmatisme, qui, comme l'a si bien vu Pierre Lasserre, caractérise avant tout l'esprit de Renan, constitue l'atmosphère la plus favorable pour le travail d'histoire sous toutes ses formes, qu'il s'agisse d'érudition, de synthèse ou même d'essais philosophiques. Voilà, pensons-nous, ce qui assure surtout à ce grand esprit une influence au plus haut point durable².

Henri SÉE.

1. Voy. notamment Gabriel Séailles, *op. cit.*

2. Aussi souscrivons-nous volontiers à cette judicieuse appréciation de Ch.-V. Langlois (*Les études historiques*, dans *La science française*, Paris, 1915, t. II, p. 81-82) : « Dans la pléiade des historiens français les plus célèbres de la seconde moitié du XIX^e siècle, Taine est celui qui représente le mieux la survivance de l'âge précédent, comme Renan est celui qui annonce le plus manifestement l'avenir. »

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE D'ALLEMAGNE

MOYEN ÂGE

(Suite et fin¹)

VIII. LA STRUCTURE SOCIALE ; QUELQUES FAMILLES NOBLES. — M. Karl WEIMANN a tenté de résumer, en quelques pages, l'évolution de la structure sociale de l'Allemagne médiévale². Très justement, il s'efforce de dégager, dans ce développement, les traits spécifiquement allemands. Mais sans doute, pour y réussir tout à fait, eût-il fallu une étude plus poussée des sociétés voisines. L'essai mériterait d'être repris sur un plan plus vaste, avec, dans le dessin des diverses courbes européennes, une précision qui ici fait défaut.

M. Otto HAENDLE a étudié avec beaucoup de conscience les ministériaux de Henri le Lion, tant en Bavière qu'en Saxe³. On connaît les problèmes juridiques importants, sinon toujours très bien posés, que soulève l'histoire de cette classe⁴. Tenons-nous-en à l'essentiel. Ces « sergents » étaient-ils généralement considérés comme privés de la « liberté » ? Voilà la question primordiale. Supposons-la résolue, et par l'affirmative. Un second point d'interrogation intervient : depuis quand ? En d'autres termes, avons-nous affaire à des serfs d'origine, auxquels leurs fonctions peu à peu auraient assuré

1. Voy. *Rev. histor.*, t. CLXIX, 3^e fasc., p. 615-655.

2. *Der gesellschaftliche Aufbau des deutschen Volkes im Mittelalter*. Leipzig, E. Gräfe, 1931, in-8°, 17 p. ; prix : 60 pf.

3. *Die Dienstmannen Heinrichs des Löwen : ein Beitrag zur Frage der Ministerialität*. Stuttgart, Kohlhammer, 1930, in-8°, 96 p., 2 cartes (*Arbeiten zur deutschen Rechts- und Verfassungsgeschichte*, hgg. von J. HALLER, Ph. HECK, Arthur B. SCHMIDT, H. VIII). — Pas d'index, malheureusement. Cette lacune est d'autant plus gênante que l'ouvrage se divise nettement en deux parties distinctes : d'abord l'étude, famille par famille, des ministériaux eux-mêmes ; puis les conclusions de portée générale. Bien entendu, cette seconde partie s'appuie constamment sur la première ; mais, en l'absence d'index, il est bien difficile de retrouver les références nécessaires.

4. Sur les problèmes que soulève l'institution de la ministérialité, cf. *Revue historique*, t. CLVIII (1928), p. 134 et suiv.

une situation sociale relativement élevée, ou bien, au contraire, à des membres de familles primitivement libres, devenus serfs, en masse, par leur passage dans la *familia*, la « mesnie » des grands ? Sur le second point, les dossiers de M. Haendle lui ont fourni deux cas intéressants, deux exemples d'entrée d'hommes libres dans la ministérialité. Mais comment généraliser ? En revanche, la condition servile, sinon de tous les ministériaux, du moins de la plupart d'entre eux, paraît clairement attestée par les renseignements qu'il a pu réunir. Un texte nous montre des ministériaux des Welfes soumis à une sorte de droit de formariage (*Bumede*). Là encore, il est vrai, il pourrait s'agir d'une exception. Mais un autre document est plus significatif. Nous sommes devant une cour d'échevins ; les débats sont dirigés par un « sergent » ducal, lequel, bien entendu, selon la règle, ne juge point en personne ; d'autres individus de même rang assistent au plaid : au jugement cependant, il semble bien qu'aucun d'eux ne participe. La raison en est, visiblement, que les échevins ne sauraient être pris que parmi les hommes libres.

C'étaient encore des ministériaux et, probablement, d'origine servile — un acte de 1156 paraît le prouver — que les sires de Pappenheim, ainsi dénommés d'après la petite ville franconienne, dont la seigneurie, de bonne heure, forma le patrimoine collectif de la lignée : hauts et puissants personnages, du reste, ministériaux de l'Empire et, depuis le XII^e siècle, ses maréchaux héréditaires. En 1214, selon un usage qui alors commençait à se répandre chez les barons laïques et notamment parmi les grands sergents impériaux, le maréchal Hildebrand fit établir un inventaire sommaire de ses biens, livre de fiefs et censier à la fois. Il nous en reste, en original, une liste de serfs (*Eigenliute*), en copie une partie de l'inventaire proprement dit, avec, pour la bourgade de Neuburg, sur le Danube, un état des coutumes. Tels sont les textes, fort intéressants, que M. Wilhelm KRAFT, après avoir eu le bonheur de les découvrir, publie aujourd'hui¹. On y trouvera des données importantes sur l'exploitation seigneuriale, en particulier sur la proportion des rentes en argent aux rentes en nature : mais dans quelle mesure ces dernières, à leur tour, pouvaient-elles être rachetées et étaient-elles rachetées, en effet ? Il m'a paru assez difficile de le déterminer. Sans prétendre épuiser les problèmes, le commentaire, substantiel et précis, constitué par lui-même une étude des plus utiles. En somme, il n'y aurait qu'à remercier, si M. Kraft, qui a pris soin de dresser des cartes et de composer des index alphabétiques, n'avait par malheur négligé de nous mettre entre les mains ce modeste, mais indispensable guide-âne qu'est une table des matières.

La carrière du chanoine de Liège Levold de Northof offre un excellent exemple de ce que pouvait être, au XIV^e siècle, le *curriculum* d'un clerc de

1. *Das Urbar der Reichsmarschälle von Pappenheim*. Munich, Verlag der Kommission, 1929, in-8°, 184 p., 7 cartes et pl. (*Schriftenreihe zur bayerischen Landesgeschichte*, hgg. von der Kommission für bayerische Landesgeschichte, Bd. 3).

petite noblesse, dans l'ombre d'un puissant lignage. Élevé par un de ses parents qui était sénéchal d'un comte de la Mark, il demeura, toute sa vie durant, lié à la grande famille auprès de laquelle il avait ainsi passé son jeune temps; il tint d'elle ses divers bénéfices, fut le conseiller des deux évêques qu'au début du ^{xiv}^e siècle, elle donna successivement au diocèse de Liège, rédigea pour l'un d'eux le livre des fiefs de l'évêché, fit l'éducation des deux fils du comte Adolphe II, enfin, en 1358, âgé de quatre-vingts ans, dédia à son ancien élève, le comte Engelbert III, un écrit où il retraçait, jusqu'au temps présent, l'« origine », plus ou moins légendaire, « les gestes et les succès » de la dynastie qu'il avait si fidèlement servie. Le bon Levold n'avait rien d'un Froissart; cependant, pour sec et volontiers compassé qu'en soit le style, son récit — outre l'intérêt en quelque sorte social qui s'attache à cette histoire généalogique — fournit un bon nombre de renseignements utiles sur la région westfaliennne (à partir du ^{xiii}^e siècle principalement), et, un peu plus tard, sur les Pays-Bas. Sans doute l'horizon du conteur manque d'étendue, mais la contrée où il vécut aux côtés des deux prélats liégeois, ses maîtres, était alors un des centres nerveux de l'Europe. De cet honnête ouvrage, on ne possédait jusqu'ici que des éditions anciennes et médiocres. Celle que M. Fritz ZSCHAEK a pris la peine d'établir apporte, enfin, un texte sûr, qu'accompagnent d'excellentes notes¹.

IX. L'ÉGLISE. — Si richement dotée en instruments de travail, l'Allemagne cependant ne possède point l'équivalent de notre *Gallia Christiana*. En 1783, les Bénédictins de Saint-Blaise, en Souabe, avaient bien songé à suivre l'exemple de leurs confrères de Saint-Germain-des-Prés; les malheurs des temps étouffèrent dans l'œuf cette grande œuvre, à laquelle Grandidier avait promis de collaborer². Mais la science aujourd'hui a ses monastères. Sur la proposition de M. Paul Kehr, le *Kaiser Wilhelm Institut für deutsche Geschichte*, fondé en 1914 comme branche de cette fondation plus vaste, la *Kaiser Wilhelm Gesellschaft zur Förderung der Wissenschaften*, a décidé l'établissement d'une *Germania sacra*. Voici le premier volume, pour lequel

1. *Levoldi de Northof chronica comitum de Marka*. Berlin, Weidmann, 1929, in-8°, XLVII-146 p.; prix : 12 mk. (*Monumenta Germaniae historica, Scriptores rerum germanicarum, nova series*, t. VI). — En appendice, une généalogie des comtes, composée également par Levold; une continuation de la chronique (années 1371-1372), que donnent deux manuscrits; enfin, un petit récit, qui, relatif aux origines de l'abbaye d'Altenberg, dans le diocèse de Cologne, devra être comparé à celui que Levold lui-même donne de cet événement. Un arbre généalogique de la famille comtale eût été le bienvenu.

2. Cf. G. PFEILSCHIFFER, *Die St. Blasianische Germania Sacra, ein Beitrag zur Historiographie des 18. Jahrhunderts*. Kempten, J. Kösel, 1921 (*Münchener Studien zur historischen Theologie*, H. 1). — Sur la nouvelle entreprise, voir A. BRACKMANN, dans la *Historische Zeitschrift*, t. CII, 1909, p. 325 et suiv., et dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XXX, 1909.

on a choisi l'évêché de Brandebourg¹. L'immense utilité d'un pareil recueil n'a guère besoin d'être soulignée. L'exécution, cela va de soi, est admirablement soignée. Pourtant, en feuilletant l'ouvrage, il n'est guère possible de se défendre d'un certain effroi. L'abondance même des renseignements qui nous sont livrés a quelque chose d'écrasant. Dresser les listes nominatives des évêques, des dignitaires du chapitre, des abbés ou abbesses, rien de mieux. Mais énumérer, individu par individu, les moines de tel ou tel monastère, voire les frères convers, à quoi bon? Des tableaux de cet ordre ne peuvent guère servir qu'en des cas bien exceptionnels : à une étude onomastique, à l'établissement d'un *curriculum*. N'eût-il pas suffi de renvoyer les chercheurs aux manuscrits, sommairement décrits, plutôt que de reproduire tout au long les données mêmes des sources? Les notices historiques sur les communautés sont incontestablement fort précieuses; de même celles qui ont trait à leurs bibliothèques. Mais fallait-il y ajouter les états détaillés de leur temporel? Si minutieux soient-ils, ils seront toujours inutilisables, sous cette forme, pour toute étude économique poussée. Sans doute cette débordante richesse a été ici rendue relativement aisée par les conditions mêmes propres au diocèse. Le siège fut fondé tardivement, en pays colonial; encore ne devait-il avoir pendant plus d'un siècle et demi qu'une existence en quelque sorte théorique. La création date de 948; mais, de 983 à 1140, les évêques furent de véritables prélats *in partibus*. Rien de plus caractéristique que la nature des établissements religieux : un seul monastère bénédictin, celui des moniales de Spandau, une seule collégiale, établie très tard (en 1465) dans la chapelle castrale de Berlin; pour le reste ce ne sont que Prémontrés, Cisterciens ou Mendicants. Et bientôt la réforme vint tout balayer, l'évêché avec les communautés. Lorsqu'on en arrivera aux grands diocèses rhénans, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours depuis l'époque romaine parfois, et régulièrement depuis l'époque franque, à ces diocèses où se pressent les monastères illustres, aux amples archives, combien de volumes, à ce taux, conviendra-t-il de prévoir pour chacun d'eux? Peut-être s'étonnera-t-on que nous nous permettions de trouver la mariée trop belle. Mais que l'on veuille bien réfléchir un instant à toutes les conséquences que ce luxe d'érudition entraîne forcément avec lui : lenteur de l'entreprise, frais énormes — la science en tous pays, je pense, même les plus généreux, n'a qu'un budget limité, et les dépenses somptuaires, là comme dans l'industrie, ont pour suite inévitable, tôt ou tard, la grande pénitence —, gaspillage, enfin, du capital humain, le plus précieux de tout; tant d'importants travaux attendent des forces neuves, qu'on supporte malaisément de voir celles-ci accaparées par des tâches beaucoup moins pressantes. Telles

1. *Germania Sacra. Erste Abteilung : Die Bistümer der Kirchenprovinz Magdeburg*; Bd. I, *Das Bistum Brandenburg*, bearbeitet von Gustav ABH und Gottfried WENTZ. Berlin, W. de Gruyter, 1929, in-8°, xvi-417 p. — L'introduction, qui renseigne sur l'entreprise en général, a été écrite par P. Kehr.

sont les observations que m'ont paru suggérer les débuts d'une entreprise, dont nous n'osons critiquer la forme actuelle qu'en raison de la beauté même de l'effort et du prix qui s'attache à ses résultats. Il en est d'autres, en d'autres pays, qui appelleraient sans doute des remarques analogues.

Comme tant d'autres églises des Gaules, les évêchés mosans, mosellans et rhénans cherchèrent de bonne heure à se parer d'une origine quasiment apostolique. Le curieux, c'est que trois d'entre eux, Trèves, Cologne et Liège, plaçaient leur naissance sous l'invocation du même nom, celui d'un certain Maternus, qu'on disait venu de Rome aux tout premiers temps du christianisme. Ce personnage, au vrai, ne fut jamais évêque qu'à Cologne, et cela sous Constantin. Patiemment et ingénieusement, M. Wilhelm Levi-son a débrouillé l'écheveau légendaire. Dans ces récits, historiquement absurdes, on reconnaîtra aisément les poncifs habituels. Mais à Trèves du moins, et aussi à Metz (le premier des sièges épiscopaux de cette région qui, en la personne de Clément — simple « doublet » du saint romain de ce nom — ait imaginé de se donner pour fondateur un disciple de Pierre), des ambitions plus précises se dissimulaient derrière la fable généalogique : il s'agissait de légitimer les titres, ardemment désirés, de primatiale dans un cas, de métropole dans l'autre. Pour le détail de la démonstration, il faut renvoyer au mémoire lui-même, modèle, comme tous ceux que nous a donnés la même main, de saine et pénétrante critique¹.

On prendra un égal plaisir à la lecture des deux autres écrits que M. Levi-son a consacrés à mettre un peu de clarté dans les traditions, décidément fort mêlées, de la « sainte Cologne² ». Grégoire de Tours, en 590, eut pour collègue, dans une commission d'enquête, son confrère colonais, qui s'appelait Eberegesilus. C'est le seul évêque de cette ville qui nous soit connu entre Séverin, que Grégoire lui-même nous présente comme contemporain de la mort de saint Martin (397), et Solatius qui, en 614, participa au concile de Paris. Aussi bien aucun texte ne nous permet d'imaginer quels furent, pendant la tourmente des invasions, les destins de l'église fondée dans la vieille métropole rhénane. Mais cette brèche de plus de deux siècles devait paraître insupportable à la légende. Un beau jour Eberegesilus se trouva coupé en deux ; sous son nom à peu près exact, il demeura le prédécesseur de Solatius ; sous le nom légèrement modifié d'Evergisilus, il devint le successeur immédiat de Séverin, et qui plus est, un glorieux martyr. Mais que faire d'un martyr, si l'on n'a le récit de sa vie et ses reliques ? La vie fut écrite peu après 1150. Quant au corps saint, on l'identifia avec celui d'un personnage — c'était soit le véritable Eberegesilus du VI^e siècle, soit un

1. *Die Anfänge rheinischer Bistümer in der Legende*, dans *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, H. 116 (1930), p. 5-28.

2. *Bischof Eberegisil von Köln*, dans *Brackmann-Festschrift*. Weimar, Böhlau, 1931, in-8°, p. 40-62. — *Bischof Agilolf von Köln und seine Passio*, dans *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, H. 115 (1929), p. 76-97.

évêque de Tongres du même nom — dont naguère l'archevêque Bruno, frère du grand Otton, avait offert aux chanoinesses de Sainte-Cécile de Cologne les restes vénérés. Ces dédoublements de personnalité ont toujours été un des procédés classiques de l'hagiographie. Par un juste retour, il lui arrive aussi de faire de deux hommes un seul saint. En 745 ou 747, un certain Agilolf fut sacré évêque de Cologne. Bien qu'il appartienne à une époque où beaucoup de personnalités ecclésiastiques se détachent nettement au plein jour de l'histoire, nous n'avons sur lui guère plus de renseignements assurés que sur un Maternus ou un Séverin, par exemple. Mais en 1061, comme l'archevêque de Cologne Anno séjournait dans le monastère ardennais de Malmedy, les moines lui apprirent qu'Agilolf jadis avait été leur abbé et qu'il était enterré parmi eux ; ils lui firent hommage du cadavre, qu'en effet le prélat ramena près de sa cathédrale. Selon toute apparence, cet Agilolf était un obscur martyr local, simple homonyme du prédécesseur d'Anno. Les religieux, cependant, n'avaient point inventé la confusion pour les besoins du moment. Dès avant 1061, elle s'était produite, ainsi qu'en témoigne une « Passion » rédigée, dans la première moitié du XI^e siècle, à Malmedy même. Par malheur, l'auteur de cet opuscule avait plus de bonne volonté que de science. Champion de l'identité des deux Agilolf, il eût sagement agi en évitant de faire mourir son héros en 716, trente ans environ avant que l'Agilolf de l'histoire accédât au siège de Cologne...

Diverses églises d'âge carolingien présentent ou ont présenté, formant étage au-dessus du narthex, une chapelle haute. Le consciencieux travail que M. Alois FUCHS a consacré à cette pratique architecturale¹ intéresse, à plus d'un titre, l'histoire de la civilisation carolingienne, en général : par le jour qu'il ouvre sur le développement artistique proprement dit, dont l'étude, bien souvent, révèle les tendances profondes de l'époque ; par les renseignements qu'il apporte sur les usages suivis dans les monastères et sur le culte même, celui des archanges notamment. En appendice, on trouvera un mémoire relatif à la grande salle que firent bâtir, dans une tour, les moines de Lorsch ; c'était, estime M. Fuchs, afin de servir aux réceptions des hôtes royaux et aux conseils qu'ils réunissaient autour d'eux.

L'histoire des relations entre la royauté et l'Église sous les Carolingiens allemands et pendant le règne troublé de Conrad I^{er} ne semble pas de celle qui, sauf au prix des plus insupportables paradoxes, puisse être aisément renouvelée. Mais M. Johannes SCHUR, visiblement, n'est point tourmenté par le démon de l'originalité². Dans son exposé, qui est clair et raisonnable,

1. *Die karolingischen Westwerke, und andere Fragen der karolingischen Baukunst*. Paderborn, Bonifatius Druckerei, 1929, in-8°, 400 p., 16 fig. — Un autre mémoire, qui termine le volume, a trait à l'atrium carolingien de Paderborn.

2. *Königtum und Kirche im ostfränkischen Reiche vom Tode Ludwigs des Deutschen bis Konrad I. Paderborn, Schöningh, 1931, in-8°, 108 p.* (Görres Gesellschaft. Veröffentlichungen der Sektion für Rechts- und Staatswissenschaft, H. 57).

on trouvera commodément rassemblées les références à des textes par ailleurs bien connus. En « France orientale », le haut clergé, en règle générale, témoigna à l'idée royale une constante fidélité. Seul le règne de Charles le Gros fait exception, pour des raisons toutes personnelles : le mécontentement qu'excitait son favori Liutward. En « France occidentale », au contraire — notre France — l'attitude des prélats fut beaucoup plus incertaine. M. Schur n'explique guère ce contraste ; il l'a du moins marqué en traits assez heureux. Et comment lui tiendrions-nous rigueur de l'abusif emploi que, dans l'interprétation des événements, il fait sans cesse de la notion prétendument germanique d'« Église d'État » (*Staatskirchentum*) et surtout de cet *Eigenkirchenwesen* non moins authentiquement germanique, paraît-il, qui tend à devenir le « Sésame, ouvre-toi ! » de toutes les thèses de doctorat ? Cette docilité même aux enseignements de ses maîtres n'est qu'une preuve de plus de sa prudente modestie. Ne perdons pas notre temps à lui rappeler que, loin des rives allemandes, les Βασιλεῖς de Byzance — profondément ignorants des traditions germaniques, mais fidèles héritiers de Constantin et de Marcien — nommaient eux aussi des évêques et convoquaient des conciles.

C'est, de même, sous le signe de l'*Eigenkirchenwesen* que M^{lle} Erika WIDERA a placé sa dissertation sur la dime, au temps de la dynastie saxonne¹. Ce vocable fatal y dissimule bien des imprécisions de fait ou de droit. Un exemple suffira. Dans la lutte pour la possession des dîmes, qui si souvent mit aux prises évêques et monastères, les rois et les grands marquent-ils pour les communautés religieuses une indéniable préférence ? Ne parlez pas à M^{lle} Widera du prestige de l'ascétisme monacal, de l'efficacité communément attribuée aux prières des pieux serviteurs de Dieu, du rayonnement des reliques, trésor inestimable de tant de sanctuaires. Elle vous répondrait : tradition ethnique, *Eigenkirchenwesen* ! Lorsque M. Ulrich Stutz créa l'expression, il lui donnait pour contenu une thèse, des plus contestables certes, mais qui tout de même était une thèse, solidement construite. Pour ses disciples, directs ou non, le mot n'est plus guère qu'un mot et qui dispense de toute analyse. Étendant son enquête à toute l'Allemagne, M^{lle} Widera a dû naturellement se borner à dépouiller les sources imprimées. Dans les fiches qu'elle met à notre disposition, chacun de nous pourra pêcher de-ci de-là quelques renseignements utiles. Mais il est trop évident que ce travail de débutant eût été plus fécond, d'abord si, limité à un espace plus étroit, il avait pu s'appuyer sur une documentation mieux fouillée, ensuite si l'auteur avait pris la peine d'acquiescer une connaissance plus exacte des institutions ou du langage du temps. Par là, elle se fût épargné, par exemple, de confondre la « porte » des monastères, service affecté aux dis-

1. *Der Kirchenzehnt in Deutschland zur Zeit der sächsischen Herrscher*. Mayence, Kirchheim, 1930, in-8°, 110 p. (Diss. Berlin).

tributions d'aumônes, avec les pierres, le bois ou les gonds de leurs portails ; elle eût appris à distinguer plus soigneusement la dime des réserves seigneuriales de celle qui pesait sur les tenures, et elle eût cessé, certainement, de mettre en doute que les seigneurs ecclésiastiques ou laïques, propriétaires d'églises et par suite de dîmes, aient employé les revenus de celles-ci à des fins égoïstes : les conciles avaient de bonnes raisons pour ne pas nourrir de pareilles illusions.

Il n'est guère d'histoire de la Querelle des Investitures où l'évêque de Metz Hermann (1073-1090) n'ait son nom cité en bonne place. Beaucoup plus qu'à son action personnelle, il doit cet honneur au choix que fit de lui le pape Grégoire VII pour lui adresser deux lettres célèbres ou, pour mieux dire, deux manifestes épistolaires. M. Siegfried SALLOCH¹ a rassemblé avec diligence les renseignements, à la vérité assez maigres, qu'il est possible de recueillir sur la vie publique d'Hermann — ce fut, en somme, et malgré quelques hésitations passagères, celle d'un fidèle grégorien ; — il y a ajouté quelques considérations sur les événements du temps, empruntées à de bons ouvrages classiques ; enfin, comme il fallait bien pimenter cet exposé, un peu terne, de quelque pointe d'originalité, il s'est avisé de vouloir reconstituer, à l'aide des lettres qu'écrivirent à son héros tour à tour le pape et l'archevêque Gerhard de Salzbourg, non, comme on l'avait fait jusqu'ici et comme il paraissait naturel, les idées de leurs auteurs, mais celles de leur destinataire, dont pas une ligne ne nous a été conservée. A quoi bon insister sur l'absolue vanité de ce jeu d'esprit ? Il paraîtra d'autant plus vide que, sans nul doute, par-dessus la tête de l'évêque de Metz, c'est à tout l'épiscopat allemand que Grégoire prétendait parler ; aussi bien ne savons-nous même pas, avec certitude, si Hermann fut seul à recevoir les deux lettres-programmes. Le tout fait une dissertation de doctorat et a trouvé un éditeur.

M. Walther OHNSORGE a établi la liste des légats pontificaux — ceux des antipapes compris — de 1159 à 1181, en Allemagne et Scandinavie, et décrit leur activité. Quelques précisions utiles².

M. Paul SCHÖFFEL a étudié avec beaucoup de zèle et d'exactitude la diplomatique des évêques de Bamberg au XIII^e siècle³. Autour des prélats se crée une chancellerie qui, encore embryonnaire au début du siècle, fixe peu à peu son organisation et ses méthodes. Cela, cependant, sans qu'entre le dictateur qui rédige les actes et le scribe qui les met au net aucune spécialisa-

1. Hermann von Metz : *ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Episkopats im Investiturstreit*. Francfort-sur-le-Mein, Selbstverlag des E. L. Instituts, 1931, in-8°, 114 p. (*Schriften des wissenschaftlichen Instituts der Elsass-Lothringer im Reich an der Universität Frankfurt*, N. F. nr. 2).

2. *Päpstliche und gegenpäpstliche Legaten in Deutschland und Skandinavien 1159-1181*. Berlin, Ebering, 1929, in-8°, 115 p. (*Historische Studien*, hgg. von E. EBERING, H. 118).

3. *Das Urkundenwesen der Bischöfe von Bamberg im 13. Jahrhundert*. Erlangen, Palm und Enke, 1929, in-8°, 122 p. ; prix : 6 mk. (*Erlanger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, hgg. von B. SCHMEIDLER und O. BRANDT, Bd. 1).

tion s'introduise jamais ; les notaires cumulent régulièrement les deux activités ; pris à l'ordinaire parmi les chapelains de l'évêque, ils sont souvent en même temps chanoines du chapitre cathédral. L'évolution du style diplomatique rappelle traits pour traits ce que l'on peut observer en France. A la forme recherchée, volontiers verbeuse et toute pénétrée de souvenirs théologiques qu'avait aimée l'âge précédent, on voit peu à peu se substituer la nerveuse sécheresse chère au XIII^e siècle. Mais, vers la fin de la période, un souci croissant de précision juridique entraîne un nouveau retour de longueur : scrupuleuse prolixité d'homme de loi, cette fois, et qui ne s'embarasse guère d'effet littéraire. On s'en rend compte, ces résultats, que je résume trop sommairement, sont loin d'être indifférents à l'histoire des institutions, non plus qu'à celle de la mentalité commune. Il convient d'ajouter qu'élève de M. Bernhard Schmeidler, M. Schöffel fait un large emploi de la critique dite stylistique. Mais, comme il a déjà été dit, nous réservons pour le moment ce problème.

De 1474 à 1480, deux évêques se disputèrent le siège de Constance : Louis de Freiberg, qui s'armait de provisions papales, Otto de Sonnenberg, élu par le chapitre. Le conflit ne prit fin que par la mort de Louis, qui, à vrai dire, semble bien avoir échappé par là à une irrémédiable défaite. Telle est la période que couvrent les deux derniers fascicules parus des « *Régestes* » de l'évêché, suite de notations chronologiques très copieuses, accompagnées de citations étendues. Ils ont été composés avec beaucoup de soin et au prix de longues recherches par le regretté Karl RIEDER¹. Un assez grand nombre d'articles intéressent l'histoire des Confédérés suisses.

Du petit livre que, plus ou moins exactement, M. Hanno SVOBODA intitule « *L'économie des Cisterciens dans l'Allemagne de l'Est*² », plus des deux tiers sont relatifs à la réforme cistercienne en général et à l'économie monastique dans son ensemble. Composés à coup d'emprunts — les *Monumenta* de Guignard, abondamment cités, ne le sont jamais que d'après les extraits donnés dans un choix de textes de Wopfner — ces exercices scolaires ont sans doute beaucoup instruit leur auteur ; mais c'est temps perdu pour tout le monde que de les avoir fait imprimer. Reste une poignée de renseignements sur divers monastères allemands : fort mal classés, malheureusement et, pour la plupart, eux aussi, de seconde main. Combien une modeste monographie sur une communauté particulière — tel l'ouvrage de M. Muggenthaler sur Waldsassen³, où M. Svoboda a beaucoup puisé — n'eût-elle pas plus efficacement servi nos études !

1. *Regesten zur Geschichte der Bischöfe von Konstanz, 517-1496*, hgg. von der Badischen historischen Commission, Bd. 5, 1. und 2. Lieferung. Innsbruck, Wagner, 1931, in-4°, 158 p.; prix : 16 mk.

2. *Die Klosterwirtschaft der Cistercienser in Ostdeutschland*. Nuremberg, Kirsche und Co., 1930, in-8°, 132 p.; prix : 5 mk. 40 (*Nürnberger Beiträge zu den Wirtschaftswissenschaften*, H. 19-20).

3. Cf. *Revue historique*, t. CLVIII (1928), p. 147.

En 764, un comte du Rheingau avait fondé dans la plaine de la rive droite du Rhin, non loin des premières pentes de l'Odenwald, le monastère de Lorsch. Bien plus tard, peu après l'année 1168, un religieux de cette puissante et riche maison en rédigea la chronique où, selon un usage alors répandu et fort précieux aux historiens, il inséra de nombreuses copies de documents. A la suite de ce texte, vers la fin du même siècle et, pour l'essentiel, entre 1183 et 1195, toute une série de scribes transcrivirent d'autres actes concernant la communauté. Du recueil ainsi constitué, nous ne possédions jusqu'ici qu'une seule édition véritablement complète, qui datait du XVIII^e siècle ; les *Monumenta*, avec des méthodes critiques infiniment plus sûres, n'avaient reproduit que la chronique. La commission historique de l'« État populaire hessois » a eu l'heureuse idée de charger M. Karl Glöckner de publier le manuscrit tout entier et l'énergie de poursuivre, parmi beaucoup de traverses, l'exécution de ce dessein. Le premier volume, seul paru jusqu'ici¹, donne, outre une introduction fort soignée, mais qui, sans doute, n'eût rien perdu à être plus concise, le texte de la chronique ; le second apportera les additions et les index. Inutile de souligner la valeur du document en lui-même. Mais peut-être est-il bon de rappeler que, l'abbaye ayant été largement possessionnée en Alsace, le *Codex Laurensheimensis* se trouve intéresser de très près le passé de cette province.

L'histoire du temporel des églises en pays danubien vient de s'enrichir de deux utiles recueils de textes. Ni de part ni d'autre, il est vrai, il ne s'agit, à quelques exceptions près, d'inédits. Mais les documents jusqu'ici n'avaient été que très médiocrement publiés. Les nouvelles éditions donneront, au contraire, toute satisfaction. L'une, due à M. Max HEUWIESER, concerne Passau : livre de donations de la mense épiscopale mis par écrit vers 850, continué par la suite jusqu'au XV^e siècle ; registre parallèle que le chapitre de la cathédrale fit établir entre 1172 et 1190, sans doute dans le dessein de marquer par là son autonomie². L'autre ouvrage, qui réunit également deux livres de donations, a trait au monastère de Göttweig, fondé en 1083 par un évêque de Passau sur les pentes boisées qui dominent la rive droite du Da-

1. *Codex Laurensheimensis*. Bd. I : *Einleitung, Regesten, Chronik*. Darmstadt, Verlag des Historischen Vereins für Hessen, 1929, in-4°, 452 p. ; prix : 40 mk. (*Arbeiten der historischen Kommission für den Volksstaat Hessen*). — P. 302, à propos de la fameuse description du territoire de Michelstadt, dans l'Odenwald, qu'Einhard fit exécuter en 819, on s'étonne de ne pas voir cité le t. III de la *Siedelungs- und Kulturgeschichte der Rheinlande*, de Karl Schumacher ; il faut y ajouter maintenant, du même auteur, *Aus Odenwald und Frankwald*, Darmstadt, 1929.

2. *Die Traditionen des Hochstifts Passau*. Munich, Verlag der Kommission für bayerische Landesgeschichte, 1930, in-8°, xxxii-577 p. (*Quellen und Erörterungen zur bayerischen Geschichte*, Neue Folge, Bd. VI). — A la fin, non seulement un index des noms propres, mais, ce dont il faut toujours être reconnaissant, un index des termes les plus notables. Dans l'analyse du n° 10, le mot de *Kolonie*, pour traduire le latin *colonia* (français, « coulonge »), produit un effet assez singulier. L'analyse du n° 122 est inexacte ; à « *Zensualenrecht* », substituer « *Ministerialenrecht* ».

nube, à une soixantaine de kilomètres en amont de Vienne¹. Les documents vont cette fois de l'origine de la communauté à 1231 ou environ. L'éditeur est l'abbé même de l'antique maison, dom Adalbert F. FUCHS. Cinq notices recueillies dans d'autres manuscrits, des donations faites à l'église de Saint-Vit, dans le Wienerwald, qui fut cédée à Göttweig en 1161, enfin, quelques additions aux cartulaire et régestes publiés antérieurement par dom Fuchs lui-même complètent la collection, très soigneusement établie, mais où l'on déplorera l'absence de tout index par matières. Des deux côtés, les donations, pour peu qu'on prit la peine de classer les renseignements très scrupuleusement par ordre chronologique, fourniraient aisément la matière d'une étude du plus haut intérêt sur les vicissitudes de la structure sociale et l'évolution de la notion même de liberté : des pièces nombreuses mettent en scène des *censuales*, dont la sujétion s'exprimait par le paiement du cheyage. On notera qu'à Passau un texte qui se place entre 1120 et 1140 (n° 488) semble, contrairement à ce que nous avons vu en Saxe, présenter les *ministeriales* comme étrangers à la condition servile. Parmi les annexes du recueil relatif à Göttweig, un très amusant dossier sur des négociations conduites par le monastère, en 1497, auprès de la cour de Maximilien et de la curie. A son prieur qui s'en allait à Rome, l'abbé avait eu la fâcheuse idée de confier une grosse somme d'argent ; le maladroit se fit voler ; un correspondant mieux avisé écrit à l'abbé pour lui conseiller de passer par l'intermédiaire d'une banque et indique les Fugger.

X. QUELQUES RÉGIONS. — L'érudition allemande, moins attachée que la nôtre aux publications fonds par fonds, choisit volontiers pour ses recueils de textes un cadre régional. Tel le « cartulaire » de l'Oldenbourg, dont M. Gustav RUTHNING vient de nous donner le cinquième tome². Le volume est consacré cette fois à l'Oldenbourg du Sud, qui, vers la fin du Moyen Âge, passa de la domination de divers comtes à celle de l'évêque de Munster. Il s'étend du début du ix^e siècle à 1555. Les textes déjà publiés ailleurs ne sont, pour la plupart, qu'analysés. Rien de plus sage. Parfois, cependant, quelques extraits en sont fournis, ce qui peut-être était inutile, et l'on ne comprend pas très bien, en revanche, pourquoi certains inédits — voyez par exemple au n° 471 un acte de Charles IV — ne sont eux aussi donnés que par fragments.

Éditions intégrales et analyses avec extraits se partagent de même le « Codex diplomatique » de l'Ermland, dont, après une interruption de plus de vingt ans, l'association historique régionale vient de reprendre la publi-

1. *Die Traditionsbücher des Benediktinerstiftes Göttweig*. Vienne, Holder-Pichler-Tempsky, 1931, in-8°, XII-704 p., 4 fac-similés ; prix : 35 mk. (*Fontes rerum austriacarum*. Abt. II : *Diplomataria et acta*, Bd. 69).

2. *Urkundenbuch von Süd-Oldenburg*. Oldenburg, G. Stalling, 1930, in-4°, 351 p., pl. (*Oldenburgisches Urkundenbuch, im Auftrage des Staates hgg. vom Oldenburger Verein für Altertumskunde und Landesgeschichte*, Bd. V).

cation¹. Le volume nous mène de 1428 à 1435, au cœur, par conséquent, de la période de décadence de l'Ordre Teutonique, auquel le pays appartenait. Quelques pièces pourront intéresser les historiens du Concile de Bâle. Un beaucoup plus grand nombre seraient à retenir pour des études sur la structure sociale ou la vie religieuse. On aimerait à savoir — mais le saura-t-on jamais? — quelle était la matière du « prêche contraire aux coutumes » (*ungewonlicher predigat*), qui, prononcé le jour de la Pentecôte 1434, en pleine crise hussite, par le curé de Heiligenbül, suscita, deux jours plus tard, une enquête épiscopale.

Le concept de « contrée économique » (*oekonomische Landschaft*), lancé dans la circulation par le regretté professeur Häpke et dont M. Heinrich PABST fait l'application aux pays du Rhin moyen, pendant le Moyen Age², se différencie-t-il par des traits bien nets de cette vieille notion de région avec laquelle historiens et géographes français sont dès longtemps habitués à opérer? Je n'oserais l'affirmer. Dans le petit livre de M. Pabst, l'accent est mis avant tout, comme il convenait, sur les phénomènes de liaison à l'intérieur de l'économie régionale. L'auteur étudie en particulier avec quelques détails les unions qui se formèrent de ville à ville entre les diverses corporations. Elles s'inspiraient, dans une large mesure, de soucis dictés par l'esprit de classe ou de groupe; il s'agissait de se défendre à la fois contre l'indiscipline des compagnons et contre la concurrence des artisans étrangers aux organisations de métiers. Mais les préoccupations d'ordre proprement économique n'étaient pas négligées: on s'efforçait de régler les prix et de pratiquer des achats en commun. L'artisanat rural était-il appelé à faire partie de ces organismes? M. Pabst semble le croire. Mais le fait qu'il cite (p. 34, n. 235) prouve tout simplement que les unions interurbaines, comme les métiers urbains eux-mêmes, exerçaient leur contrôle sur la production, dans les villages: pouvoir de haute surveillance, volontiers tyrannique, et qui n'avait rien de commun avec une association véritable. Il ne serait pas malaisé de signaler, dans l'ouvrage, quelques petites inexactitudes de cette sorte. Il apporte, par ailleurs, un certain nombre d'indications utiles, intelligemment présentées; mais sur une région dont l'histoire économique a déjà

1. *Monumenta historiae Warmiensis. I Abteilung: Codex diplomaticus Warmiensis, oder Regesten und Urkunden zur Geschichte Ermlands, gesammelt und im Namen des historischen Vereins für Ermland hgg. von Hans SCHMAUCH*, Bd. IV, Bogen 17-39. Braunsberg, Herdersche Buchhandlung, 1927-1929, in-8°, p. 257-624.

2. *Die oekonomische Landschaft am Mittelrhein vom Elsass bis zur Mosel im Mittelalter*. Francfort-sur-le-Mein, H. L. Brönnner, 1930, in-8°, 68 p., 4 croquis (*Rhein-Mainische Forschungen*, H. 4). — Puis-je protester, en passant, contre un procédé de citation malheureusement trop répandu? Les renvois sont faits, constamment, non aux documents eux-mêmes, mais aux ouvrages de seconde main, où ces documents ont été utilisés; d'où, pour le lecteur, s'il éprouve le désir de se reporter à la source, l'obligation d'un détour qui double la perte de temps et parfois risque de lui barrer le chemin: car bien des travaux d'érudits sont moins aisément accessibles que les grands recueils documentaires.

fait l'objet de beaucoup de bons travaux, il n'était guère possible, même la clef de l'*oekonomische Landschaft* en mains, de nous donner en quelques pages rien de bien neuf ni de bien instructif.

La petite étude de M. Georg SCHNATH sur la formation territoriale de la Basse-Saxe rendra quelques services aux travailleurs pressés¹. Aucun effort d'analyse, d'ailleurs. Parler de « peuple saxon », à l'époque des invasions, de « possessions », de « biens patrimoniaux », lorsqu'il s'agit de désigner les droits enchevêtrés de quelques grandes maisons féodales, c'est vite dit sans doute, mais c'est aussi masquer, sous ces étiquettes à toutes fins, des réalités singulièrement fuyantes. Passons : car aussi bien nous ne connaissons que trop, en France même, ce genre de géographie historique, où il n'y a pas beaucoup plus de géographie que d'histoire.

A qui embrasse d'un coup d'œil l'histoire de la Thuringe, tout semble s'être passé comme si la destruction du royaume d'Herminafred par les Mérovingiens, de 531 à 534, avait porté un coup mortel à l'unité du pays. Illusion sans doute, mais dont l'esprit a peine à se dégager. Sous les derniers Carolingiens et les rois saxons, aucun pouvoir ducal ne put s'établir dans cette contrée de façon durable. En 1129, il est vrai, apparaît un « landgrave », équivalent, en somme, de ces « archicomtes » dont la France des IX^e et X^e siècles nous offre quelques exemples. Aux mains depuis 1131 de la grande dynastie franconienne des Ludovingiens, la dignité passa, en 1247, aux Wettin, déjà maîtres de la Misnie et futurs titulaires (à partir de 1423) de l'Électorat saxon. Cependant, ni l'existence de cette haute fonction qui, en principe, rayonnait sur le pays tout entier, ni le travail de rassemblement territorial opéré par les deux puissants lignages qui, tour à tour, en furent revêtus, n'empêchèrent un extrême morcellement des pouvoirs seigneuriaux. Aussi bien, la famille landgraviale elle-même, notamment sous les Wettin, pratiqua largement les partages successoraux. En 1918, la Thuringe était encore, dans tout l'Empire, la région où la fragmentation politique était poussée le plus loin et, s'il est vrai que la révolution de novembre, pour la première fois depuis les rois germaniques, a permis la réalisation du « Pays » unifié de Thuringe, cette unification même se révèle encore fort imparfaite : Cobourg s'est rattachée à la Bavière ; surtout la Prusse a gardé la plus grande de beaucoup des villes thuringiennes, le vieux bourg d'Erfurt, archiépiscopal d'abord, puis royal, qui, avec ses 135,000 âmes, dépasse de plus de moitié les plus peuplées parmi les autres centres urbains. On trouvera ce développement complexe exposé avec clarté et netteté dans un petit ouvrage dû à MM. Friedrich SCHNEIDER et Armin TILLE². Quelques mots, dans le même

1. *Die Gebietsentwicklung Niedersachsens*. Hanovre, chez la Société éditrice, 1929, in-8°, VIII-49 p., 8 cartes (*Wirtschaftswissenschaftliche Gesellschaft zum Studium Niedersachsens E. V. Reihe A der Veröffentlichungen : Beiträge, Heft 8*).

2. *Einführung in die thüringische Geschichte*. Iéna, G. Fischer, 1931, in-8°, 128 p. ; prix : 4 mk. 50. Cf., de M. A. TILLE, la petite brochure *Wie arbeitet man Ortsgeschichte? Wegweiser für thüringische Heimatsforscher*, signalée dans le précédent Bulletin (*Revue historique*,

volume, sur le passé intellectuel, en particulier sur la fondation de l'Université d'Iéna, et une utile bibliographie. Mais, dans une « Introduction » à une histoire régionale, par quel singulier paradoxe laisser dans l'ombre tout ce qui touche la vie économique, l'habitat, la structure sociale?

Sur la rive gauche de l'Elbe, à une vingtaine de kilomètres en aval de Dresde, qui fut son heureuse rivale, Meissen va s'étagant autour de sa colline. Deux édifices couronnent la hauteur : la cathédrale, une des premières églises de style gothique qui ait été bâtie dans l'Allemagne de l'Est, restaurée malheureusement et complétée au début du xx^e siècle, « nicht allen zur Freude¹ » ; le château qui, élevé à la fin du xv^e siècle par le duc Albert « au grand cœur », abrita de 1710 à 1863 la fameuse manufacture d'où sont sorties tant de bergères de porcelaine. La paisible petite ville a célébré en 1929 son millénaire. Car ce fut sans doute en 929 — la date à dire vrai n'est point parfaitement sûre, à une année près — que le roi Henri I^{er}, ayant vaincu les Slaves Daléminciens, pris d'assaut leur forteresse de Gana, massacra les adultes et emmena les enfants en esclavage, établit sur le coteau, où devaient plus tard s'élever cathédrale et château, une citadelle, à la fois quartier général et poste de guet : Thietmar de Mersebourg n'appelle-t-il point, en propres termes, les hommes d'armes slaves recrutés pour servir de garnison *Cokesburgiensis*, les guetteurs du burg? L'emplacement, occupé d'ailleurs dès l'âge de bronze, était heureusement choisi : une butte triangulaire, de pentes assez raides, découpée dans les terrains volcaniques, entre la large vallée du fleuve et deux ravins affluents. L'*urbs Mysnensis* devint bientôt — en 967 — le siège d'un évêché, dont l'église mère, comme celle de beaucoup de diocèses fondés de même par Otton I^{er} en pays colonial, fut ornée des reliques d'un saint exotique, en l'espèce un évêque de la lointaine Arezzo, Donat. Là, vers le même temps, se fixait le centre d'un commandement de frontière, d'une « marche ». A la vérité, la marche de Meissen ou de Misnie n'apparaît dans les textes qu'assez tardivement, en 1046 ; mais nul doute qu'elle ne fût dès lors assez ancienne. Passée plus tard aux Wettin, elle devait former le noyau des électoral, royaume et pays « saxons » des temps modernes. L'anniversaire ainsi fêté a amené la publication d'une série d'études entreprises sur l'initiative du chapitre cathédral de Meissen² ; d'une société savante, le *Sächsisches Altertumsverein*³ ; enfin, de la grande

t. CLIII, 1930, p. 364) ; dans une certaine mesure, elle pourra servir à parer aux plus graves lacunes de l'*Einführung*.

1. J'emprunte cette plainte discrète à l'ouvrage indiqué à la note suivante (p. 133).

2. *Der Dom zu Meissen : Festschrift des Hochstifts Meissen*. Dresde, Buchdruckerei der Wilhelm und Bertha v. Baensch Stiftung, 1929, in-8°, 137 p., 10 pl. — Des quatre études que comprend le livre, deux concernent le chapitre et deux la cathédrale. Dans les premières, la partie la plus neuve et la plus curieuse est certainement celle qui a trait aux transformations des institutions capitulaires depuis la Réforme.

3. *Meissnisch-Sächsische Forschungen : zur Jahrtausendfeier der Mark Meissen und des Sächsischen Staates*, hgg. von Waldemar LIPPERT. Dresde, Buchdruckerei der Wilhelm und Bertha v. Baensch Stiftung, 1929, in-8°, 255 p., pl. — Voici l'indication des divers travaux,

maison d'édition Benno Filser, d'Augsbourg, bien connue de tous les amateurs d'archéologie¹. Sans rien apporter d'absolument nouveau, ces travaux précisent utilement en divers points l'histoire des populations slaves qui jadis occupèrent le pays, de la vieille cité elle-même et du territoire misno-saxon.

L'historiographie, lorsqu'elle prend pour cadres les frontières politiques, ne peut que modeler ses vicissitudes sur celles des États. Composant naguère son « Histoire d'Autriche », Franz Martin MAYER avait décrit parallèlement les destins de tous les pays disparates — allemands, slaves, magyars, et j'en passe — que tour à tour l'« heureuse » maison de Habsbourg avait réussi à placer sous sa domination. Mais voici que le grand ébranlement mondial a jeté à bas l'irréparable édifice. Chargé de reprendre en sous-œuvre le vieux livre de Mayer, M. R. F. KAINDL ne nous donne plus qu'une histoire, incontestablement beaucoup mieux centrée, des divers territoires qui se trouvaient déjà réunis aux mains de Charles-Quint et de son frère Ferdinand, lorsque, en 1526, la bataille de Mohacs, choisie pour terme de l'ouvrage, vint inopinément faire du dernier de ces princes l'héritier à la fois de la Bohême et de la Hongrie. Ce sont l'Autriche proprement dite, la Carinthie, la Styrie, la Carniole, l'Istrie, le Tyrol². Deux parties : histoire politique ; institutions

avec, au besoin, quelques notes brèves sur leur contenu : Waldemar LIPPERT, *Die Aufrihtung der deutschen Herrschaft im Meissner Lande* : 929. — Rudolf KÖTZSCHKE, *Die Anfänge der Markgrafschaft Meissen*. — Alfred MEICHE, *Alt-Meissner Bürgernamen : eine Quelle zur Besiedelungsgeschichte der Staat* (l'essai est intéressant ; mais la méthode, parfois, insuffisamment critique. Soit une famille bourgeoise dont le patronyme est tiré d'une localité toute proche de la ville, c'est qu'elle est originaire de ce village, dit M. Meiche. Pardon ! Qui vous prouve que le surnom n'évoque pas tout simplement des possessions achetées en ce lieu. La possibilité de cette double interprétation a été si souvent signalée qu'on s'étonne d'avoir besoin de la rappeler ; voir cependant, ci-dessous encore, p. 93, à propos de Lübeck). — Hans BESCHORNER, *Zur Topographie, namentlich Wüstungskunde des Amtes Meissen im Mittelalter* (identification de villages détruits ; mais l'absence de tout groupement d'ensemble des résultats rend singulièrement difficile l'utilisation de ce travail, dont le sujet importe à l'histoire de l'occupation du sol). — Arno KUNZE, *Das oberdeutsche Handelskapital und die sächsische Leinwand im 16. Jahrhundert* (beaucoup de renseignements utiles sur la conquête de l'industrie familiale saxonne par les gros capitalistes de l'Allemagne du Sud ; cf., dans le précédent *Bulletin* (*Revue historique*, t. CLXIV, 1930, p. 143), l'analyse de l'étude de M. A. Kunze sur les tissages de toile de la Bohême septentrionale et de la Saxe dans leurs rapports avec le commerce nurembergeois).

1. Werner RADIG, *Der Burgberg Meissen und der Slawengau Daleminzien*. Augsburg, 1929, in-8°, 60 p., 26 pl., 27 fig. ; prix : 3 mk. 50. L'ouvrage forme le t. VIII des *Führer zur Urgeschichte*, hgg. von Hans REINERTH, le mot de « préhistoire » devant être pris ici dans ce sens étendu qui convient à des pays demeurés longtemps sans documents écrits ; un des volumes de la collection est consacré aux trouvailles d'Oseberg, en Norvège, qui sont du ix^e siècle. Autour de l'étude des établissements prégermaniques de la butte de Meissen, M. Radig a groupé celle des divers oppida des Daleminciens. — Fritz RAUDA, *Meissen. Die tausendjährige sächsische Elbstadt*. Augsburg, 1929, in-8°, 95 p., 73 pl. ; prix : 4 mk. (*Deutsche Kunstführer*, hgg. von A. FEULNER, Bd. 38). Sur la très utile collection dont cet ouvrage fait partie, cf. mon précédent *Bulletin* (*Revue historique*, t. CLXIV (1930), p. 157).

2. *Geschichte und Kulturleben Deutschösterreichs von den ältesten Zeiten bis 1526. Auf*

et civilisation. Évidemment, cette dualité même, avec tout ce qu'elle comporte forcément de fragmentaire et d'incomplètement fondu, suffirait à prouver que le livre manque à nous donner une image en profondeur de l'évolution nationale ; ce n'est point ici l'*Histoire de Belgique* de M. Pirenne. L'exposé, cependant, pourvu de références succinctes et bien choisies, est clair, précis et, en tout ce qui regarde le récit même des événements, remarquablement adroit. De pareils ouvrages ne sont point faits pour révolutionner la science ; mais qu'ils sont donc utiles !

XI. LA VIE RURALE. — Dans une suite de conférences, données à l'Institut pour l'étude comparative des civilisations, à Oslo, M. Alfons DORSCH retrace à traits rapides l'histoire économique et sociale des paysans des Alpes autrichiennes, jusqu'à la fin du Moyen Âge¹. Le cadre est fourni par les théories personnelles de l'auteur, qu'il a, plusieurs fois déjà, amplement développées. Sur ce fond de tableau se détachent, touchant la vie alpestre, quelques observations précises, souvent suggestives. Marche des défrichements : les noms de lieux les plus anciens sont à l'ordinaire ceux des hautes vallées ; plus loin, vers l'aval, les gorges et les forêts ont longtemps écarté l'homme. Routes : comme beaucoup d'entre elles n'étaient que des pistes, comme les routes carrossables elles-mêmes, en raison de leur mauvais état, ne permettaient guère de transporter des charges plus lourdes que sur les chemins muletiers, les voies de communication étaient généralement plus diverses et plus nombreuses autrefois que de nos jours. Mais des vues plus largement ouvertes sur l'histoire comparée eussent été les bienvenues. Prenez, par exemple, l'étude sur le dépeuplement et la concentration de l'habitat, à la fin du Moyen Âge (les deux phénomènes, en eux-mêmes, sont, bien entendu, de nature fort différente, mais entre eux, les sources, attachées aux symptômes qui, de part et d'autre, se ressemblent, ne permettent pas toujours de distinguer). L'exposé en est sans doute fort instructif ; comment oublier cependant que bien des pays de plaines eux aussi ont, au même moment, connu pareilles transformations ?

Mlle HILDA HUGLI a entrepris de recueillir les renseignements relatifs à la condition et à la vie des paysans que peuvent nous fournir les sources littéraires allemandes, du XI^e au XV^e siècle² (le XI^e, en fait, et pour cause, n'est guère représenté que par un poème en langue latine, le *Ruodlieb*). C'est la

Grundlage der « Geschichte Oesterreichs », von Franz Martin MEYER, bearbeitet von Raimund Friedrich KAINDL. Vienne, Braumüller, s. d., in-8°, XII-401 p.

1. *Die ältere Wirtschafts- und Sozialgeschichte der Bauern in den Alpenländern Oesterreichs*. Oslo, Aschehoug, et Paris, les Belles-Lettres, 1930, in-12, VIII-181 p., 4 cartes (*Instituttet for sammenlignende Kulturforskning* ; série A : *Forelesninger*, XI). — Les cartes sont de simples extraits, d'ailleurs admirablement exécutés, des feuilles au 1/200,000^e.

2. *Der deutsche Bauer im Mittelalter, dargestellt nach den deutschen literarischen Quellen vom 11-15 Jahrhundert*. Berne, P. Haupt, 1929, in-8°, 176 p. (*Sprache und Dichtung : Forschungen zur Sprach- und Literaturwissenschaft*, hgg. von H. MAYNC und S. SINGER, H. 42).

vieille technique de tant de dissertations sur les *Realien* des chansons de geste. On aura quelque profit à trouver ainsi rassemblés des textes généralement fort dispersés. Mais ni le choix des documents ni leur mise en œuvre n'attestent une bien grande expérience. Sur le droit, les coutumes agraires, la structure sociale, M^{lle} Hügli, de toute évidence, ne s'est informée que de deuxième ou de troisième main. Mieux instruite, elle n'eût certainement jamais songé à fondre dans un même tableau tous les contrastes régionaux, et elle aurait eu au moins l'intuition que le concept de liberté fut, au Moyen Âge, chose changeante et parfois incertaine. Es-tu libre ou non ? telle est la question qu'elle pose à presque tous les paysans qu'elle rencontre, au détour d'un poème, et hélas ! que trop fréquemment elle résout. À dire vrai, la matière était ingrate et l'auteur bien souvent s'évertue en vain. Pourquoi, après tout, demander à ces élucubrations de littérateurs ce qu'elles n'ont jamais prétendu nous donner ? De la vie, telle qu'elle fut vraiment, des règles juridiques surtout, elles ne nous présentent que le plus vague, parfois le plus trompeur des reflets. Mais interrogez-les sur ce qu'elles sont capables de nous dire ; cherchez en elles l'expression des idées que les écrivains ou le public auquel ils voulaient plaire se faisaient du peuple des champs, et ces témoins, jusqu'ici presque muets, révéleront tout un aspect infiniment curieux de l'opposition des classes. Prise de ce point de vue, quel intérêt ne présenterait pas l'étude de cette suite de paysanneries austro-bavaroises qu'inaugura, au début du XIII^e siècle, l'œuvre de Neidhart de Reuenthal ? Mais il y faudrait, avec beaucoup de finesse littéraire, un sens singulièrement avisé des réalités historiques¹.

XII. ÉCHANGES, MARCHANDS ET MÉTIERS. — Sous le nom de « deniers de Cologne », on comprenait, aux XII^e et XIII^e siècles, à la fois les deniers d'argent frappés dans la métropole rhénane même et ceux que, sur un modèle analogue, les archevêques faisaient exécuter dans divers autres ateliers de leur dépendance. Les produits de ces fabrications annexes étaient parfois plus légers que les pièces coloniales proprement dites. Celles-ci, par contre, demeurèrent, au cours des deux siècles envisagés, remarquablement stables : de 1 gr. 3 à 1 gr. 5 en poids — les insuffisances de la technique étaient la cause tout involontaire de ces oscillations —, avec une teneur en métal précieux qui, en principe de 975/1.000, s'abaissa en fait, le plus souvent, à 900/1.000. Cette rare régularité ainsi que les relations étendues du commerce colonial expliquent que les « deniers de Cologne », au sens général du terme, se soient répandus, pendant le XII^e siècle, sur une vaste zone qui, du

1. Une note suffira pour signaler la traduction que la *Bibliothèque Marxiste* a cru devoir faire exécuter de la *Guerre des Paysans en Allemagne*, de Fr. ENGELS. Paris, Éditions sociales internationales, in-8°, 189 p. L'ouvrage, qui date de 1850 et utilisait des renseignements rassemblés en 1841 par W. Zimmermann, est aujourd'hui dépourvu de tout intérêt, et les notes dont « l'historien Z. Friedland » l'a fait suivre, dans la traduction, sont certainement beaucoup moins « substantielles » que l'avant-propos ne le veut bien dire.

delta jusqu'aux abords de Worms, englobait les deux rives du Rhin, se prolongeant vers l'ouest jusqu'en Brabant, vers l'est jusqu'à la Weser. Non cependant sans que des différences caractéristiques, révélées à la fois par les documents écrits et les trouvailles, ne se marquent, à l'intérieur de ce large espace, entre diverses aires plus restreintes. Jusque dans la région rhénane, mais à quelque distance de Cologne, autour de Xanten, par exemple, et de Mayence, ce sont des monnaies purement locales qui sont ordinairement employées aux petits versements, notamment à l'acquittement des redevances seigneuriales ; les sommes importantes, à peu près seules, paraissent exiger le recours aux deniers de Cologne, monnaie de grand trafic. Plus loin du fleuve, dans les Pays-Bas en particulier, les pièces colonaises circulaient abondamment, mais à titre de moyen de paiement, non d'étalon des valeurs ; on s'en servait pour effectuer, au taux du change, des règlements stipulés le plus souvent en monnaies d'un autre type. Ailleurs, au contraire, comme en Hesse, elles faisaient figure d'unité de compte et, en pratique, n'étaient que rarement maniées par les payeurs. A la fin du XIII^e siècle, leur champ d'action, de toutes parts, se rétrécit fortement : chassées d'abord des pays du delta par le sterling anglais, elles rencontrèrent ensuite dans la Hesse et les pays du Main la concurrence victorieuse des petits hellers souabes. Malheureusement, les raisons de cette transformation, très profonde, du régime des échanges dans l'Allemagne de l'Ouest n'apparaissent pas bien clairement. J'emprunte ces renseignements, qui nous font pénétrer très loin dans la connaissance, en profondeur, de l'économie médiévale, à une excellente étude de M. Walter HÄVERNICK¹. Par sa lucidité, par le sens avisé des réalités économiques qui s'y unit à la compétence spéciale du numismate, elle méritera de servir de modèle ; on y souhaiterait seulement des conclusions mieux ramassées et, parfois, plus de fermeté dans la position des problèmes, même lorsque ceux-ci, comme il était parfois inévitable, demeurent provisoirement sans solution. Ça et là, quelques indications, jetées en passant, rappellent l'intérêt qui s'attacherait à voir entreprendre, sur nos monnaies champenoises, une monographie analogue ; elles aussi ont rayonné largement, en dehors de leur pays d'origine, notamment en terre mosane.

À côté des métiers urbains, l'ancienne Europe a connu des corporations qui, formées le plus souvent de marchands ou artisans nomades, s'organisèrent sur le plan régional, parfois même national : telles les associations de merciers et de chaudronniers. Mis sur la piste, tout d'abord, par une heureuse trouvaille faite dans une maison de famille, M. Friedrich HORNSCHUH a consacré aux « ceroles » de chaudronniers, dans l'Allemagne du Sud-Ouest (Alsace comprise), un fort gros livre². Trop gros certainement, et qui eût

1. *Der Kölner Pfennig im 12. und 13. Jahrhundert : Periode der territorialen Pfennigmünze*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1930, in-8°, vii-219 p., 2 cartes ; prix : 9 mk. (Beiheft 18 zur *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*).

2. *Aufbau und Geschichte der interterritorialen Kesslerkreise in Deutschland*. Stuttgart,

pu aisément être allégé de près des trois quarts. Point de détail, si oiseux soit-il — sur les fêtes, sur les menus incidents des procès — qui n'ait été soigneusement retenu. Tout recueillir, tout répéter : la maxime peut avoir sa raison d'être quand le travail d'érudition prend pour objet des périodes très pauvres en documents ; appliquée ici au plus gonflé, au plus débordant des dossiers, elle ne donne que confusion. D'autant que le plan est d'une candide simplicité ; les faits s'alignent « cercle par cercle » et, dans chacun d'eux, à peu près selon l'ordre des temps : autant dire pêle-mêle. Pour utiliser le livre, il faut littéralement le refaire, la plume à la main. A qui prendra cette peine, il réserve une poignée de renseignements de portée générale par où s'éclaire, d'un jour assez neuf, la genèse et l'évolution d'un mode de groupement que les historiens des institutions corporatives, étudiées jusqu'ici à peu près uniquement dans les villes, feront bien désormais de ne pas négliger.

Des livres de comptes établis par l'administration centrale du Tyrol, ainsi que de divers autres documents, M. Franz BASTIAN a extrait les données qui concernent l'activité déployée dans cette contrée par les marchands de l'Allemagne du Sud entre 1288 et 1370¹. Beaucoup de détails intéressants : sur le commerce des draps de Flandre, sur celui des métaux précieux, sur les prêts et les divers procédés employés pour masquer l'usure. Malheureusement, l'introduction, qui s'efforce de mettre en œuvre ces renseignements, est d'une rare confusion, et s'il y a un index des marchands, l'absence de tout index des marchandises est une grande gêne.

Vers la fin du xiv^e siècle, les pirateries des *Vitalienbrüder* dans les eaux septentrionales troublèrent profondément les relations commerciales entre pays riverains. Leurs ravages s'étendaient à la fois à la Baltique et à la Mer du Nord. Mais celle-ci, à ce moment du moins, leur offrait un terrain plus particulièrement favorable : car les petits chefs qui dominaient sur la côte frisonne et le comte de Hollande lui-même, périodiquement brouillé avec les Hambourgeois, ne dédaignaient pas de prendre à leur solde ces routiers des mers ou de leur ouvrir les repaires du littoral. Gravement menacées dans leurs intérêts les plus pressants, les principales villes de la Hanse, en 1398, décidèrent d'armer une flotte de guerre. Les frais devaient être couverts par un impôt *ad valorem*, perçu, dans chacune d'elles, sur le trafic maritime : un *Pfundzoll*. Nous avons conservé le registre où, du 9 mars 1399 à la fin de l'année 1400, les autorités chargées à Hambourg de lever cette taxe portèrent certains de leurs encaissements. Par malheur, ce document, que M. Hans NIRRNEIM a publié et commenté avec beaucoup de soin², ne

Kohlhammer, 1930, in-8°, xxvi-462 p., 1 carte (*Beiheft 17 zur Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*).

1. *Oberdeutsche Kaufleute in den älteren Tiroler Raitbüchern, 1288-1370*. Munich, Kommission für bayerische Landesgeschichte, 1931, in-8°, vii-193 p. (*Schriftenreihe zur bayerischen Landesgeschichte*, Bd. 10).

2. *Das Hamburgische Pfund- und Werkzollbuch von 1399 und 1400*. Hambourg, Lütcke et

donne du mouvement du port qu'un tableau fort incomplet. Dans chacune des villes maritimes qui s'étaient unies pour l'établir, l'impôt était exigé, en principe, à la sortie. Naturellement, lorsqu'un vaisseau, ayant déjà payé au départ, abordait aux quais d'une autre ville du groupe, on ne lui demandait plus rien. Seules étaient frappées, à l'arrivée, les cargaisons qui, venant d'un lieu étranger, n'avaient pas encore été atteintes. Or, des états de perception qui ont dû être alors dressés à Hambourg, le seul que nous possédions — c'est notre registre — était consacré exclusivement aux versements à l'entrée. Autant dire que, d'une part, il ne permet absolument pas de prendre une idée des exportations et que des importations elles-mêmes il ne saurait fournir qu'une image imparfaite, puisqu'il s'abstient, par définition, de mentionner les arrivages en provenance des villes hanséatiques. A la vérité, cette dernière lacune n'est pas très grave ; le commerce de Hambourg se faisait surtout avec la Frise, la Hollande et la Flandre. Ce qui est plus fâcheux, c'est que la contribution paraît avoir été fort négligemment levée. On eût pu, au premier abord, espérer parer à ces insuffisances grâce à des indications d'une autre nature, fournies également par notre registre. Il ne servait pas, en effet, qu'au *Pfundzoll*. Il fut employé, en même temps, à l'inscription des sommes réclamées au titre du *Werkzoll*. On appelait ainsi une taxe qui, au moins à l'origine, avait été destinée à l'entretien d'un phare sur l'Elbe. Elle frappait à la fois les entrants et les sortants, mais, comme pour le *Pfundzoll*, dans notre document les entrants seuls sont comptés ; visiblement les fonctionnaires à qui nous le devons étaient spécialisés dans le travail sur les arrivages. L'ennui est qu'en matière de *Werkzoll* les exemptions étaient très nombreuses, et que les principes auxquels elles obéissaient nous échappent absolument. Aussi bien, les magistrats de Hambourg eux-mêmes ne paraissent pas les avoir très bien connus. Enfin, on ne saurait oublier que les années 1399 et surtout 1400, en raison des guerres navales qui les marquent et précisément expliquent le recours à l'impôt, furent pour le trafic avec la Hollande et la Frise des années de vaches maigres. Ces réserves une fois faites — M. Nirrnheim les a exposées avec beaucoup de clarté et d'honnêteté — il n'en reste pas moins que le registre, correctement interprété et critiqué, s'avère capable encore de nous livrer beaucoup de données d'un vif intérêt. Les importations consistaient surtout en denrées exotiques — dont la plupart venaient de Bruges — et en produits fournis par le sol ou les eaux des Pays-Bas : anguilles, orges — destinées aux grandes brasseries qui faisaient la fortune de Hambourg —, peaux, et ce beurre et ces fromages dont la Hollande, à travers les siècles, est demeurée jusqu'à nos jours une si grande exportatrice. Parmi les capitaines des vaisseaux, beaucoup sont hambourgeois. D'autres sont originaires de Frise ou de Hollande, surtout d'Amsterdam. Pas de Flamands naturellement, le

Wulff, 1930, in-8°, LXIII-131 p. (*Veröffentlichungen aus dem Staatsarchiv der Freien und Hansestadt Hamburg*, Bd. II).

commerce de la Flandre étant alors tout passif. Un bon nombre d'entre eux sont leurs propres armateurs et exercent eux-mêmes le négoce. Mais ceux des commerçants qui ne sont ni propriétaires des navires ni leurs commandants s'abstiennent en général d'accompagner les marchandises ; en tout pays, le trafic à longue distance avait perdu les habitudes du colportage. Pour couvrir les risques, on disperse volontiers les expéditions ; c'est ainsi qu'un Hambourgeois établi en Flandre répartit en cinq cargaisons différentes dix-neuf pipes d'huile. Les vaisseaux eux-mêmes jugent souvent prudent de voguer en convois.

En l'année 1426, le marchand hanséate Hildebrand Veekinchusen mourait, ruiné, à Lübeck. Un de ses fils alors, qui, depuis l'âge de onze ans, habitait Reval (le Tallin d'aujourd'hui), y fit transporter une partie des livres de commerce et de la correspondance laissés par le failli et les déposa entre les mains du Conseil de Ville, dans le dessein, sans doute, de réclamer le paiement de quelques vieilles créances. Ces précieux documents sont encore là-bas. M. Strieda les a publiés, en 1921. Avec leur aide, M^{lle} Luise von WINTERFELD retrace la vie tragique de Hildebrand¹ : c'est le destin d'un César Birotteau du Moyen Age, aussi poignant que le roman et sans la rémission de la fin. Nul récit mieux que celui-là ne fait pénétrer le lecteur dans l'intimité de la société marchande des villes du Nord, aux beaux temps de la Hanse. Société nettement intereuropéenne ou, pour mieux dire, interurbaine : originaire de Dortmund, Hildebrand vit alternativement à Lübeck, dont il est bourgeois, à Bruges, où s'écouleront ses jours de grande prospérité et de grande misère, à Riga où il se marie ; ses relations commerciales s'étendent à Dortmund, à presque toutes les villes baltes, à Cologne, à Venise. Ajoutez un autre motif de déplacement : les pèlerinages. Acculé à la ruine, Hildebrand n'aura rien de plus pressé que de s'en aller, avec sa femme, faire ses dévotions à Notre-Dame d'Einsiedlen, au cœur des Alpes suisses. Les mœurs familiales revivent sous nos yeux. Veuf et souhaitant se remarier — il ne convolera que deux fois en justes noces, ce qui est peu pour le temps — Hildebrand, qui, pour lors, est à Bruges, charge d'obligés amis de lui chercher une fiancée à Riga. Il aura en tout dix enfants, qu'il paraît avoir aimés tendrement. Mais il ne rencontrera pas de pires ennemis, en affaires, que son frère et ses beaux-parents. Le commerce porte sur toute espèce de marchandises, que l'on vend tantôt en gros, tantôt en détail, « à la valeur d'un denier ». A ces dernières opérations, cependant, un bourgeois ayant pignon sur rue ne saurait se commettre lui-même ; force lui est d'avoir recours à des intermédiaires de tout acabit, jusqu'à ces femmes qui vendent sur le marché de Lübeck des chaînettes de corail. La plus belle source de bénéfices, celle dont on rêve sans cesse, c'est l'accaparement. Toute marchandise susceptible de s'emmagasiner pour être écoulée ensuite

1. *Hildebrand Veekinchusen : ein hansischer Kaufmann vor 500 Jahren.* Brême, Friesen Verlag, s. d., in-12, 82 p. ; prix : 90 pf. (*Hansische Volkshefte*, H. 18).

à haut prix y peut prêter : les rosaires, aussi bien que le sel ou les épices. Rien n'est plus important que de se tenir à l'affût des nouvelles, apportées à l'ordinaire par des coureurs qu'il convient de bien payer ; que de connaître à temps, par exemple, le débarquement en Normandie de l'armée anglaise, grande mangeuse de morue séchée. Au début de l'année 1420, Hildebrand apprend-il, à Bruges, que les arrivages de sel français vers la Livonie manqueront l'été prochain ? En plein hiver, il dépêche son beau-frère au pays balte, afin d'engager les amis de là-bas à mettre la main sur tous les stocks disponibles ; par la neige et le froid, le messenger s'en va ainsi de ville en ville, hébergé chez les marchands qu'on associe au grand coup, pourvu par eux de chevaux frais. Tous ces efforts d'ailleurs n'aboutissent à rien : certains complices se montrent infidèles ou maladroits, des concurrences se font jour ; enfin, par une dernière infortune, l'été venu, contre toute attente, des vaisseaux chargés de sel cinglent vers les ports livoniens. Tout ce monde prête et emprunte sans cesse. Et comme il y a beaucoup de mauvais payeurs — à commencer par le Roi ou Empereur des Romains —, que les complications et les gaucheries de la comptabilité favorisent la mauvaise foi et les interminables procès ; comme, en outre, on vient de le voir, les opérations les mieux combinées risquent toujours de manquer au dernier moment, il arrive trop souvent que ce fragile édifice de crédit vienne à s'écrouler brusquement. Alors, pareil au malheureux Hildebrand, le commerçant, trop confiant, trop ambitieux ou décidément malhabile, passe en peu de jours, dans Bruges même, des honorables salles où il avait siégé parmi les magistrats de la colonie hanséatique à la prosmicuité sans gloire de la « Steen », la prison pour dettes. Riche et vivant à souhait, accessible à un large public, le petit livre de M^{lle} von Winterfeld est de ceux qui font aimer l'histoire.

Venu à Francfort pour prendre part à la foire de carême de l'année 1495, le Nurembergeois Paul Mulich y fit divers achats au compte de son frère Hans, déjà établi à Lübeck, où lui-même devait bientôt le suivre. Le petit livre où il inscrivit ces opérations a été heureusement retrouvé et identifié par M. Fritz RÖRIG¹. Fort instructif en lui-même, l'introduction très nourrie dont M. Rörig l'a muni en rehausse encore la valeur. C'est tout un moment du commerce lübeckois que ces quelques pages mettent sous nos yeux. Le grand port balte est bien déchu déjà de son rôle d'importateur, vers l'Allemagne, des produits fournis par le Nord et le Nord-Est : sur les marchés de l'intérieur, les harengs hollandais ont pris la place occupée jadis par ceux de Scanie et Nuremberg fait venir directement, par voie de terre, les peaux et la cire des pays slaves. Mais Lübeck n'en demeure pas moins l'intermédiaire habituel auquel les villes bas-allemandes et les cours scandinaves ont recours pour se procurer, avec les futaines souabes et des armes fabriquées on

1. *Das Einkaufsbüchlein der Nürnberg-Lübecker Mulich's auf der Frankfurter Messen des Jahres 1495*, Breslau, F. Hirt, 1931, in-8°, 59 p. (*Veröffentlichungen der Schleswig-Holsteinischen Universitäts-gesellschaft*, nr. 36).

ne sait trop où, les épices, étoffes et métaux précieux dont Nuremberg et Francfort, plutôt que Bruges et avant Anvers, sont alors en Europe centrale les grandes portes d'entrée.

A la recherche de documents sur le commerce allemand dans les Pays-Bas, au XVI^e siècle, M. Jakob STRIEDER n'a trouvé que peu de choses dans les archives officielles de la maison de Bourgogne, qui, à Bruxelles comme à Lille, sont, du point de vue économique, riches surtout en renseignements d'ordre bancaire. Par contre, les fonds anversoïis lui ont fourni une abondante moisson : surtout les *Certificatboeken*, qui sont des livres de déclarations sous serment, et les minutes notariales¹. Des premiers, il a tiré, dans une assez longue introduction, des données fort curieuses, notamment sur les transports. Les habitants de certaines régions allemandes, ceux de la Hesse, par exemple, et plus particulièrement les gens du petit bourg de Frammersbach sur la bordure septentrionale du Spessart, s'étaient véritablement spécialisés dans le métier de rouliers vers les Pays-Bas. On retrouverait sans peine, en France, la trace de faits analogues, qui mériteraient, à leur tour, d'être étudiés : tel le rôle, au XVIII^e siècle, des voituriers thiérachiens. Quant aux archives notariales, M. Strieder nous en donne un véritable dépouillement, sous forme de régestes, avec d'amples extraits. Une seule note un peu inquiétante : le livre est à sa manière un souvenir de guerre, puisqu'il incorpore les résultats d'une mission dans les pays envahis, qu'en 1917 et 1918 l'Académie bavaroise avait confiée à l'auteur ; mais l'heure de la retraite sonna trop tôt pour permettre une seconde collation, laquelle, nous dit-on, paraissait désirable. Eût-il donc été impossible de revenir, entre 1918 et 1930, dans Anvers libérée ? Aussi bien les hautes qualités d'érudit dont M. Strieder a tant de fois donné la preuve empêchent qu'on ne prenne ses scrupules trop au tragique. M. Gories déjà avait dressé un précieux tableau de l'activité déployée à Anvers, au XVI^e siècle, par les colonies espagnole, portugaise et italienne ; nous voici maintenant en main un autre feuillet du polyptyque — feuillet allemand cette fois — ou du moins les éléments qui permettront de le tracer. En appendice, on trouvera, analysés ou reproduits, divers textes d'ordre financier et un document fort curieux relatif à l'exportation vers la Guinée portugaise des objets de laiton que produisait l'industrie allemande. L'ouvrage fait partie d'une collection d'« actes commerciaux » qu'avait naguère brillamment inaugurée le grand travail d'Aloys Schulte sur la société souabe de Ravensberg ; d'autres recueils sont annoncés. Puisse un jour cette belle entreprise trouver chez nous des imitateurs !

Lorsque le jeune Mathieu Schwarz, fils d'un marchand de vin d'Augsbourg,

1. *Aus Antwerpener Notariatsarchiven : Quellen zur deutschen Wirtschaftsgeschichte des 16. Jahrhunderts*. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1930, in-4°, xxxix-480 p. (*Deutsche Handelsakten des Mittelalters und der Neuzeit*, hgg. durch die Historische Kommission bei der bayerischen Akademie der Wissenschaften, Bd. IV).

après avoir fait, selon l'usage, son tour d'Italie, fut revenu dans sa ville natale tenir les livres des Fugger, il conçut le dessein de donner à ses compatriotes un modèle de cette comptabilité en partie double dont il avait appris les principes au delà des monts, avant d'achever d'en acquérir la pratique dans sa *Schreinstube* du Marché aux Bœufs. Son ouvrage, qui devait rester manuscrit, fut mis au net en 1518. Avec le *Kunstlich Buech* de Grammateus, imprimé la même année, il nous offre le plus ancien exemple connu, en Allemagne, de cette littérature didactique à l'usage des comptables, dont les historiens, au prix de beaucoup de patience et d'un rude apprentissage technique, ont tant à tirer. A vrai dire, le principal intérêt du travail de Schwarz réside dans les exemples, qui en constituent la majeure partie. Ils sont empruntés à la comptabilité de la factorerie vénitienne des Fugger, du 1^{er} janvier au 30 septembre 1516. Emprunts presque littéraux? M. Alfred WEITNAUER, qui vient de nous donner de ce document une édition à peu près intégrale, accompagnée d'une utile introduction¹, ne craint pas de l'affirmer. Pour émettre un avis motivé, c'est toute la recherche qu'il faudrait reprendre. Oserais-je néanmoins l'avouer? Je soupçonne plus d'une déformation et d'une coupure. Du moins, de l'absence de toute notice sur certaines opérations serait-il bien imprudent de conclure qu'en fait elles n'eurent point lieu; l'ingéniosité que M. Weitnauer déploie pour expliquer ces lacunes, autrement que par de simples retranchements, est en elle-même remarquable; mais elle ne convainc point. Les témoignages positifs, en revanche, sont de premier ordre. Ils permettent de se faire une juste idée du rôle considérable qui, au début du XVI^e siècle, revenait à la place vénitienne dans le réseau du commerce allemand. L'introduction, très substantielle, devra être lue par tous les historiens du précapitalisme.

XIII. LES VILLES. — Le Moyen Age n'a pas connu autant de coutumes urbaines que de villes. Souvent les privilèges ou les règlements d'une agglomération donnée se sont modelés sur ceux d'un autre centre; cette pratique a été particulièrement répandue dans les régions où les villes étaient des fondations de toutes pièces, mais elle ne s'est pas bornée à elles. Par ailleurs, l'Allemagne médiévale a donné une grande extension à l'usage qui faisait à certaines villes une obligation de recourir, en cas de difficultés de jurisprudence, à l'autorité d'une autre communauté, considérée comme son *Oberhof*; on disait en français: « chef de sens ». Ces deux catégories de dépendance juridique ne se recouvrent d'ailleurs pas: tout chef de sens n'était pas forcément pour les cités soumises à sa juridiction la source originelle de leur droit. M. Hans REICHARD s'est proposé, les étudiant l'une comme l'autre, de

1. *Venezianischer Handel der Fugger, nach der Musterbuchhaltung des Matthäus Schwarz*. Munich et Leipzig, Duncker et Humblot, 1931, in-8°, xvi-323 p.; prix: 18 mk. (*Studien zur Fugger-Geschichte*, hgg. von J. STRIEDER, Bd. IX). — Quelques obscurités dans l'exposé, notamment en ce qui regarde la pratique monétaire.

décrire et d'expliquer, en Allemagne, le dessin enchevêtré de la double filiation¹. Pour les faits, l'ouvrage n'ajoute pas grand'chose aux renseignements qu'on trouvera si commodément réunis dans le manuel classique de R. Schröder. L'interprétation, qui s'inspire d'une assez fumeuse *Geopolitik*, ne fait guère appel qu'aux facteurs dits géographiques. C'est tout à fait par exception qu'à propos de Lübeck l'auteur consent tout de même à reconnaître l'existence de causes d'un autre ordre. Aussi bien la démonstration s'appuie sur un grand nombre de petits croquis, dont le principe en lui-même est incontestablement très louable, mais que certaines gaucheries d'exécution empêchent d'être vraiment parlants. M. Reichard ne craint pas les postulats. Mülhausen en Thuringe tint son droit de Goslar ; de même Nordhausen, qui, en direction nord-sud, se trouve située à peu près entre la ville mère et sa filiale. Conclusion : ce fut probablement par l'intermédiaire de Nordhausen que Mülhausen reçut les institutions de Goslar ; car les influences humaines, n'est-ce pas, ne peuvent se propager qu'en ligne droite et sans polarisation ni réflexion?... Encore ici n'avons-nous qu'un « probablement ». C'est sans le moindre signe de doute que M. Reichard affirme l'impossibilité d'admettre sur Fribourg-en-Brigau l'action de Cologne : entre ces deux villes, d'autres « cercles de filiation » n'interposaient-ils pas leur masse opaque, impénétrable, je suppose, aux caravanes de marchands ? En somme, un essai qui eût pu être intéressant, mais qui reste sans portée ni résultats durables. Ne reprochons pas à M. Reichard d'être trop géographe ; s'il possédait, au contraire, une éducation géographique plus poussée, ne saurait-il pas que lire une carte, ce n'est pas seulement y mesurer les distances ?

Au début du XII^e siècle, une route importante, qui était, avant tout, une route du sel, traversait d'est en ouest, jusqu'à Augsbourg, les terrasses bavaoises. Son tracé — il n'est pas sans intérêt de l'observer en passant — avait dès lors cessé de coïncider avec la voie romaine qui, elle aussi, avait joint naguère le pays des salines avec l'*Augusta* des Vindéliciens. A y regarder de près, on relèverait sans doute dans toute l'ancienne *Romania* bien des cas de cette sorte : les hommes du Moyen Age ne s'en sont pas tenus, aussi servilement qu'on l'a cru parfois, à utiliser le réseau maçonné par leurs prédécesseurs. Ce chemin, fréquenté par les caravanes de sauniers, franchissait l'Isar à Föhring, qui était une terre des évêques de Freising. Le duc Henri le Lion, en 1158, détruisit le pont de Föhring et transporta passage et marché un peu plus au sud, à un point de défense facile, qui, naturellement, dépendait de lui. Ce fut Munich. Sur le passé du lieu ainsi choisi, nous ne savons rien, ou peu s'en faut. Le nom (*München*) indique qu'il y avait eu là, naguère, un établissement ou une propriété monastique : quand et de

1. *Die deutschen Stadtrechte des Mittelalters in ihrer geographischen, politischen und wirtschaftlichen Begründung : Umriss einer geojuristischen Stadtrechtsgeschichte*. Berlin, Carl Haymann, 1930, in-8°, VIII-80 p. ; prix : 5 mk.

quels moines ? Les conjectures abondent ; mais de certitude, point. On ne s'étonnera donc pas si dans le petit livre que M. Heinrich GEIDEL a intitulé « Préhistoire de Munich ¹ » — entendez l'histoire avant 1158, qui, en effet, ne pouvant guère s'appuyer que sur l'archéologie, est bien, au sens exact du mot, une préhistoire — le pays munichois tient beaucoup plus de place que la ville elle-même. Soigneuse et claire, bien servie par un choix intelligemment présenté de photographies et de croquis, parmi lesquels on notera, en particulier, une excellente carte archéologique et des types tout à fait caractéristiques de défrichements forestiers, cette étude apporte une contribution des plus utiles à notre connaissance de l'occupation du sol dans l'Allemagne méridionale.

Nuremberg, chacun le sait, fut « ville d'Empire ». Mais quand par ces mots on a fixé sur la puissante communauté franconienne une étiquette juridique, les réalités que celle-ci recouvre manquent encore à être atteintes. Il reste à savoir quels liens, au juste, unissaient la ville au souverain dont elle dépendait immédiatement, aux institutions de l'organisme politique, si complexe, dont elle était partie intégrante ; — à déterminer comment, au prix de quelle subtile diplomatie, de quelles capitulations sagement consenties et de quelles sourdes résistances, elle parvint à résoudre, tant bien que mal, les graves problèmes qui se posaient devant ses bourgeois, à chaque tournant de l'histoire : obtenir de l'Empire ce qu'il pouvait donner, protection, privilèges économiques ; éviter en revanche de lui fournir trop d'argent et trop de soldats ; une fois devenue « commune chrétienne et évangélique », demeurer néanmoins « un état obéissant et un modeste membre » de ce « saint Empire romain », dont le chef était si énergiquement attaché à la cause catholique ; louvoyer parmi les guerres des dynasties et les querelles religieuses ; éluder les menaces d'annexion que faisaient perpétuellement peser sur cette riche proie les princes territoriaux du voisinage, surtout ses propres burgraves, les Hohenzollern, devenus marquis d'Ansbach, et les ducs bavarois, si proches. Puis le jour vint enfin où, ruinée par les entraves que mettaient de toutes parts à son commerce les barrières élevées par le mercantilisme régnant, victime aussi de la mauvaise administration et de la politique à courttes vues d'un patriciat despotique, qui avait rompu tout lien avec la marchandise, enveloppée par surcroît dans la tourmente révolutionnaire, la vieille cité libre n'échappa aux griffes du roi de Prusse, héritier des cousins d'Ansbach, que pour tomber définitivement, en 1806, sous la domination de la Bavière. Telle est la longue et instructive histoire que M. Eugen FRANZ a pris soin de retracer ². Je n'oserais dire que ce récit minutieux se

1. *Münchens Vorzeit*. Munich, Knorr und Hirth, 1930, in-8°, 116 p., 46 pl., 4 cartes, 1 carte hors texte ; prix : 10 mk. (*Kultur und Geschichte, Freie Schriftenfolge des Stadtarchivs München*, hgg. von Dr. Pius FARR, IV).

2. *Nürnberg, Kaiser und Reich : Studien zur reichsstädtischen Aussenpolitik*. Munich, C. H. Beck, 1930, in-8°, xvi-461 p. Cf., sur l'histoire du « territoire » de Nuremberg, l'ouvrage de

lise toujours sans fatigue, mais il fait mieux comprendre que n'importe quel manuel d'institutions ce qu'était au vrai une « ville d'Empire ».

Du séminaire de Georg von Below, à Fribourg, sont sorties un grand nombre d'utiles dissertations qui se consacrent à l'examen de la politique suivie, par diverses villes allemandes, en matière d'approvisionnement. Entrepris sous la direction du même maître, le travail de M. Hans Gerd von RUNDSTEDT¹ s'applique spécialement à la réglementation, par les villes, du commerce des céréales ; mais cette fois, la recherche s'étend à toute une région : l'« Allemagne du Sud-Ouest », par où il faut entendre, je pense — le terme n'est nulle part défini — la Souabe, l'Alsace et la Suisse alémanique. Pas d'enquête d'archives ; mais les textes imprimés et la littérature, qui est abondante, ont été soigneusement dépouillés. Le sujet avait déjà été trop souvent étudié pour qu'une pareille synthèse pût apporter beaucoup de neuf ; mais elle est commode et suffisamment nuancée. Malheureusement, l'analyse économique et sociale, seule capable de donner vie à ces textes réglementaires, n'a guère été approfondie ; le dernier chapitre, qui du négoce passe aux négociants, est peu satisfaisant. L'approvisionnement des campagnes a été négligé, de parti pris, bien qu'en temps de disette le problème intéressât de très près les commerçants des villes, de villes dont beaucoup, après tout, n'étaient que des bourgades. Enfin, aucun effort de comparaison : la bibliographie, parfaitement symptomatique, n'a retenu que des ouvrages écrits en langue allemande et relatifs à l'Allemagne.

Dans les villes allemandes d'autrefois, les maisons, ou du moins un grand nombre d'entre elles, avaient chacune son nom : à l'étiquetage par numéros, qui est cher à notre temps tout imprégné de mathématiques, le Moyen Age, fidèle à son goût du sensible, préférait des désignations de caractère plus concret. Souvent — en Allemagne, surtout dans le Sud — le nom répondait à une image peinte ou sculptée à même le bâtiment ou bien disposée sous forme d'enseigne. A Fribourg-en-Brisgau, l'usage est attesté dès 1283 ; en 1565, la municipalité le rendit obligatoire. Patiemment, M. Karl SCHMIDT a rassemblé les éléments de cette nomenclature fribourgeoise². Si, comme le titre qu'il a choisi semblait l'indiquer, il avait borné sa récolte au Moyen Age, elle eût sans doute été assez mince ; mais il l'a étendue au xvi^e siècle, voire, parfois, au xviii^e. La liste, qui est longue, pourra intéresser à des titres divers le linguiste, le folkloriste et même l'historien des classes bourgeoises. Mais le travail de classement est à peine amorcé.

H. DANNENBAUER, recensé dans le précédent *Bulletin* (*Revue historique*, t. CLXIII (1930), p. 354).

1. *Die Regelung des Getreidehandels in den Städten Südwestdeutschlands und der deutschen Schweiz im späteren Mittelalter und im Beginn der Neuzeit*. Stuttgart, Kohlhammer, 1930, in-8°, xvi-192 p. (Beiheft 19 zur Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte).

2. *Die Hausnamen und Hauszeichen im mittelalterlichen Freiburg*. Giessen, v. Münchow, 1930, in-8°, 149 p. ; prix : 4 mk. 50 (*Giessener Beiträge zur deutschen Philologie*, hgg. von O. BENAGEL, XXVI).

Le grand inventaire des sceaux urbains du Rhin que M. Wilhelm EWALD a publié, sous les auspices de la « Société d'histoire rhénane¹ », se présente sous une forme au premier abord un peu déconcertante. D'une part, le catalogue proprement dit, non point tout à fait sans lacunes, nous dit-on, du moins fort étendu. Chacun des sceaux qui ont été retenus possède à la fois sa notice et sa reproduction, admirablement exécutée. N'eût-il pas été possible, cependant, quitte à supprimer quelques planches, de décrire d'un mot les pièces que le luxe même de la publication a contraint, si je comprends bien, à laisser de côté? Un répertoire « presque » intégral a toujours quelque chose de gênant. A côté de ce beau recueil prennent place des *Beiträge*, qui avaient été destinés, en principe — s'il avait pu avoir lieu — au congrès historique de Bonn; leurs illustrations offrent un choix des principaux types reproduits par le catalogue et l'introduction elle-même est en partie répétée en tête de celui-ci, mais en partie seulement. De sorte que les deux ouvrages tantôt se recouvrent l'un l'autre et tantôt se complètent. Les documents mis ainsi à la disposition des chercheurs offrent naturellement à l'histoire de l'art et à l'héraldique une très riche matière. Par contre, il faut bien l'avouer, de ces sceaux rhénans — le plus ancien est celui de Cologne, attesté en 1149 — l'étude des institutions urbaines aura beaucoup moins à tirer que, par exemple, de la sphragistique des communes françaises, à laquelle Luchaire consacra jadis quelques pages suggestives; le plus grand nombre d'entre eux portent simplement des figures de saints ou des armoiries.

La petite ville de Frankenberg, dans les collines hessoises — petite aujourd'hui, petite de tout temps — fut fondée, vers 1240, par un landgrave de Hesse. Destinée, avant tout, à servir de point d'appui fortifié, bâtie sur un plan régulier, c'était une vraie « bastide » du Nord. Son développement constitutionnel présente des traits familiers aux historiens des institutions urbaines, les mêmes, à peu de chose près, qui se retrouvent, non loin de là, à Marbourg. Au XIII^e siècle, prépondérance absolue du patriciat. Dans son sein se recrute le collège des échevins qui, en même temps conseil de ville, unit l'exercice de la justice avec la pratique de l'administration; on y siège à vie et les membres nouveaux sont nommés par cooptation. Puis apparaissent, à côté de l'échevinage, et collaborant avec lui, quatre *Pfennigmeister*, représentants élus de la communauté tout entière; l'histoire de ces *Vierer* (tel est leur nom courant) n'est pas sans obscurité; mais, à la fin du XV^e siècle, leur rôle est bien défini et sanctionné par la coutume. Telle est l'évolution, dans l'ensemble très simple — en dépit des complications de détail, propres à tous les droits urbains médiévaux — que M. Werner

1. *Rheinische Siegel*; III; *Die Siegel der rheinischen Städte und Gerichte*. Bonn, Hanstein, 1901, in-4°, 260 p., 1 carte, 110 pl. (*Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde*, XXVII). — *Beiträge zur rheinischen Siegel- und Wappenkunde*. Bonn, Hanstein, 1901, in-4°, 54 p., 1 carte, 11 pl. (*Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde*).

SPIESS nous décrit, très simplement aussi ; ce dernier mérite n'est pas mince¹.

Un registre, que fit tenir, de 1318 à la fin du règne du xve siècle, le « conseil » de la ville de Minden, en Westphalie, contient tout un lot de pièces de nature diverse : actes de juridiction gracieuse, statuts, serments, notices de coutumes, et j'en passe. Il a trouvé un éditeur en la personne de M. Martin KRIEG². L'introduction décrit, avec beaucoup de clarté, l'histoire des institutions locales, type caractéristique de l'évolution d'une ville très ancienne, d'importance moyenne, et où, par suite d'un développement économique sans grande ampleur, l'élément agricole conserva toujours un rôle assez considérable. Plusieurs agglomérations toutes paysannes étaient de bonne heure venues se fondre dans l'organisme urbain ; parmi les officiers municipaux, on voit figurer un *Bauermeister* et, dans le sein même du groupe des bourgeois, les possesseurs de biens ruraux paraissent avoir formé une communauté à part. Les différentes catégories d'artisans étaient fortement hiérarchisées ; parmi eux, d'après un règlement de 1301, le droit de prendre part aux choix des électeurs chargés de désigner, à deux degrés, les membres du conseil, n'appartenait qu'aux boulangers, bouchers et cordonniers ; plus tard, les tailleurs se joignirent à ces trois « grands métiers ». Tout à fait au bas de l'échelle, au-dessous des « petits métiers » eux-mêmes, on plaçait encore au xve siècle les tisserands de toile avec les barbiers.

Les von Hengstenberg apparaissent dans l'histoire de Dortmund en 1312. L'un d'eux, en 1340, est bourgmestre. Dès lors, ils ne cessent plus d'appartenir au patriciat, aux *Stadtkernern*. On les voit posséder des biens ruraux, des dîmes, des maisons. Sur le négoce qui fut certainement la source de leur fortune, nous sommes, semble-t-il, moins bien renseignés ; nous savons pourtant qu'ils entretenaient des relations commerciales avec Bruges et Anvers, et qu'ils importaient, à Dortmund même, des épices. Quelques-uns d'entre eux émigrèrent vers les villes baltes, à Thorn, à Dantzig. Bien que la famille ne soit pas éteinte, M. August MEININGHAUS, qui s'est constitué son historien, a arrêté son récit aux premières années du xvie siècle³. Il n'eût cependant pas été sans intérêt de pouvoir suivre jusqu'à nos jours ce lignage de grande bourgeoisie, qui paraît être resté fidèlement attaché à ses vieilles traditions : parmi les descendants des marchands d'autrefois, on compte aujourd'hui, comme il convient, des ingénieurs et des

1. *Verfassungsgeschichte der Stadt Frankenberg an der Eder im Mittelalter*. Heidelberg, C. Winter, 1930, in-8°, p. 339-397, 1 plan ; prix : 4 mk. (*Deutschrechtliche Beiträge*, hgg. von K. BEYERLE, Bd. XII, H. 3).

2. *Das Mindener Stadtbuch von 1318*. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, viii-158 p. ; prix : 5 mk. (*Veröffentlichungen der historischen Kommission des Provinzialinstituts für westfälische Landes- und Volkskunde, Mindener Geschichtsquellen*, Bd. III).

3. *Das Dortmunder Patriziergeschlecht von Hengstenberg : eine Regestensammlung mit Stammtafel, Wappen- und Siegeltafel*. Dortmund, Verlag des Historischen Vereins für Dortmund und die Grafschaft Mark, 1930, in-8°, viii-104 p., 2 pl.

industriels. Tel quel, l'ouvrage, malheureusement assez mal composé et, du point de vue de l'analyse économique, quelquefois insuffisant, ne laisse pas d'être instructif.

Brunswick est né d'un synoecisme. Cinq agglomérations distinctes, sans perdre pour cela leur vie administrative particulière, s'étaient peu à peu unies : un village, Brunswick proprement dit ; un *castrum*, Dankwarderode ; un marché, l'Altstadt ; deux villes neuves enfin, fondations de Henri le Lion, Neustadt et Hagen. Puis ce fut, dans le groupement ainsi constitué, la longue domination du patriciat, traversée de révoltes parfois sauvages. Cependant un grand danger menaçait la riche cité : les ducs welfes s'acharnaient à la soumettre. Longtemps, les bourgeois furent victorieux : leur résistance, pourtant, devait avoir son terme, mais très tardivement, en 1671 ; une défaite militaire, puis la reddition de la ville bombardée amenèrent la fin des libertés urbaines. Les grands traits de cette évolution, entre toutes significative, ont été rappelés plutôt que décrits dans un court volume de M. Werner Spiess, qui se préoccupe surtout de rattacher l'histoire de Brunswick au développement général de la Hanse, dont la ville fut membre, jusqu'à la veille de son absorption dans l'État welfe¹. L'exposé m'a paru moins précis et plus enclin aux vains ornements littéraires qu'il n'est d'usage dans la très utile collection « hanséatique » où il est venu prendre place. Frankenberg, on l'a vu, avait mieux inspiré l'auteur.

Mentionnée pour la première fois, en 806, par les *Annales* de Moissac, de bonne heure enrichie par l'exploitation de ses sources salées, devenue par la suite — dès le début du XIII^e siècle au plus tard — un marché important, la ville de Halle peut s'enorgueillir d'un passé beaucoup plus lointain que la plupart des cités avoisinantes. Ses archives propres n'en sont pas moins assez pauvres ; celles même de ses communautés religieuses, recours ordinaire des historiens dans l'embarras, ne jouissent pas, tant s'en faut, d'une exceptionnelle abondance. A force de recherches, cependant, faisant flèche de tout bois, ne dédaignant pas, au besoin, d'accorder une place, à côté de pièces d'archives, aux textes narratifs, M. Arthur BIERBACH est parvenu à constituer à la vieille métropole du sel un dossier documentaire, qui, à partir de la fin du XII^e siècle, n'est pas sans ampleur². Établi avec

1. *Braunschweig als Hansestadt*. Brême, Friesen Verlag, s. d., in-12, 48 p. ; prix : 60 pf. (*Hanseische Volkshefte*, H. 15).

2. *Urkundenbuch der Stadt Halle, ihrer Stifter und Klöster*. Teil I (806-1300). Magdebourg, Ernst Holtermann, 1930, in-8°, xxii-424 p. — Le t. II était annoncé (p. ix) comme devant paraître dans l'année ; je ne sais s'il a vu le jour ; mais puis-je profiter de cette occasion pour rappeler aux auteurs ou éditeurs, sous les yeux desquels ces quelques lignes viendraient à tomber, que la *Revue* leur serait infiniment reconnaissante, lorsqu'ils ont été assez obligeants pour nous adresser le premier tome d'une collection, de bien vouloir pousser l'amabilité jusqu'à faire, sans nouvel avis, le service des tomes suivants ? La collaboration internationale en serait grandement facilitée. — Sur Halle marché et la vente des céréales, voir *Urkundenbuch*, n° 21 ; sur Halle centre de production du sel, cf. *Revue historique*, t. CLXIV (1930), p. 140.

DARTMOUTH
COLLEGE
LIBRARY

soin¹, pourvu d'une annotation sobre et précise, ce recueil intéresse à la fois la vie ecclésiastique et celle des milieux proprement urbains.

L'ouvrage de large vulgarisation que M. E. G. NASH a publié sur l'histoire de la Hanse est fort agréablement illustré².

Beaucoup plus que la plupart des souverains de l'Empire, l'empereur Charles IV a été amené à regarder vers les rivages de la mer du Nord et de la Baltique. Maître de la Bohême, il chercha à développer, par la voie de l'Elbe, les relations commerciales de Prague avec Lübeck et surtout avec Hambourg. Maître plus tard du Brandebourg, il se trouva mis par là en contact direct avec les villes et les principautés baltes. Sans doute ses rapports avec la Hanse ne furent pas dominés uniquement par des soucis d'ordre économique. « Légitimiste », oserait-on dire, à la façon d'un monarque pénétré de ses droits et de sa mission, si ce sentiment l'amena, pour la plus grande satisfaction des hauts bourgeois de Lübeck, de Hambourg, de Lünebourg et de Cologne, à défendre le patriciat contre les corporations, il l'empêcha, d'autre part, d'accueillir avec faveur les revendications que les villes faisaient valoir contre les princes. Sa piété lui rendait insupportables les tendances anticléricales des règlements municipaux. Sa politique danoise, enfin, au temps de Waldemar IV, comme lorsque s'ouvrit la succession de ce roi, gêna, à plusieurs reprises, les desseins des Hanséates. Il n'en est pas moins vrai que sous son règne les relations de la Hanse avec l'Empire furent beaucoup plus étroites et beaucoup plus cordiales qu'à l'ordinaire : témoin, en 1375, sa fameuse visite à Lübeck, au cours de laquelle il fit tant de plaisir aux membres du *Rat* en prenant séance parmi eux et en les traitant de « seigneurs ». Ses efforts pour transformer la voie de l'Elbe en un axe commercial de premier ordre ne connurent pas que des succès, loin de là. Mais les liens économiques et culturels de la Basse-Allemagne avec la Bohême prirent alors une vigueur qu'ils n'avaient jamais possédée : l'Elbe, pendant de longs siècles, n'avait-il pas été, plutôt qu'une route, une frontière ? La crise husite devait bientôt interrompre ce courant. Mais la tradition ne se perdit point et, une fois le grand ébranlement passé, on vit se renouer les anciennes relations. Telles sont, trop sommairement et presque brutalement résumées, les conclusions essentielles d'un excellent ouvrage de M. Hans REINCKE. Cette étude, précise et fine, donne, en un petit nombre de pages, plus que beaucoup de gros livres³.

L'analyse du livre de M. H. Freydank, dont le deuxième volume, paru depuis, fera l'objet d'un compte-rendu dans les *Annales d'histoire économique et sociale*.

1. Une légère réserve, cependant : n'y aurait-il pas intérêt à signaler, par une disposition typographique plus frappante, les actes faux ?

2. *The Hansa : its history and romance*. Londres, John Lane, et New-York, Dodd, Mead and Co., s. d. [1929 ?], in-8°, XIII-279 p., nombreuses pl. et fig. ; prix : 18 sh.

3. *Kaiser Karl IV. und die deutsche Hanse*. Lübeck, Verlag des Hansischen Geschichtsvereins, 1931, in-8°, 93 p. (*Fingstblätter des Hansischen Geschichtsvereins*, Blatt XXII).

Sur Hambourg, voici en même temps un recueil de textes, limité à une période très courte, et un gros volume qui embrasse en principe toute l'histoire de la cité. Vaillamment, les archives de la Ville Libre poursuivent la publication du « cartulaire » urbain. Le présent fascicule va de 1311 à 1320¹. Les recherches se sont étendues à un assez grand nombre de dépôts, parmi lesquels le *Record Office* figure en bonne place : la récolte est des plus utiles et fort bien présentée. Quant à l'ouvrage proprement historique, M. Ernst FINDER, qui en est l'auteur, s'est efforcé d'y dépeindre la bourgeoisie hambourgeoise « au temps passé² » ; entendez, ou peu s'en faut, du xvi^e siècle aux premières années du xix^e. Le Moyen Age n'est représenté que par quelques brèves indications ; l'accent est mis, avant tout, sur le xviii^e siècle. Ainsi l'exposé possède du moins un rudiment d'unité chronologique. D'anté de fonds, on sait assez qu'il n'en faut guère chercher dans cette sorte de livres, voués, par définition, à un bric-à-brac plus ou moins pittoresque : un peu d'histoire des techniques et du langage, beaucoup de folklore et d'études de mœurs. Le tout, d'ailleurs, souvent amusant et instructif. C'est égal : Hambourg et sa bourgeoisie, qui ont derrière elles tant de siècles de vie puissante et, à sa façon, colorée, méritaient mieux.

M. Almuth REIMPELL étudie les noms de personnes à Lübeck, jusqu'au milieu du xiv^e siècle (le dépouillement, en fait, n'est exhaustif que jusqu'à 1312)³. Sur la fixation des patronymes familiaux, qui apparaît à peu près accomplie « vers le milieu du xiv^e siècle », les résultats de cette monographie rejoignent les conclusions de fait, généralement établies, sans approfondir d'ailleurs le délicat problème des causes. Aussi bien le terrain de la recherche était-il ici assez décevant : point de départ ordinaire des migrations vers l'Est, Lübeck fut, pour beaucoup de lignages bourgeois, un simple lieu de passage, qu'au bout de quelques générations ils quittaient pour d'autres villes baltes : de sorte qu'il est souvent malaisé d'y suivre pendant un temps suffisamment long l'évolution des familles et des appellations. L'étude sur les noms indiquant la provenance confirme utilement ce que l'on savait déjà de l'origine westfalienne d'une grande partie de la population lübeckoise ; le Holstein et le Dithmarschen, de même, sont largement représentés. Quant aux localités voisines de la ville, M. Reimpell semble avoir omis d'observer que les noms qui s'y rapportent posent des problèmes particulièrement difficiles, parfois insolubles. Étiquettes d'origine ? Peut-être ; mais, souvent aussi,

1. *Hamburgisches Urkundenbuch*, Bd. II, Abteilung 2 : 1311-1320. Hambourg, Lütcke et Wulff, 1930, p. 145-388.

2. *Hamburgisches Bürgertum in der Vergangenheit*. Hambourg, Friedrichsen, de Gruyter und Co., 1930, in-8°, 455 p., nombreux pl.

3. *Die Lübecker Personennamen unter besonderer Berücksichtigung der Familienbildung bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts*. Lübeck, F. Westphal, s. d., in-8°, 148 p. — Sur le problème des noms de personne en général, je prendrai la liberté de renvoyer à une note publiée dans les *Annales d'histoire économique et sociale*, t. IV, 1932, p. 67 ; cf. aussi ci-dessus, p. 75, n. 3.

allusion à la possession de biens ruraux, comme les bourgeois en détenaient toujours, en si grand nombre, aux environs de leur résidence urbaine.

La jolie petite ville de Wismar, sur la Baltique, s'est trouvée jusqu'au XIX^e siècle, voire jusqu'au XX^e, dans une situation politique assez singulière, qui illustre bien les particularités de ce droit public allemand, pour nous souvent si difficile à pénétrer. Elle avait été fondée vers 1226 par un groupe de marchands venus d'Allemagne, près du village slave qui lui donna son nom, mais sur un emplacement distinct¹. Longtemps, malgré ses liens avec la Hanse, elle fut mecklembourgeoise. Port de commerce non sans importance, gagnant beaucoup d'argent à fabriquer et à exporter sa bière, elle vivait — en dépit de quelques tentatives des gens de métiers — sous la domination d'un patriciat d'armateurs, de brasseurs et de drapiers. Ces grands bourgeois avaient pour organe administratif le conseil de ville, qui se recrutait par cooptation, membres actifs et membres sortants se relayant entre eux selon un système de perpétuel roulement analogue à celui qui jadis avait fait la force de l'oligarchie gantoise ; en dehors de cette assemblée officielle, ils disposaient, comme groupement, d'un club d'archers, la « Compagnie du Perroquet ». Vinrent les traités de Westphalie. Wismar passa à la Suède, pour plus d'un siècle et demi, et lorsqu'en 1803 elle fit retour au Mecklembourg, ce ne fut encore qu'à titre de gage, remboursable, en principe, au bout de cent ou deux cents ans. Longtemps, cette ville, presque réputée étrangère, manqua à être tenue pour une partie véritablement intégrante de l'État auquel pourtant la rattachaient le passé comme le présent. Ses représentants ne furent admis à la diète de Mecklembourg qu'en 1897. Les dernières traces de cet état de droit passablement paradoxal ne s'effacèrent tout à fait qu'après la Grande Guerre et la Révolution. Telle est la communauté urbaine dont M. Friedrich TECHEN nous raconte l'histoire². Son exposé très détaillé a retenu un grand nombre de menus faits qui n'ont guère de prix que pour l'érudition locale ; mais il est clair, vivant, illustré avec goût et originalité et, pour peu qu'on aborde le livre — ceci est une confession — après la lecture de beaucoup de vaines idéologies, cette précision un peu abondante est un rafraîchissement pour l'esprit.

Görlitz en Lusace est également une ville de création « coloniale ». Elle fut fondée vers 1200 et vécut sous la coutume de Magdebourg. Dans ses archives, on conserve encore aujourd'hui un « Livre Rouge », sur lequel ont été portées, de 1305 à 1416, un grand nombre de notices relatives pour la plupart à des

1. La part des Slaves environnants dans la population primitive de la ville a-t-elle cependant été aussi restreinte que, dans l'ouvrage dont on trouvera le titre à la note suivante, M. Techen ne l'imagine ? Que les patronymes qui font allusion à une origine « vende » soient en petit nombre, cette observation n'a guère de valeur probante. Parmi les personnages, au contraire fort nombreux, que leur nom dénonce comme venus des villages du Mecklembourg, plus d'un sans doute n'était pas né de colons allemands.

2. *Geschichte der Seestadt Wismar*. Wismar, aux frais de la ville, 1929, in-8°, xvi-510 p., 95 pl.

actes de juridiction gracieuse. M. Herbert ZANDER a recueilli, institution par institution, les renseignements que ce registre peut fournir sur l'histoire du droit privé¹.

Que le livre de M. Gerhard PFEIFFER sur le patriciat de Breslau² soit de lecture pénible, dépourvu de toute fermeté d'expression, à la fois papillotant et flou, en un mot que ce soit un livre mal fait, il y aurait beaucoup d'insinuerie à prétendre le dissimuler. Cependant il repose sur des recherches trop patientes et trop probes — voyez (p. vii) avec quelle loyauté les inévitables lacunes de l'enquête sont signalées —, il témoigne d'un goût trop vif des grands problèmes historiques pour que de ce méritoire effort, malencontreusement trahi par tant de maladresse et de négligence, les résultats puissent être impunément laissés de côté. A plusieurs reprises, le rôle de la terre dans l'économie bourgeoise a attiré l'attention de l'auteur. Certes, il se refuse à voir en elle la source originelle des fortunes. Celles-ci se sont faites, sou à sou, dans les boutiques et les ateliers, ou bien sur les grands chemins des caravanes marchandes et non par l'accumulation paresseuse, dans les mêmes mains, de champs ou de terrains à bâtir. Mais, déjà enrichis, les bourgeois régulièrement se tournent vers les immeubles ou les droits seigneuriaux. Ils achètent ou prennent en gage — contre des prêts bien rarement remboursés — ces bons biens au soleil ; en eux ils trouvent, selon les cas, soit la matière de placements solides et quasiment définitifs, soit l'occasion de manœuvres spéculatives, faites d'achats et ventes répétés, soit encore un moyen d'accroître utilement leur surface de crédit : trois drapiers qui ne peuvent ou ne veulent régler tout de suite la marchandise qu'ils mettent en magasin obligent spécialement au paiement de cette dette commerciale des domaines ruraux tout récemment acquis. Aussi bien, créances, emprunts, sous de multiples formes, voilà le pain quotidien de cette société : le duc silésien engage jusqu'à sa chancellerie. A la domination politique qu'ils exercent sur la ville et que malgré des soulèvements répétés ils parviennent à maintenir, ce sont encore des avantages de crédit que volontiers demandent les grands bourgeois ; ils se font consentir par la caisse municipale des prêts, sans intérêt, naturellement. Patriciat de marchands d'ailleurs, qui ont garde de délaisser le négoce héréditaire, non, comme ailleurs de rentiers, d'*otiosi*. Et patriciat des plus mobiles. Les départs, aussi bien que l'immigration, en provoquent perpétuellement le renouvellement. L'ouvrage, on le voit, abonde en détails suggestifs, et je passe, bien entendu, un grand nombre d'indications également importantes, notamment de très utiles biographies et généalogies. Mais, quant à reconstruire avec ces traits épars une image un peu complète

1. *Das rote Buch der Stadt Görlitz, 1305-1416*. Leipzig, Weicher, 1929, in-8°, [II]-76 p. ; prix : 4 mk. (*Leipziger rechtswissenschaftliche Studien*, H. 42).

2. *Das Breslauer Patriziat im Mittelalter*. Breslau, Trewendt et Granier, 1929, in-8°, xv-442 p. ; prix : 10 mk. (*Darstellungen und Quellen zur schlesischen Geschichte*, hgg. vom Verein für Geschichte Schlesiens, Bd. 30).

de cette haute bourgeoisie bresloviennne, dans son évolution, je m'y suis essayé de mon mieux, pour mon profit comme pour celui du lecteur. Je n'y ai pas réussi, je l'avoue — pas plus que l'auteur.

Restons à Breslau. Après le film, qui traversait les siècles, voici une photographie, qui ne fixe que l'aspect d'un moment ; mais une photographie, cette fois, d'une rare précision. A l'aide d'un livre d'impôt, de 1403, M. W. MENDEL évalue le chiffre de la population à cette date — 14 à 15.000 âmes — et en analyse la composition¹. La division du travail entre professions est très poussée², sans pourtant que cette bigarrure soit aussi accentuée, à beaucoup près, que dans les grandes villes de l'Ouest, Francfort-sur-le-Mein ou Ypres, par exemple, économiquement plus évoluées ; la situation de Breslau, à cet égard, se rapproche davantage de celle des villes tchèques. Par ailleurs, il n'est point d'industrie véritablement prépondérante ; les métiers du textile ne retiennent que 21 % des artisans, contre 68 % à Ypres, en 1431. C'est que l'on n'exporte guère au loin. Les professions principales sont celles qui travaillent pour le marché local ou régional — alimentation, habillement —, ou bien se vouent aux échanges intérieurs : petits commerçants, taverniers³. Beaucoup de pauvres : près de la moitié des contribuables ne sont pas touchés par l'impôt sur les fortunes. Les artisans, à la différence de ce que Karl Bücher avait constaté à Francfort, appartiennent en majorité à ce quasi-prolétariat. Impossible d'ailleurs d'apprécier l'étendue des grandes fortunes. Maîtres du pouvoir, les riches sont scandaleusement favorisés par le régime fiscal, qu'ils ont établi et maintenu. Gouvernement de classe, pauvreté de l'artisanat expliquent les troubles sociaux du xv^e siècle. Cependant, le grand soulèvement de 1418 fut conduit par les bouchers, en général aisés, et les métiers du drap, qui comptaient parmi les moins pauvres : une fois de plus, on observe que, dans les sociétés où règne une forte inégalité, les indigents absolus ne sont pas les plus capables de révolte. La précieuse étude de structure sociale que M. Mendel vient ainsi de nous donner, éclairée par d'intelligents rapprochements, met en pleine lumière la diversité de ces milieux urbains du Moyen Age, qui, tenus trop longtemps pour uniformes, présentaient, à la vérité, de ville en ville, des contrastes fort tranchés.

* * *

Il faut le redire cette fois-ci encore : au terme de cette longue revue, rien

1. *Breslau zum Beginn des 15. Jahrhunderts. Eine statistische Studie nach dem Steuerbuche von 1403*, in-8°, 29 p. Le travail, écrit en allemand, est l'œuvre d'un savant tchèque. — Dans la bibliographie, je regrette de ne pas voir citer J. CUVELIER, *Le dénombrement des foyers en Brabant*, 2 vol. Bruxelles, 1912 et 1913 (Acad. royale de Belgique. Commission royale d'histoire), dont l'Introduction est de première importance.

2. M. Mendel remarque justement que les listes de corporations ne donnent qu'une idée inexacte de cette division professionnelle.

3. Mais ici un doute : le mot *taberna* doit-il toujours être rendu par taverne ? Le mot semble bien avoir eu parfois, au Moyen Age, le sens général de boutique.

ne serait plus absurde ni plus injuste que de prétendre porter un jugement de valeur sur l'ensemble des travaux qui y ont été recensés et, si nombreux soient-ils, ne forment après tout, dans la production historique de la féconde Allemagne, qu'un fragment isolé. A ce « Bien » ou ce « Passable » tout professoraux, quel sens donner? Divers comme les intelligences, les travaux intellectuels ne sont pas matière à statistiques, d'où puisse se dégager une moyenne. Mais dans les méthodes généralement suivies, dans les directions de pensées, quelques traits communs valent la peine d'être notés.

Dans l'élaboration documentaire d'abord. Depuis quelques années, un procédé d'investigation s'est introduit, non pas nouveau sans doute, mais qui jamais, semble-t-il, n'avait été aussi généralement ni aussi systématiquement appliqué : la critique stylistique. Certes, il n'est point universellement accepté; j'ai eu plus haut l'occasion de signaler que M. von Dungern, par exemple, s'abstenait d'y faire appel. Pour beaucoup de jeunes travailleurs, cependant, son efficacité a pris la valeur d'un dogme. N'a-t-il pas reçu d'ailleurs la sanction suprême, celle des *Monumenta*? Dans d'autres comptes-rendus, ici même ou ailleurs, j'ai déjà cru devoir indiquer quelques doutes¹. Il ne sera pas superflu de prendre, une bonne fois, le problème corps à corps.

La critique stylistique, qui est, par nature, une critique d'attribution, se trouve appliquée tantôt — comme par M. Schramm — à des textes d'ordre littéraire, tantôt, et beaucoup plus souvent, aux documents diplomatiques. Pour simplifier — et parce que, à propos du livre de M. Schramm, je ne pourrais guère que répéter une discussion antérieure² — je me bornerai ici au second cas. Aussi bien le terrain où l'argumentation se trouvera ainsi portée est-il celui où la méthode exerce les plus graves ravages, où ses erreurs aussi apparaissent avec le plus vif éclat. On connaît le principe. Soit deux actes, deux diplômes royaux, par exemple, pris généralement parmi les pièces issues d'une même chancellerie. Si une lecture attentive y révèle quelques tours de phrase ou quelques mots, soit, de part et d'autre, tout à fait pareils (c'est l'hypothèse la plus favorable), soit du moins assez analogues ou jugés tels, la règle du jeu nous oblige à conclure : les deux textes ont eu même rédacteur. Ainsi, le chercheur, de proche en proche pourchassant les similitudes, divers *dictatores* se voient mettre à leur actif chacun toute une série de diplômes. Dans les introductions des grands recueils de textes, sous des sigles alphabétiques — car, bien entendu, l'anonymat de ces faiseurs de chartes ne saurait que rarement être percé — nous les trouverons les uns après les autres, avec un sérieux impayable, minutieusement énumérés. Que dis-je? C'est leur psychologie même qui parfois se découvre à nos yeux étonnés. Du notaire à qui Frédéric Barberousse confia le soin de

1. *Revue historique*, t. CLVIII (1928), p. 113 (à propos d'un livre de M. B. Schmeidler sur Henri IV et son entourage), et *Revue critique d'histoire et de littérature*, janvier 1931, p. 10 (à propos de l'ouvrage de M. Schramm, analysé plus haut, t. CLXIX, p. 639).

2. Dans le compte-rendu de la *Revue critique*, signalé à la note précédente.

mettre en forme le diplôme destiné à commémorer la canonisation de Charlemagne, M. Kneer ne dit-il point — sur la foi (ô candeur!) de son style, réel ou supposé — : « c'était un homme d'une intelligence intimement claire, enclin à s'exprimer sous une forme plastique, un homme indépendant et capable de créations indépendantes, à la hauteur de toutes les circonstances » (p. 30)? Mais laissons ces exagérations juvéniles. Gardons-nous aussi de trop insister sur certaines inadvertances, qui cependant dénoncent déjà, à leur façon, les faiblesses internes de la méthode. Entre autres originalités, le *dictator* de M. Kneer possède, nous dit-on, un goût marqué pour les termes qui expriment l'éclat : témoin, entre autres, dans le diplôme même pour Aix-la-Chapelle, ces quelques mots : « quasi preluoidarum gemmarum splendore choruscat. » Par malheur, cette petite phrase figure dans la partie du texte que M. Kneer lui-même déclare interpolée. Au service des évêques de Bamberg, le notaire B 8, déclare M. Schöffel, a pour caractéristique des formules de promulgation constituées par deux propositions accolées — à moins que ce ne soit, d'aventure, par des tours extrêmement brefs. Inexpérience, dira-t-on peut-être. Le plus souvent, cependant, quel lecteur prendra la peine de passer au crible les rapprochements sur lesquels reposent ces affirmations, présentées à l'ordinaire d'un ton fort tranchant? Le travail de contrôle est long et fastidieux; les brèves notations auxquelles se bornent beaucoup d'introductions aux recueils de sources ne le favorisent guère; je le crains bien, B 8 et ses congénères, si l'on n'y prend garde, feront bientôt figure de personnages de chair et d'os¹.

Mais ce sont les postulats même de la méthode qu'il convient de mettre à nu. Le plus grave sans doute est celui-ci : que chaque homme qui écrit a son style. Rien de plus faux, à n'importe quel temps et dans n'importe quel milieu. Le style de l'homme moyen n'est que reflets. Il ne faut pas un sens littéraire extrêmement fin pour reconnaître une tirade de Racine d'une tirade de Pradon; mais Pradon et Campistron, quel spécialiste fera entre eux, sans se tromper, le partage? Le mot « caput », appliqué à une ville ou à une église, est de ceux que M. Kneer retient comme caractéristiques de son *dictator*; il se retrouve, bien loin d'Aix et de la chancellerie allemande, dans le faux diplôme de Charlemagne pour Saint-Denis! Au surplus, des termes que l'on nous présente comme révélateurs, les trois quarts, pour ne pas dire plus, appartenaient au vocabulaire le plus banal. Mais combien cette thèse de la personnalité stylistique n'est-elle pas plus contestable encore lorsqu'elle s'applique à ce monde des chancelleries, où sans cesse les notaires

1. Lorsque nous possédons les originaux, la comparaison des écritures, à condition d'être pratiquée avec beaucoup de sagacité, à la fois, et de prudence, peut permettre de distinguer les différents scribes. Malheureusement, on le sait, il arrivait souvent que le *dictator* confiât à un autre personnage le soin de mettre au net les actes dont il avait conçu la forme. Cette dualité, toujours possible, prive la critique stylistique d'un moyen de contrôle qui lui eût été fort utile.

se copiaient les uns les autres ou copiaient les ancêtres? On nous parle de « préambules » significatifs; mais qu'était-il de plus naturel que d'emprunter à un collègue ou à un prédécesseur le préambule d'une de ses chartes, parce qu'on le jugeait beau, ou par paresse? Telle *arenga* d'affranchissement, prise à Grégoire le Grand, a traversé ainsi les âges, jusqu'à être traduite en français, au xv^e siècle, par les clercs de Charles VII et, plus librement, par un tabellion de Bourgogne; sous Philippe le Bel, un notaire des bureaux royaux la recommandait à l'imitation de ses camarades, en la notant, à la table du registre : *Bona manumissio*¹. Par ailleurs, chez un auteur assez lettré pour chercher à se corriger ou pour subir des influences esthétiques, dépourvu, d'autre part, de l'originalité du génie, rien de moins immuable que les façons d'écrire. Entre le *Dictator* H 1, qui travailla pour les évêques de Bamberg en 1243 et 1244, et H 6, qui fonctionna de 1249 à 1256, les ressemblances de style, paraît-il, sont si fortes que M. Schöffel, visiblement, a été un moment tenté de ne voir en eux qu'un seul et même clerc. Mais, de cette identification, diverses disparités, en fin de compte, l'ont détourné. Celle-ci surtout : le petit mot *hincinde*, qui était cher au premier, manque tout à fait chez le second. Eh! pourquoi nous arrêter en chemin? Et qui nous empêche d'admettre que, vers 1245, H 1 — lequel ne serait autre que H 6 —, de lui-même ou sur l'avis d'un ami zélé, décida de se débarrasser désormais de ce tic littéraire? Hypothèse pour hypothèse, celle-là en vaut bien une autre. La vérité, c'est que le critère stylistique n'est susceptible de donner des résultats à peu près vraisemblables que dans les cas, infiniment rares, où les similitudes portent non seulement sur des termes exceptionnels — car ceux-là aussi et peut-être surtout sollicitent l'imitation —, mais sur un très grand nombre à la fois de mots de toute sorte, de tours de phrase assez longs et, s'il est possible, d'expressions fautives, qui, moins que les autres, risquent d'être copiées. Encore là même, lorsqu'il s'agit d'actes diplomatiques et du milieu des chancelleries, sera-t-il prudent de ne jamais parler que de vraisemblances. Qui dit critique historique dit à la fois : sur le plan mécanique, critique des coïncidences, en d'autres termes calcul des probabilités; sur le plan humain, analyse psychologique. Mais le calcul des probabilités repose sur la loi des grands nombres, et la psychologie a pour matière l'esprit, qui est chose infiniment mobile et malléable, qui est aussi prompt à suivre les exemples que fécond en ressources. Hors de ces vérités, il n'est, pour le travail scientifique, qu'arbitraire et qu'efforts gaspillés.

Et je rêve d'une contre-épreuve, d'un de ces « tests » professionnels, qui sont aujourd'hui à la mode. Réunissons quelques érudits. Mettons-leur en main pêle-mêle des passages tirés de diverses œuvres, chacune dûment signée (ce ne pourrait guère être que des textes littéraires, des chroniques

¹ Marc BLOCH, *Rois et serfs*, 1920, p. 154; cf. Guillaume DURAND, *Speculum judiciale*, t. IV, c. 8. — VILLON, *Œuvres*, éd. THUASNE, t. II, p. 257. — J. GARNIER et E. CHAMPEAUX, *Chartes de commune et d'affranchissement en Bourgogne*, Introduction, 1918, p. 968.

latines, par exemple), mais dont, bien entendu, nous leur dissimulerons les signatures. Invitons nos « sujets » à faire le tri des morceaux de même origine, à distinguer les uns des autres les différents groupes. S'ils réussissent, ils auront le droit de manier l'arme redoutable de la *Stilkritik*. Échouent-ils, au contraire? ils seront priés de porter ailleurs leur activité. Aussi bien, je n'invente rien : sous forme de jeu mondain, le « test » a déjà droit de cité. Qui ne connaît, joie des soirées un peu lourdes, cet amusant recueil de morceaux choisis anonymes, qui a pour titre le *Copiste indiscret*? On sait de reste à quelles plaisantes erreurs cette gymnastique de l'esprit a coutume de donner lieu. Ne croira-t-on point que par elle quelques bons esprits seraient utilement détournés de la chasse aux *dictatores*?

* * *

Dans l'Europe encore mal remise de la guerre et troublée par tant de crises, les passions du présent parlent haut. En tout pays, il arrive qu'elles se fassent entendre là où leur voix ne devrait point pénétrer : dans les livres de science. Si j'ai cru parfois, dans certains travaux allemands, percevoir un peu trop vivement leur écho, je me garderai bien d'attribuer à tous l'erreur de quelques-uns. Aussi bien, j'en connais les excuses. Mais il faut le dire nettement : l'historien qui se laisse aller à écouter ces Lorelei ne manque pas seulement à la sérénité qui devrait être le privilège des œuvres de pure intelligence ; confondant les temps, c'est sa vision même qu'il risque de brouiller. Il se met en état d'anachronisme, qui est, pour lui, péché mortel. N'est-ce point, par exemple, la faute où glisse M. Emil Franzel lorsque, dans son travail sur le jeune roi Henri, cet érudit, cependant si estimable, imagine que les Allemands ressentaient l'alliance avec la royauté française, recherchée par Frédéric II, comme un obstacle au développement de l'économie nationale? Une opinion commune, fondée sur des considérations d'ordre économique, et sur une notion claire de la *Nationalwirtschaft* : où sommes-nous, dans l'Allemagne des Hohenstaufen ou dans celle de l'après-guerre? Quelle taie, par ailleurs, est tombée sur les yeux, à l'ordinaire si pénétrants, de M. Gradmann pour que, dans le décor architectural où Strasbourg puise son cachet propre, il n'ait rien aperçu de notable qui, dans la suite des temps, se place entre les édifices de la vieille ville libre et les « bâtiments monumentaux » de l'ère des Hohenzollern? Ou bien, en passant devant le château des évêques, et devant les hôtels du Broglie, a-t-il clos ses paupières? « La guerre est un feu qui n'épargne ni les grandes choses ni les petites ; elle dévore pauvre comme riche, innocent comme coupable » : ainsi parlait, en 1657, le maréchal de Grammont, auquel les Nurembergeois, en vain, rappelaient les droits des neutres et des faibles. Propos authentiquement « welches », s'écrie M. Eugen Franz (p. 342). Étaient-ils donc tous de langue romane, les théoriciens militaires qui, au cours des âges, ont vanté, à qui mieux mieux, les bienfaits de la guerre « intégrale »? Quelque opinion

que l'on professe sur la paix de Versailles et les autres traités ses contemporains, je ne vois pas, n'en déplaie à M. von Dungern, quel intérêt pourrait présenter l'introduction, dans le vocabulaire historique, du mot *Diktat*; car, si nous qualifions ainsi toute convention imposée par des vainqueurs, quel est le traité du passé que nous n'appellerons pas de ce nom et faudrait-il désormais que les historiens français parlent du *Diktat* de Francfort ou de celui de Troyes? Enfin, en dépit de toute la déférence qu'inspire la longue et vaillante carrière de M. Paul Kehr, quelques phrases de son *Introduction* aux diplômes de Henri III, parce qu'elles seront lues hors de France comme hors d'Allemagne, semblent appeler impérieusement une mise au point. Le signataire de ce *Bulletin* a quelques bonnes raisons de le savoir, les photographies de pièces d'archives, rassemblées par Harry Bresslau pour servir à ses recherches diplomatiques et déposées par lui à l'Université de Strasbourg, lui furent, au début de 1919, sur sa très courtoise demande et dès qu'il fut possible, soigneusement renvoyées. Le contraire eût été odieux. Mais par quel goût de la calomnie gratuite se plaire à insinuer que les dossiers relatifs aux *Monumenta*, si d'aventure ils avaient été confiés par le même savant à la même institution, auraient manqué à être traités avec un égal respect? Nous n'avons, que je sache, brûlé aucune bibliothèque.

La liste même des ouvrages qui viennent d'être analysés est éloquente. Leur nombre témoigne de l'effort le plus courageux et le mieux soutenu. Oserai-je le dire? Par moments, on a l'impression que l'admirable organisation qui, chez nos voisins de l'Est, permet à tant d'érudits de produire et de se faire imprimer, est presque trop parfaite. Quelques travaux de débutants auraient pu sans inconvénient pour la science demeurer en portefeuille; d'autres ouvrages auraient certainement gagné ou à être plus longuement médités ou, surtout, à se trouver obligés à plus de concision. N'insistons pas. Les rudes contraintes que les difficultés de publication imposent aux érudits d'autres pays, si elles ont parfois leurs avantages, offrent, pour nos études, encore beaucoup plus de dangers. Sur une association comme la « Société pour l'histoire de la Hanse » — une des plus vivantes de l'Allemagne, une de celles qui savent le mieux servir, tour à tour et les besoins des érudits et ceux d'un public plus large, amené par elle à l'histoire — il n'y aura pour nous, lorsque cela sera possible, qu'à prendre modèle. C'est en tout sens que l'Allemagne scrute son passé; mais quelques directions de recherches préférées se marquent aisément. On en trouvera déjà quelques-unes notées dans les précédents *Bulletins*. Si cette fois les études sur les établissements humains, de même que sur la vie rurale, se trouvent presque totalement absentes, c'est là, il faut l'espérer, un pur hasard. L'histoire du commerce, celle du précapitalisme, l'histoire urbaine surtout, ont, en revanche, donné une riche moisson. Exemple, là encore, qu'il serait temps d'imiter.

Marc BLOCH.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Adolf SCHULTEN. *Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen. II : Die Stadt Numantia.* (Mit Beiträgen von H. DRAGENDORFF, U. KHARSTEDT, C. KOENEN (+), A. LAMMERER, R. PAULSEN, H. PRAESENT.) Munich, F. Brückmann, 1931. In-4°, xvi-284 pages, avec 63 coupes archéologiques, 83 vues et 62 planches hors textes d'objets mobiliers. Plus un *Atlas* in-fol. de 15 plans et 1 carte.

Ce nouveau volume, avec lequel s'achève le monumental ouvrage consacré par M. A. Schulten à l'histoire de Numance, ne le cède en rien comme intérêt aux trois livres qui l'ont précédé. Alors que le tome I traitait de l'histoire des Celtibères et de leur lutte acharnée contre Rome, le tome III du siège de la ville par Scipion Émilien (134-133 av. J.-C.) et des travaux d'investissement, le tome IV des cinq camps romains de Renieblas (voir *Rev. histor.*, t. CLVII, 1928, p. 371-373; t. CLXV, 1930, p. 353-354), le tome II, qui paraît le dernier, est consacré à l'étude de la ville ibérique dont les ruines avaient été recouvertes par la cité romaine.

Si le souvenir même de l'emplacement de Numance, au Cerro de la Muela, sur la colline qui domine le village moderne de Garray, fut pendant longtemps oublié, l'héroïque cité celtibère figure cependant à sa place exacte sur une carte du xv^e siècle. Cervantès, au xvii^e siècle, ne l'a pas ignorée. Au xix^e siècle, de 1861 à 1867, plusieurs campagnes de fouilles avaient amené la découverte d'une ville romaine, mais aucune trace de la cité ibérique n'avait été mise au jour. Cependant, en 1883, un décret classait comme *Monumento nacional* le site de la Muela de Garray.

C'est en 1902 que M. Schulten vint pour la première fois à Garray. En 1905, les *Abhandlungen der Goettinger Gesellschaft der Wissenschaften* (philol.-hist. Klasse) publiaient sa première étude : *Numantia*. La comparaison du texte d'Appien avec ses propres recherches topographiques lui permettait d'affirmer que la Numance celtibère se trouvait sur le cerro de Garray. Les fouilles qu'il entreprenait la même année, grâce à une modeste subvention de l'Académie de Goettingue, allaient prouver l'exactitude de ses déductions. Cette campagne, faite avec l'assistance de feu C. Koenen, devait être la seule qu'il conduisit dans les ruines de la ville. Pour des raisons faciles à comprendre, le gouvernement espagnol se réserva le droit de poursuivre le déblaiement de ce site national. Je veux bien que les fouilles faites à partir de 1906 par les soins d'une Commission espagnole prêtent à quelque critique, qu'elles n'aient pas toujours été poursuivies avec l'impeccable méthode du savant Allemand et de ses collaborateurs, mais est-ce bien nécessaire de les assimiler « à une seconde destruction de Numance, pire que celle de Scipion » ? Il est

1. Page 24 : « So bedeuten denn die spanische Ausgrabungen eine zweite Zerstörung von

vrai, d'autre part, que l'auteur rend hommage à la bonne grâce avec laquelle ses confrères espagnols l'ont autorisé à faire état de leurs propres trouvailles. Une pareille courtoisie n'étonnera pas ceux qui ont travaillé en Espagne et qui gardent le souvenir reconnaissant de l'aimable libéralité avec laquelle conservateurs et collectionneurs mettent leurs richesses à la disposition de l'étranger qui s'intéresse à leur histoire nationale.

Avant d'aborder la description de la ville celtibère, M. Schulten brosse un tableau du pays numantin, âpre et sauvage, dont la sierra forme la toile de fond. C'est dans ce cadre austère qu'à 1,400 mètres d'altitude, sur une hauteur au sommet arasé en plateau, se dressent les ruines, au-dessus d'une plaine arrosée à l'ouest par le Duero, à l'est par le Mardancho, qui, à ses pieds, viennent mêler leurs eaux. Terre rude, peu fertile, plateaux rocailleux et nus, où souffle la bise, au climat brûlant en été, glacial en hiver, qui a façonné les populations à son image. Toute cette introduction géographique et ethnographique, où perce le souci constant de chercher une explication du passé par le présent, n'est pas la partie la moins originale de ce livre.

La plus ancienne mention de Numance apparaît, en 195 av. J.-C., à l'occasion du passage de Scipion dans ses murs. L'importance stratégique du Cerro de la Muela explique son occupation dès les premiers temps de la civilisation des métaux. Le site, au nom peut-être ligure, est tenu par une population qui y a laissé quelques tessons de céramique. Plus tard, un village posthallstattien, que recouvrent directement les couches ibériques, était probablement habité par des Celtes. C'est également à eux que M. Schulten attribue la construction des trois enceintes concentriques en terre, étagées sur les pentes et au rebord du plateau. Très justement s'impose à l'esprit la comparaison de la haute ville sur le plateau, des terrasses sur les pentes, et de la basse ville au pied de la colline avec d'autres établissements celtiques analogues de la Grande-Bretagne ou du Portugal.

L'occupation des Celtes succède celle des Ibères ; mais il est difficile de fixer une date précise pour la fondation de la nouvelle cité. Un *terminus post quem* est cependant possible à établir d'après le classement des céramiques qui appartiennent aux séries phocéennes des VII^e-VI^e siècles ou halstattiennes du VI^e. D'autre part, on sait que les Celtes, en 500, tenaient les hautes plaines de Castille, sur lesquelles les Ibères s'installèrent seulement cent ans plus tard. Contrairement à l'opinion émise par M. Bosch Gimpera, qui place la fondation en 250, M. Schulten propose la date plus séduisante de 350-300 avant notre ère.

En ce qui concerne la formation de cette nouvelle agglomération, l'auteur (p. 66-67) a mis en lumière un fait particulièrement intéressant : la ville celtibère aurait été bâtie d'un seul coup sur un plan préconçu, telle une colonie grecque ou romaine. Une pareille constatation est importante pour l'histoire de l'organisation sociale des Celtibères. Elle prouve la concentration sous une seule autorité de plusieurs tribus. Je reconnaitrais volontiers dans ce fait l'influence de l'élément celtique, qui, s'il n'a plus la supériorité du nombre dans les nouvelles formations, paraît y avoir joué continuellement un rôle prépondérant, un rôle de chefs.

Numance n'était pas seulement constituée par les ruines explorées sur le Cerro

Numantia und diese Zerstörung ist schlimmer als die Scipionische, die noch bedeutenden Resten ubrigelassen hat. »

de la Muela. Elle étendait ses possessions dans la plaine voisine où s'était constitué un territoire numantin de treize kilomètres de longueur sur dix de largeur et qui peut-être englobait encore une partie de la zone montagneuse voisine. Une pareille conclusion semble logique, si l'on se rappelle que Numance mit en ligne huit mille guerriers en 143 avant J.-C. Forteresse et refuge des Arévaques, la ville, à un certain moment de son histoire, fait figure de capitale : en 153, elle fut la place d'armes où se réunirent vingt mille combattants.

C'est à cette époque que Numance semble avoir atteint son plus grand développement, environ 4,400 mq. Les deux rivières et le rebord de la plaine forment les limites de l'agglomération. Mais celle-ci n'est pas entièrement construite. La minutie avec laquelle ont été conduites les fouilles de M. Schulten permet de reconstituer l'histoire topographique de la cité. Nous voyons que la vraie ville s'étend sur le plateau où, à l'abri d'un rempart de pierre, se dressent environ quinze cents maisons. Avant les luttes contre Rome, le pays a dû connaître une assez longue période de tranquillité ; c'est alors que les maisons des faubourgs grimpent sur les pentes, se collent au rempart qui, sur quelques points, disparaît pour faciliter les communications entre haute et basse ville. Les faubourgs sont ouverts ; aussi, lorsque le temps des luttes arriva, fallut-il créer de nouvelles défenses échelonnées du côté de la plaine, puis élever des tours à Saledilla.

Dans la ville haute, la partie méridionale est occupée par un quartier à plan annulaire (*Ringquartier*), limité au sud par le rempart, au nord par une rue circulaire. Les maisons à murs latéraux mitoyens s'adossent directement à l'enceinte, la façade ouvrant sur la voie. C'est là une disposition que l'on retrouve dans nombre de bourgs ibériques, à El Vilaro de Olius, près de Solsona, par exemple. En arrière de ce quartier, le plan en damier prédomine les maisons groupées sur deux rangées adossées dans chaque îlot. Ce plan, qui, par sa régularité générale, diffère de celui des autres établissements ibériques, contraste étrangement avec la rudesse des constructions. Les Numantins ne savaient pas bâtir, c'est là un fait indiscutable. Toutes les habitations reproduisent à peu près exactement les mêmes dispositions : un rectangle de douze mètres de long sur trois de large est divisé, sur le sens de la longueur, en trois pièces obscures et mal aérées, car elles ne pouvaient prendre jour que par la porte ouverte sur la rue. La détermination des locaux reste encore hypothétique. L'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'une cuisine avec foyer, flanquée de deux pièces, celle du fond ayant pu servir de magasin ou de chambre, celle de l'entrée, à usage de bûcher (?), comportait une cave en sous-sol, dans laquelle on descendait par une trappe et une échelle. M. Schulten (fig. 60 et 62) publie à titre de comparaison le plan et l'élévation d'une maison moderne de Tardecillas, près de Numance. Il faut bien reconnaître que le mode de construction est resté le même dans la région depuis deux mille ans. Les édifices publics, de même que les nécropoles, sont encore inconnus.

De tous les objets recueillis, seule la céramique peinte, bien connue par de nombreuses publications, offre une réelle originalité. Dans ces scènes de guerre, de chasse, de danse ou de sacrifice, je retrouve volontiers cette impuissance à rendre la forme vivante qui est une des caractéristiques de l'art des Celtes. Ces chevaux ou ces personnages d'un dessin rudimentaire sont avant tout des décors. Bien loin de croire à un barbouillage enfantin, je serais tenté de reconnaître dans ces animaux décomposés en motifs héraldiques (pl. 23-24), dans ces cous et têtes de

chevaux, où s'amorcent des spirales, aussi bien que dans le personnage à tête de cheval de la planche 24, des essais, maladroits il est vrai, où l'on retrouve quelques chose de ce goût outrancier de la décoration, cher aux artisans celtiques. Cette céramique constitue une classe à part dans la grande série de la céramique ibérique et ces manifestations restent localisées dans la région numantine. C'est un témoignage de plus à ajouter à ceux qui laissent entrevoir le rôle prépondérant joué par les Celtes dans les formations celtibères.

Avec ce dernier volume, si riche de constatations et si fertile en suggestions, M. Schulten a fait œuvre durable. Sa monographie de Numance est un exemple précieux des résultats auxquels peuvent prétendre des fouilles, méthodiquement conduites, soumises à une surveillance de tous les instants et dans lesquelles le moindre détail, qui, dans l'avenir, peut prendre une importance capitale, n'a pas été négligé.

Raymond LANTIER.

I. — Hugo OBERMAIER et Herbert KÜHN. *Buschmannkunst. Felsmalereien aus Südwest-Afrika, nach den Aufnahmen von Reinhardt MAACK*. Berlin, Brandussche Verlagsbuchhandlung, 1930. Un vol. in-fol., 63 pages avec 39 planches polychromes et 10 figures. Prix : 450 fr.

II. — Baron de Loë. *Musées royaux d'art et d'histoire. Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné. II : Les âges du métal*. Bruxelles, Vromant et C^{ie}, 1931. Un vol. in-8°, 270 pages avec 129 figures et planches.

I. — Les peintures rupestres, si excellemment reproduites dans le présent volume, ont été relevées sur les territoires de l'ancienne Afrique allemande du Sud-Ouest (pays des Damara et des Namara). Elles sont l'œuvre des Bushmen, même pour les plus récentes (fin du XVIII^e siècle). Une certaine chronologie peut être déduite de la présence sur quelques-uns de ces tableaux d'un animal caractéristique, telle la chèvre angora introduite seulement en 1689 dans l'Afrique du Sud. Cet art, qui eut des fortunes assez diverses, a pénétré tardivement dans l'Afrique méridionale. Il y a été apporté à une période qui correspond à notre Paléolithique supérieur, avec la civilisation dite de Wilton, par des groupes de Bushmen descendus du Nord. Ces nouveaux venus se sont alors mêlés avec les représentants de la civilisation antérieure de Smithfield (cf. Burkitt, *South Africa's Past in Stone and Paint*; compte-rendu dans *Rev. histor.*, t. CLXV, 1930, p. 343).

Les manifestations picturales de ce groupe bushmen diffèrent de celles relevées sur les roches peintes de la Rhodésie méridionale et de l'État d'Orange. La perspective et le raccourci sont absents de ces images purement naturalistes, dont les figures, sans modelé, monochromes ou polychromes, sont exclusivement traitées en vue de l'effet total. Ce qui domine dans cet art, c'est le souci de la composition ; mais, quelle que soit la valeur de ces tableaux, le mouvement en reste toujours comme figé.

Des peintures bushmen ont été également découvertes en d'autres points de l'Afrique : région du Tanganyika, près de Kaisana ; à Kisiba, au voisinage du lac Victoria ; dans la région nilotique, sur la côte de Nubie ; à l'oasis d'Ouénat ; dans la grotte d'In-Ezzan ; dans la vallée de Telizzharen.

Ce serait une erreur de critique que d'attribuer ces représentations à un même groupe de populations ou à des peuples plus ou moins apparentés, qui, à une certaine époque, auraient occupé ces territoires avant de gagner l'Afrique méridionale. On ne saurait non plus chercher des rapports ethniques entre les Bushmen et les peuples du Paléolithique supérieur, alors établis dans la Péninsule ibérique et dont les peintures rupestres ne sont pas sans présenter des analogies avec celles de l'Afrique du Sud. M. Obermaier (p. 43-44) a justement insisté sur l'inanité des recherches tendant à démontrer que les figurations de l'art paléolithique européen ont une valeur anthropologique. Les ressemblances qui se manifestent entre ces deux groupes artistiques, si éloignés dans l'espace et parfois même dans le temps, ne sont pas la conséquence de parentés ethniques, mais bien d'un état social, de moyens d'existence qui entraînent des façons semblables de penser et de sentir.

Cet art, qui vient seulement de mourir au siècle dernier, ne se laisse cependant pas facilement interpréter. Si des scènes de danses masquées se rapportent à des cérémonies magiques, certaines représentations, telle celle de la grotte Jochmann (pl. 39), restent encore assez mystérieuses.

II. — De même que le tome I du *Catalogue descriptif*, consacré aux âges de la Pierre, le tome II, qui traite des âges du Bronze et du Fer, constitue la meilleure des introductions à l'étude des civilisations primitives de la Belgique. S'il était encore nécessaire de disputer sur l'existence d'un âge du Bronze belge, la première partie de cet inventaire suffirait à l'affirmer. Cachettes de marchands et de fondeurs ambulants, foyers et fonds de cabanes, palafittes (Mariasteen, à Afsné), tombelles et cimetières à tombes plates témoignent de la densité de l'occupation du sol à cette époque. Les tombelles de la Campine, dont l'aire de dispersion s'étend bien au delà de la frontière, dans le Brabant septentrional et le Limbourg hollandais, ont fourni des mobiliers funéraires et en particulier des céramiques à décor ongulé ou ornées de sillons horizontaux rappelant les urnes découvertes en Rhénanie. Le cimetière de Noville-sur-Méhaigne (Brabant) est un bon exemple des champs d'urnes. Il a donné des perles d'ambre et une fusaiole à bords crénelés très caractéristiques. Ses vases à pâte grossière et décor rudimentaire contrastent avec les riches ornements en champlévé des urnes du cimetière de Luiksgestel (Brabant septentrional), dont les tombelles forment une petite chaîne de dunes s'étendant sur six cents mètres de longueur du nord-nord-est au sud-sud-ouest. La grotte sépulcrale du Trou del Heuve, à Sinsin (Namur), qui appartient à la fin du Bronze, garde le souvenir de coutumes funéraires très anciennes remontant au Néolithique. Parmi les objets décrits, il faut signaler le croissant d'or découvert à Fauvillers (Luxembourg) semblable aux *lunulae* irlandaises.

Les vestiges d'établissements de l'âge du Fer sont nombreux en Belgique. Le musée de Bruxelles conserve les mobiliers de quelques-uns d'entre eux, particulièrement intéressants. A la Panne, entre cette localité et Bray-Dunes, sur le fond ancien de sables flandriens, reposent les restes de foyers et de sépultures. Les foyers qui ont servi à la cuisson des poteries ont fourni de curieuses pièces en terre cuite, cales de vases à corps cylindriques ou parallélépipédiques, utilisées lors des opérations de cuisson. Au Neckerspoel, à Malines, la découverte d'une palafitte prouve que ce mode d'habitat était encore en usage à l'époque de la Tène sur les bords de la Dyle. On trouvera également dans les collections les maquettes des

principaux *oppida*, Hastedom près de Saint-Servais (Namur) et Titelberg, qui appartiennent à la Tène III, du refuge fortifié de Montauban, à Buzenol (Luxembourg), qui fut remanié à l'époque romaine, lors des premières invasions franques, puis au Moyen Age.

Parmi les mobiliers funéraires provenant des cimetières halstattiens et de la Tène, la tombe d'Eygenbilsen (Limbourg) et le cimetière de Leval-Traheignies (Hainaut) renfermaient des objets de premier ordre pour l'étude de l'art celtique. C'est d'abord, provenant de la première sépulture, un très beau bandeau d'or estampé dont le décor est emprunté aux éléments dissociés de la palmette. Une ciste en bronze à cordons accompagnait deux oenochés de même métal d'origine italique. D'un style plus tourmenté est l'un des deux torques d'or, découverts à Frasnes-lez-Buissenal (Hainaut), dans une cachette. La pièce est ornée au repoussé de motifs décoratifs en S, dont les enroulements compliqués donnent naissance à une figure étonnamment stylisée d'animal fantastique. Cette tête est à rapprocher de celle qui orne l'esse d'essieu en fer, masque d'animal à gros yeux saillants et sourcils touffus en bronze rehaussé d'émail, recueilli dans le cimetière de Leval-Traheignies, en même temps que des ornements de harnais en bronze émaillé. Le musée conserve encore une petite statuette d'homme ithyphallique, découverte à Haulchin (Hainaut) et qui s'apparente aux figurines de même style provenant de l'Europe centrale.

Ces trop courts extraits suffisent à prouver l'importance des collections protohistoriques du musée de Bruxelles. En publiant avec autant de soin que de méthode le catalogue relatif à la Belgique ancienne, le baron de Loë, qui, pendant longtemps, fut à la tête de ce département qu'il contribua puissamment à enrichir, mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'archéologie de l'Europe au temps des Barbares.

RAYMOND LANTIER.

Elmer G. SUHR. *Sculptured portraits of Greek Statesmen, with a special study of Alexander the Great* (The Johns Hopkins University Studies in Archaeology, n° 13). Baltimore, The Johns Hopkins Press; Londres, Humphrey Milford, et Oxford, University Press, 1931. 1 vol. in-8°, xxi-189 pages, avec 23 planches hors texte. Prix : \$ 4,50.

Les monuments étudiés dans cet ouvrage se répartissent en trois périodes : une première section comprend les portraits d'hommes d'État depuis le Charès des Branchides, seigneur de Teichioussa, jusqu'à Démosthène, dont l'effigie, consacrée en 280 par un bronze de Polyeuctos, compte une trentaine de représentations ; la section II a pour objet Alexandre le Grand et la section III les souverains de l'époque hellénistique, Lagides, Séleucides, Attalides, Antigonides.

En ce qui touche le conquérant macédonien, M. Suhr, un des élèves préférés de David M. Robinson, a vu sa tâche facilitée, non seulement par le maître sous la direction duquel il s'est attaqué à une question difficile, mais par de nombreux précurseurs. Un d'eux, Charles de Ujfalvy, réunissait et commentait, en 1902, sur *Le type physique d'Alexandre le Grand*, plus de soixante-dix portraits du héros,

empruntés aux spécimens les plus divers, statues, bustes et reliefs, figurines en bronze ou en terre cuite, monnaies et médailles, camées, gemmes, mosaïques.

Par malheur, c'est là une richesse factice. Rien de plus incertain que la plupart de ces attributions. La méthode, pour les établir, consiste à extraire des textes littéraires les données iconographiques essentielles, comme par exemple le caractère « mâle et léonin » du visage, le « regard humide et noyé des yeux », l'inclinaison du cou sur l'épaule gauche, et à déterminer par comparaison les pièces qui offrent ces traits spécifiques. M. Suhr a fait ce double travail avec un soin diligent. Malgré tout, parmi tant de morceaux, on n'en voit guère qui nous restituent, avec un accent de réalité probante, la physionomie du modèle.

Une des représentations auxquelles on réserve la place d'honneur, parce qu'elle serait la copie d'un original de Lysippe, est le buste, en forme d'hermès, dont le chevalier Azara fit don à Bonaparte et qui appartient au musée du Louvre. Pour maints archéologues (cf. Ujfalvy, p. 78-80, et Suhr, ch. VII), l'hermès Azara, dérivé du sculpteur de cour qui aurait eu, avec Apelle et Pyrgotèle, le monopole des effigies d'Alexandre, est le portrait le plus authentique que nous possédions du roi. Une inscription grecque, gravée sur la base, justifierait l'affirmation. Mais de quand date cette mention suspecte? Qui en a orné le marbre et dans quel dessein? Mieux vaut la tenir pour non avenue et considérer la tête en elle-même. Or, véritablement, cette image lugubre et avachie évoque aussi mal que possible la flamme débordante de celui dont on lui prête le nom. Je n'admets point cette surprenante transformation du nouvel Achille en Chevalier de la Triste Figure¹.

Somme toute, dans cette galerie où voisinent les échantillons les plus dissemblables, l'Alexandre de la mosaïque de Pompéi et l'Alexandre du sarcophage de Sidon, l'Alexandre capitolin de Rome et l'Alexandre du musée de Boston, l'Alexandre Rondanini de la glyptothèque de Munich et l'Alexandre du château d'Erbach, l'Alexandre du British Museum et celui des Uffizi, l'Alexandre Nelidow et l'Alexandre de la collection Barraco, les Alexandres de Priène, de Magnésie du Sipyle et de Pergame, ce sont encore les monnaies de Lysimaque qui nous conservent avec le plus de vigueur les particularités typiques signalées par les auteurs et notamment le célèbre masque léonin².

Georges RADET.

LYNA (J.). *Aperçu historique sur les origines urbaines dans le comté de Loos et subsidiairement dans la vallée de la Meuse*. Tongres, impr. G. Michiels-Broeders, 1931. In-8°, 104 pages.

Vers l'an mille, la vallée de la Meuse était le siège d'un commerce international

1. Charles Picard (*La sculpture antique*; t. II : *De Phidias à l'ère byzantine*, p. 173) a bien raison de formuler des doutes, en dépit de Maurice Barrès, pour qui l'hermès Azara représenterait Alexandre, « quand déjà toute grâce et toute jeunesse l'ont quitté, pour faire place à la terrifiante gravité du jeune vainqueur rassasié et peut-être désabusé » (*Revue des Deux Mondes* du 15 février 1923, p. 737). O littérature, de quelles fantaisies ne charges-tu point ton prône?

2. Sur tous ces problèmes de ressemblance et d'appartenance que M. Suhr a fort utilement remis à l'ordre du jour, on aimerait savoir ce que pense le meilleur connaisseur en matière d'iconographie : M. Frederik Poulsen.

existant depuis Pépin le Bref et dont les abbayes formaient les centres. L'industrie avait atteint également un degré fort développé. Le seigneur avait à sa disposition des artisans et des marchands portant le nom générique de *servientes*, un marché et un système de poids et mesures. Ces centres domaniaux ont donc eu une action économique. Mais leur développement ne se fit réellement que par l'apparition des villes. Elles furent créées à l'ombre des villages ou au pied des châteaux forts. Dans la *villa* centrale servant à l'exploitation des domaines et au commerce de l'excédent de production, l'industrie et le négoce rompirent rapidement le cadre d'une économie domestique sans issue ; finalement, la ville se substitua au domaine. En réalité, l'activité urbaine continua simplement celle du centre et son unité ne fit que remplacer la sienne : il y eut, non pas une naissance, mais un développement économique urbain. Dès avant la formation des villes, la vie économique, concentrée autour des abbayes, était assez active pour qu'il fût nécessaire de la protéger par une enceinte domaniale, moins indispensable quand il s'agissait d'un château fort. Les *servientes*, qui habitaient essentiellement ces points domaniaux, étaient des serviteurs au service immédiat de ce seigneur, travaillant pour son compte et vivant à ses frais, jouissant de la franchise judiciaire. L'activité du centre économique et celle d'une ville fraîchement émancipée présentent un parallélisme singulier et, si cependant dans un domaine central tout se fait pour le compte du seigneur, l'activité, aussi diverse que méthodique, qui s'y déroule éveille essentiellement l'idée d'une organisation urbaine : ces *servientes* créent l'industrie urbaine. La *familia* d'une abbaye, comme la ville au lendemain de sa création, est également affranchie de la cour de justice d'origine franque ; les serfs ou les bourgeois comparaissent de part et d'autre devant leurs pairs. La ville, munie d'une enceinte, est le *burgus* ; le *burgensis* est le défenseur du burg, le successeur du *serviens* astreint au service de la forteresse. C'est un mot d'origine domaniale, comme l'est le terme *villa*, qui désigne un domaine. Les villes sont le développement des *villae*, au milieu desquelles s'élevaient les bâtiments des centres domaniaux. Les bourgeois sont les descendants des *servientes* et non des marchands libres. En effet, les chartes d'affranchissement ont été concédées à une population servile ; les tribunaux scabinaux constituent l'extension de l'autorité de l'ancien *villicus* et furent formés à l'exemple des cours des pairs ; le droit urbain n'était un droit territorial que comme droit criminel, mais le droit civil, issu du droit domanial, devint le droit urbain local ; enfin, l'économie naissante se réclame d'une longue tradition locale encore. La naissance des villes fut donc le résultat d'un travail continu de préparation commençant à la période carolingienne. Ce sont les centres domaniaux qui ont fait naître insensiblement une activité économique, dont la bourgeoisie s'empara plus tard. La population remplit alors un rôle militaire essentiel et le facteur géographique devint d'une importance primordiale. Finalement, la question de l'origine des villes du comté de Loos ne peut être tranchée que si l'on écarte « résolument » la théorie [de M. Pirenne], qui veut résoudre tout le problème par une formule, la renaissance du commerce et de l'industrie vers l'an mille. Au contraire, l'appoint dans le développement urbain de l'élément étranger fut imperceptible et, suivant l'expression de M. Des Marez, les villes se sont formées sous l'effet de leur dynamisme interne.

Cette étude comprend, en somme, deux parties. L'une d'abord est destructive. M. Lyna, nous venons de le dire, prétend expressément que la théorie de l'origine marchande des villes n'est pas applicable aux localités qu'il étudie, mais la chose

est entendue d'avance et le critique paraît en réalité enfoncer une porte ouverte. Ce système, dans la pensée de son auteur, vaut pour les métropoles commerciales de la Flandre, de la Provence et de l'Italie septentrionale, qui sont des centres de premier plan, et n'a jamais été établi à l'aide des centres de troisième catégorie que considère M. Lyna. Celui-ci cherche ensuite à édifier un système, qui est la résurrection de la théorie du droit domanial, démolie par von Below et qui paraissait bien être définitivement morte. Nous avons essayé de le résumer, mais nous ne sommes nullement certain d'y être parvenu. L'étude, sans être dépourvue de recherches, ne nous semble pas suffisamment présenter de rigueur, de suite et de développement; elle manque de construction et de logique, si bien que le plan disparaît et s'évanouit en quelque sorte, quand on essaie de le saisir ou de le suivre, et, finalement, d'analyser le travail. C'est ainsi qu'on n'arrive même pas à se représenter d'une façon précise le point déterminé de la fondation des villes, qui est pourtant la question fondamentale. Où sont, que sont ces villes? La question se trouve partout et n'est exposée nulle part. Le système de M. Lyna paraît cependant pouvoir se résumer ainsi : la révolution économique des x^e - xi^e siècles, en réalité, n'a pas eu lieu, toujours les *villae* abbatiales montrèrent une activité économique qui ne fit que croître; l'adjonction consécutive d'une ville fortifiée accéléra simplement ce développement; bref, les choses ne se transformèrent pas sous l'action de causes externes, mais d'elles-mêmes. C'est en somme la théorie de la génération spontanée appliquée à l'histoire. Lorsque le créateur du nouveau système du « dynamisme interne » l'aura scientifiquement établi, nous verrons à l'apprécier, à nous y rallier, ou à nous en écarter; jusqu'à présent, malgré son intérêt éventuel, nous ne pouvons que nous borner à dire que son système n'est, lui aussi, qu'une simple formule. Nous ne prétendons pas, encore une fois, que la théorie marchande soit directement applicable aux petites villes du comté de Loos : il resterait cependant à se demander si leur développement ne fut pas précisément la résultante de la révolution économique des x^e - xi^e siècles, qui forma d'une façon immédiate les grandes métropoles et qui, rejaillissant sur ces agglomérations secondaires, les transforma graduellement par répercussion. C'est au fond, si nous comprenons bien, ce que paraît dire l'auteur lui-même : « Dans le centre domanial, tout fut réglementé par la civilisation urbaine. L'évolution dans les immunités ecclésiastiques a été nécessairement influencée par le mouvement urbain mosan » (p. 80). En tout cas, si M. Lyna veut prouver son système, nous nous permettrons de dire qu'il serait nécessaire qu'il en améliorât l'exposé, car, tel qu'il se présente actuellement, il ne se tient pas suffisamment¹.

Georges ESPINAS.

1. Depuis que ce compte-rendu a été rédigé, le créateur de ce système, M. Des Marez, est très malheureusement mort, on le sait. On trouvera une esquisse de sa théorie dans *Les « Civitates » de la Belgique seconde et le début du mouvement urbain* [rapport sur un mémoire] (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, Classe des lettres, etc. Bruxelles, 1929), et dans *De la phase préconstitutionnelle dans la formation des villes belges* (Fédération archéologique et historique de Belgique. Congrès d'Anvers, 1930. *Annales*, fasc. I, p. 76-78. Anvers, 1930) [résumé d'une communication].

Eugene H. BYRNE, professor of history in the University of Wisconsin. *Genoese Shipping in the twelfth and thirteenth Centuries*. The Mediaeval Academy of America, Cambridge, Massachusetts, 1930. In-8°, 159 pages.

Comme son titre l'indique, l'ouvrage de M. Byrne n'est pas une histoire synthétique du commerce maritime de Gênes aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, mais simplement une description des instruments et du mécanisme de la navigation (types et coût des vaisseaux. Régime de la propriété maritime. Règles générales qui présidaient à la rédaction des contrats d'affrètement ; leurs variations selon la destination des voyages, la composition des cargaisons, etc...). La matière en a été extraite des inappréciables archives notariales de Gênes, déjà utilisées en partie par de nombreux historiens, Jal, Belgrano, Desimoni, Ferretto, La Roncière, Ashburner, pour des objets voisins de celui que M. Byrne s'est proposé, mais dépouillées par lui systématiquement. On lui en saura un gré d'autant plus vif que, si de nouvelles relations nouées avec le Levant et en particulier le transport des pèlerins ou des croisés imprimèrent une vigoureuse impulsion au trafic méditerranéen aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, on connaît néanmoins assez mal les principes juridico-économiques qui régissaient les rapports entre armateurs et marchands et l'organisation pratique de la navigation commerciale. Les archives de Gênes combrent à cet égard bien des lacunes.

Pourtant on passera rapidement sur les pages consacrées par M. Byrne à la description et au coût des navires, galères qui assuraient le cabotage entre Gênes et la Sicile, les ports français ou Barcelone, voiliers plus spécialement affectés au trafic d'outre-mer : en effet, le tonnage et le prix de la construction (celui-ci particulièrement élevé dans les septième et huitième croisades, où saint Louis fut écorché) varient entre des limites trop élastiques pour qu'il soit possible de formuler des règles générales. D'un autre côté, les contrats ne stipulant pas le port total, mais seulement la partie effectivement frétée d'un navire et ne mentionnant ni son âge ni son état de conservation, il faut utiliser avec prudence les renseignements qu'ils fournissent. Sous ces réserves, M. Byrne évalue à cinq ou six cents tonneaux le port d'un gros vaisseau génois, au milieu du ^{xiii}^e siècle, et à deux mille cinq cents ou trois mille livres tournois le capital engagé dans sa coque, son gréement et son armement : chiffres, en somme, fort élevés eu égard à ceux de la navigation du Ponant.

Les chapitres où M. Byrne traite de la propriété maritime et des conditions des affrètements éclairent, au contraire, d'une vive lumière la physionomie du commerce de Gênes et les caractères saillants de son évolution.

Au milieu du ^{xii}^e siècle, la majeure partie de la flotte génoise appartenait encore à des armateurs isolés, personnages de faibles moyens, capitaines en même temps que propriétaires et distincts de la classe des marchands ; quelques-uns de ceux-ci seulement, le riche juif Salomon de Salerne, un Castagna, un Bisaccia, possédaient des navires et les faisaient valoir dans le trafic d'outre-mer. Mais, à mesure que ce trafic se développa sous l'impulsion des croisades, des Génois toujours plus nombreux, les marchands en tête, des hommes et des femmes de l'aristocratie ou de la bourgeoisie voulurent participer aux bénéfices des transports maritimes : comme les dépenses croissantes de la construction et des armements excédaient les ressources d'un particulier et que les risques de mer restaient considérables, la propriété des navires se fractionna en un certain nombre de « loca » ou parts, variable

selon l'effectif des matelots, c'est-à-dire pratiquement selon le tonnage (seize au moins, soixante-dix au plus, d'après les archives dépouillées par M. Byrne). On acheta, on vendit, on plaça, on hypothéqua ces parts comme n'importe quelle autre propriété. En émettant les chances de perte, ce système rassura les capitaux, les draina vers les entreprises maritimes, dont il fut un adjuvant merveilleux ; il demeura le caractère dominant du commerce de Gênes jusque dans les dernières décades du XIII^e siècle. Les « loca » disparurent alors progressivement, concentrées, absorbées par les grosses fortunes marchandes ou bancaires qui s'étaient édifiées en partie grâce à elles.

Les progrès du commerce entraînèrent aussi une complication croissante des contrats d'affrètement. Ces contrats étaient encore assez simples au XII^e siècle pour supporter sans inconvénient de demeurer verbaux (c'est du moins ce que suppose M. Byrne, car il n'en a rencontré aucun se rapportant à cette période et se refuse à admettre qu'ils aient disparu uniformément). Ceux qui déterminèrent, au contraire, au XIII^e siècle les obligations réciproques des armateurs et des marchands notables abondent en stipulations d'une minutie extrême, particulièrement s'ils s'appliquent au trafic du Levant, plus rémunérateur, mais plus chanceux que le cabotage dans la Méditerranée occidentale. A l'inverse des croisés et des pèlerins, les marchands ne payaient ni leur passage, ni celui de leurs gens ou de leurs bagages ; mais ils étaient tenus d'embarquer une cargaison montant au moins à un millier de livres génoises (le fameux « miliarium librarum Janue »). Tantôt ils louaient un navire entier au voyage (chartes-parties « ad scarsum »), tantôt les frais se calculaient au poids du chargement (chartes-parties « ad cantaratam Janue ») : cette pratique était générale dans la navigation du Levant, pour des raisons évidentes. Toutefois, les armateurs autorisaient les marchands à expédier de Gênes en port libre une quantité considérable de denrées légères ou précieuses, s'ils s'engageaient à ramener sur le même vaisseau une cargaison d'un poids proportionnel achetée dans le Levant : c'était un moyen de s'assurer un fret de retour substantiel. Les chartes-parties étaient dites alors « ad cantaratam Syrie ».

A ces obligations près, il semble que la navigation fût entre les mains des marchands et non de l'armateur, contrairement à nos habitudes modernes : ils vérifiaient avant l'appareillage l'aptitude du navire à tenir la mer et passaient une revue de ses approvisionnements ; ils prolongeaient ou abrégeaient la durée des escales selon leurs besoins ; ils changeaient la route le cas échéant, décidaient, par exemple, à Malaga de rallier Bougie ou Tunis au lieu de Ceuta, s'ils avaient reçu de ce port des nouvelles défavorables... Bref, les contrats d'affrètement avaient à peu près fait d'eux les maîtres du jeu maritime avant qu'ils le devinssent sans réserves à la fin du XIII^e siècle par l'accaparement des « loca ».

Cette conclusion et quelques autres que nous avons signalées chemin faisant corrigent l'aridité des détails techniques — archéologiques et juridiques, — entassés par M. Byrne dans un ouvrage nourri de l'érudition la plus sagace, mais où l'on souhaiterait de rencontrer plus de vues d'ensemble. Il a découvert dans les archives de Gênes de nombreux arbres d'une belle venue ; ne lui cachent-ils pas un peu la forêt ?

A. REUSSNER.

Elsass-Lothringischer Atlas-Landeskunde, Geschichte, Kultur und Wirtschaft Elsass-Lothringens. 45 cartes grand format avec 115 cartes secondaires et croquis. — **Erläuterungsband zum Elsass-Lothringischen Atlas.** In-4°, 167 pages. Publiés par l'Institut scientifique des Alsaciens-Lorrains du Reich, près de l'Université de Francfort, sous la direction de Georg WOLFRAM et de Werner GLEY. Francfort-am-Main, 1931.

Fort grande est l'activité déployée par cet Institut, qui a pris le titre d'Institut scientifique des Alsaciens du Reich, près de l'Université de Francfort. On trouvera plus loin la publication faite par lui de la *Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation*, et voici un superbe Atlas relatif à l'Alsace-Lorraine où l'on passe en revue tout ce qui peut devenir objet de carte ; l'Atlas est accompagné d'un fascicule d'explications et d'éclaircissements avec indication des sources du travail. Il est divisé en neuf parties que nous allons parcourir brièvement, pour montrer l'importance et la diversité de cette œuvre.

1° Géographie physique et constitution géologique (deux cartes avec cartons, indiquant la précipitation des pluies, les diverses stations météorologiques, la distribution des forêts en Haute-Alsace). 2° Préhistoire et histoire jusqu'en l'an 500 après J.-C. (on indique sur des cartes actuelles toutes les localités où ont été trouvés des objets de l'époque paléolithique ou néolithique ; des signes spéciaux font connaître la nature de ces objets, tombes, fortifications, dépôts : même travail pour la période du bronze, de Hallstatt et de la Tène, puis pour la période romaine ; une carte un peu romantique indique l'étendue du pays occupé en l'an 500 ap. J.-C. et leur oppose la grande étendue des forêts et des marécages). 3° Cartes historiques de l'Alsace et de la Lorraine vers 1450 ; en 1648 et en 1659, après les traités de Westphalie et des Pyrénées ; en 1697, après Ryswick ; en 1792, lors de la Révolution ; en 1815, après le second traité de Paris ; l'Alsace-Lorraine dans la période de 1871 à 1918. 4° Le développement ecclésiastique de l'Alsace jusqu'en 1100. On indique par des signes particuliers les collégiales, abbayes, prieurés, couvents de femmes et d'hommes, chapitres de dames, paroisses, etc. Le travail est fait tant pour la Haute-Alsace qui relevait de l'évêché de Bâle que pour l'évêché de Strasbourg qui s'étendait sur les deux rives du Rhin et dont on indique exactement les limites. On n'a donné aucun pendant à cette carte pour l'évêché de Metz. Les divisions ecclésiastiques de l'Alsace-Lorraine de 1100 jusqu'à la Réforme sont indiquées. Pour le diocèse de Metz, on se borne à reproduire le travail de G. Bourgeat et de N. Dorvaux ; pour ceux de Strasbourg et Bâle, M. Joseph Clauss, auteur de la carte précédente, a mis le travail à jour. Un croquis assez insignifiant nous montre l'origine des chanoines de Strasbourg de 1150 à 1332 ; un chiffre à côté du nom de la ville ou du village nous indique le nombre de chanoines que ces localités ont fourni ; croquis assez insignifiant, mais qui prouve qu'un grand nombre de ces chanoines étaient originaires de la partie est de la vallée du Rhin, voire même du diocèse de Constance. Nous sommes arrivés à l'époque de la Réforme. Deux cartes, l'une due à M. Werner Gley, qui s'appuie sur le beau livre du pasteur Adam, l'autre, due à Gustav Anrich, nous montrent les territoires acquis à la Réforme au moment de sa plus grande extension, vers 1590 ; une troisième nous indique les dates où ces territoires se déclarèrent pour le protestantisme, soit Strasbourg, Mulhouse, Wissem-

bourg, Bischwiller avant 1530 ; le comté de Horbourg et la seigneurie de Riquewihr, le comté de Hanau-Lichtenberg, la ville de Munster avec ses deux vallées, la seigneurie de Barr qui ne tarda pas à devenir territoire strasbourgeois, de 1531 à 1551 ; le territoire d'Oberbronn, appartenant aux Linange, le comte de la Petite-Pierre, les terres de l'électeur palatin de 1552 à 1569. M. Anrich reprend le travail de Werner Gley pour nous montrer les États protestants tels qu'ils étaient en 1590 et pour nous indiquer l'état religieux de l'Alsace vers 1780, en distinguant les territoires restés entièrement protestants. Ils sont fort peu nombreux ; ce sont les villages du Ban-la-Roche, les communes de Kuhnheim et de Jepsheim, la ville de Bouxwiller avec quelques villages voisins ; partout ailleurs le *simultaneum* a été introduit et, à côté de l'église protestante, s'élève une église catholique, à moins que l'église ne soit restée mixte, comme à Hunawihr ; puis les habitants de beaucoup de communes, jadis protestantes, sont retournées en majorité au catholicisme ; quelques-unes sont même devenues entièrement catholiques. Une dernière carte, due à Werner Gley, nous montre l'état religieux de l'Alsace-Lorraine en l'année 1910. Elle indique les localités entièrement ou en grande majorité catholiques ; celles où les deux cultes se balancent, celles qui sont protestantes dans la proportion de 50 à 75 %, de 75 à 90 % ou au-dessus de 90 %. On montre aussi sur cette carte la population juive des diverses localités. Il y a eu en Alsace-Lorraine, en 1911, 5,780 israélites à Strasbourg, 2,287 à Mulhouse et 1,202 à Colmar.

Tout à coup, nous changeons de sujet. 5° Après l'histoire religieuse, l'histoire de l'art et l'art religieux sert de transition. Sur la même carte d'Alsace-Lorraine que nous voyons sans cesse réapparaître, on nous indique les villes ou localités qui possèdent 1° une église de l'art roman ; 2° de l'art gothique ; 3° de l'art de la Renaissance et de l'art baroque, et des signes conventionnels nous apprennent si le monument est intact (ainsi l'église d'Ottmarsheim, la cathédrale de Strasbourg, l'église Notre-Dame de Guebwiller), s'il est conservé dans ses parties essentielles, ou s'il n'en reste que des fragments ; d'autres signes nous apprennent que le monument a été restauré en tout ou en partie. Tous ces signes chevauchent un peu les uns sur les autres et il est parfois difficile de s'y reconnaître. Des flèches indiquent à quels monuments français, bourguignons ou allemands se rattachent les monuments alsaciens et vice versa.

6° Nous passons aux langues parlées en Alsace. Dans un carton, on nous indique, canton par canton, le chiffre de la population dont la langue courante est le dialecte germanique ou bien un dialecte français, et des nuances de couleur indiquent la proportion entre les deux langues. Puis ces résultats sont reportés sur la grande carte fondamentale où des carrés rouges ou bleus montrent la proportion des habitants qui, en 1905, ont parlé le dialecte allemand ou un dialecte français ; de petits carrés verts signalent même la population parlant une autre langue, particulièrement l'italien ou le polonais dans les centres miniers ou industriels de la Lorraine. On cherche même à nous faire connaître les variétés dialectales de l'allemand alsacien au nord du Bas-Rhin. Suivent, 7°, les cartes sur les mouvements et sur la densité de la population en 1910, 8° les cartes sur l'établissement des populations ; on signale la répartition des noms des localités, soit qu'ils soient d'origine celtique, romaine ou germanique (en *heim*, *hof*, *bach*, *hausen*) ; une série de planches représentent l'aspect de divers villages, de montagnes, de collines, de plaines, et les exemples nous paraissent bien choisis. Ici commence la série des cartes histo-

riques. De nombreux villages ont disparu en Alsace et en Lorraine au cours des âges ; un relevé en a été fait avec beaucoup de soin dans l'*Erläuterungsband* par Fritz Langenbeck ; il a retenu 608 noms qu'il déclare certains, 612 qui lui paraissent douteux et 894 qu'il écarte avec raison ; nous acceptons ses conclusions. Or, sur la carte fondamentale, les villages disparus certains et douteux sont également reportés. Des cartes nous indiquent ensuite les dates où ont apparu dans l'histoire les villes de l'Alsace-Lorraine, soit avant 1200, soit dans la période de 1200-1300 ou après 1300. Des plans spéciaux nous montrent les agrandissements de Strasbourg, de Metz, de Colmar, de Mulhouse à travers les âges. Enfin, 9^e, une série de planches sont consacrées à l'industrie et au commerce. Elles nous renseignent sur le développement des postes, des chemins de fer, des diverses cultures (jardins, prairies, vignes, forêts). Sur une grande carte sont indiquées les mines de houille, de pétrole, de potasse, les salines, les eaux minérales ; sur une autre les industries textiles, les fonderies, les fabriques de machines. Une dernière planche en quatre dessins nous montre la proportion des bêtes à corne et des porcs qui, au 2 décembre 1907, se trouvaient dans les divers cantons de l'Alsace-Lorraine, puis la proportion de la population qui, au 12 juin 1907, se livrait aux travaux agricoles ou aux travaux industriels. Les dessins sont empruntés aux *Statistische Mitteilungen über Elsass-Lothringen*, 32 Heft, 1910, et aux *Statistische Jahrbücher für Elsass-Lothringen*, III, année 1909.

Nous avons tenu à faire un compte-rendu détaillé de cet ouvrage. Le prix de l'Atlas et du volume d'explications n'est pas indiqué ; mais il ne saurait qu'être élevé. On travaille beaucoup à l'Institut scientifique des Alsaciens-Lorrains du Reich près de l'Université de Francfort ; le gouvernement allemand lui fournit de grandes ressources, car ces publications sont très coûteuses. Sans doute beaucoup de ces Alsaciens-Lorrains qui ont collaboré à ce volume sont venus à Strasbourg ou à Metz après les événements de 1871 ou même sont étrangers au Reichsland, comme Werner Gley, l'auteur de la carte fondamentale que nous voyons sans cesse réapparaître ; mais quelques-uns sont des Alsaciens authentiques, ainsi le Dr Joseph Clauss ou le Dr Gustav Anrich, qui, pour des raisons diverses, ont cru devoir suivre les Allemands de l'autre côté du Rhin. Nous souhaitons fort que la France ne laisse pas accaparer par Francfort-sur-le-Mein les études sur l'histoire de l'Alsace. Il y a à Strasbourg une grande Université française et des sociétés savantes qui ont le devoir de monter la garde du Rhin.

Chr. PFISTER.

Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation. Vierter Band, 1546-1549. Unter Zugrundlegung des von BERNAYS † gesammelten Materials, bearbeitet und ergänzt von Harry GERBER. 1^{er} Halbband, 1546-1547. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1931. Gr. in-8°, xxix-736 pages. Prix : 48 mk. — Fünfter Band, 1550-1555. Unter Zugrundlegung des von J. Bernays gesammelten Materials von W. FRIEDENSBURG. Ibid., 1928, xvi-704 pages, avec dédicace à Rudolf Schwander, le dernier maire allemand de la ville de Strasbourg. Quand les Allemands furent les maîtres de Strasbourg, ils entreprirent de pu-

blier sur l'histoire de la ville deux grandes collections, avec le concours du *Landesausschuss* et de l'administration municipale. La première fut intitulée : *Urkunden und Akten des Stadt Strassburg* ; elle comprend aujourd'hui sept volumes qui nous conduisent jusqu'en l'an 1400. L'archiviste allemand Wiegand a attaché son nom à ce recueil qui rend à l'historien les plus grands services. L'autre collection porte le titre : *Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation*, et l'on sait quelle place Strasbourg tient dans l'histoire et les progrès du protestantisme. Le tome I, préparé par Hans Virck, parut en 1882 et comprit les lettres de la période de 1517 à 1530 (831 numéros et 780 pages). Otto Winckelmann fit paraître deux autres volumes, le tome II en 1887 (662 lettres et 736 pages), le tome III en 1898 (780 pages), se terminait avec l'année 1545 et empiétait un peu sur la période suivante par la publication du journal de Jacques Sturm sur la diète de Francfort, où s'étaient réunis les associés de Smalkalde. Dans la préface du volume se trouvait l'indication suivante : « Aux mains du Dr J. Bernays est maintenant confié le travail du quatrième et dernier volume, qui suivra le présent au plus tard dans quatre ou cinq ans. » En réalité, trente-trois années se sont écoulées avant l'apparition de ce quatrième volume qui n'est pas le dernier.

Le Dr Bernays s'était mis à la tâche avec une grande ardeur. Il copia les pièces qui se trouvaient aux archives de Strasbourg avec un soin minutieux et une grande conscience professionnelle ; mais il s'aperçut que ces documents ne se suffisaient pas. Il fallait étendre les recherches aux autres villes allemandes, à Stuttgart, à Bâle, Francfort, Worms, Weimar, Ulm, Vienne et surtout à Marbourg, où se sont trouvées tant de pièces de ce recueil. Les documents ont ainsi doublé ou triplé. Puis est survenue la guerre franco-allemande ; l'Alsace est redevenue française. Le gouvernement français aurait peut-être eu le droit de confisquer toutes ces copies faites par un fonctionnaire rétribué par l'État et, dans cette crainte, le Dr Bernays fit faire une copie abrégée de tout ce matériel ramassé avec tant de soin. Mais la France laissa partir de l'autre côté du Rhin ces copies qui pesaient quatre-vingt-neuf kilogrammes et, comme le Dr J. Bernays mourut en 1925, sa veuve fit don de tous ces matériaux à l'Institut scientifique des Alsaciens du Reich qui s'était constitué près de l'Université de Francfort. A son tour, cet Institut chargea Herr Geh. Archivrat Professor Dr. Friedensburg et le Stadtarchiv Dr. Gerber de la publication de ces documents. Ceux-ci ajoutèrent de nouveaux documents à ceux déjà recueillis, si bien que le nombre de ces pièces s'élève à 651. Pour achever l'œuvre qui doit s'étendre jusqu'à la paix d'Augsbourg (1559), un nouveau volume sera nécessaire ; on ne l'appellera pas le tome V, mais la seconde partie du tome IV.

Nous devons rendre pleine justice aux savants qui ont consacré leur vie à la recherche, à la copie et à la publication de ces documents. Se trouvera-t-il bientôt un historien pour les mettre en œuvre, pour tirer de ces quatre ou cinq volumes un livre qui mettra en pleine lumière cette histoire si mouvementée de la Réforme à Strasbourg de 1517 à 1555 ; en attendant cet historien, quelques élèves de notre Faculté de théologie strasbourgeoise ne voudront-ils pas, sous la direction du pasteur Jean Adam¹, choisir comme sujet de leur thèse quelque épisode dont ils trouveront les documents dans cette correspondance ?

1. M. Adam est chargé d'un cours à la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg. Il a publié deux excellents volumes : *Evangelische Kirchengeschichte der Stadt Strassburg bis zur französischen Revolution*, Strasbourg, 1922, et *Evangelische Kirchengeschichte der elsässischen Territorien bis zur französischen Revolution*, Strasbourg, 1928.

Mais voici qu'avant que la seconde partie du tome IV ait vu le jour, nous recevons le tome V et dernier qui renferme la correspondance comprise entre le 1^{er} janvier 1550 et le 20 décembre 1555. Tandis que la couverture du tome IV porte la date de 1931, celle du tome V a inscrit la date de 1928 ; ce sont là les inconvénients de ces grandes publications, dont les collaborateurs avancent d'un pas inégal ; mais l'essentiel est que la collection entreprise aboutisse, et il est maintenant certain que l'Institut scientifique de Francfort attachera son nom à ce recueil. Peu importe que la plupart de ces « Alsaciens-Lorrains » ne soient nés ni en Alsace ni en Lorraine, mais de l'autre côté du Rhin. Ils ont vécu en Alsace pendant l'occupation allemande et ils ont fait besogne scientifique utile. Les cinq tomes qu'ils ont publiés — nous comptons que le tome IV² paraîtra bientôt — forment une grande collection pour l'étude de l'histoire de l'Europe au xvi^e siècle et doivent figurer, pour y être consultés souvent, dans les séminaires ou Instituts historiques.

Ce tome V, qui contient la publication intégrale ou partielle de 521 documents, présente un très vif intérêt. Au moment où il s'ouvre, le 2 janvier 1550, Charles-Quint, victorieux à Mühlberg, a proclamé, le 25 mai 1548, l'*Interim*. Cet acte accordait sans doute aux protestants la communion sous les deux espèces et permettait aux ecclésiastiques mariés de continuer leurs fonctions jusqu'à ce que se fût prononcé le concile convoqué à Trente, mais il rendait la cathédrale aux catholiques. Le corps des 300 échevins de la ville esquisse bien une résistance ; dans une première assemblée, il rejette l'*Interim* par 134 voix contre 132 ; mais dans une seconde réunion, du 30 août, il y a 206 votes affirmatifs, 4 négatifs ; les autres n'ont point eu le courage de voter ; dès lors la cathédrale, les deux églises collégiales, Saint-Pierre-le-Vieux et Saint-Pierre-le-Jeune, sont rendus aux catholiques. Les luthériens ne gardent que Saint-Thomas. Bucer et Fagius s'embarquent sur l'Ill et cherchent un asile en Angleterre, auprès du roi Édouard VI. Mais il nous faudra attendre la fin du tome IV pour avoir des renseignements plus précis sur cette période. Au moment où s'ouvre le tome V, le catholicisme est maître de la ville. La foule se presse à la cathédrale, pour voir en leurs costumes d'apparat les princes, comtes et barons du grand chapitre. Des avertissements très sévères sont donnés à tous ceux qui troubleraient l'exercice du culte catholique et l'évêque Érasme de Limbourg ne cesse de se plaindre contre toute infraction à ce qu'il regarde comme les droits imprescriptibles de l'Église. Avec tous les renseignements fournis par ces documents, il est possible d'écrire une œuvre très fouillée sur l'*Interim* à Strasbourg et ses conséquences. Triomphe, du reste, éphémère. Le 19 novembre 1559, le catholicisme dut cesser toute cérémonie dans la cathédrale et le 18 mai 1561 les protestants en prirent entièrement possession. Bientôt tout exercice du catholicisme est interdit sur le territoire de la ville et de la république strasbourgeoise. Il en fut ainsi jusqu'au jour où Louis XIV se fut emparé de Strasbourg. Au lendemain de la prise de la ville, l'évêque François-Egon de Furstemberg réconcilia l'édifice le 21 octobre et accueillit quelques jours après, le 24 octobre, le roi de France sur le portique.

À côté des documents sur l'*Interim*, ce volume nous fournit les pièces les plus curieuses sur ce qu'on a appelé le *voyage d'Austrasie* du roi de France Henri II. À la fin de l'année 1551, ce prince très catholique fit alliance avec les princes protestants d'Allemagne et se proposa d'occuper sur les frontières de ses États quatre villes de l'Empire, dont les habitants parlaient français : Cambrai, Toul, Metz et Verdun. En 1552, il occupa Toul ; à Nancy, la duchesse Christine de Dane-

mark, nièce de Charles-Quint, et qui gouvernait le duché au nom de son fils le duc Charles III, dut lui faire bon accueil ; puis il s'empara, le 18 avril, de Metz, qui lui ouvrit ses portes. De Metz, il fit une incursion en Alsace, et au retour mit garnison à Verdun. Les Trois-Évêchés étaient ainsi réunis à la France. Sur ces faits, les documents publiés par M. W. Friedensburg jettent un jour nouveau. Mais ces documents ont déjà été utilisés par M. Zeller pour sa thèse : *La réunion de Metz à la France*¹, qu'il a soutenue en 1926 devant la Faculté des lettres de Strasbourg. Il a eu à sa disposition les fonds AA. et V. D. G. des archives municipales de Strasbourg, dont l'Institut de Francfort possède les copies ; d'ailleurs, il reste à prendre dans le présent volume beaucoup de documents très riches en informations de toute nature.

Les dernières pièces du recueil sont consacrées aux négociations de la paix d'Augsbourg. De nombreuses lettres des deux représentants de la ville de Strasbourg, le Dr Ludwig Gremp et maître Jakob Hermann, adressées aux Treize, nous renseignent bien sur les pourparlers ; à leur retour à Strasbourg, le 18 décembre 1555, ils font au Magistrat et au Conseil un résumé (*Uebersicht*) de tous les travaux de ce congrès depuis l'arrivée de Hermann à Augsbourg (28 février) jusqu'au jour du recès (l'*Abschied*), mercredi 25 septembre ; c'est là un document important qui sera sans doute souvent commenté dans les séminaires historiques. La lettre donnée en appendice du magistrat et du conseil de Strasbourg au roi des Romains, Ferdinand, du 21 décembre 1556, est bien curieuse aussi ; la ville ne saurait admettre sur son territoire l'exercice de la religion catholique.

Les cinq volumes de la correspondance politique de Strasbourg — il n'y aura plus qu'à attendre la seconde partie du tome IV — sont singulièrement riches en renseignements ; ils font honneur aux éditeurs pour le soin avec lequel ils sont présentés. Tout historien qui s'occupe de la première moitié du xvi^e siècle peut y trouver des détails imprévus. Qu'il consulte la table alphabétique, où l'on a eu tort de suivre l'ordre des pays (on trouvera l'article Karl V à *Deutschland*, Édouard VI à *England*). Les textes sont bien établis, les copies distinguées des originaux ; les analyses inspirent confiance. Il reste à mettre en œuvre cette masse de matériaux. Nous souhaitons vivement que quelque étudiant de l'Université actuelle de Strasbourg tire de ces documents quelque bonne et claire dissertation sur l'histoire de l'Alsace dans la première moitié du xvi^e siècle, et nous pouvons indiquer, en nous tenant du reste au dernier volume : le rôle des délégués strasbourgeois à la diète d'Augsbourg ; l'évêque Érasme, de Strasbourg ; d'autres encore. L'Institut des Alsaciens-Lorrains du *Reich* de l'Université de Francfort aura ainsi facilité le travail des Alsaciens nés entre Vosges et Rhin, et nous lui en devons de la reconnaissance.

Chr. PRISTER.

1. *La réunion de Metz à la France* ; 1^{re} partie : *L'occupation* (ce tome a servi de thèse). 2^e partie : *La protection*. Les deux volumes ont paru dans la collection des *Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg*.

G. HANOTAUX et A. MARTINEAU. *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*. Tome I : *Introduction générale*, par G. HANOTAUX ; *l'Amérique*, par Ch. DE LA RONCIÈRE, J. TRAMOND et E. LAUVRIÈRE. Paris, Société de l'Histoire nationale, librairie Plon, 1929. Un vol., XLVIII et 630 pages. Prix : 150 fr.

Contemporain, à quelques mois près, du tome I de la *Cambridge History of the British Empire*, le premier volume de l'*Histoire des colonies françaises* publiée sous la direction de MM. Hanotaux et Martineau soutient la comparaison avec le magistral ouvrage britannique, encore qu'il ne comporte ni références ni bibliographie, concession au grand public renouvelée de l'*Histoire de la nation française*. Œuvre collective comme les volumes de Cambridge, il a été rédigé par les spécialistes les plus qualifiés : M. Hanotaux, auteur d'une introduction générale remarquablement éloquente sur l'expansion civilisatrice de la France dans le monde ; MM. de La Roncière, Tramond et Lauvrière qui résument, sans rien négliger d'essentiel, les acquisitions les plus récentes de la critique sur le Canada et l'Acadie, la Louisiane, les Antilles et la Guyane. Ils ont compulsé assez d'archives, ou du moins assez de copies et d'analyses de pièces originales (l'inventaire de la collection Northcliffe à Ottawa, les publications de textes qui accompagnent le rapport annuel de l'archiviste de Québec, la collection Moreau de Saint-Méry au ministère des Colonies), pour nous apprendre souvent du nouveau et reviser un certain nombre de jugements traditionnels.

Il va de soi que la discipline proposée par MM. Hanotaux et Martineau à leurs collaborateurs n'a pas empêché ceux-ci de marquer au coin de leur personnalité les chapitres qui leur étaient départis. Aussi bien la diversité des matières commandait celle des procédés d'exposition.

Sous la plume alerte de M. de La Roncière, les origines du Canada et des Antilles jusqu'en 1713 font figure d'une galerie de tableaux, dont la verve et l'éclat n'excluent pas une érudition minutieuse (la contribution du clergé canadien au peuplement, au défrichement, à la défense contre les Iroquois, au développement commercial de la région lacustre, y fixe particulièrement l'attention). Une histoire aussi épisodique, où les initiatives individuelles, la guerre et l'aventure tiennent une place si grande, ne pouvait être conçue différemment. On souhaiterait simplement moins de brièveté dans certaines observations fort suggestives dont s'accompagnent ces tableaux, parce que, dans la physionomie mouvante d'une colonie en formation, elles dessinent les premiers traits durables. Telles sont aux Antilles la substitution progressive de la main-d'œuvre servile aux engagés blancs et les causes de l'essor du sucre (plus tardif qu'on ne le croit communément) ; au Canada, les dangers de la transformation des colons en coureurs des bois, les inconvénients de l'absence d'une autorité modératrice entre les pouvoirs laïque et ecclésiastique, l'âpre compétition des trafiquants en pelleteries de Montréal et d'Albany, dont M. de La Roncière parle à peine, encore qu'elle ait contribué, avec la haine des pêcheurs bostoniens pour leurs rivaux acadiens, à provoquer les guerres franco-anglaises.

L'Acadie est échue, comme il convenait, à M. Lauvrière, son fils spirituel : pouvait-il mieux faire que de nous résumer l'émouvante « Tragédie d'un peuple » ? Mais, sauf Louisbourg, porte du Saint-Laurent en même temps qu'entrepôt de la navigation triangulaire entre le Canada, les Antilles et la France, l'Acadie joua un

rôle fort effacé dans l'histoire de notre expansion américaine. On méditera plus volontiers sur les cent pages riches d'enseignements où est évoquée l'existence chaotique et misérable de la Louisiane. Terroir conforme, certes, à l'idéal de l'exploitation mercantile avec son sucre, son tabac et ses castors ; mais, comme le montre avec force M. Lauvrière, nulle part ne s'étalèrent aussi pitoyablement les vices ou les erreurs de notre colonisation : les spéculations éhontées de sociétés avides de gains immédiats (Crozat, la Compagnie des Indes), l'incurie qui présidait à la composition et au débarquement des convois d'émigrants, l'impuissance d'une marine affaiblie à ravitailler notre domaine d'outre-mer en temps de guerre, l'abandon des cultures pour des randonnées aussi vaines qu'audacieuses dans la savane (celles d'un La Harpe au pays des Arkansas, d'un Véniard de Bourgmont sur le Missouri, et combien d'autres) ! Après trois quarts de siècle, la Louisiane sortait à peine de l'enfance quand nous la perdîmes.

Entrés, au contraire, dans l'« âge colonial » à la faveur des trente années de paix qui suivirent le traité d'Utrecht, le Canada, les Antilles surtout vécurent au XVIII^e siècle une histoire beaucoup plus homogène. M. Tramond nous la raconte en deux cents pages qui, sans se départir d'une stricte objectivité, impressionnent par leur vigueur démonstrative, si affiné est chez lui le sentiment de l'interdépendance des faits politiques, économiques et sociaux. Ces pages paraîtront aussi les plus neuves du livre, car, il faut bien l'avouer, les deux volumes de Garneau, un peu vieillis, nous renseignent moins sur le passé du Canada que sur ce qu'en pensaient Garneau et ses contemporains, et nous attendons toujours une histoire de la colonisation antillaise. Le grand public, accoutumé à croire que notre empire cessa d'exister en 1763, accueillera donc comme une véritable révélation la description de la prospérité économique des Iles à la fin du XVIII^e siècle, quand le sucre, le café et l'indigo nous conservaient peut-être le premier rang parmi les puissances coloniales, quand nos échanges avec Saint-Domingue et les Petites Antilles représentaient entre le tiers et le quart de notre activité commerciale, si nous admettons les chiffres de Moreau de Saint-Méry et d'Arnould.

Mais les historiens aussi tireront des pages consacrées par M. Tramond à l'organisation administrative et financière, à la vie religieuse, au mouvement des esprits, sinon toujours des faits nouveaux, du moins un certain nombre d'interprétations originales. Elles éclairent d'une vive lumière l'évolution ultérieure de la colonie : ainsi, au Canada, un régime monétaire, fondé sur une confiance étonnante dans le crédit, subvint aux dépenses énormes de la guerre de Sept ans, sans qu'il fût besoin de recourir à l'impôt local ni plus de deux fois (en 1755 et 1756) à des envois de fonds de la métropole ; le fait que les curés se recrutaient de plus en plus dans le pays et que les enfants étaient élevés dans les écoles congréganistes de Québec, Montréal et Trois-Rivières, au lieu de s'instruire en France comme les fils des colons de Saint-Domingue, explique la pérennité de l'influence exercée par le clergé sur l'âme canadienne, etc... Aux Antilles, ni l'esprit de système vrai ou prétendu de la Constituante, de la Convention et de Bonaparte, ni l'indifférence dont on a accusé la nation (elle employa peut-être 80,000 hommes, soldats et marins, à la défense puis à la reconquête de Saint-Domingue) ne justifient la catastrophe où s'abîma la puissance française ; elle est plutôt imputable aux antinomies séculaires de l'exploitation mercantile, au heurt de forces contradictoires que l'Ancien Régime avait contenues tant bien que mal (gaoulé de la Martinique en 1717, troubles de Saint-Domingue en 1720-1723, coup d'État du prince de Rohan en

1769), et qui se déchaînèrent le jour où la rupture des communications maritimes eut permis à l'anarchie des Iles de se développer en vase clos. Brochant sur la révolte des colons excédés par le « despotisme militaire » des milices et plus encore par le monopole commercial, sur leur guerre absurde avec les mulâtres dont l'intuition d'un danger commun aurait dû les rapprocher, sur la perte de la mer, l'insurrection convulsive des 640,000 esclaves des plantations gagnées par la contagion du désordre aboutit inévitablement à la ruine de Saint-Domingue, c'est-à-dire à celle de l'ancien système colonial et de notre empire américain, puisque ni la recrudescence de prospérité de la Martinique et de la Guadeloupe au lendemain de la guerre de 1914 ni les admirables explorations guyanaises de Crevaux et Coudreau, sur le récit desquelles s'achève l'histoire de M. Hanotaux, n'ont réussi à nous rendre une existence dans cette partie du monde.

A. REUSSNER.

C. R. L. FLETCHER et Rudyard KIPLING. Une histoire d'Angleterre pour la jeunesse. Texte en prose traduit par Louis FABULET et le lieutenant-colonel Ernest CAVAILLÈS ; poésies interprétées par Louis FABULET ; illustrations par Raymond DENDEVILLE. Paris, Delagrave, 1932. 257 pages, 17 cartes et 30 dessins.

Des deux auteurs mentionnés dans le titre, l'un, Kipling, est trop connu pour qu'il soit décent de le présenter au lecteur. A M. Fletcher, on doit plusieurs livres d'histoire écrits surtout à l'adresse du grand public ; c'est lui l'auteur du « texte en prose ». M. Kipling y a joint vingt-trois poèmes de longueur inégale et de rythmes variés qui illustrent les principaux faits de l'histoire d'Angleterre¹. M. Fletcher déclare d'ailleurs qu'à son illustre collaborateur il doit d'utiles suggestions et il se félicite, à juste titre, des « belles et spirituelles poésies » (p. 229) qui sont le principal ornement de son livre.

L'édition primitive (1911) était intitulée : *A school history of England* ; la traduction française dit plus exactement : *Histoire pour la jeunesse*, car l'ouvrage, s'il est écrit pour les enfants des écoles, instruira et charmera tout autant les jeunes, sans limite d'âge, et d'ailleurs à quel chiffre d'années cesse-t-on d'être jeune ? En vérité, ce n'est pas un manuel scolaire ; on n'y trouvera rien de l'appareil bibliographique ou chronologique employé, non sans raison d'ailleurs, dans la plupart des livres à l'usage des classes ; aucune prétention à l'érudition, aucun pédantisme, même légitime, ne viennent interrompre l'intérêt du récit. Les auteurs avertissent tout simplement le lecteur qu'ils ont écrit « pour tous garçons et filles qui s'intéressent à l'histoire de la Grande-Bretagne et à son Empire ». Dans le nombre, on verra certainement beaucoup de Français.

La traduction est fidèle et correcte ; à peine oserai-je faire quelques chicanes : p. 204, où l'on mentionne l'abrogation de la loi qui avait établi le nouveau parle-

1. M. Kipling s'était déjà quelque peu entraîné à écrire au moins les débuts de cette histoire, celle des invasions romaines et scandinaves, dans un recueil de légendes intitulé : *Puck of Pook's Hill*, qui vient d'être traduit en français par M. Jacques Valette : *Puck, le lutin de la colline* (Paris, Hartmann, 1931).

ment d'Irlande (le parlement Grattan), M. Fabulet écrit que les députés irlandais de la Chambre des Communes « avaient constamment réclamé le *rappel* (*recall*) de l'Union de 1800 », et il explique en note que c'était une expression consacrée; sans doute, mais il ne faut pas oublier que les deux termes, dans la forme identiques, donnent un sens différent. Page 211, est-il exact de traduire « *workhouse* » par « maison de travail », si l'on n'ajoute que, dans les asiles pour les indigents, le travail était forcé? Mais ces taches sont tout à fait exceptionnelles. D'autre part, on ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle sont rendus en français les poèmes de Kipling, et l'on comprendra aisément, après les avoir lus, pourquoi le titre mentionne les poésies « interprétées » par M. Fabulet. Une traduction littérale, conservant le rythme et la rime de Kipling, était vouée à un échec certain.

Dans l'édition anglaise, les illustrations sont l'œuvre d'un habile peintre et dessinateur, M. Ford. Si certaines planches en couleur ont un caractère par trop romantique, elles sont de nature à exciter d'autant plus l'imagination des jeunes lecteurs. Pour la traduction, M. Dendeville, le dessinateur français, a refait à sa manière la plupart des tableaux qui ornent le texte anglais, avec moins de force et de netteté. Dans l'un et l'autre cas, on a conservé un petit contresens historique, celui qui consiste à montrer le roi Jean *signant* la Grande Charte de 1215, alors que le texte dit expressément (p. 73) que le roi « *signed or rather sealed* », et la traduction « qu'il signa ou, pour mieux dire, sur laquelle il apposa son sceau » (p. 63). Rappelons, d'ailleurs, que l'acte de sceller était l'œuvre du chancelier, non du roi. — Les cartes sont à peu près les mêmes dans les deux volumes; mais, dans la traduction, les noms anglais ont été francisés.

L'édition primitive (celle de 1911) s'arrêtait à la mort d'Édouard VII (1910); quelques additions ont pris place dans les éditions subséquentes jusqu'à l'année 1929; mais il parut que, dans un livre destiné à être lu en France, il était nécessaire de le terminer par une histoire de la Grande Guerre, où les Anglais et les Français rivalisèrent de courage et d'abnégation; inoubliable preuve d'entente cordiale. On sera reconnaissant, de ce côté du « Channel », des sentiments francophiles qui animent le « chapitre additionnel écrit spécialement pour la jeunesse de France » (p. 219).

Ch. BÉMONT.

Georges CONNES. *État présent des études shakespeariennes*. Paris, Henri Didier; Bruxelles, Marcel Didier, 1932. In-32, 416 pages.

Cet opuscule contient deux conférences faites à l'Institut des Hautes-Études à Bruxelles en janvier 1932, c'est-à-dire devant un public instruit auquel on pouvait épargner l'ennui d'indications bibliographiques précises. Celles-ci manquent aussi, et c'est dommage, dans le présent livre qu'on lira néanmoins avec profit.

On sait que M. Connes a déjà, dans *Le mystère shakespearien* (1926, cf. *Rev. histor.*, t. CLXI, p. 378), étudié la question, troublante entre toutes, de savoir si l'homme de Stratford est vraiment l'auteur des ouvrages si connus et admirés sous son nom depuis trois siècles et, si non, à qui l'on peut en attribuer la paternité. De cette controverse, aucune trace n'apparaît dans le présent exposé. M. Connes s'est uniquement proposé de résumer ce qu'on a trouvé de nouveau sur la biographie du poète et sur l'établissement du texte de son œuvre dramatique.

En ce qui concerne la biographie, les résultats acquis sont assez minces. Des documents certains permettent de fixer exactement plusieurs points, intéressants à coup sûr, mais tout de même d'importance secondaire. M. Connes en a énuméré vingt-cinq en tout, et il fait justement remarquer que, pour présenter une vie complète de l'auteur, il a fallu trop souvent recourir à un procédé dangereux, celui de l'hypothèse. On en est encore à ignorer le vrai nom de la femme de Shakespeare, et si la maison qu'il habitait à Stratford est bien celle où vont en pèlerinage tant de dévots du poète et tant de simples touristes. Mais M. Connes a droit à notre gratitude pour la peine qu'il a prise de montrer les efforts tentés dans ces dernières années pour présenter au public une édition de l'œuvre qui mérite toute confiance.

Ici les matériaux sont malheureusement des moins solides. Nous ne possédons aucun manuscrit original, aucun texte imprimé revu par l'auteur. Il est vraisemblable, sinon certain, qu'il a distribué le texte écrit de ses pièces, soit en entier à ce que nous appellerions le régisseur (« book keeper »), soit par fragments à tel ou tel des acteurs, et l'on peut supposer qu'ils ont traité ces copies avec négligence, sinon même qu'ils y ont ajouté des corrections de leur cru. Ces copies sont ensuite parvenues aux mains des imprimeurs qui, sans aucun doute, ont pris avec le texte de nouvelles libertés. Quant aux œuvres imprimées, on sait qu'elles nous sont parvenues sous deux formes différentes quant au format et quant au fond. La première comprend vingt-quatre volumes in-quarto publiés au fur et à mesure que le succès des pièces promettait une vente rémunératrice, la plupart du vivant de l'auteur qui, sans doute, était bien forcé de s'en désintéresser, en un temps où la propriété littéraire était inconnue, tout comme les droits d'auteur. Une tentative d'édition d'œuvres complètes par Jaggard (1619) n'eut pas de succès, et il faut arriver à 1623, sept ans après la mort de Shakespeare (1616), pour voir paraître cette édition complète, comprenant trente-six pièces, c'est-à-dire toute l'œuvre dramatique de l'auteur. Pour certaines d'entre elles, on a constaté « une sorte de revision générale, dépassant fortement les attributions des imprimeurs par suppressions, additions, retouches des indications scéniques et autres, élimination des blasphèmes » (p. 81) ; mais par quelles mains ces corrections ont-elles été pratiquées ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, cet in-folio de 1623 a passé pendant longtemps comme étant la rédaction définitive, intangible et, si l'on peut dire, orthodoxe. Et il existe encore aujourd'hui, nous dit M. Connes, des *foliolatres* 100 %. Mais la critique littéraire ne connaît pas de texte sacro-saint. Cela est si vrai que, même parmi les « orthodoxes », il se produit des doutes soit sur l'authenticité de certaines pièces, soit sur l'exactitude de certaines leçons qu'il est difficile d'admettre les yeux fermés. C'est alors qu'a commencé dans l'histoire du texte la période, toute récente, dite de la « disruption », expression qui rappelle, si l'on ose mêler ici le sacré au profane, la « disruption » de l'Église presbytérienne d'Écosse en 1840. On en est donc arrivé à distinguer, par exemple, parmi les in-quarto, les « bons » et les « mauvais », surtout d'après leur condition matérielle. D'autre part, on s'est mis à épulcher les mots, les passages qu'il y a lieu de croire corrompus. M. Connes a rangé en quatre catégories, d'après le degré d'orthodoxie ou d'indépendance dont ils ont fait preuve, les critiques avec lesquels il faut compter, depuis les plus circonspects, à la tête desquels se place l'éminent éditeur et commentateur, Sir Edmund Chambers (*The Elizabethan stage*, 1923 ; *William Shakespeare ; a study of facts and problems*, 1930), jusqu'à M. J. M. Robertson, l'auteur de *The state of*

Shakespeare study, contre lequel, paraît-il, l'Académie britannique « appelle désespérément tous les défenseurs de la tradition » (p. 18)¹.

On ne sera donc pas surpris d'entendre M. Connes dire, au début de son opuscule, « qu'il ne faut pas attendre de réponses bien fermes sur beaucoup de points » (p. 15) ; puis, en terminant, qu'il est lui-même devenu sceptique au point de se demander « si Shakespeare a existé » et « si l'homme de Stratford a bien écrit les œuvres éditées sous son nom » (p. 116) ; mais il repousse aussitôt ce doute, que beaucoup de critiques, parmi les plus autorisés, tiendraient pour impie, en affirmant, en des termes qui ne sont pas de la meilleure langue, que la preuve de son existence est fournie « par l'énorme et dévorante passion de connaître qu'il a laissée derrière lui ». Dans une ultime hésitation, il ajoute : « Quelle portion de lui nous est parvenue, c'est une autre question. » Ainsi se transforme le mystère shakespeareien.

Ch. BÉMONT.

Albert LANTOINE. *Les lettres philosophiques de Voltaire*. Paris, Société d'éditions littéraires et techniques, 1931. In-16, 190 pages. Prix : 12 fr. (« Les grands événements littéraires. »)

L'auteur de cet attrayant petit volume a certainement (et il le reconnaît bien volontiers) vu sa tâche facilitée par l'excellente édition que M. Gustave Lanson avait donnée des *Lettres philosophiques*. Il n'en a pas moins cependant travaillé souvent de première main ; il a une connaissance des plus sérieuses de l'œuvre tout entière de Voltaire, comme, d'ailleurs, de tout ce qui concerne les alentours de son sujet.

Il nous expose d'abord la genèse des *Lettres philosophiques* : les coups de bâton du chevalier de Rohan, puis un court séjour à la Bastille ont déterminé l'exil, plus ou moins volontaire, de Voltaire outre-Manche. De bons chapitres ont été consacrés à ce séjour en Angleterre, ainsi qu'à l'état moral et social de ce pays dans les premières décades du XVIII^e siècle².

Avec la publication des *Lettres philosophiques*, nous entrons dans le vif du sujet. M. Lantoine montre justement, après M. Lanson, qu'elles n'ont pu être composées en Angleterre, dès 1726-1727, comme Voltaire, pour des raisons diverses, a voulu le faire croire ; en fait, elles ont été élaborées, après son retour en France, et à tête reposée. C'est en Angleterre et en anglais, par les soins d'un homme de paille, Thiériot, qu'a paru la première édition. Quant à l'édition française qui devait être faite par le libraire rouennais Jore, elle fut devancée par l'édition clandestine et frauduleuse d'un certain Josse, dans des conditions qu'on n'est pas parvenu à élucider. Les démêlés tragi-comiques de l'auteur et de son éditeur Jore ont été renvoyés au dernier chapitre ; on ne voit pas très bien pourquoi. M. Lantoine ne dissimule pas que Voltaire, à cette occasion, n'a pas joué un très beau rôle.

Les *Lettres* elles-mêmes n'ont pas été analysées en détail, et on peut le regretter

1. Aux constatations de M. Connes, il convient d'ajouter les critiques de M. de Reul : « La désintégration de Shakespeare », dans le *Bulletin* de la classe des lettres (Académie royale de Belgique, 1932, fasc. 3-5, p. 60-97).

2. Page 45, relevons une faute d'impression : « Guillaume de Hanovre », au lieu de Guillaume d'Orange.

un peu. Mais M. Lantoine a voulu seulement mettre en relief les hérésies de Voltaire, « attentatoires aux privilèges des grands et au monopole de l'Église catholique ». Il dit très justement que Voltaire, en décrivant les institutions anglaises, a surtout voulu prêcher la tolérance, que son admiration pour les Anglais se limite à leur idéologie et que, de leurs auteurs, il prise surtout la philosophie¹. On ne le louera pas autant d'avoir affirmé que « Voltaire a tous les préjugés de l'aristocratie ». Comment s'expliquer alors sa campagne pour l'affranchissement des serfs, l'enthousiasme avec lequel il a accueilli les réformes de Turgot, sa haine contre les Parlements? M. Lantoine décrit encore l'accueil fait aux *Lettres philosophiques*, ainsi que leurs conséquences morales et sociales. Plus qu'aucun ouvrage, elles ont fait connaître aux Français les idées et les institutions anglaises; l'engouement pour l'Angleterre devient si fort que Voltaire lui-même en arrive à se plaindre d'une anglomanie, qui lui semble excessive, surtout quand il s'agit de littérature. Dans sa conclusion, M. Lantoine dit avec raison que Voltaire, toute sa vie, « a continué les *Lettres philosophiques*, puisqu'il n'a jamais cessé de se servir des institutions anglaises pour préconiser la réforme des institutions françaises. Il ne dissimule pas les défauts de caractère du grand écrivain, mais il affirme « qu'on n'a pas assez rendu justice à la profondeur de ses idées ».

Henri SÉE.

Elizabeth DONNAN, professor of political Economy in Wellesley college. Documents illustrative of the history of the Slave Trade to America. Vol. II : *The eighteenth Century*. Published by Carnegie Institution of Washington, 1931. In-8°, LXII et 731 pages.

Malgré les deux ou trois réserves que j'aurai à établir, ce deuxième volume du grand ouvrage de Mme Donnan est digne de l'aîné, dont j'ai parlé ici (numéro de novembre 1930, p. 368-369); il mérite les mêmes éloges. On y retrouve notamment la connaissance approfondie du sujet. Dans l'aperçu historique que constitue l'Introduction de cinquante pages, — résumé nécessairement très succinct, auquel elle a su donner quand même un réel attrait — on retrouve aussi la même sagacité, le même savoir-faire, avec une clarté d'exégèse objective soutenue autant qu'avertie. Toutes qualités d'autant plus précieuses que ce tome II porte sur l'époque dominante — XVIII^e siècle — de l'histoire de la traite négrière. Histoire dont l'auteur note fort bien, pour ladite période, les phases et caractères les plus essentiels, jusqu'à la phase dernière : « A la fin, ce siècle vit croître une révolte de l'humanité qui, faible au début, devint assez puissante pour convaincre le monde que ce trafic négrier n'était pas un commerce normal, mais un crime, et un crime de nature si intolérable qu'il devait être mis hors la loi par la civilisation même » (premier alinéa de l'Introduction).

Cette Introduction (paginée LXII à LXII) contient d'abord trois pages sur la traite négrière danoise; une et demie sur la portugaise, qui, au moins pour le XVIII^e siècle, « est encore à écrire »; trois sur la hollandaise, qui est « encore plus loin d'avoir été étudiée »; huit et demie concernent la française, « sur laquelle notre documenta-

1. Page 83, on lit que Voltaire demande « l'abrogation de l'édit de Nantes »; un mot a été évidemment omis; il faut lire : « l'abolition de l'abrogation de l'édit ».

tion est plus considérable, bien que, même sur elle, il reste beaucoup de travail à faire » (oui !). Ensuite, vingt-deux pages sont relatives à la traite négrière anglaise — mais assez fréquemment aussi à la française, en raison des rivalités et des nombreux conflits anglo-français au sujet ou à propos de ce commerce. Enfin, les neuf à dix dernières pages donnent un excellent résumé succinct du mouvement abolitionniste anglais depuis l'origine (1770 environ) jusqu'à l'acte d'abolition officielle de la traite noire (1807).

M^{me} Donnan explique ainsi, p. LIII, l'insertion de ce dernier résumé : « Bien que ce ne soit pas l'objet essentiel du présent volume d'étudier l'expansion du mouvement humanitaire qui triompha dans l'acte de 1807, une courte revue de ce mouvement donnera une signification (*significance*) plus grande aux actes législatifs imprimés ici. » On est en droit de trouver l'argument dangereux en matière de méthode de composition historique : adoptée comme légitime, une argumentation de cette nature conduirait à charger de hors-d'œuvre bien des livres d'histoire. Mais il y a autre chose à observer. Pour donner le maximum de « signification » aux « actes législatifs » concernant le *trafic noir* avant l'abolitionnisme, il faudrait, avant tout, mettre en parallèle les actes législatifs, et bien davantage encore les autres *actes* (au sens ordinaire du mot), relatifs à l'esclavage durant les siècles où il était admis sans contestation. Puis, ensuite seulement, les actes — de toute nature — qui constituent l'histoire de l'abolition, y compris les actes relatifs à la pratique de l'esclavage au cours de cette dernière période. Car, ne l'oublions jamais, l'histoire négrière est une ; ses trois parties (traite, esclavage, abolition) sont historiquement indissolubles. Bien que la commodité du travail d'érudition nous oblige à les étudier séparément, il est impossible de faire comprendre intégralement l'une d'elles (ou même un de ses « chapitres ») sans recourir, plus ou moins, aux deux autres, en attendant le « définitif » travail de synthèse générale qui pourra être exécuté un jour venant. — En l'espèce, il faudrait que M^{me} Donnan, après son ouvrage en cours, en écrivit un similaire, aussi considérable au moins, sur l'esclavage, et un troisième sur l'histoire de l'abolition. Souhaitons qu'elle nous donne ces nouveaux ouvrages ; nul n'est davantage capable de s'en acquitter très bien, ses deux premiers volumes le prouvent.

Abstraction faite de ces remarques, si l'on se reporte aux pages de l'auteur (dans l'Introduction et dans le choix des Documents), on est surpris que, des trois pays où le mouvement abolitionniste obtint quelques résultats effectifs, jusqu'en 1807 (année à laquelle s'arrêtent l'Introduction et les Documents), l'un d'eux, la France, n'obtienne que quatre lignes, d'ailleurs inexactes¹ (p. xxv), et aucune citation de Documents. Pourtant l'auteur reproduit (p. 616-617), après l'avoir mentionnée, p. xvii, l'Ordonnance de Christian IV de Danemark, 16 mars 1792, interdisant à ses sujets la traite noire, excepté à l'intérieur des Antilles danoises, à dater de janvier 1803, mais engageant les étrangers — auxquels il faisait pour ceci des conditions avantageuses — à introduire jusqu'en décembre 1802 le plus possible de

1. a) La suppression des primes accordées aux navires négriers fut votée le 27 juillet 1793 ; elle ne l'avait pas été le 11 août 1792 : présentée ce jour-là, la motion fut écartée. — b) Ce n'est pas seulement « the trade itself », le trafic négrier, qui fut déclaré immédiatement aboli, par la Convention nationale française, le 16 pluviôse an II (mardi 4 février 1794), mais l'esclavage lui-même ; le trafic négrier se trouvait donc l'être simultanément par voie de conséquence.

négres dans lesdites Antilles. Il aurait évidemment fallu, dans l'Introduction, expliquer en bref (cinq à six pages auraient suffi) : l'attitude des divers milieux sociaux français et leurs possibilités respectives d'influence, y compris la « Société des Amis des Noirs » et les puissants clans adverses ; celles des Assemblées : Constituante, Législative, Convention, Directoire — à l'égard des problèmes coloniaux et surtout de l'esclavage (traite comprise). Puis les péripéties qui survinrent quant à la propagande et à l'examen des idées, des propositions législatives. Ajoutant quelques lignes sur le rétablissement de la traite et de l'esclavage, en 1802, par Bonaparte, consul. — Il aurait fallu, d'autre part, dans les Documents, insérer quelques textes : non seulement ceux (très courts) concernant l'abolition de l'esclavage et son rétablissement, mais aussi, en reproduction partielle, certaines délibérations, certains discours, certaines des mesures prises, sous la Convention et le Directoire, afin d'atténuer les effets de l'abolition de l'esclavage, etc., sans préparation aucune. Tout cela n'aurait occupé qu'une vingtaine de pages. — Pourquoi M^{me} Donnan n'a pas agi ainsi, je ne le peux deviner ; ce n'est certes pas faute de documentation aisément accessible, moins encore de méconnaissance du sujet. Alors ?

En son Introduction, divers passages mériteraient un examen particulier — à la louange de l'auteur. Relevons quelques-uns d'entre eux. M^{me} Donnan use des textes, surtout de certains, un peu comme elle use des statistiques d'autrefois : sous bénéfice de contrôle et parfois de fortes réserves. Exemples, p. xxv (lignes 8-9) et ligne 2 de la note 58 (p. xxiv-xxv). Toutefois, en ce qui concerne ladite note, l'auteur aurait tiré bon parti de la lettre de Montmorin, du 15 décembre 1787, donnée par Brutails, p. 254 de son précieux *Inventaire du fonds de la Chambre de commerce de Guienne*, archives départementales de la Gironde (Bordeaux, 1893), lettre qu'elle aurait rapprochée des p. 73-74 de Peytraud¹. Autres exemples, p. xxiv et xxx, xxxiii ; M^{me} Donnan signale des exagérations manifestes de polémiques anglaises, dont les auteurs étaient, la plupart, des *pamphleteers* (eux et leurs confrères de France, de Hollande, etc., par leurs hyperboles et leurs mensonges en style envenimé, attisaient les haines internationales que cherchaient sans cesse à entretenir les négoces rivaux dont ils recevaient les subsides).

L'auteur présente très bien la formidable coalition des intérêts d'argent — exactement semblable à celle de France et d'ailleurs — dressée contre l'abolition : « le commerce négrier anglais, dont le plus puissant groupe était celui de Liverpool ; les manufactures anglaises » fabricantes d'articles à l'usage des négriers, « avec leurs relations ramifiées dans maintes directions ; les planteurs des Indes occidentales, et, peut-être les plus rudes de tous à convertir, les patriotes anglais ayant la foi aveugle (*implicit faith*) que la puissance de l'Angleterre reposait pour ainsi dire sur le commerce des esclaves ». A ce propos, M^{me} Donnan cite (même page lvi), au nombre des « arguments » des antiabolitionnistes, la fameuse allégation servie partout en Europe et aux colonies : la traite négrière a « des effets bienfaisants, puisqu'elle sauve la vie de captifs qui autrement seraient massacrés, et qu'elle

1. Du reste, cet ouvrage de Brutails aurait rendu à M^{me} Donnan plus d'un autre service ; surtout par les deux premières séries inventoriées, où chaque article (registre) comporte en moyenne seize colonnes d'inventaire. Quant à l'Introduction (de Brutails), par ailleurs si intéressante, la partie faible en est précisément celle qui concerne l'histoire négrière (p. xliiii à xliiv).

les transporte aux Indes occidentales, où ils sont incomparablement mieux qu'en Afrique » (bouffonnerie qui, actuellement, est quelquefois invoquée encore, avec d'autres « arguments » plus odieux).

Contre cette coalition, « une petite, mais extraordinairement vigoureuse phalange de réformateurs n'ayant pas d'intérêt matériel en jeu, et qui comptaient avant tout sur des arguments d'ordre moral ». Toutefois, et bien qu'elle insistât plusieurs fois, très justement, sur le rôle du sentiment moral — et religieux presque toujours — dans la propagation des doctrines antiesclavagistes, M^{me} Donnan rappelle (p. LVI-LVII) que, pour faire triompher ces doctrines, les abolitionnistes furent de bonne heure obligés de se placer aussi sur le terrain des intérêts économiques sagement compris. Leurs argumentations d'ordre économique sont, en effet, une des deux raisons essentielles qui triomphèrent, enfin, de la résistance longue et acharnée du Parlement anglais. L'autre raison, décisive, c'est que, vers la fin du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e siècle, les Indes occidentales anglaises en arrivèrent à regorger d'esclaves¹, donc à posséder (M^{me} Donnan a oublié de noter tout ceci) une énorme avance, quant à la main-d'œuvre, par rapport aux colonies des nations rivales, et, cela une fois dûment constaté, « réalisé », la cause était entendue, la majorité parlementaire fut retournée, l'abolition du *Slave Trade* votée à une majorité écrasante, puis, à dater de 1814, imposée par l'Angleterre aux autres nations maritimes.

Il m'est naturellement impossible d'analyser, fût-ce très sommairement, le contenu des 301 documents, bien choisis, que reproduit l'auteur (p. 1 à 669), textes échelonnés de février 1701 à mars 1807 ; impossible même d'en donner une idée. Pièces très variées, d'ordre économique, diplomatique, etc. J'appellerai simplement l'attention, à titre d'exemple, sur deux des statistiques, deux tableaux qui montrent l'importance énorme acquise par Liverpool, comme port négrier, au cours de son développement pendant le XVIII^e siècle. Le premier tableau (p. 49) donne le nombre et le tonnage, par année, des bâtiments expédiés, de ce port, « à la côte d'Afrique », en 1709, 1730, 1737, 1744 et de 1751 jusqu'en avril 1807. Maigre importance jusqu'en 1730 environ ; mais à dater de 1751 surtout, progrès du nombre annuel de bateaux ; sauf pendant les années de guerres — et encore doit-on noter qu'à l'époque de la Révolution et de l'Empire, l'Angleterre était maîtresse presque absolue des mers, il y eut, au contraire, une recrudescence du nombre annuel de ces armements. D'autre part (et comme partout), progrès du tonnage moyen : il était de 110 tonnes et demie en 1760 ; en 1799, il atteint 261 tonnes. — En résumé, de 1751 jusqu'en avril 1807, 4,412 bâtiments, à peu près une moyenne de soixante-dix-huit par an, jaugeant 676,466 tonnes. Nombres très approximatifs, cela va sans dire, comme ceux de toutes les statistiques d'autrefois, mais qui montrent quand même fort bien l'importance, en soi, du port de Liverpool, le premier du monde pour le trafic noir.

Et voici pour l'importance comparée — de 1795 inclus à 1804 inclus (dix ans) — des trois ports négriers anglais (tableau de la p. 632) ; je donne seulement les

1. En 1774, la grande Antille anglaise, la Jamaïque, avait déjà 220,000 esclaves (contre 16,000 Blancs — ce qui provoquait « une terrible appréhension » chez certains observateurs ; p. 1). En 1787, elle en comptait 255,780 et, en 1800, leur nombre atteignait 300,000 (même page). — Ce qui n'empêcha pas les entêtés Jamaïcains d'adresser encore, en 1806, aux Chambres du Parlement, une pétition contre l'abolition (p. LXXI).

nombre total : *Liverpool*, 1,099 bâtiments, 323,770 esclaves ; *Londres*, 155 bâtiments, 46,405 esclaves ; *Bristol*, 29 bâtiments, 10,718 esclaves. Ainsi, dans cette période de prospérité maxima, *Liverpool* traita en moyenne annuelle plus de 32,000 esclaves, alors que Nantes, à son apogée de trafic négrier, en avait traité en 1751 (ce fut son maximum) 10,000¹.

Comme le précédent, le tome II de l'ouvrage de M^{me} Donnan comporte un Index très détaillé, qui s'étend ici sur soixante et une pages, en petit texte.

A bientôt sans doute le plaisir et le profit d'étudier le troisième volume de cette publication absolument *neuve* : nulle part il n'en existe une similaire ou approuvante.

LÉON VIGNOLS.

MAVROGORDATO (J.). *Modern Greece, a chronicle and a survey, 1800-1931*. Londres, Macmillan, 1931. In-8°, VIII-251 pages, index, 2 cartes.

M. Mavrogordato, qui, de 1914 à 1921, avait écrit quelques articles sur la politique grecque pour des revues anglaises, qui avait édité quelques anciens poèmes nationaux, a fait un livre pour montrer l'évolution de la Grèce depuis sa libération jusqu'à nos jours.

Du XIX^e siècle jusqu'à la Grande Guerre, certains détails sont à noter : la vie de ce Korais (Coray), 1748-1833, venu étudier la médecine à Montpellier, puis à Paris, où il resta de 1788 à sa mort, philologue érudit, libéral optimiste plutôt qu'esprit curieux et homme d'action ; les intrigues anglaises autour d'Othon, deuxième fils du roi Louis de Bavière, choisi comme roi de Grèce par les Alliés, 1843-1862 ; son absolutisme, son intransigeance administrative, son opposition à l'orthodoxie amenèrent son remplacement par le vieux Georges I^{er} de Danemark, 1863-1913, bien plus docile aux suggestions de l'Angleterre. Au congrès de Berlin, en 1878, la Grèce obtint quelque rectification de frontière ; en 1911, elle fait échec à la Turquie, qui essaie d'opposer la Roumanie aux Balkaniques ; la guerre balkanique et son alliance avec la Serbie lui valent, aux traités de Londres et de Bucarest (1913), une partie de la Macédoine méridionale, pendant qu'à l'autre bout du royaume la Crète tend à l'annexion complète, 1898-1908. Mais le traité de Lausanne, du 18 octobre 1912, entre l'Italie et la Turquie réserve le Dodécanèse à l'Italie et Chypre reste à l'Angleterre.

Telle est la situation au moment de la guerre. Le vieux roi assassiné, c'est son fils Constantin qui le remplace depuis le 18 mars 1913. Il est ultra-germanophile. Son ministre, Venizelos, au pouvoir depuis 1910, penche vers les Alliés. Sondé par l'Angleterre, il se déclare prêt à céder Cavalla pour l'Asie Mineure. Mais il ne tarde pas à être renvoyé (6 mars 1915). Cependant, l'Angleterre offre Chypre à son successeur, Zaïmis, qui refuse (octobre 1915). C'est que le roi fait tout pour l'Allemagne. En avril 1916, il refuse le chemin de fer grec aux Serbes en retraite ; en décembre 1916, il fera trahison en attaquant nos marins par ses « ligues de réservistes ». Il reste roi pourtant jusqu'au 12 juin 1917, après que l'Italie, aux conférences de Saint-Jean-de-Maurienne, eut promis de ne plus le soutenir. Dès lors,

1. Gaston Martin, *Nantes au XVIII^e siècle. L'ère des négriers, 1714-1774*. Paris, Alcan, 1931, in-8°. Voir la planche VII, hors texte.

les événements se précipitent. La France appuie Venizelos, qui revient au pouvoir le 26 juin 1917 et, le 29, la Grèce déclare la guerre aux Puissances centrales. Après l'offensive de nos troupes et la capitulation de la Bulgarie (30 septembre 1918), au traité de Sèvres (1920), la Grèce obtient la Thrace, Imbros, Tenedos, Smyrne et ses alentours. Mais les intrigues royalistes amènent la chute de Venizelos, le retour de Constantin (19 décembre 1920), la désastreuse expédition d'Asie Mineure (1921-1922) et le deuxième traité de Lausanne (24 juillet 1923), qui confirme à l'Italie la possession du Dodécanèse. De même, en 1929, l'Angleterre déclinera toute question de Chypre. Par contre, des tractations successives avec la Turquie jusqu'en 1930 donneront l'ouest de la Maritsa à la Grèce et, par un échange de populations, un million de réfugiés d'Asie Mineure, auxquels la Société des Nations prêtera son aide. Pour la politique extérieure, le livre se termine par les accords avec la Bulgarie et la conférence d'octobre 1930 aboutissant à la création d'un Institut balkanique mi-économique, mi-scientifique, prélude d'une Fédération balkanique.

A l'intérieur du pays, après la proclamation de la République le 25 mars 1924, la présidence de l'amiral Kountouriotis, 1924-1929, remplacé par Zaimis, l'essai de dictature du général Pangalos en 1926, nous ne sommes plus informés que des nombreux monopoles, concessions et emprunts à l'Angleterre et aux États-Unis.

C'est que l'auteur ne cache nullement ses sympathies pour l'Angleterre, ce qui est son droit. Mais il eût été, semble-t-il, de son devoir d'historien et même de Grec de ne pas oublier ou méconnaître la France, son appui financier avant la guerre, son rôle militaire essentiel pendant la guerre. C'est pour la Grèce comme pour les autres Alliés que sont tombés nos soldats de l'armée d'Orient et quels mots sur l'œuvre du général Sarrail à Salonique n'eussent, peut-être, pas été inutiles¹. Impartialité n'est que justice.

Il est singulier aussi de constater le silence de M. Mavrogordato sur les agissements de l'Italie dans les Balkans en ces dernières années. Les événements d'Albanie ne sont même pas mentionnés. La raison diplomatique serait-elle supérieure à la raison et à la vérité?

Cependant le livre de M. Mavrogordato mérite de retenir l'attention et par son exposé chronologique précis, et par son tableau succinct de la littérature et de l'art modernes en Grèce, et par son désir d'une Fédération balkanique, dont les conditions intérieures sont énumérées avec complaisance. Ne conviendrait-il pas d'y ajouter une condition extérieure indispensable : l'accord des Grandes Puissances derrière les petits États balkaniques?

Gaston CAREN.

Carl FÜRSTENBERG. Die Lebensgeschichte eines deutschen Bankiers, 1870-1914. Herausgegeben von seinem Sohn Hans FÜRSTENBERG. Berlin, Ullstein, 1930. In-8°, 577 pages. Prix : 12 mk.

Directeur général de la *Berliner Handelsgesellschaft*, une des grandes banques

1. Dans la bibliographie, composée surtout d'ouvrages anglais, on ne trouve aucune mention de deux livres, d'une portée capitale : ceux du général Sarrail, *Mon commandement en Orient, 1916-1918*. Paris, Flammarion, s. d., et de J. Ancel, *Peuples et nations des Balkans*. Paris, Colin, 1926.

d'affaires de l'Allemagne, M. Carl Fürstenberg a été à la fois spectateur et acteur de l'immense essor économique et financier qu'a pris son pays dans le quart de siècle qui a précédé la Grande Guerre. L'étroite connexion entre finance et politique, par quoi se caractérise l'expansion capitaliste et impérialiste, l'a mis en contact avec nombre des hommes qui ont mené, dans ces années, la politique européenne ou internationale. Le salon de sa femme, Polonaise de naissance, réunissait des diplomates, des littérateurs, des artistes et accueillait volontiers les étrangers de distinction qui passaient par Berlin. Des récits des épisodes de sa vie qu'il a faits à son fils, celui-ci a composé un volume qui, au vrai, représente les mémoires d'un des capitaines de la finance allemande dans l'ère wilhelminienne.

L'homme est sympathique : sérieux, grand travailleur, d'un robuste bon sens, en garde contre toute mégalomanie, dans ses affaires comme dans son patriotisme ; dans les unes, il se refuse à suivre le courant qui entraînait les grandes banques allemandes vers l'extension illimitée de leur réseau d'agences et de commandites, il préfère borner ses ambitions et avec elles ses risques ; dans l'autre, il se garde de céder à la poussée d'orgueil qui, vers la fin du XIX^e siècle, portait trop d'Allemands à croire que l'Allemagne était en train de devenir la première, sinon la seule des puissances mondiales (p. 361). Une lettre à Maximilien Harden, du 25 septembre 1911, à propos du conflit d'Agadir, est particulièrement intéressante à ce sujet, et d'ailleurs aussi par la manière dont elle caractérise ce que doit être l'état d'esprit et le rôle d'un grand banquier : Fürstenberg est calme, habile, énergique à l'occasion, sûr de sa valeur personnelle et ferme sur le rang de sa maison, conscient des liens par lesquels son action se rattache à toute l'évolution de la nouvelle Allemagne qui est l'œuvre de Bismarck et à laquelle l'ère wilhelminienne donnera une orientation qui, même avant l'approche de la catastrophe, inquiète un peu cet esprit réaliste et pondéré. Il a pour Bismarck un véritable culte, et la moitié de sa bibliothèque est consacrée au grand chancelier (p. 332). Même envers lui, d'ailleurs, il conserve sa liberté de jugement. Ainsi (p. 395), il blâme discrètement le « diplomate génial » d'avoir cru nécessaire, pour en imposer au peuple, de ne se montrer plus qu'en uniforme de cuirassier, et par là donné le mauvais exemple à l'ère wilhelminienne, qui, comme en tout, s'est laissée aller là-dessus aux plus vaines exagérations. En maint endroit, on trouve sous sa plume de ces remarques, jetées comme en passant : elles témoignent de beaucoup de finesse et d'un vrai sens psychologique ; elles éclairent cette opposition entre les traditions de la vieille Prusse et les besoins de la nouvelle Allemagne, socialement et intellectuellement si différente, que ne masquait qu'à moitié le clinquant du règne de Guillaume II.

Emprunts serbes, emprunts russes, placements américains dans l'ordre international ; à l'intérieur, financement de la grande industrie allemande en plein essor, notamment de l'A. E. G. (*Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft*), la création d'Émile Rathenau, un des hommes qu'il admire le plus — voilà les terrains où s'est déployée surtout l'activité de Carl Fürstenberg. Le récit de quelques-unes de ses principales opérations révèle certains dessous politiques ou humains assez piquants (p. 250-254, 283-286, 390). Les portraits des hommes avec lesquels elles l'ont mis en relations sont sobres, nets et souvent perspicaces, qu'il s'agisse d'hommes d'État, y compris Witte et Bülow, ou d'hommes d'affaires, le vieux Bleichröder, qui fut son premier grand patron, ses associés de la *Handelsgesellschaft*, Thyssen et les maîtres de la métallurgie allemande, d'autres encore. Mais les passages les plus instructifs du livre sont ceux qui exposent et expliquent l'évolution de la banque

et de l'industrie en Allemagne durant la période où l'auteur y a été activement associé (p. 175, 194, 208, 212-213, 298-300, 348-350, 359-360, entre autres). Les pages 248-250, consacrées aux dynasties bancaires, à leur internationalisation et à leurs règles protocolaires, attirent, sous une forme amusante, l'attention sur un aspect des plus importants de la vie internationale dans la période d'entre les deux guerres.

Louis EISENMANN.

I. — Pierre BALME. *Clermont-Ferrand, capitale du Massif Central*. Aurillac, éd. U. S. H. A., 1931. In-4°, 214 pages et 169 héliogravures.

II. — Philippe ARBOS. *Clermont-Ferrand. Étude de géographie urbaine*. Clermont-Ferrand, G. Delaunay, 1930. In-8°, 160 pages et 8 planches.

I. — Le livre de M. Pierre Balme est à la fois d'un intérêt actuel et historique. A la suite d'un essor industriel inattendu, Clermont, qui comptait 53,000 habitants en 1901, a dépassé 111,000 en 1926 et, malgré la crise actuelle, en conservait encore 102,000 au recensement de 1931. Cet afflux de population a singulièrement modifié les conditions de la vie clermontoise, qui n'avait guère varié depuis le XVIII^e siècle. Excellent connaisseur du Clermont ancien et du Clermont actuel, M. Balme a voulu dans ce livre, et c'est ce qui fait son principal intérêt, opposer dans les divers domaines de la vie urbaine le passé au présent, avec le souci de montrer que « dans ce rajeunissement imprévu » la ville n'a rien perdu des qualités de son terroir, tout en cherchant à s'adapter à sa nouvelle situation. Bien au courant des sources de l'histoire de Clermont, l'auteur a puisé dans les récits des voyageurs, dans certains mémoires comme ceux de Fléchier, et même dans des documents d'archives, les éléments d'un tableau fort pittoresque relevé d'anecdotes savoureuses et que rend encore plus vivant une magnifique illustration d'un caractère tout personnel et souvent inédit. A côté des principaux monuments, on y trouve reproduits des coins fort pittoresques, de vieilles pierres sculptées, de beaux ouvrages de ferronnerie, derniers vestiges du passé, égarés dans la ville moderne, pas toujours d'ailleurs suffisamment respectés par les Vandales qui sont de tous les temps.

Le plan de l'ouvrage est quelque peu déconcertant. Au lieu de suivre simplement dans leur ordre historique les étapes de l'histoire de Clermont, après un premier chapitre consacré à la vie antique, qu'il pousse jusqu'à la fin de l'époque carolingienne, l'auteur, à partir du X^e siècle, préfère considérer successivement les divers aspects de la vie urbaine (vie religieuse, politique, sociale) et terminer par une étude de « la nouvelle capitale », terme quelque peu exagéré. De ce plan, plus net en apparence qu'en réalité, il résulte une certaine confusion dans l'ordre des faits. Le livre ne s'en lit pas moins avec un véritable charme et jette un jour curieux sur certains épisodes et certains aspects de la vie historique de Clermont. Signalons, en particulier, l'histoire de la rivalité administrative et judiciaire entre Riom et Clermont, celle des grands travaux de voirie des intendants du XVIII^e siècle, La Grandville, Trudaine, Ballainvilliers, le tableau très pittoresque de l'ancienne bourgeoisie clermontoise, dont les ressources consistaient surtout en propriétés foncières, et de la vie qu'elle menait dans les beaux hôtels, aux façades austères en pierre de

Valvic qui subsistent encore et dont l'auteur a fait une excellente description. Le chapitre sur la *Vie sociale* renferme des renseignements intéressants sur les ressources économiques de Clermont, grand marché agricole, mais aussi centre important de commerce avec très peu d'industrie. On appréciera surtout la description pittoresque de la forme prise par ce commerce, foires populeuses établies par Louis XI en 1481, caravanes muletières, coches d'eau, diligences. L'auteur met en lumière les conséquences, fâcheuses pour ce commerce clermontois, de la création des chemins de fer qui ont agi comme une force centrifuge, entraînant vers Lyon, Toulouse ou Bordeaux les produits qui s'entreposaient naguère à Clermont. Il indique d'ailleurs le résultat opposé, qui pourra sortir de l'extension des nombreuses lignes d'autobus. Enfin, le dernier chapitre est un tableau fort animé de l'essor industriel qui a transformé Clermont dans son étendue, dans sa population, dans son commerce. Chef-lieu de la XVII^e région économique qui s'étend sur cinq départements, centre de tourisme, centre aéronautique, centre thermal, la ville a atteint un degré de prospérité qu'elle n'avait jamais connu et dont le développement de l'industrie du caoutchouc explique en grande partie les progrès.

Il est regrettable que des erreurs historiques ou des jugements un peu hâtifs déparent ce livre, en général cependant bien informé. La première mention du *castrum Claremuntum* (p. 38) ne remonte pas au v^e siècle, mais se trouve pour la première fois dans une formule juridique du vii^e siècle (éd. Zeumer, *Monumenta Germaniae. Leges*, V, p. 28, 14). Les comtes wisigoths et francs ne sont pas exclusivement des chefs de guerre (p. 91), mais des administrateurs, au nom du roi, de la *civitas*. La sénéchaussée d'Auvergne n'a pas été créée à Riom en 1531, mais en 1360 par Jean de Berry; ce qui est vrai, c'est qu'en 1532 elle est devenue justice royale, par suite de la réunion du duché d'Auvergne à la couronne (p. 108). L'auteur confond (p. 143) Pierre de Giat, chancelier de France, mort en 1407, avec son petit-fils Pierre II de Giat, favori de Charles VII, et noyé, en effet, dans les fossés de Dun-le-Roi par ordre de Richemont en 1427. Antoine Duprat n'a pas été chancelier de Charles VIII (p. 146); né à Issoire en 1463, bailli de Montferrand en 1494, il fut précepteur de François d'Angoulême en 1506, puis chancelier de France en 1515.

II. — L'« étude de géographie urbaine » de M. Arbos repose non seulement en partie sur des sources historiques et des documents d'archives, mais projette des vues vraiment lumineuses sur l'histoire de Clermont. M. Balme s'est d'ailleurs plusieurs fois référé à cet ouvrage, un peu antérieur au sien. Le cadre géographique, les fonctions urbaines, l'organisme urbain, telles sont les divisions du livre, justifiées par le but même de l'auteur : montrer comment le cadre géographique permanent a produit des effets différents suivant les contingences historiques.

D'abord la situation. La ville de Clermont est bâtie dans une région de contact qui en a fait un marché naturel entre des terroirs de nature différente (Limagne, buttes volcaniques, monts d'Auvergne, etc...). La ville se trouve également dans une région de passage entre le bas Languedoc et les plaines du Nord, entre l'Océan et le Lyonnais, carrefour marqué par les grandes voies romaines, par les routes modernes, puis par les voies ferrées. De là son double caractère de marché agricole et d'entrepôt commercial. M. Arbos montre les obstacles naturels et historiques qu'il a fallu vaincre pour utiliser ces voies (absence de pont sur l'Allier à Pont-du-

Château, vrai port de Clermont, de 1586 à 1765). Enfin, les sites d'habitat. La butte volcanique de Nemossos, plus tard Augustonemetum, a dépossédé Gergovie, parce que son site était plus favorable à la vie urbaine, indépendamment de raisons politiques possibles : elle était d'ailleurs habitée dès les temps préhistoriques.

Après une amusante analyse du caractère clermontois, tenace, mais peu hardi, l'auteur passe en revue les fonctions urbaines (administrative, agricole, industrielle, commerciale). Il a bien vu que le fait primordial est l'existence de l'évêché au ressort étendu. Clermont est devenu une seigneurie ecclésiastique, mais le morcellement politique de l'Auvergne lui a suscité des rivaux : Montferrand, siège des comtes, puis des dauphins, et surtout Riom, siège de l'administration royale depuis la confiscation de l'Auvergne par Philippe-Auguste, ducal depuis Jean de Berry. Clermont a retrouvé son rang de capitale, grâce à Catherine de Médicis (1551-1556) et à l'annexion de Montferrand (1630), complétée en 1731. La fonction agricole est marquée par le caractère semi-rural des habitants. Beaucoup d'artisans sont en même temps vignerons et l'auteur fait un tableau très intéressant, parfois pittoresque, de cette histoire de l'exploitation de la vigne et des arbres fruitiers, qui a tenu et tient toujours une grande place dans la vie économique de Clermont. L'industrie, en revanche, s'est trouvée placée dans des conditions peu favorables : les moulins à papier, les tanneries, l'industrie de la toile encore actives au *xviii*^e siècle, ont végété au siècle suivant. La confiserie était son principal article. La création des fabriques de caoutchouc (la première fut fondée en 1831 par un ancien garde du corps de Charles X, Daubrée) pourrait être regardée comme un véritable paradoxe géographique, si la facilité de recrutement de la main-d'œuvre n'expliquait comment elle s'est fortement implantée dans la ville. M. Arbos résume à grands traits l'histoire de ses progrès. La date importante est celle de la course d'automobiles Paris-Bordeaux, gagnée par la maison Michelin en 1895. Depuis cette époque, l'auteur constate les rapports directs entre le développement des industries du caoutchouc, celui des autres industries dont plusieurs dépendent de cette industrie principale, l'extension de la ville dans toutes les directions et l'accroissement prodigieux du nombre des habitants. Il va sans dire que le mouvement commercial, détourné de Clermont, comme on l'a vu, par la création des chemins de fer, a retrouvé une activité nouvelle.

Le dernier chapitre, relatif à l'organisme urbain, complète ces analyses remarquables. Grâce aux statistiques qu'il a consultées, M. Arbos établit que la majorité des habitants actuels n'est pas originaire de la ville, mais que le nombre des étrangers proprement dits est infime et que ce qui domine ce sont les immigrants originaires de la Basse-Auvergne, surtout de la Limagne. Un grand nombre d'ouvriers d'industrie sont d'ailleurs installés dans les villages voisins qu'ils ont contribué à repeupler et sont transportés chaque jour à l'usine, d'où la création d'une banlieue démographique très étendue. Enfin, des renseignements intéressants, empruntés aux meilleures sources, sont donnés sur les variations de l'enceinte de Clermont depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours. Tel est ce livre qui peut être considéré comme un modèle de monographie urbaine.

Louis BRÉNIER.

- I. — Stuart A. RICE. *Method in social science; a case book*. Chicago, the University press, 1931. xiii-822 pages.
- II. — Œuvres de Jean JAURÈS. *Études socialistes. I : 1888-1897*. Textes présentés et annotés par Max BONNAFOUS. Éditions Rieder, 1931. 432 pages. Prix : 50 fr.
- III. — C. BOUGLÉ. *Socialismes français : du socialisme utopique à la démocratie industrielle*. Armand Colin, 1932. In-16, 200 pages. Prix : 10 fr. 50.
- IV. — G.-H. BOUSQUET. *Institutes de science économique. Tome II : Les bases du système économique*. Marcel Giard, 1931. In-8°, 210 pages. Prix : 35 fr.
- V. — Michel BAKOUNINE. *Confession, 1857*. Traduit du russe par Paulette BRUPBACHER, avec une introduction par Fritz BRUPBACHER et des annotations de Max NETTLAU. Rieder, 1932. In-16, 335 pages. Prix : 16 fr. 50.
- VI. — Karl MARX. *Das Kapital. Kritik der politischen Öconomie. Ungekürzte Ausgabe nach der zweiten Auflage von 1872*. Berlin, Kiepenhauer. In-16, 768 pages. Prix : 2 mk. 85.

I. — M. Rice a réuni, comme sur un casier de bibliothèque, cinquante-trois études séparées, écrites surtout par des savants américains et aussi par quelques étrangers — études qui ont souvent la forme d'analyses, et qui ont un caractère plus ou moins général ; bon nombre d'entre elles intéressent surtout la technique de telle ou telle science.

Il nous est impossible d'analyser dans le détail un pareil recueil. Contentons-nous d'abord de signaler quelques-unes de ces études qui présentent l'intérêt le plus général pour quiconque essaie de se rendre compte de la méthode des sciences sociales. Tel, le pénétrant article de M. Frank Knight (de l'Université de Chicago) : *Relation of utility theory to economic method of William Stanley Jevons and others* ; l'auteur montre fortement en quoi la méthode à employer en économie politique doit profondément différer des méthodes dont usent les sciences de la nature¹. Examinant la science politique (*The possibility of a science of politics*), M. W. Y. Elliott, de Harvard, aboutit à des conclusions fort analogues. Une importante étude sur la méthode d'Auguste Comte, par M. McQuilkin De Grange, sera lue également avec beaucoup d'intérêt ; elle montre que la psychologie et la morale, qui font une si grande part à l'« individu », ne pouvaient pas entrer dans la hiérarchie des sciences, d'abord fixée par le philosophe français. C'est dans la seconde partie de sa vie, à la suite de son aventure sentimentale bien connue, que Comte en arrive à faire une grande place aux phénomènes affectifs ; il se décide à ajouter la morale aux autres sciences et il allait lui consacrer un volume, lorsqu'il a été surpris par la mort.

Plusieurs études concernent la méthode historique. La plus importante (*What are historians trying to do?*) est l'œuvre de M. Henri Pirenne ; la *Revue* en a déjà

1. M. F. Knight, qui cependant semble assez familier avec l'épistémologie, ne cite jamais l'explication dans les sciences, d'Émile Meyerson.

parlé. M. Carl Stephenson (de l'Université Cornell) étudie les théories d'Henri Pirenne et Georg von Below sur l'origine de la ville médiévale ; la théorie du premier, qui fait dériver les villes des marchés commerciaux, lui semble la mieux fondée, mais peut-être de nouvelles études feront-elles, en certains cas, apparaître des origines sensiblement différentes. M. Henry E. Bourne expose la méthode historique de Michelet, en s'appuyant notamment sur les études de Gabriel Monod, d'Aulard et de M. Gustave Rudler. On retiendra aussi l'étude de M. Jean Pommier sur la méthode historique d'Ernest Renan, conditionnée en partie par le domaine historique qu'il a le plus particulièrement exploré, c'est-à-dire l'histoire religieuse. M. Ferdinand Schevill montre ce qu'il y a d'original dans l'œuvre de Voltaire, qui place au premier plan l'histoire de la civilisation et la traite en rationaliste. Ernst Troeltsch, un des historiens allemands les plus originaux, a mis en relief les valeurs spirituelles, le rôle des individus, sans méconnaître l'arrière-fond économique : M. Francis A. Christie nous le montre d'une façon très judicieuse. Pour M. Merle E. Curti, l'historien américain Fr. Jackson Turner a exercé une très grande influence sur les conceptions historiques qui prédominent aujourd'hui aux États-Unis. — Remarquons encore que la géographie humaine n'a pas été oubliée ; notre compatriote, M. Raoul Blanchard, a donné une courte étude sur l'industrie du raisin sec.

II. — Dans le volume qui contient la première partie des *Études socialistes* de Jaurès ont été recueillis un grand nombre d'articles, publiés surtout dans la *Dépêche de Toulouse*, la *Petite République*, la *Revue socialiste*, et dans lesquels Jaurès fait figure de théoricien socialiste. Il ne s'agit pas seulement d'articles isolés, mais de véritables séries, exposant dans toute leur ampleur les conceptions du grand orateur et écrivain. Citons notamment, à cet égard, la *Polémique avec Bernard Lavergne sur le collectivisme* (septembre 1893 à janvier 1894) et l'*Organisation socialiste*, publiée par la *Revue socialiste* en 1895 et 1896. Enfin, dans ce volume a été reproduite la traduction de la thèse latine de Jaurès (*Les premiers linéaments du socialisme allemand chez Luther, Kant, Fichte et Hegel*), œuvre d'Adrien Veber, et publiée par la *Revue socialiste*, en 1892.

On remarquera que toutes ces pages, écrites au jour le jour, il y a environ quarante ans, n'ont rien perdu de leur intérêt et, on peut dire, de leur fraîcheur, tant est ardente la conviction de Jaurès, tant est souple et étendu son esprit. Elles nous permettent aussi de nous rendre compte de l'évolution de sa pensée et de ses idées directrices, pendant les dix premières années de sa vie politique. Élu à la Chambre des députés, en 1885, comme républicain tout court, il s'intéressa passionnément dès le début aux questions sociales et on peut dire que, dès 1888, il était réellement socialiste, mais d'un socialisme vraiment large.

Dans un article du 22 octobre 1890, ne dit-il pas qu'« il y a en France un immense parti socialiste qui s'appelle tout simplement le parti républicain » et que « la Révolution française contient le socialisme tout entier » ? Il est toujours resté fidèle à cette conception. Quelques années plus tard, en 1893, il s'affirme collectiviste, mais sans être un marxiste de la stricte observance : « Tout le socialisme », déclare-t-il, « n'est pas dans Marx ; il procède en France de conceptions et de traditions françaises. » Une autre de ses idées favorites, c'est que le socialisme n'est nullement en opposition avec les droits de l'individu, bien au contraire, et, dans sa polémique avec Bernard Lavergne, il s'applique à démontrer que l'organisation socialiste de

la propriété rurale n'atteindra nullement le droit de propriété du paysan-cultivateur. Les mêmes conceptions apparaissent dans l'*Organisation socialiste* (de 1895-1896), où il s'efforce de concilier le socialisme avec la liberté individuelle, avec la décentralisation et l'autonomie ; il ne s'agit nullement, déclare-t-il, de renforcer la bureaucratie, comme le prétendent les adversaires du collectivisme : « l'industrie même nationalisée n'aura pas un caractère administratif et gouvernemental. » Tous ces écrits de Jaurès — est-il besoin de le remarquer ? — sont imbus d'un profond optimisme.

III. — En un petit volume, aussi attrayant qu'instructif, M. Bouglé, professeur à la Sorbonne, dégage très nettement les traits essentiels de la pensée socialiste française. Pour le faire, comme il nous le dit, il « s'installe au cœur des systèmes saint-simonien, fouriériste, proudhonien ». Mais tout d'abord, et avec raison, il a jugé bon d'évaluer « le legs » du XVIII^e siècle et de la Révolution française. La pensée française du XVIII^e siècle semble avant tout individualiste ; mais, outre que ce siècle a produit un assez grand nombre de systèmes socialistes ou communistes (communistes au sens qu'avait le mot à cette époque), M. Bouglé, très finement, montre qu'il n'y a pas incompatibilité entre le culte de la personnalité humaine, dont on demande la libération, et un socialisme entendu comme devant assurer plus complètement cette libération. Par contre, il nous semble qu'il attache trop d'importance aux physiocrates, qui ont bien exercé une influence assez considérable sur les mesures prises par la Révolution, à ses débuts, mais dont l'action sur la pensée française du XIX^e siècle a été bien peu efficace. Sans doute, ils placent au premier plan l'agriculture et la propriété rurale, mais ils ne sont guère favorables à la petite propriété paysanne, que la Révolution devait fortifier.

Très finement, M. Bouglé montre que les hommes de la Révolution, profondément individualistes, ont pris cependant des mesures de nature à favoriser dans l'avenir la pensée socialiste. Non qu'il faille s'exagérer le transfert de propriété accompli par la vente des biens nationaux (l'auteur le croit plus énorme qu'il n'a été en réalité), mais c'était, dans une certaine mesure, une atteinte au dogme sacro-saint de la propriété et même l'abolition du régime « féodal » l'était aussi en un certain sens. Les mesures de circonstance prises par la Convention, au nom du salut public, ont eu, en fait, un caractère plus ou moins socialiste. La conspiration de Babeuf est aussi un événement assez caractéristique. Mais la Révolution a créé surtout, dans son ensemble, la conception démocratique, qui domine encore la pensée française.

Le saint-simonisme a pu, à bien des égards, être considéré comme une réaction contre les idées du XVIII^e siècle et de la Révolution. L'auteur caractérise fortement la doctrine de Saint-Simon, élargie encore par ses disciples, et montre tous les éléments de socialisme qu'elle pouvait contenir, tous les germes qui se sont développés au cours de la période contemporaine. Au saint-simonisme, on peut même rattacher, à la fois, ce *néo-capitalisme* et ce *néo-socialisme*, qui se sont fait jour récemment.

Fourier, l'utopiste par excellence, l'homme des phalanstères, hostile à l'industrie et surtout au commerce, a servi puissamment la pensée socialiste par la critique qu'il fait de la société. Il est antiétatiste, préconise l'association. On peut donc considérer que le mouvement coopératif dérive, en notable partie, de la conception fouriériste, assouplie d'ailleurs par des disciples comme Considérant.

C'est peut-être le proudhonisme qui a inspiré à M. Bouglé ses pages les plus judicieuses et les plus brillantes. Il nous montre combien il est malaisé de se rendre compte de la doctrine de ce véritable Protée, esprit essentiellement critique, qui se complait dans les oppositions, à la fois libertaire et sociologue, profondément démocrate d'ailleurs. Proudhon a bien mis en lumière l'importance capitale du crédit ; il a préconisé le *mutuellisme*. Aussi beaucoup de mutualistes et de syndicalistes se sont-ils réclamés de lui ; il ne faut pas oublier qu'à la fin du Second Empire nombre d'ouvriers socialistes se réclamaient de lui. Enfin, l'auteur a consacré un dernier chapitre à ce qu'il appelle « résultantes et perspectives ». Il estime qu'encore de nos jours le socialisme français, très imprégné de l'esprit démocratique, hérité de la Révolution, conserve une allure originale, qui s'explique par ses antécédents ; s'il a adopté la doctrine marxiste, beaucoup de ses adhérents l'interprètent assez librement et, d'autre part, la Confédération générale du Travail est très préoccupée de l'organisation d'une « démocratie industrielle ».

IV. — Dans le tome II de ses *Institutes*, M. Bousquet étudie l'influence sur le milieu économique d'un certain nombre de facteurs : milieu naturel, race, institutions sociales, technique. Il s'efforce de montrer que, le plus souvent, il y a dépendance mutuelle de ces facteurs et du milieu économique, intervention des causes et des effets, et que, d'ailleurs, ces facteurs agissent eux-mêmes les uns sur les autres. Il se montre particulièrement sceptique, et avec raison, sur les influences économiques de la race. En ce qui concerne le matérialisme historique, tout en reconnaissant l'intérêt de la doctrine marxiste, il en marque les limites.

L'auteur insiste sur un autre facteur : le chiffre de la population. Examinant avec soin la doctrine de Malthus, il la trouve inacceptable : les subsistances ne peuvent déterminer la population, car les hommes, et surtout les hommes civilisés, ont d'autres besoins que l'alimentation et ils ont aussi des goûts très variés, dont la satisfaction les empêche de songer uniquement à la procréation. L'énorme accroissement de population dans les pays industriels de l'Europe, au cours du XIX^e siècle, lui semble un phénomène tout exceptionnel. D'autre part, en Angleterre et en Allemagne, on constate maintenant une diminution de la natalité. Aussi, dans une note sur la population de la France, M. Bousquet assure-t-il que la situation démographique de la France n'est pas très inquiétante : il n'y a nullement dépopulation, mais simplement un faible accroissement de population. Dans tout le volume, d'une lecture agréable, l'auteur cite beaucoup d'exemples concrets, ce qui est très louable.

V. — Arrêté à Chemnitz, en mai 1849, après les événements révolutionnaires de Saxe, Bakounine avait été transféré dans les prisons autrichiennes, puis extradé en Russie, où il fut confiné dans la forteresse Pierre et Paul. La *Confession*, retrouvée depuis peu et traduite pour la première fois en français, a été écrite, en 1851-1852², à la demande du tsar Nicolas I^{er}, qui lui avait fait dire par son geôlier : « Dis-lui de m'écrire comme un fils spirituel écrirait à son père en l'esprit. »

On aurait de la peine à imaginer une pareille confession, de la part d'un révolutionnaire comme Bakounine, si l'on ne se rendait compte de l'état de dépression morale où l'avait réduit un long emprisonnement ; puis n'espérait-il pas que cet

1. A la fin du volume, une bonne bibliographie rendra de précieux services.

2. Et non 1857, comme le porte par erreur le titre.

acte aurait pour effet sa libération? D'ailleurs, s'il ne cache au tsar ni son activité révolutionnaire, ni ses conceptions démocratiques, il a soin de ne trahir aucun de ses camarades, au grand déplaisir de son « père spirituel¹ ». Sous des formules respectueuses, il exprime sur le gouvernement tsariste, sur la corruption des fonctionnaires, sur la misère des paysans russes, des vérités qui ont dû faire froncer les sourcils de son auguste confesseur. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait été maintenu sous clé, transféré même dans la fameuse forteresse de Schlüsselbourg et déporté, en 1857, par le successeur de Nicolas, en Sibérie, d'où il parviendra à s'échapper pour poursuivre sa carrière révolutionnaire.

La *Confession* contient des données fort importantes, non seulement sur la vie de Bakounine, mais sur le mouvement révolutionnaire européen de 1840 à 1850, en particulier sur les agitations des années 1848 et 1849, notamment en Bohême et en Saxe, ainsi que sur le Congrès slave de Prague. Il n'a pas encore, d'ailleurs, la grande notoriété qu'il connaîtra plus tard; victime de calomnies, soupçonné d'espionnage, il mène une vie assez sombre et l'on saisit déjà l'hostilité de Karl Marx, qui s'affirmera d'une façon éclatante à l'époque de l'Internationale. C'est que Bakounine, démocrate, individualiste et anarchiste, plus que socialiste, se trouve en opposition avec le théoricien de la lutte des classes, que mettait déjà en relief le célèbre *Manifeste communiste*. Puis, il est profondément slave et russe, hostile à l'esprit germanique. La *Confession* contient aussi quelques belles pages sur l'enthousiasme presque religieux provoqué en France et surtout à Paris par la révolution de Février.

VI. — La nouvelle édition du *Capital* de Marx, que nous donne M. Karl Korsch, très familier avec la pensée de l'auteur, reproduit le texte de la seconde édition, qui a paru en 1872, c'est-à-dire du vivant même de Marx. Elle tient compte aussi de la première traduction française, contrôlée par l'auteur, mais laisse de côté les modifications introduites par les éditions d'Engels (1890) et de Kautsky (1914). D'ailleurs, le présent volume ne contient que le livre I du *Capital*, le seul que Karl Marx ait achevé lui-même, et qui concerne « le processus de production du capital ». Dans cette édition « populaire », s'adressant à un large public, M. Korsch s'est cru autorisé à supprimer certaines notes de l'auteur, qui aujourd'hui n'ont plus grand intérêt; il a traduit aussi en allemand les titres des ouvrages cités, mais a publié, en appendice, un index de ces ouvrages, qui donne leurs titres dans la langue originale.

On lira avec profit la préface substantielle dans laquelle M. Korsch marque l'intérêt de premier ordre que continue à présenter le *Capital*, en indique le plan général et la structure, insiste aussi sur le caractère « artistique » de cette grande œuvre, écrite de façon si vivante et souvent même brillante. Il y a là des qualités qui peuvent séduire même le lecteur inexpérimenté; mais, pour bien comprendre certaines parties du *Capital*, des connaissances plus précises sont nécessaires et surtout (l'éditeur insiste sur ce point) il faut bien se pénétrer de la méthode dialectique de l'auteur, que l'on doit considérer non seulement comme un économiste, mais comme un philosophe et un sociologue.

Henri SÉE.

1. Comme le montrent de curieuses annotations du tsar.

- I. — Julien BORCHARDT. *Le matérialisme historique. Introduction à la conception matérialiste de l'histoire*. Traduit de l'allemand par W. K. Bruxelles, L'Églantine, 1931. In-16, 70 pages.
- II. — Bernard LAVERGNE. *Esquisse des problèmes franco-allemands. De l'utilité d'une collaboration économique entre la France et l'Allemagne*. Paris, Gamber, 1931. 123 pages.
- III. — Henri DUBREUIL. *Nouveaux standards. Les sources de la productivité et de la joie*. Paris, Bernard Grasset, [1931]. In-16, 331 pages. Prix : 15 fr.
- IV. — Charles HODGES. *The background of international relations. Our world horizons, national and international*. New-York, John Wiley, 1931. xvi-743 pages. Prix : 21 s.
- V. — William Christie MAC LEOD. *The origin and history of politics*. Ibid. xv-504 pages. Prix : 22 s. 6 d.
- VI. — Lucien LAURAT. *Cent années d'économie mondiale*. Paris, Éditions du Carrefour, 1931. In-8°, 250 pages.

I. — M. Borchardt s'efforce d'abord de montrer l'insuffisance de la conception idéologique de l'histoire, qui veut expliquer l'histoire par l'action des individus. On ne peut, en effet, trouver les causes d'événements historiques particuliers. Non que ceux-ci n'aient pas leur intérêt, mais ils constituent la partie la plus superficielle de l'histoire, dont la tâche essentielle consiste à étudier les *transformations sociales*. Celles-ci ont pour fondement les changements qui s'opèrent dans les rapports économiques. Ces rapports eux-mêmes proviennent de transformations dans les modes de production, transformations qui s'expliquent, en dernière analyse, par l'accroissement continu des besoins matériels des hommes. Il y a là des rapports de causalité qui constituent vraiment la science historique. Toute cette démonstration est bien conduite ; seulement, il s'agit de savoir précisément dans quelle mesure il y a une causalité en histoire. L'auteur ne discute pas cette question et ne s'appuie pas réellement sur l'histoire. Mais il a le mérite d'avoir donné une idée assez claire de la doctrine qu'il préconise. La traduction semble satisfaisante ; mais jamais un Français n'écrira : « il ne se trouvera aucun studieux parmi les travailleurs ».

II. — Professeur à la Faculté de droit de Lille, directeur de l'*Année politique française et étrangère*, M. Lavergne étudie, d'une façon objective, quelques-uns des problèmes, qui, à l'heure qu'il est, intéressent au plus haut prix les relations franco-allemandes. Dans une première partie, il brosse le tableau politique et économique de l'Allemagne contemporaine, montrant l'émiettement des partis politiques, les difficultés financières, qu'il attribue en partie aux prodigalités de l'État¹, la détresse économique, qui, selon lui, est due, dans une assez forte mesure, à des sa-

1. Il y aurait, d'ailleurs, fort à dire sur cette question. Peut-on considérer comme dépenses de luxe la construction d'habitations à bon marché et ce qui a été fait pour améliorer l'hygiène des villes ? M. Lavergne reconnaît que « notre esprit français d'économie est excessif », mais, ajoute-t-il, « en sens inverse, les Allemands dépassent la juste mesure ».

laire trop élevés et à une rationalisation industrielle excessive, enfin le désarroi moral. Dans une deuxième partie, M. Lavergne examine les revendications allemandes contre les traités de 1919-1920. Il montre quelles sont les questions controversées : problèmes des colonies allemandes, des réparations, de l'*Anschluss* de l'Autriche à l'Allemagne, des frontières germano-polonaises, du désarmement. Sur certains d'entre eux, estime-t-il, des arrangements, dans l'avenir, pourront être cherchés, car il ne croit pas à l'immutabilité des traités. Dans une dernière partie, il examine les possibilités immédiates d'un rapprochement franco-allemand. Trois sortes de collaboration lui semblent possibles : en matières financière, douanière et surtout économique. Sa conclusion est plutôt optimiste et il pense que la France doit, vis-à-vis de l'Allemagne, « faire preuve d'une attitude conciliatrice et clairvoyante ».

III. — Dans un précédent ouvrage (cf. *Rev. histor.*, t. CLXV, p. 151), M. Dubreuil avait étudié les *Standards appliqués à l'ouvrier américain*. Dans un nouveau volume, de caractère plus théorique, il prend la défense de la technique et du mécanisme ; il s'efforce d'en montrer la légitimité, le caractère bienfaisant et déclare d'ailleurs qu'en matière industrielle on ne peut rétablir un passé périmé. Il revient sur la question de l'organisation scientifique du travail, sur le système Taylor, sur l'œuvre personnelle de cet ingénieur, dont, déclare-t-il, on a souvent présenté sous un faux jour le véritable caractère. Il pense qu'une organisation scientifique du travail devra améliorer grandement le sort des producteurs en « réintroduisant dans le travail la beauté, la poésie et la joie ».

IV. — Bien qu'il fasse souvent appel à l'histoire, comme à la géographie, le gros ouvrage de M. Hodges traite surtout de la situation présente du monde et de son avenir. Il témoigne d'ailleurs, de la part de son auteur, de lectures très étendues, comme on pourra en juger par les bibliographies des divers chapitres et par les nombreuses notes, rejetées à la fin du volume. M. Hodges, professeur à l'Université de New-York, est animé des intentions les plus louables ; c'est un ardent ami de la paix et qui appelle de ses vœux une organisation rationnelle du monde.

Il décrit d'abord les nations, leurs tentatives d'expansion, leurs luttes pour l'existence ; puis le caractère des relations internationales avant et après la guerre mondiale. Envisageant les questions économiques, il marque les conséquences de la « révolution industrielle », qui gagne peu à peu toutes les parties du monde et accroît l'importance des relations internationales.

Il examine ensuite les forces en présence : nationalisme moderne, impérialisme, internationalisme. Les progrès des communications, du télégraphe, du téléphone, de la T. S. F., font que, dans le monde entier, le public, surtout dans les pays démocratiques, s'intéresse de plus en plus aux affaires étrangères ; la presse, à cet égard, joue un rôle de premier plan ; cependant, remarque-t-il, l'opinion populaire peut favoriser l'éclosion de la guerre, comme le maintien de la paix. Mais, tandis que la guerre, jusqu'en 1914, a été le grand instrument de la politique nationale, depuis l'énorme conflit de 1914-1918, les nations cherchent à vaincre l'usage de la force dans la politique mondiale ; on tente de créer une véritable justice internationale. L'auteur a confiance dans le triomphe du pacifisme et il compte sur l'action des individus de plus en plus conscients. On trouvera dans le volume nombre de diagrammes, de graphiques, de statistiques, de illustrations, dont le schématisme ne nous paraît pas toujours d'un goût parfait.

V. — L'ouvrage de M. Mac Leod, écrit principalement pour le public des étudiants américains, est plutôt un ouvrage de sociologie que d'histoire. Il fait largement appel à l'ethnographie, où l'auteur semble avoir de la compétence, et aussi à la méthode comparative, dont il use d'une façon plutôt aventureuse. — La première partie nous paraît la meilleure ; c'est celle qui étudie les origines de l'État. Faute de documents, cette question ne peut guère être traitée d'une façon historique. M. Mac Leod examine les diverses doctrines auxquelles elle a donné lieu. Il ne croit pas que l'État procède de la violence, de la conquête, ni que les premiers chefs aient été des magiciens ; il attribue, au contraire, une réelle importance à la royauté religieuse, et il semble penser, en somme, que l'organisation politique peut avoir des sources multiples. Il fait une critique raisonnable des « âges » successifs et de la corrélation qu'ils pourraient avoir avec l'organisation politique. Il se montre hostile au déterminisme économique, au matérialisme historique, mais sans les soumettre à une critique vraiment pénétrante. La comparaison qu'il établit entre la féodalité japonaise et la féodalité du Moyen Âge européen n'est pas poussée assez loin ; il n'insiste pas assez sur les différences. Les rapports qu'il établit entre l'Empire chinois et celui des Incas, entre le même Empire chinois et l'Empire romain ne manquent pas d'intérêt, mais c'est une construction d'ordre sociologique, que les historiens n'accueilleront qu'avec les plus grandes réserves.

La deuxième partie du volume, relative au développement économique de l'Europe et de l'Amérique, n'est pas vivifiée par des connaissances historiques assez précises et sûres. On y trouve bien des comparaisons aventureuses ; ainsi, nous avons quelque peine à admettre que notre Constitution de l'an III ressemble de près aux institutions de la république de Venise, ou encore que la Chambre des Communes anglaise soit d'origine continentale et s'apparente aux institutions de l'Espagne médiévale. Sur les origines et le caractère de notre grande Révolution, l'auteur n'a évidemment pas consulté les récents travaux qui ont paru en France. Le chapitre consacré aux révolutions du XIX^e siècle est aussi très superficiel ; dans la bibliographie, on ne voit même pas mentionné un ouvrage capital comme l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine*, de Ch. Seignobos. Évidemment, le champ d'études parcouru par M. Mac Leod est énorme ; mais, pour l'aborder avec quelque chance de succès, il faut un bagage de connaissances historiques qu'il semble encore loin de posséder.

VI. — Dans ses *Bilans*, M. Laurat examine le caractère des grands phénomènes économiques depuis un siècle, mais il insiste surtout sur le temps présent, de sorte que son ouvrage n'est nullement une étude d'histoire économique, mais bien une étude économique, entreprise surtout à la lumière de la doctrine marxiste, dont l'auteur semble un fervent disciple. M. Laurat montre la lutte des grands pays industriels sur le marché mondial, car l'interdépendance économique des peuples se manifeste de plus en plus, ce qui est une conséquence directe du capitalisme. On recherche surtout des débouchés dans les pays arriérés, contenant une forte population paysanne et artisanne ; mais celle-ci, déclare l'auteur — non sans exagération —, devient en Europe une quantité négligeable. L'exploitation des pays les uns par les autres, c'est-à-dire des pays plus arriérés par les grandes puissances capitalistes, est encore un des traits de l'économie moderne.

M. Laurat montre ensuite quelles sont les principales armes de la concurrence mondiale. C'est d'abord la « rationalisation » qui, inaugurée par les États-Unis, s'est récemment répandue en Europe et surtout en Allemagne ; mais l'enthous-

siasme, qu'elle avait suscité, est tombé, à la suite du krach de Wall-Street en novembre 1929. D'autres armes puissantes, ce sont le protectionnisme et les monopoles, dont les effets sont décrits en termes vigoureux. Le *dumping* est l'arme suprême de la guerre économique : en vendant moins cher sur le marché extérieur que sur le marché intérieur, et parfois à perte, on se propose surtout de s'assurer de nouveaux débouchés. Mais aucun de ces procédés n'a pu conjurer l'actuelle crise mondiale.

L'auteur insiste sur le caractère particulier de cette crise, marquée surtout par une dépression chronique à marche lente. C'est essentiellement une crise de surproduction, qui ne pourrait être conjurée que par une nouvelle expansion vers les pays neufs. La surproduction est en partie un effet du machinisme. Étudiant ensuite les relations économiques entre l'Europe et les États-Unis, M. Lurat décrit les progrès de la prépondérance économique de ces derniers, qui s'est accentuée à la suite de la guerre mondiale. Il donne des renseignements intéressants sur la mainmise du capital yankee sur l'économie européenne, notamment en Allemagne. L'une des manifestations de cet état de choses a été l'aggravation du protectionnisme américain, symbolisée par le nouveau tarif de juin 1930. Pour conjurer ces dangers, on a senti la nécessité d'une unification économique de l'Europe, mais l'auteur s'efforce de montrer qu'elle est impossible en régime capitaliste.

C'est surtout dans la dernière partie de l'ouvrage, consacrée aux problèmes sociaux, que M. Lurat se laisse guider par les conceptions marxistes. Cependant, il reconnaît que la lutte des classes s'est atténuée dans les pays qui, comme les États-Unis, ont pu s'ouvrir des débouchés nouveaux. C'est aux États-Unis aussi qu'est née la théorie des « hauts salaires », mais elle n'a pu réussir que dans cette contrée, à cause des conditions particulières de sa vie économique. L'auteur se montre aussi sceptique en ce qui concerne les tentatives de « capitalisme ouvrier », d'« actionnariat » ouvrier, incapables de résoudre les véritables problèmes sociaux. Dans la société actuelle, on trouve cependant des « embryons de socialisme », tels que la législation sociale, et notamment les assurances sociales, ainsi que les coopératives, mais ces embryons ne pourront se développer que par l'effet d'une véritable révolution. Chaque chapitre est suivi d'intéressants graphiques, mais on regrette l'absence de toute bibliographie.

Henri SÉE.

- I. — Comte W. N. KOKOVITZOFF. *Le bolchevisme à l'œuvre. La ruine morale et économique dans le pays des Soviets*. Paris, Marcel Giard, 1931. vi-x-378 pages. Prix : 50 fr.
- II. — Boris ELIACHEFF. *Le dumping soviétique*. Ibid. 230 pages. Prix : 15 fr.
- III. — Léon TROTZKY. *La révolution défigurée*. Paris, Les éditions Rieder, 1929. 216 pages. Prix : 15 fr.
- IV. — *Les documents de la Russie neuve*. N° 2, mars 1931 : *Les plans d'intervention contre l'U. R. S. S. ; le procès de Moscou, 25 novembre-7 décembre 1930*, par René MAUGAL. Courbevoie, La cootypographie.

I. — Le comte Kokovtsov a pensé que la réunion des études qu'il a déjà publiées séparément attirerait plus sûrement le grand public. M. Raymond Poincaré, qui

connaît personnellement l'auteur, exprime, dans la préface, qu'il est d'accord avec lui sur ce point. M. Kokovtsoff déclare n'avoir utilisé que des données officielles en les dégageant, autant que cela pouvait se faire, des éléments de mensonge qui les entachaient. Voici l'analyse des articles dont le livre est composé.

« La vérité sur la tragédie d'Ekaterinenbourg », qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, sera relue avec intérêt. La « lutte contre Dieu » traite de « la destruction de la religion » (p. 80-140), des meurtres, des sacrilèges qui la signalèrent. Viennent ensuite « L'offensive contre la foi » (p. 110-140), « La destruction de la famille » (p. 141-164). Cette destruction a entraîné l'abandon méthodique des enfants livrés à eux-mêmes sans pain et sans abri (« L'enfer des enfants », p. 164-193). On se doute de ce qu'a pu devenir l'instruction publique (p. 195-233) au témoignage des étrangers. La politique des Soviets envers les paysans a ruiné, à peu près, l'agriculture, si on la compare à celle de l'ancienne Russie (p. 235-315); elle a abouti à l'exploitation des paysans (voir particulièrement la déposition du député travailliste anglais Toole (p. 313).

Acculé, le gouvernement soviétique a dressé le plan quinquennal (qui doit être exécuté de 1928-1929 à 1932-1933), vaste plan d'industrialisation. Des efforts déjà tentés, on peut se faire une idée par les articles du *Journal des Débats* (jeudi 27 juillet) concernant la plus grande usine centrale hydro-électrique du monde, la plus grande aciérie du monde : Magnétogorsk.

II. — Dans son livre, auquel M. Étienne Fougère a mis une vigoureuse et utile préface, M. Eliacheff, après avoir énuméré les différentes formes de dumping, passe à l'examen du dumping soviétique (p. 15 et suiv.) : celui-ci tire son existence du fait capital de « l'étatisation intégrale » de l'économie nationale en U. R. S. S. La nature et les prix des articles d'exportation et d'importation sont fixés par l'État seul, arbitre souverain, sans intervention des facteurs modérateurs qui s'imposent dans d'autres pays. D'autre part, ces prix reposent sur la dépréciation de la monnaie à l'intérieur du pays. L'État soviétique prend à la population les marchandises, qu'il paie à des prix très bas, dits de stockage, et les exporte à bon marché, mais toujours contre des devises étrangères. Ajoutez au système certaines formes de travail obligatoire, de recrutement forcé de main-d'œuvre. Les pages 26-30 traitent de la nature du commerce extérieur de l'U. R. S. S., de la balance commerciale, des plans d'exportation et d'importation, des commandes soviétiques, instrument de lutte politique. En ce qui concerne le plan quinquennal, l'auteur fait remarquer que, le marché intérieur étant ruiné, le développement même du plan aggravant cette ruine, la production devra être canalisée vers les marchés étrangers (p. 150). Comment se défendre contre le dumping? L'auteur préconise contre lui (chap. vi) une législation générale, seule efficace, assure-t-il. Une conclusion expose les principes d'une action internationale concertée. Deux annexes A et B terminent le volume. — Ce livre, dont l'exposition est vivante, claire et précise, est indispensable à tout historien qui voudra se rendre compte des méfaits et des dangers du dumping.

III. — Dans la première partie de la *Révolution défigurée*, M. Trotsky dénonce, avec citations à l'appui, la « besogne de falsification » à laquelle se livrent les dirigeants actuels de l'Union soviétique. La dernière partie initie le public au dernier résultat de la lutte (bannissement de Trotsky). L'historien futur puisera donc dans ce livre les faits : quant à leur appréciation, il prendra parti, à son gré, pour les

thèses qui s'affrontent, à moins que ce débat institué dans le pays du travail forcé lui paraisse oiseux et qu'il ne voie pas de raison de prendre parti pour Trotsky contre Staline ou pour Staline contre Trotsky.

IV. — La brochure de M. Maugal, illustrée de cinq planches en photogravure, représente les huit accusés qui parurent devant le tribunal et se reconnurent coupables de menées contre l'U. R. S. S. (cinq, d'abord condamnés à mort, le furent ensuite à dix ans de prison, les trois autres à huit). Les condamnés avaient, affirmèrent les juges, communiqué à une puissance étrangère des documents intéressant la défense nationale, etc. Nous ne nous arrêterons pas sur cette brochure, faite pour convaincre le monde entier que l'U. R. S. S. avait le droit de se défendre contre ses ennemis (capitalistes anglais, M. Poincaré, M. Briand, l'état-major français, etc.). N'est-ce pas beaucoup plutôt parce que ce procès à grand orchestre (octobre 1931) avait pour but de calmer le mécontentement des campagnes en agitant le spectre d'une intervention étrangère? Peut-on expliquer autrement la modération des peines qui ont frappé les prétendus coupables d'un aussi horrible complot?

E. DUCHESNE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

France. — Il convient de saluer l'apparition dans le pays provençal de deux nouvelles revues historiques : les *Archives de Trans-en-Provence*, les *Annales du Comté de Nice*, comme le témoignage d'une activité historique qui ne se ralentit pas. Les *Archives de Trans-en-Provence* (Trans-en-Provence, Var) sont l'œuvre presque exclusive d'un érudit local, M. J. Barles ; passionné pour le passé de son petit pays, il collectionne avec amour tous les documents qui s'y rapportent et les publie en petits fascicules de trente-deux pages paraissant tous les deux mois. Il y a du bon grain, mais aussi de l'ivraie. Ajoutons que quatorze numéros de cette revue ayant déjà paru, la ténacité du directeur est aussi remarquable que sa piété.

Les *Annales du Comté de Nice* (revue trimestrielle, Nice) ont un champ d'activité plus vaste, puisqu'il embrasse tout l'ancien comté de Nice. Le dernier numéro paru (avril 1932) contient des articles sur Un grand seigneur français à Nice pendant la Révolution, le duc de Lauzun, comte de Biron ; Grégoire et son rôle religieux ; l'Étymologie des noms de lieu du Comté de Nice ; les Anciens jeux nîçois, etc.

On pourrait se borner à signaler ces deux nouveaux périodiques si leur apparition ne soulevait en réalité une question d'ordre général. Est-il désirable que se multiplient arbitrairement et comme au hasard les revues d'histoire locale, alors que des difficultés de tout genre devraient, au contraire, inviter les érudits à coordonner leurs efforts au lieu de les disperser ? Les articles de qualité inégale, que contiennent les *Archives de Trans*, auraient pu trouver place, après avoir été passés au crible d'une critique plus sévère, dans la vaillante revue que publie régulièrement la Société d'études scientifiques et archéologiques du Var ou dans les Mémoires de l'Institut historique de Provence, sous le patronage duquel s'est placé M. Barles. Quant aux *Annales du Comté de Nice*, on remarque que la plupart de ses collaborateurs ont déjà fait leurs preuves dans d'autres revues et en particulier dans *Nice historique*, l'excellent et vivant bulletin de l'Academia Nissarda. Était-il nécessaire de fonder un nouvel organe historique dans le même cadre géographique ?

Robert LATOUCHE.

— André GIBERT. *La porte de Bourgogne et d'Alsace (trouée de Belfort) ; étude géographique* (Armand Colin, 1931, xiv-637 p., 75 fig. et 4 pl. hors texte ; prix : 80 fr.).

— On sait combien la nécessité d'éclairer le présent à l'aide de renseignements empruntés à l'histoire s'est imposée aux géographes ; des monographies régionales et en particulier des thèses de géographie sont de précieuses sources de renseignements pour l'histoire économique des régions auxquelles elles sont consacrées. La thèse de M. Gibert fait une place particulièrement importante aux faits historiques ; c'est que dans ce pays de liaison, de passage de peuples, de frontière contestée et

aprement disputée, les faits politiques et les considérations stratégiques ont joué un rôle plus important que partout ailleurs. Les anomalies actuelles — apparentes ou réelles — du peuplement, du tracé de certaines voies de communication, le développement de Belfort au détriment de Montbéliard, la tardive mise en valeur des conditions naturelles si favorables au trafic ne peuvent s'expliquer sans faire appel au passé ; plus qu'ailleurs, comme le dit M. Gibert, « l'interprétation géographique du pays se trouve liée à de nombreux problèmes d'histoire ». L'analyse des conditions économiques au Moyen Age et dans les temps modernes montre que c'est précisément le facteur — son rôle de passage — aujourd'hui essentiel dans la prospérité industrielle de cette région qui, dans le passé, a été le moins important. C'est qu'elle était aussi une région frontière disputée, divisée en nombreux fiefs, formée d'une mosaïque de domaines, d'enclaves, dont la complication paralysait la vie économique. L'exemple de la précaire indépendance du comté, puis principauté de Montbéliard et de son déclin au XVIII^e siècle, après son encerclement par les possessions du roi de France, montre bien quel fut le rôle décisif des faits politiques dans la vie de cette région. C'est seulement avec l'unification réalisée par la période révolutionnaire, avec la suppression des nombreuses frontières et des lignes de douanes aux droits multiples et aux formalités de perception compliquées et vexatoires, avec la réduction des enclaves, que cette région, à laquelle était désormais ouvert vers l'Ouest un marché assuré, put tirer parti des avantages que sa situation comportait. On voit l'importance et l'intérêt du problème que M. Gibert aborde ici ; son étude, appuyée sur des faits nombreux, précis et sûrs, est riche d'idées et de renseignements. On y trouvera de nombreux détails sur l'histoire des voies de communication et du trafic, sur les phases du déboisement, sur l'ancienne vie agricole et industrielle, sur la révolution qui s'est produite dans cette ancienne économie à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle, sous l'action des nouvelles circonstances politiques et aussi des initiatives personnelles des fondateurs de dynasties industrielles, comme celles des Peugeot et des Japy.

M. C.

— Pierre DUPONT. *Les monitoires à fin de révélations dans la procédure séculière* (Paris, Arthur Rousseau, 1930, in-8°, 304 p. ; thèse de doctorat en droit). — « Les monitoires ou lettres monitoires étaient des lettres obtenues de l'Official, lues aux prêtres par les curés et affichées aux portes des églises, qui enjoignaient à tous les fidèles, sous peine d'excommunication, de révéler ce qu'ils savaient d'un fait délictueux spécifié dans le monitoire. » Telle est la définition que donne M. Pierre Dupont de cette curieuse institution, qui n'avait pas encore été traitée dans son ensemble. En une consciencieuse étude, l'auteur s'est efforcé de combler cette lacune, et l'un de ses mérites, c'est d'avoir recueilli, principalement dans les dépôts d'archives départementales, un grand nombre de monitoires, dont il publie d'intéressants spécimens dans ses Pièces justificatives.

Les monitoires, qui dépendaient d'abord exclusivement des tribunaux ecclésiastiques et qui avaient alors pour but la répression de l'hérésie, furent « sécularisés » au XVI^e siècle. Dès lors, ce sont les tribunaux royaux qui les imposent à l'autorité ecclésiastique en matière criminelle et aussi, mais bien plus rarement, en matière civile. L'ordonnance criminelle de 1670 en fixe définitivement la procédure ; les officiaux, à peine dessaisis de leur temporel, sont tenus d'accorder les monitoires « que le juge aura permis d'obtenir ». Au XVIII^e siècle, la pratique des monitoires ne fit que s'étendre et donna lieu à beaucoup d'abus, qui les rendirent im-

pulaires. On comprend alors que les cahiers des États-Généraux de 1789, et notamment les cahiers du clergé, en aient demandé la restriction. En fait, la Révolution, en abolissant la justice ecclésiastique, les fit disparaître. Mais, dès le Consulat, on songea à les rétablir ; Portalis considérait qu'ils étaient utiles à l'exercice de la justice. En fait, une « décision gouvernementale », du 10 septembre 1806, remit en vigueur l'usage des monitoires. Avec précision, d'après des documents des Archives nationales, M. Dupont nous montre que cette résurrection se fit à l'occasion de l'enlèvement par les chouans de l'évêque de Vannes, Mgr de Pancemont. Mais ce fut là un cas unique, les ministres de la justice ayant toujours, en d'autres occasions, refusé l'autorisation d'user de monitoires, de sorte que pratiquement l'usage tomba en désuétude.

C'est l'étude juridique du monitoire qui occupe, naturellement, la plus grande partie du volume ; M. Dupont examine successivement l'objet du monitoire, son but, sa procédure. On voit qu'en beaucoup de cas le monitoire entraînait des révélations de la part de témoins ou de gens qui se prétendaient tels, bien que la menace d'excommunication ne pût avoir de sanction véritable ; l'effet était surtout moral. Les monitoires visaient toutes sortes de crimes et de délits, parfois assez peu graves. C'est dire que ces documents peuvent présenter un réel intérêt pour l'histoire des mœurs ; c'est là un point de vue que l'auteur n'a pas indiqué, mais que suggèrent les pièces justificatives qu'il a eu l'heureuse idée de publier.

Henri SÉE.

— Marquis DE FERRIÈRES. *Correspondance inédite, 1789, 1790, 1791*, publiée et annotée par Henri CARRÉ (Paris, Armand Colin, 1932, in-8°, 468 p. ; prix : 50 fr. ; coll. *Les classiques de la Révolution française*). — A M. Henri Carré, auteur de nombreux travaux sur le XVIII^e siècle, on doit encore une grande reconnaissance pour avoir publié cette Correspondance du marquis de Ferrières, qui présente un intérêt de premier ordre, comme le font remarquer l'éditeur, dans une précise Introduction, et le très regretté Albert Mathiez, dans une brillante préface.

C'est que jusqu'ici, pour la période de la Constituante, nous ne possédions pas de correspondance émanant d'un gentilhomme campagnard. Le marquis de Ferrières, né en 1741, habitait surtout son château de Marsay, dans le Mirebalais, non loin de Poitiers, où il surveillait attentivement l'exploitation de ses terres. Aimant la littérature, il s'était constitué une belle bibliothèque et fit même figure d'auteur, car, en 1785, il publia son *Théisme*. Doux et conciliant, charitable aussi, il jouissait d'une réputation qui, en 1789, le fit élire député par la noblesse du bailliage de Saumur (dont dépendait le Mirebalais).

Ses lettres, écrites pendant sa députation aux États, à la Constituante, et adressées pour la plupart à sa femme, ont le grand mérite de nous peindre fidèlement ses sentiments, ses impressions du moment sur les événements, et aussi de nous révéler une foule de détails caractéristiques sur les intrigues politiques, sur les coulisses de l'assemblée, sur le monde de la cour et de la ville. Ferrières est un esprit modéré, un peu craintif, très bon observateur. Assez souvent, il est vrai, il s'est trompé dans ses prévisions, comme lorsqu'en juin 1789 il croit à l'échec des États-Généraux. Mais le serment du Jeu de paume et la séance royale l'éclairèrent. Il accepte volontiers alors la réunion des ordres et comprend les fautes commises par « nos grands seigneurs, ignorants et bêtes, pour la plupart ». Sans se rallier véritablement au parti démocratique, il comprend l'imprudence que commettent les

privilegiés en voulant résister à un mouvement qui, pour le moment, lui paraît fatal. Il se soumet aisément aux décrets d'août 1789, qui, d'ailleurs, ne lui semblent pas bien redoutables pour la noblesse, et même au décret du 19 juin 1790, qui supprime la noblesse héréditaire. La Constitution civile du clergé, la vente des biens ecclésiastiques ne le révoltent nullement ; il aime fort peu le haut clergé et déteste la noblesse parlementaire. Un instant, au moment de la fuite à Varennes, il incline même vers les idées républicaines, mais ne tarde pas à se reprendre. Quoi qu'il en soit, il ne cesse de blâmer l'émigration des nobles et restera fidèle à cette conception, car jamais il ne quittera la France et, en pleine Terreur, vivra tranquillement dans son château, prenant part même à l'administration de la petite commune de Poligny, comme nous le révèle un curieux document sur lequel M. Carré a mis la main. Il recopia sa Correspondance et rédigea des Mémoires sur la Constituante, qu'il publia en l'an VII et qui, naturellement, sont beaucoup moins spontanés que ses lettres écrites au jour le jour. Il blâme nettement les aristocrates de faire bon marché de l'intérêt national et ne veut point avoir à se reprocher de « favoriser, soit une invasion étrangère, soit une guerre civile ». Il nous apparaît bien comme un « juste-milieu », prudent et avisé.

Comme le fait remarquer justement Mathiez, la Correspondance n'est pas moins intéressante pour l'histoire des mœurs que pour l'histoire politique, car elle nous révèle maints détails sur l'existence d'un gentilhomme campagnard, ainsi que sur la vie à Versailles, puis à Paris, pendant les premières années de la Révolution. Le marquis, très ordonné, se préoccupe aussi du prix des choses et donne à cet égard des indications précises. Ajoutons qu'un style fort alerte donne un grand attrait à ces lettres, que l'excellente annotation de M. Henri Carré contribue à rendre au plus haut point instructives.

Henri Sée.

— *Documents diplomatiques français, 1871-1914* ; 3^e série : 1911-1914 ; t. IV : 1^{er} octobre-4 décembre 1912 (Paris, Alfred Costes et l'Europe centrale, 1932, LXXVIII-668 p. ; prix : 40 fr.). — Ils se rapportent à la période comprise entre la mobilisation décidée par la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro et l'armistice. On lit dans l'avant-propos : « Les victoires remportées par les Balkaniques ont posé des problèmes difficiles : il ne saurait plus être question de maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman, mais il faut fixer les limites des territoires que vont réclamer les vainqueurs... Les documents publiés ici donneront une idée précise de la politique suivie par le gouvernement français à l'égard de ces problèmes. » On trouvera aussi dans ce volume des pièces relatives aux négociations franco-espagnoles qui se terminent par un partage du Maroc, à la fin de la guerre italo-turque, à la reconnaissance de la souveraineté italienne en Libye, aux démarches tendant à la conclusion d'un accord méditerranéen, dont le principe eût été le maintien du *statu quo* dans l'Afrique du Nord, à la neutralité de la Belgique.

— Georges BOUCHARD. *Chevreul* (Paris, éditions de la Madeleine, 1932, in-16, 209 p. ; prix : 15 fr.). — Il y a un demi-siècle, le grand chimiste Chevreul était une figure très populaire, moins, il faut bien le dire, à cause de ses travaux que de son grand âge : il devait mourir en 1889 dans sa cent troisième année. La célébration de son centenaire, le 31 août 1886, fut un événement national et, pour ainsi dire, universel. Cette gloire était, d'ailleurs, méritée, car, s'il y a eu de plus puissants esprits, il fut, pour ainsi dire, jusqu'au dernier jour, un prodigieux travailleur,

passionné pour la science, curieux de toutes choses, s'intéressant à l'agriculture, à l'hygiène, à l'histoire des sciences, comme à la chimie, pratiquant toujours une méthode scientifique très sûre, méritant, en un mot, ce titre de « doyen des étudiants », qu'il s'était attribué.

Cependant, son principal titre de gloire, ce furent ses travaux sur la chimie des corps gras, accomplis avant la quarantième année. Ses *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale*, publiées en 1823, non seulement ont donné lieu à de nombreuses applications industrielles de première importance, mais, ce qui est plus considérable encore, transformaient la chimie organique en science « quantitative » et fixaient les règles essentielles de la méthode que devaient suivre les chimistes du siècle suivant, comme le montrent surtout ses *Considérations générales sur l'analyse organique* (1824). Malheureusement, nommé en 1824 « directeur des teintures » aux Gobelins, il abandonna quelque peu ces recherches pour des études sur les teintures, sans doute intéressantes, mais de moindre portée. Peut-être aussi avait-il trop de curiosité d'esprit pour pousser jusqu'au bout des recherches susceptibles de lui assurer une gloire de premier plan. C'est ce que semble penser M. Georges Bouchard : il a retracé, de façon instructive et vivante, la carrière de Chevreul, tout en nous renseignant sur la science et les savants du XIX^e siècle. Dans les premiers chapitres, il fait même appel à l'histoire politique, pour nous expliquer l'indifférence totale de son héros en matière politique et religieuse : fils d'un chirurgien d'Angers, Chevreul, enfant, avait assisté à des scènes atroces, provoquées par les guerres de Vendée. M. Bouchard se montre, d'ailleurs, plus sévère pour les républicains, pour ceux qu'il appelle « la canaille révolutionnaire », que pour les révoltés.

Henri Sée.

— Louis HOYACK. *Spiritualisme historique ; étude critique sur l'idée de progrès* (Paris, M. Rivière, 1932, in-8°, 250 p. ; prix : 20 fr.). — Ce n'est pas d'histoire qu'il s'agit dans ce volume, mais uniquement de philosophie de l'histoire, l'auteur nous en prévient lui-même. Et cette philosophie n'a que peu de rapports avec l'histoire concrète. « Nous avons », dit M. Hoyack, « interprété l'histoire non comme une chose contingente, mais comme nécessaire, comme une expression de la Vérité, et nous avons reconnu Dieu Lui-même comme l'Acteur dans chacun des actes émouvants qui se jouent sur les planches du théâtre universel » (*sic*). Un peu plus loin, l'auteur déclare que « l'histoire se présente à nous comme un arbre fruitier ». La critique historique se trouve donc désarmée. Reconnaissons cependant que M. Hoyack a fait bien des lectures et qu'il ne manque pas d'idées ; seulement, nous avons trop peu de « spiritualité » pour les trouver bien cohérentes. C'est sans doute pour la même raison que nous sommes surpris d'apprendre que l'islamisme est la principale source de la civilisation européenne depuis le Moyen Âge. Au nom du spiritualisme, M. Hoyack se montre l'adversaire, à la fois, du capitalisme, qui lui semble quelque chose de primitif, et du matérialisme historique. Disciple, en un sens, de Spengler, il croit à la réalité des « cycles historiques » ; aussi critique-t-il l'idée de progrès, en distinguant un progrès « horizontal » et un progrès « vertical ». L'imagination, comme on voit, ne lui fait pas défaut.

H. S.

— *Dictionnaire de l'Académie française*. Huitième édition, fasc. 3 (Hachette, 1931 ; prix : 40 fr.). — Ce troisième fascicule comprend les mots allant de *dessus* à *frou-frou*. On peut y relever quelques définitions inexactes. Les élèves de l'École des chartes refuseront d'admettre, par exemple, que la *diplomatie* est une

« science qui s'occupe des diplômes, des chartes authentiques ». Au mot *Duc*, on lit que c'était le titre « le plus élevé parmi l'ancienne noblesse de France et quelques autres États ». En France du moins, le prince était d'un rang supérieur au duc. — On a récemment encore essayé de faire adopter l'adverbe *entre tant* ; l'Académie admet seulement *entre-temps*. On sait que ce Dictionnaire sera complet en deux volumes comprenant chacun quatre fascicules et qu'il paraîtra un fascicule en mai et en novembre de chaque année.

États-Unis. — Le « Council of foreign relations » établi à New-York, outre le recueil périodique intitulé : *Foreign relations*, qui est régulièrement analysé dans notre Recueil, publie chaque année un *Political handbook of the world*, sous la direction de M. Walter H. MALLORY, et des ouvrages séparés : *Survey of american foreign relations*, 4 vol. parus, 1928-1931, sous la direction de M. Charles P. HOWLAND ; *Europe, the world's banker*, 1870-1914, par M. Herbert FEIS ; *The United States in world affairs ; an account of American foreign relations*, 1931, par MM. Walter LIPPMANN et William O. SCROGGS ; enfin, un *Directory of american agencies concerned with the study of international affairs*, par Ruth SAVORD. Tous ces ouvrages sont en vente à la librairie Harper and brothers (New-York).

— James F. WILLARD. *Progress of medieval studies in the United States of America.* — Ceci est le dixième Bulletin annuel de l'Académie américaine pour l'histoire médiévale. Outre un détail très instructif sur l'organisation de cette florissante Académie, on y trouvera la liste de tous les livres et articles écrits et publiés par des auteurs américains au courant de l'année 1931, et celle des ouvrages en préparation, qui ont été signalés par les auteurs.

Grande-Bretagne. — La *Revue historique* a déjà signalé (t. CLIII, p. 116) la série intitulée : *Life and work of the people of England, a pictorial record from contemporary sources*, en six volumes, qui paraît à la librairie Batsford, à Londres, sous les noms de Dorothy HARTLEY et Margaret M. ELLIOT. Le compte-rendu des deux volumes sur le *xv^e* et le *xvi^e* siècle a déjà paru, t. CLIII, p. 116. Nous venons de recevoir les volumes sur les *xi^e*, *xii^e*, *xiv^e* et *xvii^e* siècles, ainsi que sur le *xviii^e*. Rappelons le plan uniforme imposé pour la rédaction des six volumes : d'abord une introduction sur les divers aspects de la vie et du travail en Angleterre, avec renvoi aux planches, qui constituent le principal intérêt de l'ouvrage. Ces planches reproduisent d'après les sources, notamment d'après les manuscrits, les estampes et les cartes, les scènes les plus caractéristiques de la vie anglaise. L'ensemble de ces fac-similés est complété par des tableaux chronologiques, où l'on trouve la liste des rois d'Angleterre et de France, les principaux événements de chaque règne, les personnages notables de chaque époque, les monuments les plus caractéristiques de l'art anglais. En somme, c'est comme une encyclopédie méthodique, aussi résumée que possible, de la civilisation anglaise depuis la conquête jusqu'à la fin du *xviii^e* siècle. Les six volumes petit in-fol. sont mis en vente au prix de 4 s. 6 d. chacun. On peut vraiment dire, pour employer une expression un peu triviale, qu'on en a pour son argent.

— R. T. JENKINS et William REES. *A bibliography of the history of Wales* (University of Wales Press board, Cardiff, 1931, xiv-218 p. ; prix : 10 s. 6 d.). — Cette bibliographie a été entreprise par la « Guild of graduates » de l'Université de Galles et par la « Welsh history Section of the guild ». Œuvre méritoire et utile, mais

imparfaite. Le plan général est clair et logique. Dans le détail, certaines omissions sont surprenantes : ainsi, dans l'appendice, où sont mentionnées les publications des Sociétés et les Revues savantes, on chercherait en vain la *Revue celtique* et les périodiques allemands. Il y aura donc lieu de revoir de près cette bibliographie dans une nouvelle édition qu'il faut souhaiter prochaine. Elle rendra trop de services, même telle qu'elle est, pour qu'elle ne soit activement menée au degré de perfection que comporte un pareil instrument de travail.

— *Letters and Papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII preserved in the P. Record Office*. Addenda, vol. I, part 2 (Londres, H. M's. stationery office, 1932, p. 443-778 ; prix : 1 £ 5 s.). — Les additions analysées dans ce volume se rapportent aux années 1538-1547, c'est-à-dire jusqu'à la mort d'Henri VIII. A partir du n° 1728 sont des textes dont la date ne peut être déterminée d'une façon certaine ; on y trouve, par exemple, un livre de chansons, dont certaines en plusieurs parties. On ne s'étonnera pas trop de trouver ces frivolités parmi la correspondance et les papiers d'État d'un roi comme Henri VIII.

— *Annual Bulletin of historical literature*, n° XX (Londres, Bell, 1932, 80 p.). — Ce Bulletin, organe de la « Historical association », à qui nous devons déjà tant d'utiles manuels, mentionne les publications de l'année 1930 sur l'histoire. Huit chapitres sont consacrés aux généralités et aux sources auxiliaires de l'histoire, à l'histoire ancienne, à l'histoire du Moyen Âge en deux parties, aux xvi^e, xvi^e et xviii^e siècles, aux colonies et de l'Amérique, de 1500 à 1929 ; enfin, aux xix^e et xx^e siècles. Cinq auteurs, différents, tous particulièrement qualifiés, et au premier rang desquels il convient de placer J. H. Baxter, « honorary editor » du Bulletin, ont collaboré à cette bibliographie qui est très loin, sans doute, d'être complète, même dans un cadre volontairement très restreint, mais qu'on ne peut parcourir sans réel profit.

Ch. B.

Pays scandinaves. — *Saxonis Gesta Danorum primum a C. KNABE et P. HERMANN recensita recognoverunt et ediderunt J. OLRIK et H. RAEDER*, t. I (Copenhague, Levin et Munksgaard, 1931, in-4°, LI-609 p.)¹. — Les hommes du Moyen Âge n'ont-ils pas attaché le même prix que nous aux *Gesta Danorum*, une des œuvres, cependant, les plus riches et les plus originales que nous ait transmises l'historiographie médiévale ? Si on laisse de côté quelques fragments — dont le plus précieux a été retrouvé à Angers — nous n'en possédons plus de manuscrit. Celui d'après lequel fut établie, en 1514, l'édition princeps est aujourd'hui perdu et c'est presque exclusivement sur la foi de cette édition que le texte doit être restitué. Alfred Holder, en 1886, avait prétendu imposer à l'ouvrage tout entier les graphies du fragment d'Angers. Fort heureusement, MM. J. Olrik et H. Raeder ont rompu avec cette méthode, tout arbitraire. La nouvelle édition, qu'ils viennent de nous donner, semble bien devoir être définitive. Pas de notes de caractère historique, mais une introduction à la fois très succincte et très pleine — et que, par surcroît de commodité, M. Olrik a eu l'heureuse idée de nous fournir en latin, aussi bien qu'en danois —, un appareil critique développé (le texte de 1514 appelle, bien entendu, certaines corrections), des références aux passages des auteurs latins dont

1. Le tome I donne l'introduction, le texte, l'index des noms propres. Le second apportera l'index verborum. L'œuvre est publiée sous les auspices de la *Danske Sprog-og Litteraturselskab*, aux frais des fondations Carlsberg et Rask-Oersted.

Saxo s'est, à maintes reprises, inspiré ; enfin, des index très développés. Je ne trouve guère, à première vue, qu'une objection à présenter : pourquoi adopter un format si magnifiquement encombrant ? Le modeste petit in-octavo de Holder était plus maniable.

Marc BLOCH.

République argentine. — Luis F. DELETANG. *Contribucional estudio de nuestra toponimia* ; II : *Miscelaneas toponomicas* (Buenos-Aires, Peuser, 1931, in-8°, 108 p. Publ. de Instituto de Investigaciones historicas, n° LVIII). — Cette savante étude, dont l'auteur est mort au moment où elle s'imprimait, intéresse tout à la fois la linguistique et l'histoire ; elle fournit, en effet, par l'étude comparée des divers idiomes autochtones, des données précieuses sur les migrations des populations indigènes. Notons aussi que d'intéressantes questions de méthode se trouvent posées en ce travail.

H. S.

— José TORRE REVELLO. *La Virgen del Buen Aire* (Buenos-Aires, Peuser, 1931, in-8°, 44 p. Publ. del Instituto de Investigaciones historicas, de Buenos-Aires, n° LVII). — L'auteur s'applique à établir que l'appellation de « Virgen del Buen Aire » est très antérieure à la découverte de l'Amérique et qu'à Séville aucune mention de ce nom ne se trouve dans les documents avant 1561. Il n'y a donc aucune relation entre la « Virgen del Buen Aire », statue vénérée dans la chapelle du palais de San Telemo (Séville), avec la ville de Buenos-Aires. Quant à l'image de la Vierge de la Casa de la Contratacion, on ne l'a jamais appelée autrefois « del Buen Aire ».

H. S.

Roumanie. — Radu VULPE, Piroboridava. *Consideratiuni archeologice si istorice asupra cetății de la Poiana in Moldova de Jos* (Bucarest, 1931, une brochure in-8°, 34 p., avec 6 figures ; extrait de *Viata românească*, t. XXII-XXIII). — La station antique de Poiana, une des plus anciennes de la Roumanie danubienne, est située sur la rive gauche du Séréth, à vingt-cinq kilomètres de Trecuci et à huit de Nicorestu. Les fouilles pratiquées par le regretté Vasile Pârvan, puis par M. Radu Vulpe ont fourni de précieux éléments pour l'histoire de cette petite localité gétique. Les premiers occupants, Thraces nord-danubiens, ont, vers le milieu du xvi^e siècle avant notre ère, installé leurs demeures près de l'emplacement de la petite agglomération moderne de Poiana, sur un promontoire dominant le carrefour de la route qui réunit la Dacie centrale aux bouches du Danube. Vers l'an 1000 avant J.-C., une invasion cimmérienne amène l'abandon de la station, réoccupée pour peu de temps, puis de nouveau ruinée par les Scythes, dont les incursions ont laissé des traces assez nombreuses en Dacie. A partir du vi^e siècle, la bourgade est de nouveau occupée jusqu'à ce que les incursions celtiques du i^{er} siècle amènent un nouvel abandon. Ces divers établissements étaient peu importants. La bourgade de Piroboridava qui leur succède, à partir de la fin du i^{er} siècle avant J.-C., témoigne de la renaissance de la puissance gétique ; elle disparaît à son tour au cours du i^{er} siècle de notre ère, sous la poussée des Sarmates qui profitent alors de la décadence des Gètes après la mort de Burebista. Lorsque Piroboridava renaît de ses cendres, au i^{er} siècle de notre ère, elle n'est plus libre. Les Romains ont déjà pris pied en Dacie, et ce n'est plus qu'une forteresse appuyant le *vallum* dressé entre le Séréth et le Pont-Euxin. Ce fortin, incendié par les Gètes de Décébale ou par les Sarmates au temps de Dioclétien, est occupé à l'époque de Trajan par un détachement de la *coh. I Hispanorum vet. eq.* Piroboridava semble avoir été abandonnée définitivement au i^{er} siècle de notre ère au

moment de la retraite des armées romaines de Dacie. La romanisation de la station a été toute de surface. Les habitations restent construites sur le modèle indigène, en bois et torchis. Piroboridava n'est qu'un fortin aux limites mêmes de l'empire.

Raymond LANTIER.

Russie. — Josef PFITZNER. *Bakuninstudien* (Prague, 1932, in-8°, 244 p. ; « *Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte* », de l'Université allemande de Prague). — L'auteur, qui se propose de publier bientôt une biographie générale du célèbre révolutionnaire russe, nous donne dans le présent volume toute une série d'études de détail, fondées sur un grand nombre de documents inédits. Elles présentent d'autant plus d'intérêt qu'elles concernent surtout les années révolutionnaires de 1848-1849, pendant lesquelles Bakounine montra une si grande activité et paya singulièrement de sa personne. Il habitait Paris dans les derniers temps de la monarchie de Juillet ; encore assez peu connu, il ne joua d'abord qu'un rôle assez effacé ; on l'accusa cependant un moment, dans le monde des réfugiés, d'être un espion à la solde de la Russie ; à ce propos, M. Pfitzner nous renseigne sur ses relations avec George Sand¹. Ayant prononcé un discours, dans une réunion polonaise, le 29 novembre 1847, il fut expulsé par le gouvernement français, ce qui provoqua l'indignation des démocrates, comme le montrent un article du journal *la Réforme*, du 18 décembre 1847, et le discours, à la Chambre, du député Vavin (4 février 1848).

Cependant, les études les plus nombreuses et les plus nourries sont relatives au rôle joué par Bakounine en Allemagne et en Autriche, en 1848-1849. Il n'est pas encore l'anarchiste que l'on connaîtra plus tard, mais bien le démocrate-révolutionnaire, à la mode de 1848, et se réclamant des traditions de la Grande Révolution. Ce qu'il prêche surtout, c'est l'affranchissement des peuples, que réaliserait un puissant mouvement international, dirigé contre les souverains réactionnaires. Dans ce mouvement, il estime que les Slaves doivent jouer un rôle de premier plan ; ainsi s'expliquent son fameux *Appel aux Slaves*, du printemps de 1848, et sa participation au Congrès slave de Prague, ainsi qu'à l'agitation dont l'Autriche fut le théâtre, à cette époque troublée. Au printemps de 1849, ses relations avec les révolutionnaires polonais deviennent fort actives. Mais le slavisme de Bakounine n'a rien d'étroit, d'exclusif, comme le montrent ses relations avec les Allemands des Sudètes, ainsi que la part qu'il prit à l'insurrection saxonne de mai 1849, à la suite de laquelle il fut arrêté et fit connaissance avec les prisons de Saxe et d'Autriche. Toutes ces études, très approfondies, apportent beaucoup de données nouvelles, non seulement sur la vie même de Bakounine, mais aussi sur les mouvements révolutionnaires des années 1848 et 1849². Henri SÉE.

— Ekaterina BRECHKOVSKAÏA. *Personal memoirs*, edited by Lincoln HUTCHINSON (Stanford University, California ; Londres, Humphrey Milford, xi-xxi p. et 369 p., avec index ; prix : 3 s.). — Sous ce titre, viennent de paraître les mémoires personnels de M^{me} Brechkovskaïa. Une préface de Kerenski célèbre les services rendus par l'auteur, lors de l'affranchissement des serfs : elle représentait dans ce mouvement l'idéalisme qui, en Europe, a pu paraître romantique et naïf, mais tâche à laquelle on ne pouvait se dérober. M^{me} Brechkovskaïa s'est dévouée d'abord à cette œuvre et c'est l'exposé de ses efforts qui remplit ce volume ; elle a trouvé

1. Citons encore quelques pages intéressantes sur « Bakounine et Proudhon ».

2. Dans les textes français publiés, on relève un assez grand nombre de fautes d'impression.

à Prague un asile et un traducteur, Miss Cora Powell. Ses mémoires embrassent une période qui s'étend de Kiev, 1873, aux révolutions de 1905 à 1917. Il serait impossible d'en faire ici une analyse même sommaire, tant sont variés les sujets qu'il traite, et où l'auteur met en scène tant de révolutionnaires trop sommairement décrits ; il faudra le confronter avec l'ouvrage du général Spiridonovitch, dans son *Histoire du terrorisme russe* (1886-1917), dont un compte-rendu a été donné dans la *Revue historique*, t. CLXVII, p. 413. E. DUCHESNE.

Histoire économique. — Ferdinand FRIED. *La fin du capitalisme*, traduit de l'allemand par Jean BRUNNEN, préface de Daniel HALÉVY (B. Grasset, 1932, in-16, 340 p. ; prix : 16 fr.). — Étude captivante et souvent pénétrante sur le capitalisme contemporain, principalement en Allemagne, et sur l'actuelle crise mondiale. L'auteur fait souvent appel à l'histoire, surtout dans le chapitre 1, qui traite de la « mission historique » du capitalisme moderne. Il semble penser que le capitalisme ne date que de la « révolution industrielle » et ne pas se rendre compte de l'importance historique des capitalismes commercial et financier. Ainsi s'explique sa thèse que l'une des causes essentielles du déclin du socialisme, c'est le ralentissement actuel des inventions techniques ; peut-il, d'ailleurs, affirmer que, d'un jour à l'autre, il ne s'en produise de mémorables ? Par contre, ce que l'auteur voit très bien, c'est l'importance, dans la société capitaliste, de l'argent et son caractère abstrait, purement rationnel.

Un des chapitres les plus instructifs est celui qui traite du « résultat social » du capitalisme et marque la distribution inégale des revenus, en décrivant la condition économique des diverses classes sociales de l'Allemagne contemporaine. Il y a là beaucoup d'indications précises, d'un réel intérêt. Non moins attrayantes nous paraissent les pages consacrées à la crise de l'esprit et du système capitalistes. Pour Ferdinand Fried, l'extension des sociétés par actions, des trusts, des cartels, des konzerns marque le vieillissement du capitalisme, qui renonce de plus en plus à la concurrence et a donné naissance à un régime bureaucratique. Décrivant ensuite les crises du XIX^e siècle, il montre que c'étaient des crises de croissance, dont chacune était le signal de nouveaux progrès. Profondément différentes lui apparaissent les crises qui ont suivi la guerre mondiale et surtout l'actuelle crise, dont on ne prévoit pas l'atténuation. Les « réparations » lui semblent une des causes essentielles des perturbations si graves qui se sont produites, et l'on peut se demander si, à cet égard, il ne force pas quelque peu la note. Quoi qu'il en soit, il peint sous des couleurs sombres l'état présent du monde et, en particulier, de l'Europe centrale. Il considère comme proche la dissolution de l'économie mondiale et comme probable la constitution d'économies fermées, autarchiques. Est-ce bien le sens de l'évolution économique ? C'est une question que nous n'avons pas à discuter ici. Il nous semble cependant que la solution proposée est trop étroite et que la fin du capitalisme, si elle se produit, doit donner lieu à des phénomènes d'une tout autre envergure¹.

Henri SÉE.

— Vincenzo LA ROCCA. *La crisi economia mondiale* (Napoli, Alfredo Guida, 1932, in-16, 143 p. ; prix : 5 lire). — L'auteur nous donne un exposé assez alerte

1. La traduction française se lit avec agrément. Mais pourquoi avoir traduit « das Zeitalter des Hochkapitalismus », de Sombart, par « la haute époque du capitalisme » ? Dans sa préface, M. Daniel Halévy nous apprend que l'ouvrage est « une œuvre collective, dont l'auteur ou les auteurs véritables se cachent sous le nom fictif de Ferdinand Fried ».

et vivant des origines et causes de la crise mondiale actuelle ; il écrit pour le grand public et son ton est souvent quelque peu déclamatoire. Il reconnaît que la crise a des origines lointaines, antérieures à la Grande Guerre, mais celle-ci a singulièrement précipité et aggravé le mouvement et, plus encore, selon lui, les traités qui l'ont suivie. Il porte sur ces traités un jugement très sévère, ainsi que sur toute la politique des puissances européennes depuis une dizaine d'années ; même la Société des Nations ne trouve pas grâce devant lui. Il ravale aussi Locarno et le pacte Briand-Kellogg, sans reconnaître ce que ces tentatives pouvaient avoir de généreux et de bienfaisant. Il insiste sur la course aux armements et sur le renforcement des barrières douanières. Il a évidemment raison de les déplorer, mais n'est-il pas profondément injuste d'attribuer à la généreuse politique de Briand une arrière-pensée impérialiste, de voir dans la conception de l'Union européenne une manifestation de l'impérialisme français, désireux de stabiliser les avantages obtenus par les vainqueurs de la dernière guerre ? Une pareille conception ne manifeste-t-elle pas chez l'auteur lui-même quelque arrière-pensée nationaliste ? En un dernier chapitre, M. Vincenzo La Rocca affirme que, même si l'on mettait un frein à la course aux armements et au protectionnisme, la crise ne serait cependant pas conjurée et, de cette crise, qu'il attribue essentiellement à la surproduction, il trace un tableau assez vigoureux, sans prétendre indiquer les remèdes susceptibles d'y mettre fin.

Henri SÉE.

— Georges GRAND. *Sommes-nous riches ? Le franc d'aujourd'hui, 1919-1931. Sa valeur* (Paris, M. Giard, 1932, in-8°, 142 p. ; prix : 20 fr.). — L'auteur de cet intéressant volume, ancien trésorier général, étudie les effets de la dépréciation du franc et de sa stabilisation, établie par la loi du 25 juin 1928. Le franc a perdu les quatre cinquièmes de sa valeur ; de là, des pertes de capital plus ou moins lourdes sur les rentes et valeurs mobilières ainsi que sur les propriétés foncières ; ce sont les rentiers qui ont été le plus durement atteints. Les salaires, en général, n'ont pas baissé ; ils se sont même élevés pour certaines catégories de travailleurs. Mais la production elle-même a souffert de la diminution du pouvoir d'achat de bien des gens. Puis, voici la crise et le chômage, moins redoutable, il est vrai, en France que dans bien des pays, à cause de la place qu'y tient encore l'agriculture (27,8 % du revenu total, au lieu de 31 % en 1914). M. Georges Grand examine encore le problème de l'or, puis le coût de la vie, qui continue à peser lourdement sur la plupart des bourses. Les dépenses de toutes sortes occasionnées par la guerre mondiale ont eu pour effet de porter le budget de la France de cinq milliards de francs-or à douze milliards et demi, dépenses qu'on n'a pu couvrir que par les impôts sur le revenu et sur le chiffre d'affaires. Il convient de remarquer, d'ailleurs, combien ce budget est alourdi par la dette publique, par les pensions de guerre et aussi par les dépenses militaires subsistantes. M. Grand conclut que le franc de 1928 est solide, mais sensiblement moins que celui de germinal an XI, et que sans doute une nouvelle guerre, entre autres catastrophes, entraînerait une ruine financière définitive¹.

Henri SÉE.

— Nous ne pouvons qu'indiquer une brochure du Dr Ante PAVÉLIC sur *La res-*

1. En appendice, l'auteur publie la loi monétaire du 25 juin 1928, les conventions conclues avec la Banque de France, la circulaire de la Direction générale des contributions directes sur les bilans, la loi du 9 avril 1931 sur les nouvelles monnaies d'aluminium et de nickel.

tauration économique des pays danubiens : le désarmement, Belgrade et la Croatie (édition de la Correspondance croate « Grič », 37 p.). On y trouve un tableau des forces militaires de la Yougoslavie, comparé avec celui de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Hongrie et de l'Autriche, en temps de paix et en temps de guerre ; une carte.

Histoire littéraire. — La *Revue historique* a déjà signalé la concordance de l'*Historia ecclesiastica* de Bède le Vénérable, exécutée par l'Académie américaine d'histoire médiévale. Deux volumes de la même collection sont venus se joindre à cette œuvre admirable de patience et d'érudition. Érudition toute mécanique sans doute, puisqu'elle consiste essentiellement à noter tous les mots de la langue, à les ranger dans leur ordre alphabétique, mais qui permet non seulement de retrouver les passages du texte original, comme dans les Concordances de la Bible, mais aussi de donner une base solide à l'étude de la langue latine, telle que l'écrivaient les clercs du haut Moyen Âge. Le premier de ces volumes est *A concordance of Boethius*, où sont, à ce point de vue tout spécial, examinés et disséqués les cinq traités théologiques et le *De consolazione philosophiae* de Boèce, par Lane COOPER, professeur de langue et de littérature anglaises à l'Université Cornell (The mediaeval Academy of America, Cambridge Mass., 1928, xi-467 p.). Le second volume est *A concordance of Prudentius*, par Roy Joseph DEFERRARI et James Marshall CAMPBELL, de l'Université catholique américaine (Ibid., 1932, viii-833 p.). Prudence est, comme on sait, un poète latin du iv^e siècle, véhément adversaire de l'hérésiarque Symmaque. Ses œuvres, si importantes pour l'histoire ecclésiastique, ont une saveur et une valeur non moins considérables pour celle de la langue. Nul doute que le travail exécuté par MM. Deferrari et Campbell ne soit accueilli avec reconnaissance par les érudits.

— Georg BRAUN. *Der Einfluss des südfranzösischen Minnesangs und Ritterromans auf die nordfranzösische Sprache bis zum 13. Jahrhundert* (Erlangen, 1929 ; paru dans *Romanische Forschungen*, t. XLIII, 1^{re} partie (mars 1929), p. 1 à 160).

— Cet ouvrage contient trois parties : le vocabulaire, les rimes et les flexions en s. Il y a là une synthèse d'études éparpillées dans des revues et de mémoires plutôt que des vues très nouvelles sur la question. Il est vrai que l'auteur a étayé toutes les thèses de ses devanciers par un dépouillement très consciencieux des textes français et provençaux antérieurs au xiii^e siècle, ce qui donne à son œuvre une base solide et définitive.

Voici quelques critiques au sujet de la partie vocabulaire. Il semble que, pour quelques mots, l'emprunt à la langue des Troubadours n'est pas certain.

A la p. 31, l'auteur croit voir dans le mot *atiser* un composé du mot provençal *tiso*, *tizo*, *tezo*, attesté fréquemment chez les Troubadours. M. Braun n'a pas rencontré ce mot dans les textes littéraires français avant Chrétien de Troyes, évidemment influencé par la littérature méridionale. Il semblerait qu'avant cette influence les auteurs aient employé les mots *allumer*, *embraser*. Or, si l'on ouvre le *Dictionnaire général de la langue française* de Hatzfeld, Darmsteter et Thomas, au verbe *atiser*, nous trouvons un exemple antérieur, puisqu'il est pris dans *Raoul de Cambrai*, v. 7252 : *la gentille dame le semont et « atise »*. Il est vrai que ce dictionnaire ne figure pas dans la copieuse bibliographie de M. Braun. Outre cet exemple qui infirme l'hypothèse de l'emprunt, remarquons que le français a surtout employé le verbe *atiser* et que seul le substantif *tiso* se rencontre chez les Troubadours.

L'emprunt est douteux pour le mot *guile* (d'origine germanique) et le mot *lai* (d'origine celtique), introduits tardivement dans la langue du Midi. Il est aussi plausible de supposer des emprunts simultanés, à une source commune.

Pour le mot français *époux*, qui phonétiquement devrait donner *épeux*, on peut supposer que l'influence de la consonne labiale *p* a empêché l'évolution normale de *ou* à *eu*, ou encore l'influence analogique du verbe : *épouser*. Pour un mot si usuel, une influence littéraire savante est peu plausible.

A propos du mot *amour*, qui a supplanté au XIII^e siècle le mot français *ameur*, sous l'influence certaine de la langue des Troubadours, l'auteur ne paraît pas avoir connu une note de M. Antoine Thomas sur la question, parue dans la *Romania*, t. XLIV (1915-1917), p. 321 à 324.

Suzanne DOBELMANN.

Histoire religieuse. — Il y a quelques années déjà, la maison d'éditions « Je sers », alors établie à Clamart, et maintenant à Paris (15, rue du Four), avait annoncé son intention de publier un *Dictionnaire encyclopédique de la Bible* à l'adresse surtout du public protestant. Les souscriptions qui lui parvinrent dès le début furent très encourageantes ; mais divers incidents et accidents ont retardé la mise en œuvre de l'ouvrage qui, d'ailleurs, exigeait un puissant effort. Le tome I, qui vient de paraître, est un in-folio de 712 pages imprimées sur deux colonnes et d'une justification très serrée ; il contient tous les noms et termes si nombreux qu'on lit dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, avec renvoi aux textes et une abondante bibliographie. Ce tome I, qui va de *Aaron* à *Kyrie Eleison*, sera suivi d'un second. Un troisième sera consacré à l'influence exercée par la Bible dans le monde et, plus spécialement, dans l'histoire du protestantisme de langue française. L'œuvre, dirigée par M. Alexandre WESTPHAL, professeur honoraire de l'Université de Toulouse, est conçue dans un esprit strictement critique, car, on nous en avertit expressément, il importe au chrétien de savoir exactement le sens et la portée de ce qu'il lit dans sa Bible, de bien connaître le Christ et le caractère divin de son enseignement. En fait, toute personne voulant se renseigner exactement sur les origines et les caractères fondamentaux du christianisme, quelles que soient ses convictions ou ses inclinations personnelles, trouvera un profit certain à consulter ce *Dictionnaire*, auquel ont contribué quelques-uns des meilleurs exégètes de la France et de l'étranger.

Les illustrations sont très nombreuses, toutes d'ailleurs choisies pour leur importance documentaire et puisées aux meilleures sources. Neuf cartes, dressées spécialement pour le *Dictionnaire*, font très utilement connaître le pays et les localités mentionnées dans la Bible ; une d'elles est consacrée spécialement aux itinéraires de Jésus, avec indication précise des dates où il s'arrêta, des actes qu'il accomplit et des paroles les plus significatives qu'il prononça.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances. Bulletin de janvier-mars 1932. — Étienne MICHON : Stéphane Gsell ; le P. Deflatte ; Anatole Desplaces de Charmasse (notices nécrologiques). — André SAYOUS. La vie commerciale à Barcelone pendant le XIII^e siècle, d'après des documents inédits des archives de sa cathédrale. — Rapport du secrétaire perpétuel sur l'état des publications de l'Académie durant le second semestre de 1931. — Comte de SAINT-PÉRIER. Deux figures humaines gravées de la grotte d'Isturitz. — F. BOYER. Les Antiques et le Musée de portraits du cardinal Ricci de Montepulciano. — Abbé BREUIL. Le gisement à Sinanthropus de Chou-kou-tien, Chine ; ses vestiges de feu et d'industrie (il remonte à la période la plus ancienne du pleistocène. Le sinanthrope est déjà un être humain. En quoi se rapproche-t-il du pithécantrope, de l'homme de Néanderthal?). — L. POINSSOT. Une inscription de Pheradi Majus (trouvée dans les ruines dites Henchir Fradis, près d'Enfidaville). — A. ALBERTINI et L. LESCUI. Le cimetière de Sainte-Salsa à Tipasa de Maurétanie (inscriptions avec transcription et commentaire). — Edmond POTTIER. Rapport sur les travaux de l'École archéologique de Jérusalem. — Jean CANTINEAU. Note concernant la dédicace du temple de Bél à Palmyre (texte et traduction). — André BLUM. Les premières fabriques de papier en Occident (elles ont été importées d'Orient en Espagne dès le XI^e siècle ; les plus anciens témoignages proviennent de l'abbaye de Silos). — Docteur DONNADIEU. Les fouilles du « praetorium » de l'arsenal naval du « Forum Julii », à Fréjus, Var (avec un plan). — Franz CUMONT. Les actes des jeux séculaires de Septime Sévère (fragments retrouvés en creusant les fondations d'un immeuble près du pont Victor-Emmanuel à Rome). — F. MAYENCE. Les fouilles belges d'Apamée.

L'Anjou historique. 1932, janvier. — Les Arnauld en Anjou (d'après les Mémoires de l'abbé Antoine Arnaud de Pomponne, abbé de Chaumes-en-Brie, 1616-1698 ; il les écrivit en janvier 1677). — La famille Loir-Mongazon, 1643-1932. — Un juge de paix d'Angers sous la Terreur (Jacques-Pierre Chaillou, né le 10 décembre 1743 ; avoué à Angers, il fut élu juge de paix en 1792 ; destitué en 1794, il fut ensuite replacé dans les cadres comme juge au tribunal civil, 1797 ; mort à l'hôpital en juillet 1820). — Jacques Saillant, chanoine d'Angers, 1747-1831 (arrêté comme prévenu d'entente avec les Vendéens insurgés en juillet 1793, il réussit à s'évader de la prison ; dénoncé de nouveau comme prêtre réfractaire, il devint curé de Saint-Laud en 1800, chanoine titulaire de la cathédrale en 1802, et mourut le 5 mars 1831, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans). — Pourquoi Beaufort voulait avoir un tribunal, 1790 (parce que cette ville, ayant été désignée en 1790 pour être un des cantons du département, voulait devenir au moins le siège du tribunal du district

de Baugé ; elle fut déboutée de sa demande). — La réorganisation des autorités en Maine-et-Loire, 1792 (tableau complet des diverses autorités angevines au début de la Convention. Jean-Baptiste La Revellière fut président du tribunal criminel ; destitué le 5 octobre 1793). — Mariage d'une sœur de Bonchamps pendant la campagne d'Outre-Loire (autorisé par « les généraux des armées catholiques et royales combattant pour le rétablissement de la monarchie et la religion, et à défaut des tribunaux séculiers ; attendu l'anéantissement total des cours de justice du royaume » et « vu les circonstances dans lesquelles se trouvait alors la France pour ainsi dire sans roi, sans justice et sans lois ». Émilie-Louise-Charlotte de Bonchamps épousa Charles-Marie Goguët, seigneur de La Salmonière, trois semaines après la mort de son frère, le marquis de Bonchamps. L'acte de mariage est daté du 8 novembre 1793, « l'an premier du règne de Louis XVII »). — Mgr Montaut à Saumur, 31 mai 1802 (évêque concordataire, sa venue souleva une vive opposition de la part des ecclésiastiques qui avaient refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé). — La Vendée angevine en 1832. — Avril. Fondation de l'abbaye Saint-Nicolas d'Angers (signale quatre textes du cartulaire de l'abbaye, reconstitué par M^{lle} Mailfert ; ils sont du x^e siècle, l'abbaye ayant été fondée par Foulque Nerra). — L'Anjou au xii^e siècle (suite chronologique des comtes). — Baugé au xiii^e siècle, d'après une bulle d'Innocent III, avril 1214. — Rabelais en Anjou. — Jean Soyer, major général de l'armée de Stofflet, 1768-1823 (nombreuses inexactitudes commises par les historiens de la guerre de Vendée. Soyer est mort le 17 octobre 1823). — L'abbaye du Ronceray d'Angers en 1773 (abbaye fondée par Foulque Nerra ; sécularisée en 1792, elle est occupée aujourd'hui par l'École nationale des arts et métiers. On publie le rapport fait sur l'état de l'abbaye en 1773 à la Commission des Réguliers). — Pourquoi Doué voulait être chef-lieu de district en 1790. — Les Angevins contre Danton, 1792 (extrait du *Compte-rendu au peuple souverain*, que l'on attribue à Fabre d'Églantine, secrétaire général du ministère de la Justice, occupé alors par Danton, 10 août-5 octobre 1792). — Le général Turreau et les colonnes infernales, 1794. — Les Chouans angevins et le traité de La Mabilais (conclu, non sans répugnance et après de laborieuses négociations, le 27 avril 1794). — Le département de Maine-et-Loire en 1832. — Pourquoi Tiercé est devenu chef-lieu de canton en 1875.

Annales d'histoire économique et sociale. 1932, mai. — Éli-F. HECKSCHER. Un grand chapitre de l'histoire du fer : le monopole suédois ; suite et fin (avec une note sur les sources, en majeure partie suédoises). — Earl-J. HAMILTON. En période de révolution économique : la monnaie en Castille, 1501-1650 ; suite et fin. — G. MÉQUET. Autour du plan quinquennal (article de trente-cinq pages, fortement documenté. Ce plan nous étonne et nous effraie, parce que nous en ignorons les principes et la tendance. Il témoigne chez les Russes d'une audace intellectuelle qui ne vise à rien de moins qu'à ruiner la technique américaine). — Imre FERENCZI. Comment s'élabore l'histoire des migrations internationales (réponse à une demande faite par le Bureau international des recherches économiques de New-York). — Lucien FEBVRE. Sur les Fugger (analyse les travaux d'Alfred Weitnauer et de Ludwig Scheuermann). — Henri HAUSER. A propos du mercantilisme (apprécie l'étude de Y. Ballière sur Ch. Davenant). — Gabriel LE BRAS. Les ports de la basse Loire. — Georges BOURGIN. Monnaie et finance en Italie, du Risorgimento au Fascisme.

Annales historiques de la Révolution française. 1932, mai-juin. — Cette livraison est consacrée tout entière à un « Hommage à Albert Mathiez ». — Georges LEFEBVRE. L'œuvre historique d'Albert Mathiez (à la suite, on publie des notes bibliographiques retrouvées dans les papiers du défunt, papiers dont la masse est considérable et dont ses amis et collaborateurs ont entrepris le dépouillement.) — Une lettre d'Albert Mathiez (adressée à M. Gottschalk, professeur à l'Université de Chicago, le 23 novembre 1930 ; Mathiez y retrace l'évolution de sa pensée sur l'histoire depuis la sortie de l'École normale supérieure). — Hommage des historiens étrangers (celui de C. Barbagallo). — Louis GOTTSCHALK. L'influence d'A. Mathiez sur les études historiques aux États-Unis. — Alfred RUFER. Souvenirs sur Albert Mathiez. — Hermann WENDEL. Albert Mathiez vu par un « Dantoniste » allemand. — Albert TROUX. Albert Mathiez à Nancy, 1908-1909, et à Besançon, 1911-1920 (souvenirs d'un ancien élève). — Georges MICHON. Albert Mathiez et les événements de 1914-1920. — Robert SCHNERB. Souvenirs sur l'enseignement d'Albert Mathiez à la Faculté des lettres de Dijon. — Louis JACOB. Albert Mathiez à Arras (où il était allé en 1923 se renseigner au sujet de Robespierre et où sa présence donna lieu à un beau vacarme de la part des ennemis de Maximilien). — Henri CALVET. Albert Mathiez, professeur en Sorbonne. — Jacques GODECHOT. L'enseignement d'Albert Mathiez à l'École des hautes études (section des sciences historiques et philologiques). — Adieux à Albert Mathiez.

Le Correspondant. 1932, 10 juin. — Pierre LABOUE. Le meurtre du Président Paul Doumer. Notes d'un témoin. — Wladimir D'ORMESSON. Avant Lausanne. Comment se présente le problème des réparations. — Louis GUICHARD. Le centenaire du *Voyage en Orient* : Lamartine et la station navale du Levant (l'empressement que mit le gouvernement français à faciliter le voyage de Lamartine en Syrie sert de prétexte pour rapporter par le menu détail les opérations de la marine française au moment de la guerre civile en Grèce avant l'arrivée du roi Othon). — Roger LABONNE. Le treizième centenaire de l'Islam. I (rapide biographie de Mahomet ; analyse du Coran ; le khalifat arabe et turc, la psychologie musulmane). — Dom J.-B. MONNEYEUR. La vraie figure de J.-K. Huysmans, oblat de Saint-Martin de Ligugé. II (une fois converti, Huysmans devient liturgiste et mystique). — 25 juin. Pierre de LA GORCE. La communauté des Filles de Saint-Paul de Chartres (fondée à la fin du XVII^e siècle par l'abbé Chauvet, curé de la paroisse de Lavesville-la-Chenard, au diocèse de Chartres ; installée en 1708 au faubourg Saint-Maurice de la ville, elle avait un double but : l'instruction des enfants pauvres et le service des malades. Son histoire au XVIII^e siècle ; à partir de 1727, elle envoie des religieuses au Canada. Sécularisée au temps de la Révolution, elle se reconstitue en 1802 et retrouve son plein développement à partir de 1825. Pourchassées, expulsées de leurs maisons, de leurs écoles en 1903, 1904, les sœurs réussirent à reconstituer, en le transformant, leur ministère charitable à Cayenne, à la Martinique. Actuellement, on en compte quatre-vingt-six aux Antilles). — Roger LABONNE. Le treizième centenaire de l'Islam ; suite : L'Islam touranien, aryen, indien, arabe, égyptien, berbère ; mais comment en reconstituer l'unité?). — Dom J.-B. MONNEYEUR. La vraie figure de J.-K. Huysmans, oblat de Saint-Martin de Ligugé ; suite et fin (il est mort, à Paris, le 12 mai 1907, après avoir publié *Les foules de Lourdes*). — DE LANZAC DE LABORIE. Les éphémérides d'un grand peintre : Eugène Delacroix.

Journal des Savants. 1932, avril. — Henri LEMONNIER. Charles Percier (examine la part qui revient aux deux architectes employés par Napoléon : Percier et son ami Fontaine. C'est Fontaine qui recevait les commandes de l'Empereur et qui, à son tour, priait Percier de dresser les projets, l'Empereur ne voulant pas employer Percier à cause de ses opinions libérales). — J. CHARBONNEAUX. Les origines du peuple grec (à propos de l'ouvrage de Myres : *Who were the Greeks?*). — Franz CUMONT. Le testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène (d'après un document découvert par G. Oliverio à Cyrène et traduit par Fr. Cumont, avec un savant commentaire). — Adrien BLANCHET. Le troisième recueil de Beaumésnil sur les antiquités de Périgueux, 1784. — Mai. Marcel AUBERT. L'architecture des Cisterciens en Espagne au XII^e et au XIII^e siècle (d'après les ouvrages de V. Lamperez y Romeu et d'Élie Lambert ; six figures dans le texte). — Victor CHAPOT. Les méthodes d'attelage et d'équitation aux siècles passés (d'après Lefebvre des Noëttes). — Georges SEURE. A la recherche d'Ithaque et de Troie ; 5^e article (position d'Ithaque et le problème d'Astéris. Si Leucade n'est pas Ithaque, rien n'empêche Arkoudi d'être Astéris ; mais, en fait, où est Ithaque?). — Henri DEHÉRAIN. A propos du centenaire de Georges Cuvier (membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il fut élu membre ordinaire, le 24 décembre 1830, alors qu'il était déjà secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Ses travaux sur les animaux de Pline et ceux qu'il avait déjà tout prêts sur Aristote, Théophraste, Élien et Athénée, justifiaient largement cette nouvelle distinction).

Mercur de France. 1932, 1^{er} juin, n^o 815. — Louis VILLAT. Jules Vallés à Nantes, 1846-1848. — E. SÉMÉNOFF. La vie douloureuse d'Ivan Tourguéneff (suite et fin des lettres à sa fille et à sa petite-fille, de 1868 à sa mort en septembre 1883). — Maurice WOLFF. La présidente de la théosophie : Annie Besant. — N^o 816. Georges GUY-GRAND. M. Bergson et la civilisation moderne. — Jean DORSENNÉ. Splendeurs et misères de l'Indo-Chine. — N^o 817. Dr A. LEGENDRE. La vérité sur le conflit sino-japonais (erreurs graves commises par la Société des Nations : « La Mandchourie est incapable, à elle seule, de maintenir son indépendance ; elle sera dominée par Moscou ou par Tokio. » A cette heure, « le Japon combat pour nous, Européens »). — Dr P. REMLINGER. Les chiens de Constantinople ; leur vie, leur mort. — Édouard KRAKOVSKI. Un renouveau des lettres philosophiques (avec Pierre Lasserre, l'abbé Bremond, Paul Valéry, Paul Morand). — Chronique de Glozel (signes aberrants : galets peints et gravés ; le masque dit néolithique).

Le Moyen Age. 3^e série, t. I, 1930, n^o 2 (avril-juin). — F. VERCAUTEREN. Note sur les comtes de Reims aux X^e et XI^e siècles (six pages pour prouver qu'il n'y eut plus de comtes laïques à Reims depuis 940). — M. GOURON. Arrentements du domaine royal à Nîmes (publie une liste des cens perçus par le roi de France dans la deuxième moitié du XIII^e siècle). — E. DELCAMBRE. Une bulle inédite d'Urbain V. — N^o 3-4 (juillet-décembre). Notice nécrologique sur M. Prou, 1861-1930. — J. HUIZINGA. L'État bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise (suite et fin aux deux fascicules suivants. « C'est de 1477 qu'il faut dater l'existence d'un État bourguignon au vrai sens du mot. » A partir de cette date et de cette date seulement, l'héritage des ducs de Bourgogne constitue « un véritable État étranger à la France » et devient peu à peu « un des élé-

ments les plus actifs dans l'histoire du *xv^e* siècle ». Un sentiment national et anti-français s'y développe). — L. LEVILLAIN. Sur un passage des *Annales regni Francorum* (relatif à une expédition de Pépin le Bref en Aquitaine au printemps de 766). — M. MESNARD. L'archéologie chrétienne à Rome en 1929 (analyse des travaux publiés en 1929 sur les monuments chrétiens antiques de Rome). = T. II, 1931, n° 1 (janvier-mars). M. JUSSELIN. Notes tironiennes dans un diplôme de Charles le Chauve du 25 juillet 864. — J. DE FONT-RÉAULX. Diplômes carolingiens de l'abbaye de Beaulieu (*ix^e* siècle). = N° 2 (avril-juin). A. HAGGERTY KRAPPE. La légende de la naissance miraculeuse d'Attila, roi des Huns. = N°s 3-4 (juillet-décembre). S. M. BROWN. Note biographique sur Eudes Rigaud (archevêque de Rouen au milieu du *xiii^e* siècle; intéressante biographie). — R. AUBENAS. Note sur quelques formulaires notariaux et styles de procédure civile et criminelle tirés des archives de Provence et du Comtat-Venaissin, 1294-1539. — O. CHABORD. Mandement d'un roi Philippe. — F. DESONAY. Nouvelles notes autographes d'Antoine de La Sale (manuscrit 10959 de la Bibl. royale de Bruxelles). = T. III, 1932, n° 1 (janvier-mars). Aug. DUMAS. La diplomatie et la forme des actes. — A. MOLLARD. Interprétation d'un passage du *De vita sua* de Guibert de Nogent et correction d'une expression fautive (propose de corriger *lupis* en *ludis* au livre I, début du chap. v).

Revue archéologique. 1932, janvier-avril. — Lilia KIDDER et Homer H. KIDDER. Fouilles du Puy-de-Lacan, Corrèze. Pierres avec signes et autres objets. — Carl BLUMEL. Un portrait impérial retrouvé, provenant d'un médaillon de l'arc de Constantin (tête présumée d'Antonin le Pieux; avec deux figures). — P. WUILLEUMIER. Les disques de Tarente (décrit quarante-trois types de ces objets; ils se rapportent à la religion, à la magie, à la cosmologie et concourent à assurer le triomphe de la thèse mystique; avec quatre planches). — L. ARMAND-CALLIAT. Une mosaïque gallo-romaine à Longepierre, Saône-et-Loire (le nom de Longepierre = Longapetra, désigne un monument mégalithique remontant à l'époque gallo-romaine). — Louis BRÉHIER. Icones non faites de main d'homme (commente deux de ces icones qui représentent le Christ: celle d'Édesse, dont l'intervention miraculeuse a forcé les Perses à lever le siège d'Édesse en 544, et la sainte face conservée dans le trésor de la cathédrale de Laon, qui appartient soit aux dernières années du *xii^e* siècle, soit aux premières du *xiii^e*). — Alexander HAGGERTY-KRAPPE. Le Petit Poucet et la Grande Ourse (confirme par un témoignage nouveau et, cette fois, irrécusable, la thèse de Gaston Paris, démontrant que le Petit Poucet, regardé par les peuples de l'Europe septentrionale, comme le conducteur du char céleste formé par la constellation de l'*Ursa major*, est identique au dieu Hermès de l'hymne homérique). — S. REINACH. Fossiles juridiques. — Id. Bris de coquilles. — Id. Dante et Dolcino. — Id. Un vers inintelligible de la « Pharsale » (au 3^e vers; au lieu de « An sit vita nihil, sed longam differat aetas », il suffit de lire « An sit vita nihil, sed longa? An differat aetas », c'est-à-dire: que la vie soit un rien ou qu'elle soit longue, est-ce que l'âge fait différence?). = Bulletin de l'Académie des inscriptions. = Nouvelles archéologiques et correspondance (notices nécrologiques sur Stéphane Gsell, le P. Delattre, Gustave Le Bon, Guillaume Des Marez, Stanley Lane-Poole, etc.).

Revue de l'histoire de Versailles. 1931, n° 2. — Agnès JOLY. Les archives muni-

cipales de Versailles (description à dessein superficielle et incomplète). — H. LEMOINE. Notes historiques sur Villepreux (depuis l'époque mérovingienne ; le premier document écrit est du 18 décembre 856, où le nom du village est, dans la copie du cartulaire de Saint-Maur, donné sous la forme « Villa porcorum ». Un sceau d'Évrard de La Ferté, qui mourut en 1192, porte comme légende : « S. Ebrardi de Villa petrosa », qui donne sans doute la véritable étymologie). — Edmond LÉRY. Les outils de Louis XVI et les pendules de Marie-Antoinette. — Baron DE MÉNEVAL. Un favori de Mesdames de France, mort aide de camp de Napoléon I^{er} (comte Louis de Narbonne-Lara, né en 1755 ; marié à M^{lle} de Montholon, fille unique de l'ancien premier président du parlement de Rouen ; mort en 1813 à Torgau). = N° 3. F. BOULÉ. Les transports en commun par terre et par eau en Seine-et-Oise, de 1790 à l'établissement des chemins de fer (d'après un grand nombre de pièces d'archives). — H. LEMOINE. Notes historiques sur Villepreux, Seine-et-Oise (vers le milieu du XVIII^e siècle ; avec des illustrations et deux cartes). — Georges MAUGUIN. Un Versaillais mort pour l'indépendance américaine (Jean-Baptiste Roussel, tué au siège d'Yorktown, le 14 octobre 1781). — L. RISCÉ. Chateaubriand à Savigny-sur-Orge.

Revue de Paris. 1932, 1^{er} juin. — Henry BÉRENGER. Avant Lausanne. Dettes et réparations (expose le rôle des États-Unis depuis l'accord de Londres en 1921. La Conférence de Lausanne est entièrement subordonnée à un règlement entre l'Europe et eux ; mais ils ne veulent prendre aucune part à la Conférence ; par là ils ont créé une situation fautive qui risque de rendre stériles les négociations de Lausanne). — Général comte DE PALIKAO. L'expédition de Chine, 1860 (compte-rendu circonstancié de cette expédition par le général Cousin de Montauban qui commandait le corps expéditionnaire français ; il est accompagné de rapports adressés au ministère des Affaires étrangères. Le récit fait par le général du pillage du palais d'Été par les vainqueurs présente sous un jour tout nouveau la conduite de l'armée française, qui, en réalité, n'y a pas pris la moindre part). — Paul MORAND. A propos du centenaire du Romantisme : le suicide en littérature, 1830-1930. — Wladimir D'ORMESSON. Enfances diplomatiques ; suite et fin (son long séjour à Athènes, où il vécut pendant plusieurs années dans l'intimité de la cour royale ; son père ayant été rappelé en Belgique, il vit de près le roi Léopold II, dont il fait un séduisant portrait). — Paul JAMOT. Manet. — Roger LABONNE. L'Ukraine ; suite et fin (annexée par la République soviétique en 1920, elle rêve de secouer le joug de Moscou). — Henry BIDOU. Jacques Piou (son rôle dans le parti libéral-catholique, où l'on reconnaît la pensée de Léon XIII). = 15 juin. Émile MAGNE. Le château de Saint-Cloud au XVII^e siècle, d'après des documents inédits. — Wladimir D'ORMESSON. La crise allemande : réaction ou révolution ? — René GROSSET. Travaux français en Iran (expose les travaux de restauration et de fouilles exécutés par les archéologues français au service de l'empereur actuel : Réza Chah Pehlevi, depuis 1923, avec une carte très instructive). — A. ALBERT-PETIT. Le mouvement historique. = 1^{er} juillet. Comte DE FELS. L'énigme italienne. — Valéry LARBAUD. La chartreuse de Grenade (cette chartreuse contient une suite de fresques où sont représentés, avec un réalisme effrayant, les supplices infligés, sous le règne de Henri VIII, aux Chartreux de Londres ; pour les catholiques, ce sont les « martyrs anglais ». Où trouver les modèles de ces tableaux, œuvre de Vicente Cordueto et de Sanchez Cotan ? Dans les sources historiques interprétées

sans aucun parti pris). — Emil LUDWIG. Penseurs et hommes d'action (souvenirs sur Asquith et Lloyd George, Poincaré, certains hommes d'État américains : Coolidge, le sénateur Borah, Hoover, Wilson, le physicien Einstein, et trois des plus grands savants de France : Perrin, Langevin et Émile Borel, sans oublier M^{me} Curie). — Jean POIRIER. Georges Cuvier, second fondateur de l'Université (d'après les papiers de Cuvier conservés par l'Institut et qui sont utilisés ici pour la première fois. Neuf et très instructif). — Albert THIBAUDET. Les idées politiques de la France ; I. — Pierre DE LANUX. Désastre et renaissance du Sud : les États-Unis au lendemain de la guerre de Sécession. — IGNOTUS. M. Édouard Herriot.

Revue de Saintonge et d'Annis. Tome XLIV, 8^e livraison. — Léon MASSIQU. L'église de Saint-Pierre de Royan (traite la question de son orientation qui, normale jusqu'en 1822, a été alors modifiée à la suite d'urgentes réparations). — C. B. Saintongiana (reproduit une note de Peiresc dépeignant la Saintonge et ses fleuves au commencement du XVII^e siècle : Verteuil, Oléron et son château, etc.). — Ch. D. Passage de Joseph Bonaparte à Saintes (publie le rapport officiel du sous-préfet de Saintes, Edme-Jean Filleau-Saint-Hilaire, au préfet, 5 juillet 1815). — DEPOIN. Ranoul Foucauld, évêque de Saintes (cet évêque prit part à plusieurs conciles réunis à Saintes en 1089 et 1096 ; il est mort un 12 juin, peut-être de l'année 1105). — Marcel CLOUET. Voie néolithique, de Pérignac au terrier de Toulon et à l'Océan (avec une carte très détaillée, importante pour la toponymie de la région). — Abbé V. BELLARD. Baronnie de Champdollent ; suite et fin (cette baronnie relevait du comté de Taillebourg, qui lui-même relevait du roi. Liste très mutilée des prieurs de l'église de la ville, qui étaient nommés par l'abbé de Saint-Jean-d'Angély). — M. DE SALUCES. Le capitaine Cervole fait connaître quelques faits nouveaux sur la vie d'Arnaud de Cervole, célèbre sous le nom de l'Archiprêtre, au milieu du XIV^e siècle).

Revue des Deux Mondes. 1932, 1^{er} juin. — *** Les affaires d'Extrême-Orient (l'expérience a prouvé qu'il est actuellement impossible de reconstituer une Chine intégrale, unique et centralisée. Ne peut-on l'aider à sa reconstruction par morceaux ? C'est ce que tente de faire le Japon en Mandchourie ; ne serait-il pas de bonne politique de l'y aider ?). — Paul MORAND. Air indien ; III : Du Pérou à la mer des Antilles. — Octave AUBRY. Le roi de Rome ; V : L'ambition, l'amour, 1831. — Jean DES VALLIÈRES. A Magdebourg en novembre 1918 (l'auteur raconte les aventures invraisemblables d'officiers français et autres qui, détenus à la forteresse de Magdebourg, en attendant pis, furent soudain rendus à la liberté lors de la révolution). — J. DE PESQUIDOUX. Le livre de raison : une œuvre pour le retour à la terre. — 15 juin. Albert RIVAUD. Psychologie du peuple allemand. — Baronne DE STAËL. Lettres à M. de Staël, publiées par la comtesse LE MAROIS, née HAUSSEVILLE. I, 1785-1787 (le comte d'Haussonville a retrouvé dans les archives de Coppet environ 400 lettres ou billets écrits par M^{me} de Staël à son mari, de 1785 à 1798 ; c'est la plus complète correspondance de M^{me} de Staël qui existe actuellement. Bien que les deux époux aient vécu le plus souvent loin l'un de l'autre, l'épouse n'a cessé d'écrire au mari sur un ton familier qui n'est pas exempt d'affection. Dans une très longue missive, M^{me} de Staël explique à son mari la nature de ses sentiments pour le comte de Guibert, dont M. de Staël était jaloux). — André CHAUMEIX. Les révélations de Stresemann (ses papiers « contiennent la preuve que toute la politique de liquidation de la guerre de 1924 à 1931 a

été, de la part des Alliés, une immense illusion et, de la part de l'Allemagne, une manœuvre hardie, aussi profitable pour elle que dangereuse pour le reste de l'Europe ». — Octave AUBRY. Le roi de Rome ; suite et fin (sa maladie et sa mort le 21 juillet 1832 ; sa mère vint le voir plusieurs fois et assista aux derniers moments. Il était tuberculeux, maladie dont il avait pris le germe de Marie-Louise). — Albert PINGAUD. La mission de M. Doumer en Russie, 1915 (envoyé par Briand pour tâcher d'établir avec la Russie « cette solidarité de vue, cette concordance de mouvements » dont dépendait la victoire finale. Il s'agissait surtout pour le moment d'obtenir une aide militaire importante ; on dut se contenter de l'envoi en France d'une simple brigade, en attendant mieux). — Georges GOYAU. Une nouvelle histoire de la Nation égyptienne (annonce le t. I de cette grande publication, entreprise par le roi Fouad I^{er} et que M. Gabriel Hanotaux est chargé de diriger). — C.-M. SAVARIT. Les Académies de province au travail, suite (l'Académie de Lyon, la Société éduenne, celle de Chalon-sur-Saône).

Revue des études historiques. 1932, avril-juin. — Jules d'AURIAC. L'histoire jugée par les contemporains des événements (extraits d'un gros cahier inédit, rédigé par trois écrivains anonymes, dont un, contemporain de la Révolution, fournit quelques détails sur les événements de 1789 et 1792). — Jean VINOT-PRÉFONTEINE. Un curé de Paris sous la Révolution : Sébastien-André Sibire, 1742-1823. — Spiridon PAPPAS. Les Français au service de l'indépendance hellénique (d'après un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale d'Athènes). — Commandant DE LA ROCHE. Au centenaire de la dernière guerre de Vendée, 1832-1932 (l'aventure de la duchesse de Berry et le procès intenté aux demoiselles de Guinay, inculpées pour le recel de la duchesse). — Ed. CLAVERY. La Belgique, la France et la Prusse en 1866 (d'après le livre de Jules Garsou). = Comptes-rendus. = Dépouillement chronologique et méthodique des revues générales et locales et Livres nouveaux.

Revue des études napoléoniennes. 1932, avril. — Antoine DE LATOUR. Napoléon et son professeur d'histoire (il s'appelait Delesguille. Un jour, Bonaparte lui soumit une *Histoire de la liberté corse* qu'il venait de rédiger en faveur de Paoli, le priant d'y marquer ses critiques ; puis il n'y pensa plus. Delesguille conserva le manuscrit qu'il céda plus tard à son secrétaire au ministère de la Guerre, où le Premier Consul l'avait nommé sous-chef. Le secrétaire garda le dangereux ouvrage, dont on aurait pu se servir contre Napoléon ; puis il partit pour la campagne de Russie, où il disparut, et le manuscrit confié à sa famille ne s'est pas retrouvé). — Jean BRUNON. A propos des chevaux de bataille de Napoléon I^{er}. — Ferdinand BOYER. Les embellissements de Rome au temps de Napoléon. — M. DYS. Les Rhénans et la Prusse (persistance du sentiment français jusqu'à nos jours). — Mai. Baron COUDEIN. La prise de la cocarde blanche à l'île d'Aix en juillet 1815 (notes sur le séjour de l'Empereur dans l'île, de la fin juin au 16 juillet 1815 ; l'ordre d'arborer le pavillon blanc et de changer la cocarde, donné le 15 juillet, fut exécuté seulement le 17, au lendemain du jour où le *Bellérophon* avait pris la mer avec son impérial prisonnier). — Général KÖCHLIN-SCHWARTZ. Les « grandes eaux » de Longwood (installées en décembre 1819 dans le jardinet attenant à la mesure de Longwood). — Pascal GREPPE. L'Empereur est mort ! (lamentations d'un contemporain ; accompagnées de « que serait-il advenu si... ». La vérité

« sera la légende napoléonienne que chaque jour davantage les peuples admirent »). — Médecin-colonel FERRON. Notice sur le séjour de l'Empereur à l'île d'Aix, du 7 au 15 juillet 1815. — M^{lle} DECHAUX. Un projet d'évasion de Sainte-Hélène (publie une lettre adressée par l'amiral Plampin à Lord Melville, ministre de la Marine, le 25 janvier 1818). — La mort du duc de Reichstadt, 22 juillet 1832 (lettre inédite du baron de Moll, adressée au comte Maurice Dietrichstein, ancien gouverneur du duc ; il lui rend compte des derniers moments du prince). — Général KÖCHLIN-SCHWARTZ. Sainte-Hélène, île du souvenir (la Société des Amis de Sainte-Hélène se propose de restaurer les lieux de détention de l'Empereur ; plan des bâtiments anciens de Longwood). — Inventaire des objets napoléoniens exposés au musée permanent de l'Exposition coloniale à Vincennes.

Revue des questions historiques. 1932, 1^{er} avril. — P. DAVID. Recherches sur l'histoire de la Poméranie polonaise : Pologne, Brandebourg teutonique ; I (la Poméranie polonaise de 965 à 1307). — Émile-A. VAN MOË. Recherches sur les ermites de Saint-Augustin entre 1250 et 1350 (sources ; l'ordre des ermites de Saint-Augustin entre 1250 et 1290 ; puis entre 1290 et le milieu du XIV^e siècle ; leur organisation et l'administration des provinces). — J. DECLAREUIL. Luther, l'homme allemand (son origine saxonne, sa sensibilité et son intellectuel spécifiquement allemandes). — G. ALLEMANG. La Bavière, de 1825 à 1912 (d'après Michel Döberl : *Entwicklungsgeschichte Bayerns*). — Georges GOYAU. Albert Dufourcq (son activité intellectuelle et son œuvre historique, à propos du volume de *Mélanges* qui vient de lui être offert). — X. Une philosophie chrétienne est-elle rationnellement concevable, est-elle historiquement réalisée ? État actuel de ce débat. = Comptes-rendus critiques. — G. LEDOS. Chronique générale. — F. CABROL. Courrier de langue anglaise. — Albert ISNARD. Revue des Périodiques français. = Notes bibliographiques et informations.

Revue d'histoire de l'Église de France. 1932, avril-juin. — Yvonne BEZARD. L'intendant Michel Bégon et la police religieuse (son rôle comme intendant de police dans la généralité de La Rochelle, où il fut nommé en 1694 ; ses rapports avec le clergé catholique ; sa lutte contre les Juifs ; ses idées à l'égard des protestants, qu'il voulait ramener à la foi catholique, mais par des voies de douceur). — Auguste COULON. Éléments de sigillographie ecclésiastique française ; suite (types hagiographique, monumental, armorial et emblématique). — Gabriel LE BRAS. Pour l'histoire du jansénisme dans l'Orléanais. = Bulletin critique et notes bibliographiques. — Chronique d'histoire régionale. = Échos et informations : Léon LE GRAND. La signature de Jeanne d'Arc (M. Jules de La Martinière a découvert la cause des obscurités et incertitudes de la lettre adressée le 16 mars 1430 aux habitants de Reims ; il l'a trouvée dans une erreur de mise en pages commise dans la 4^e édition de la *Jeanne d'Arc illustrée* par Wallon).

Revue d'histoire franciscaine. Tome VII, 1930, nos 1-2 (janvier-juin). — A. DE SÉRENT. Le statut des quatre grandes provinces françaises des Cordeliers en 1539. — F. IGNACE-MARIE. Le premier couvent franciscain en Lorraine (fondé en 1230 par Jean de Plan Carpin). — H. LEMAITRE. Marguerite d'Autriche et l'Annonciade. — J. GAMON. Le monastère des Clarisses du Puy (fondé en 1425 ; son histoire jusqu'à la fin du XVIII^e siècle). — J. GOYENS. Les Franciscains belges et leurs archives (très bref aperçu, surtout bibliographique). — P. RATCHNEVSKY.

Les missions franciscaines en Chine aux XIII^e et XIV^e siècles (critique le t. I des *Sinica franciscana* du P. van den Wyngaert). — M. DE LAUGARDIÈRE. Ancienne tombe franciscaine à Bourges (fin XIII^e siècle). — A. GOFFIN. Les études inédites de P. Sabatier sur saint François d'Assise (simple annonce d'un volume prochain). = Nos 3-4 (juillet-décembre). L. KERN. Le bienheureux Rainier de Borgo San Sepolcro de l'ordre des Frères Mineurs (ne doit pas être confondu avec Rainier d'Arezzo et n'est pas l'initiateur du mouvement des flagellants). — P. IGNACE-MARIE. Liste des provinciaux franciscains d'Alsace de 1239 à 1929. — P. HUGOLIN LIPPENS. L'abbaye des Clarisses d'Ypres aux XIII^e et XIV^e siècles. Notes et documents relatifs à son histoire économique. — A. DE SÉRENT. Les Conventuels de Provence (notices sur quelques couvents ; état de la province dite de Saint-Louis vers 1771). — V. CHICHMAREV. Œuvres attribuées au roi René (bref extrait d'un article paru dans la *Romania*). = T. VIII, 1931, n° 1 (janvier-mars). A. DE SÉRENT. Le 7^e centenaire de saint Antoine de Padoue. — J.-B. KAISER. Le cardinal de Givry et la famille franciscaine, 1604-1611. — J. VINOT PRÉFONTAINE. Le couvent des Capucins de Beauvais, 1603-1792. — L. DE LAGGER. Les masques de la bienheureuse Jeanne de France, fondatrice de l'ordre de l'Annonciade. = N° 2 (avril-juin). R. MÉNINDES. Eudes Rigaud, frère mineur (famille, années de formation, premiers travaux). — R. DE SESSEVALLE. Journal du Tiercelin J.-B. Richard, 1741-1768. — L. DE LAGGER. Quelques points d'histoire relatifs à Jeanne de France et aux Annonciades (à propos du livre de Mgr Cagnac, *La bienheureuse Jeanne de Valois*). = Nos 3-4 (juillet-décembre). A. DE SÉRENT. Jeanne d'Arc et l'ordre de saint François (il n'y a aucune vraisemblance que Jeanne appartint au tiers ordre ; rôle des Franciscains). — M.-Pascal ANGLADE. Ministres et chapitres provinciaux des Frères Mineurs de la province de Bourgogne, 1239-1789 (brèves notices biographiques). — M.-M. DAVY. Les *auctoritates* et les procédés de citation dans la prédication médiévale. — UZUREAU. Le couvent de la Baumette-lès-Angers (notice de neuf pages). — IGNACE-MARIE. Abjurations protestantes dans les églises franciscaines de Rouffach et de Louppach, 1614-1617 et 1716-1768 (en publie les listes).
L. H.

Revue d'histoire moderne. 1932, n° 2. — Georges PAGÈS. Essai sur l'évolution des institutions administratives en France, du commencement du XVI^e siècle à la fin du XVII^e ; suite et fin (pendant la première moitié du XVII^e siècle sont créées une forme d'administration intermédiaire entre l'administration à demi indépendante des officiers locaux ou régionaux, puis une centralisation, œuvre des intendants de justice, police et finances, ou « commissaires départis », qui veillent, dans les provinces, à l'exécution des ordres du roi et de son conseil. Ce régime nouveau ne fonctionne régulièrement qu'à partir du temps de Colbert, qui organise la police et impose aux communautés la tutelle des intendants ; il devait durer jusqu'à la Révolution). — J. ISAAC. Le problème des origines de la guerre. Trois solutions américaines ; 1^{er} art. (critique serrée des solutions proposées par MM. Barnes, Fay et B. F. Schmitt). = Bibliographie : la bibliographie militaire française en 1930, par le commandant André LASSERAY. — H. DROUOT. La politique de Napoléon en Espagne, d'après M. Fugier. = Mélanges.

Société de l'histoire du protestantisme français. Bulletin. 1932, avril-juin. — Jacques PANNIER. L'Église réformée de Cherbourg ; ses origines lointaines, sa fondation, 1802-1832 (le refuge dans les Îles normandes et le méthodisme ; orga-

nisation de l'Église en 1818 et construction d'un temple en 1832-1833. En appendice : note biographique sur Gédéon Gourjon, le premier pasteur de Cherbourg, mort en 1832, et son fils Horace, mort en 1895, dans sa quatre-vingt-septième année). — Dr L. MERLE. L'édit de 1787 dans le bas Poitou ; le rôle du Dr J.-G. Gallot, député du Poitou à la Constituante (utilise de nombreux documents). — Correspondance de Calvin ; supplément aux tomes X-XIX des *Opera omnia*. — Émile SÉGUL. Un document sur le début des guerres de religion en Languedoc : livre de notes de Ph. Colaire, de Béziers, 1562. — L. GREIB. Rapports des Réformés du Pays messin et de la Champagne avec les paroisses de Diendorf et de Rauwiller, 1698-1776. — Frédéric MACLER. Une caisse d'épargne en faveur des veuves et des orphelins de pasteurs de la ville et de la principauté de Montbéliard, 1779. — Prosellytes et réfugiés à Genève, de 1718 à 1720. — Frédéric VOGELS. La Rochelle et les Gueux de la mer, 1569-1572. — Raoul ALLIER. La croix huguenote (elle dérive de la croix de Malte ; elle a pour pendentif tantôt une larme, tantôt une colombe, bijou dont la légende s'est emparée après la révocation de l'édit de Nantes). — Jacques PANNIER. Les protestants français et la Tunisie.

Société d'histoire de Paris et de l'Île-de-France. Bulletin. 1931, fasc. 3. — Maurice DUMOLIN. Notes sur l'abbaye de Montmartre ; chap. I (fondée en 1133. L'abbaye et les abbesses depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e ; l'abbaye d'En Haut et ses bâtiments. L'abbaye au XVIII^e siècle et ses revenus). — H. LEMOINE. L'Université de Paris demande le droit de nommer des électeurs aux États-Généraux de 1789. Paris, le 20 mars 1789. = Fasc. 4. Maurice DUMOLIN. Notes sur l'abbaye de Montmartre ; chap. II (le domaine urbain et la tour des Dames ; la « Petite Maison » du duc de Richelieu, rue de Clichy, et les différentes églises de la Trinité ; chap. III : Clignancourt, ses seigneurs et ses principaux habitants). — Albert MINOT. L'hôtel de la Barre-du-Bec (il avait appartenu à l'abbaye bénédictine du Bec-Hellouin en Normandie ; il se trouvait sur l'emplacement actuel de la rue du Temple ; son histoire au XV^e siècle).

L'Esprit international. 1932, 1^{er} juillet. Guglielmo FERRERO. L'Europe, l'Extrême-Orient et la Société des Nations. — Maurice PERNOT. A Genève. Choses vues ; II (Genève, avril 1932). — Dr Gustav GRATZ. Coopération économique et politique des États danubiens. — Casimir SMOGORZEWSKI. Le problème ukrainien (envisagé comme étant quatre aspects de la vie des Ukrainiens dans quatre États différents : la Russie, la Pologne, la Roumanie et la Tchécoslovaquie. Comment un État ukrainien pouvait-il être créé?). — Baron F. W. STAËL VON HOLSTEIN. Autour du différend du Groenland. — Jean EFREMOFF. Le désarmement moral et la conciliation internationale. = Documents : L'assemblée de la Société des Nations ; la thèse américaine exposée par M. Gibson, le 11 avril 1932. — Dettes de guerre et réparations. Discours de Nicholas Murray Butler prononcé à l'Economic club de Chicago, le 14 avril 1932.

ALLEMAGNE

Historisches Jahrbuch. Bd. 51, h. 4 (1932). — Emerich FRANZIS. Bernard Bolzano und die nationale Idee : ein Beitrag zur Geschichte des Nationalismus (Bol-

zano, prêtre et professeur de science religieuse (?) à l'Université de Prague, mort en 1848). — Karl Gottfried HUGELMANN. Die deutsche Nation und der deutsche Nationalstaat im Mittelalter (cf. Heft 1 ; important). — Ludwig PFANDL. Das spanische Lutherbild des 16. Jahrhunderts. Studien zur spanischen Geschichtsschreibung (cf. Bd. 50, p. 464, et 51, p. 47). — Paul LEHMANN. Neuerscheinungen zur Handschriftenkunde und Literaturgeschichte des Mittelalters. M. B.

BELGIQUE

Revue belge de philologie et d'histoire. 1932, janvier-juin. — Edm. LIÉNARD. Sur la correspondance apocryphe de Sénèque et de saint Paul (ces lettres sont, par leur date, apparentées avec l'œuvre de Symmaque, chef du parti païen à la fin du IV^e siècle, quelque peu avant 392, date à laquelle paraît le *De viris illustribus*). — Paul AEBISCHER. Le nom de lieu Schianazzo de la péninsule sorrentine et de l'Apennin parmesan, et le gentilice « Stlaccius » (ce gentilice est assez bien connu ; mais le nom de Schianazzo se rencontre dans trop de localités pour qu'on puisse l'identifier sûrement avec lui). — M. DELBOULLE. Problèmes d'attribution et de composition (la chanson d'*Aiol*, dont le texte est fourni par le ms. 25516 du fonds fr. à la Nationale, est l'œuvre d'un seul écrivain ; c'est la seule version assonancée d'*Aiol* qu'ait connue le Moyen Age français). — F. VERCAUTEREN. Le « Romanus » des sources franques (s'efforce de prouver, contre S. Stein, que le « Romanus » des sources juridiques franques est bien un gallo-romain). — Jean HUBAUX et Paul HARSIN. Sénèque lu à la Conciergerie (lu et peut-être traduit à la Conciergerie, non par Garat, selon une note des œuvres philosophiques de Sénèque dans la collection Lemaire, mais plutôt par le Liégeois Jean-Nicolas Bassenge, devenu citoyen français par l'annexion de sa patrie à la France ; dénoncé aux Jacobins, il fut arrêté en floréal de l'an II et sortit de prison le 2 thermidor, grâce à l'intervention du frère de Robespierre). — L. ROCHUS. La « concinnitas » chez Salvien (étude sur la langue de Salvien, l'auteur du *De gubernatione Dei*). — Léon HALKIN. Le congé des Nundines dans les écoles romaines (ce congé, notamment celui du dimanche, n'a pas été aussi strictement observé, dans les écoles de Rome, que l'était le sabbat des Juifs). — Denise FEYTMANS. Grégoire VI était-il simoniaque ? (la simonie de ce pape, accusé d'avoir acheté la tiare de son prédécesseur Benoît IX, est attestée par la chronique de Hermann de Reichenau ; il serait vain de lui chercher des justifications ou des excuses). — Comptes-rendus. = Bibliographie. Julius PÉE. Niebuhr-Briefe (analyse en langue flamande des lettres de Niebuhr, de 1776 à 1815). — F. DE VISSCHER. Histoire du droit antique (des publications récentes sur le droit babylonien et grec). — Félix PEETERS. Le « *Scriptorium* » de Tours (analyse minutieuse et critique de l'ouvrage de E. K. Rand ; dix-neuf pages pleines de substance). — P. KAUCH. Liste des ouvrages belges nouveaux. = Périodiques.

ÉTATS-UNIS

Journal of Economic and Business History. 1932, mai. — N. S. B. GRAS. The rise of big business. — M. A. ABRAMS. The french copper syndicate, 1887-1889 (il s'agit d'une société Secrétan, qui ne tarda pas à faire de mauvaises affaires). — T. J. CAULEY. Early business methods in the Texas cattle industry. — Edgar B. WESLEY. The government factory system among the Indians, 1795-1822 (il s'agit

d'un système de comptoirs établis pour le commerce avec les Indiens). — Paul H. GIDDENS. Trade and industry in the colonial Maryland, 1753-1769. — Mildred L. HARTSOUGH. A new treatise on bookkeeping under the Fuggers (c'est le livre de Matthäus Schwarz, auquel Alfred Weitnauer a consacré une étude en 1931). — Henry Fr. LUTZ. Babylonian partnership. — Edmond BURON. Statistics on franco-american trade, 1778-1806.

The Journal of modern history. 1932, juin. Garrett MATTINGLY. A humanist ambassadeur (refait la biographie d'Eustache Chapuys, le célèbre ambassadeur de Charles-Quint, d'après les archives d'Annecy, sa ville natale). — Herbert C. BELL. Palmerston and Parliamentary representation (explique pourquoi Palmers-ton, dont les opinions conservatrices sont bien connues, appuya en 1860 le mouve-ment libéral qui tendait à une réforme électorale dans un sens plus nettement démocratique). — Hazel C. BENJAMIN. Official propaganda and the french press during the franco-prussian war. — Louis GOTTSCHALK. Albert Mathiez. — Helen B. BATES. Some notes on Thomas Mante, alias « Junius » (quelques détails inédits sur ce personnage, qu'on a enfin réussi à identifier). — Stuart R. TOMPKINS. Why Witte failed to solve the peasant problem (un passage des mémoires, récem-ment publiés, du général Polovtsev, explique comment Witte fut empêché de réaliser ses plans de réforme agraire, rendus nécessaires par le soulèvement des paysans en 1901 ; à côté de la Commission qu'il présidait, on en créa une autre d'un caractère réactionnaire. Il fallut bien, en 1907, reprendre l'œuvre de l'an-cien ministre des Finances). — Sidney B. FAY. The Bagdad railway : a german defense of the financial arrangements (publie une lettre dans laquelle Arthur von Gwinner, un des promoteurs du chemin de fer de Bagdad, rectifie le récit des faits tel qu'il est présenté au t. VI des *British documents on the origins of the war*). — Louis GOTTSCHALK. Studies, since 1920, of french thought in the period of the enlightenment (sur le mouvement des idées en France au temps des philosophes du XVIII^e siècle). — Oron James HALE. Prince von Bülow ; his memoirs and his ger-man critics (critique très détaillée de ces mémoires qui ne permettent pas de faire connaître tout ni de l'homme ni de sa politique). = Bibliographie.

GRANDE-BRETAGNE

Bulletin of the Institute of historical Research. Vol. X, n° 28, juin 1932. — James F. WILLARD. The dating and delivery of letters patent and writs in the fourteenth century (montre et explique, avec plus de précision encore que ne l'avait fait Sir Henry C. Maxwell-Lyte, pourquoi les clerks de la chancellerie royale ont pu se tromper pour dater les lettres patentes et brefs royaux ; on ne saurait, par exemple, accuser le département de négligence si un bref daté du 12 octobre n'est parvenu à destination que le 4 janvier suivant). — Graham POLLARD. The bibliographical history of Hall's chronicle (rectifie ce qu'on croyait savoir sur les éditions de la chronique de Hall publiées au XVI^e siècle ; celle de 1542, imprimée par Berthelet, est un mythe). — The accessibility of archives (supplément relatif à la Nouvelle-Zélande). — A. F. POLLARD. A changeling member of Parliament (signale plusieurs cas où la Chambre des Communes falsifia le résultat d'élections parlementaires au XVI^e siècle ; ce fut, par exemple, celui de Thomas Cromwell en 1529. Le dernier cas connu est celui de John Wilkes : il avait été régulièrement élu pour le Middlesex ; mais les Communes se déclarèrent frauduleusement en faveur

de son rival, le colonel Luttrell). = Sommaires des thèses (*Marion Melville*, Le régime pastoral et le commerce de la laine en Sussex; *A. P. R. Coulborn*, Les préliminaires économiques et politiques de la croisade de 1383 aux Pays-Bas; *Agnes E. Roberts*, Les théories de Pierre d'Ailly sur la forme du gouvernement dans l'Eglise et l'État; *F. J. Fisher*, Influence et développement des guildes industrielles dans les grandes villes de province sous Jacques I^{er} et Charles I^{er}; *W. M. Jordan*, L'industrie de la soie à Londres, 1760-1830; *Elsie M. Atkins*, L'attitude des Tories à l'égard de la réforme parlementaire en 1815-1832; *Winifred-Annie Taffs*, L'ambassade de Lord Otto Russell à Berlin, 1872-1878). = Additions au Dictionnaire de biographie nationale. = Manuscrits additionnels pour l'histoire.

History. 1932, avril. — Conférences sur la direction récemment donnée à l'étude du Moyen Age; I. Prof. F. M. POWICKE. The collection and criticism of original texts; II. Prof. CARL STEPHENSON. Investigation of the origins of towns (utile bibliographie). — CESARE FOLIGNO. De quelques livres récents sur l'histoire d'Italie. — C. H. K. MARTEN. The ideal history syllabus (résumé des discussions qui eurent lieu à la réunion annuelle de l'Historical Association, à Bedford, en janvier 1932 sur la confection d'un manuel idéal d'histoire). — J. E. MORRIS. The battle of Bannockburn (réfute les arguments récemment présentés par T. Miller sur la bataille de Bannockburn; cf. *Rev. histor.*, t. CLXIX, p. 209. C'est Mackenzie qui a dit la vérité sur le lieu où s'est livrée la bataille). — HAROLD TEMPERLEY. The history of the peace conference (rectifie certains jugements prononcés par M. Robinson sur les six volumes de cette histoire). — E. JEFFRIES DAVIS. The Goldsmiths in *La Strada*, London (dans la *Italian relation* de 1497, publiée par Miss Sneyd en 1847, on a mal interprété le nom de la rue où se trouvaient à Londres les plus riches boutiques d'orfèvres de la chrétienté : on a traduit la *strada* par le *Strand*, tandis qu'il s'agit certainement de *Cheapside*). = Bibliographie.

Medium Ævum. 1932, mai. Vol. I, n° 1. — B. H. SUMMER. Dante and the *Regnum italicum* (conteste l'opinion d'Ercole qui attribue à Dante la pensée et l'espoir de l'unité italienne; en réalité, ce « *regnum italicum* » était inséparable de l'idée de l'empire romain au profit des rois d'Allemagne. A noter une longue note sur les différentes couronnes d'argent, de fer et d'or qui ont servi au couronnement des souverains). — C. L. WRENN. Late old english rune-names (sur le ms. 17 du St John College Oxford; attire l'attention de tous ceux qui étudient les noms de lieu en runes). — KATHLEEN CHESNEY. Two manuscripts of Christine de Pisan (ces mss. avaient échappé à P. G. C. Campbell, auteur de *L'épître d'Othéa*, 1924). — DOROTHY EVERETT. Another collation of the Ellesmere manuscript of the *Canterbury tales*. — F. S. SHEARS. The language of the first and third versions of Froissard's chronicles (note de notables différences entre la langue de la troisième version et celle de la première; elle se dégage davantage du français médiéval).

ITALIE

Archivio storico italiano. 1932, livr. 1, n° 341. — LUIGI SCHIAPARELLI. Note diplomatiche sulle carte longobarde; 1^{er} art. (les notaires à l'époque lombarde). — AMELIA DAINELLI. Niccolò da Uzzano, nella vita politica dei suoi tempi; I (depuis sa naissance en 1359 jusqu'en 1417). — ACHILLE DE RUBERTIS. L'opera dell' Alfieri, esaminata dai censori toscani. = Bibliographie.

Archivio storico lombardo. 1932, 30 mars. — Enrico BESTA, Per la storica del comune di Como (origines de cette commune; son caractère aristocratique; rapports entre *nobiles* et *cives*; le « *consulatus mercatorum* », « *signoria* » qui contribue à la reconstruction de l'État. Complète, en la modifiant sur certains points, l'étude de Campiche : *die Comunalverfassung von Como, im 12 u. 13 Jahrh.*, 1929). — Cesare MANARESI. Orientamenti per le ricerche sulla nobiltà originaria lombarda (sens et histoire des expressions telles que « *cives* » et « *nobiles* », « *honor* » et « *districtus* », « *communitas nobilium* », etc.). — Costantino BARONI. La maiolica antica di Lodi (documents et marques de fabrique). — Gabriele CORNAGGIA MEDICI. Note per la ricostruzione del diritto volgare gallo-italico (commente un passage de Valère Maxime, relatif à la loi Rubria, et un document lombard où figure l'expression « *caballos domitos et indomitos* »). — Gianluigi BARNI. Un manoscritto rinvenuto nella biblioteca della R. Università di Milano (ms. qui contient des fragments de statuts vénitiens). = Bibliographie. = Actes de la Société d'histoire de la Lombardie.

Notizie degli scavi di antichità. t. 35, 1930. — Rome. — G. Q. GIGLIOLI. La base della colonna di Duilio nel Palazzo dei Conservatori nel Campidoglio (dégagement de la base de la colonne rostrale de Duilius précédemment engagée dans un massif de restaurations; la corniche et la base ont disparu; la seule bonne copie du texte épigraphique est celle de Brunn). — G. LUGLI. Via Nomentana. Scavo di un villa di età repubblicana in località S. Basilio (fouilles importantes pour l'étude de certains décors de mosaïques géométriques).

Latium et Campanie. — G. CALZA, H. KRISTOFERSON, T. KLEBERG. Ostia. Nove iscrizioni ostiensi (nouveaux fragments des fastes d'Ostie pour les années 16, 17, 18 et 31 après notre ère. Pour cette dernière année, on trouve la mention du meurtre de Séjan, de son fils L. Seius Strabo, de ses trois plus jeunes fils et du suicide de sa femme, Apicata. Dédicace au *Numini domus Aug.* par le *Corpus des leuunculariorum traiectus Luculli*, cursus honorum de L. Volusius Maecianus, le maître de Marc-Aurèle; fragments d'albums). — G. MANCINI. Tivoli. Scoperta della tomba della Virgine Vestale tiburtina Cossinia (double monument à degrés, l'un renfermant la tombe, l'autre surmonté d'un autel, appartenant au grand cimetière qui s'étend entre l'Aniene et la via Valeria. Le mobilier funéraire se composait exclusivement d'une poupée en os portant au cou un collier, aux poignets et aux chevilles des anneaux d'or et que l'on peut dater de la fin du II^e ou des premières années du III^e siècle de notre ère. — R. PARIBENI. Ariccia. Rinvenimento di un stipe votiva (petit fanum, détruit volontairement, dont l'exploration a fourni quelques anneaux et pendants d'or, et d'argent, des figures de terre cuite : buste de femme plus grand que nature, statues de femmes assises, têtes de jeunes filles diadémées, des épis placés sur la chevelure; II^e et I^{er} siècles ap. J.-C.). — A. MAIURI. Pompei. Sagge nella « Casa del Chirurgo » (Reg. VI, ins. I, n° 10; description de la maison bâtie sur un terrain rapporté avec des matériaux provenant de constructions plus anciennes; l'édification de l'impluvium est postérieure à celle de l'atrium qui appartient à une première campagne). — O. ELIA, Pozzuoli. Vaso marmoreo in forma de puteal (dans des arcatures supportées par des pilastres à chapiteaux ioniques, ibis et serpent, oiseau aquatique, hippopotame, enfant et crocodile). — O. MARUCCI, Palestrina. Sistemazione del primitivo sepolcro del martire San Agapito. — G. LUGLI, San Felice Circeo. Testa di Circe rinvenuta

sulla vetta del monte (copie romaine d'un original hellénistique du *iv*^e siècle av. J.-C.). — P. MINGAZZINI, Napoli. Due statue marmoree (Esculape et femme drapée; celle-ci copie d'un original grec du *ii*^e siècle). — DU MÊME, Baia. Cippo con iscrizione latina. — DU MÊME, Vitulazio. Tomba del *iv* secolo av. Cr. e via antica.

Apulie. — Q. QUAGLIATI, Tarento. Tesoretto monetale di via Mazzini (beau trésor monétaire constitué par des pièces frappées antérieurement à l'arrivée de Pyrrhus en Italie et jusqu'à la guerre entre Rome et Tarente).

Lucanie et Bruttium. — E. GALLI, F. MARAGNI, Matera. Saggi di scavo in località « Serra Pollara » (ruines et tessons de céramique d'origine grecque).

Sabine et Samnium. — A. MAIURI, Treglia. Ricognizione nell' Agro Trebulano (le massif des Monti Trebulani sépare la Campanie du Samnium et forme un bastion naturel. Sur le Monticelli se dressent les ruines d'une forteresse samnite défendue par une muraille d'enceinte qui se poursuit autour de la basse ville; une seconde enceinte a été reconnue à Castellone, au-dessus de Bellona). — A. MARZULLO, Oliveto Citra. Scavi ed esplorazioni (fouilles de sépultures à Turno et à Civita, ayant fourni des fibules à sangsue que l'on peut dater du *vii*^e et du début du *vi*^e siècle avant notre ère). — J. SCOBBIO, Mirabella Eclano. Monumenti epigrafici oschi scoperti ad Acclanum (au nord de la route nationale, piédestal en forme d'autel dédié à la déesse Mephitis et situé à l'intérieur d'une area rectangulaire murée).

Picenum. — G. MORETTI, Callignano (Ancona). Ripostiglio di monete consolari d'argento (au lieu dit Cassine di Paterno, découverte d'un vase en terre renfermant 441 monnaies représentant quatre-vingt-quatre familles consulaires, les plus anciennes frappées au nom de Ti. Sempronius Gracchus, 217 av. J.-C.; les plus récentes à celui de C. Sulpicius Platorius, 18 av. J.-C.).

Étrurie. — Veio. Scavi nella necropoli degli alunni del anno 1926-1927 del corso di topografia dell'Italia antica della R. Università di Roma (fouilles d'A. Adriani à Macchia della Comunità, dans onze tombes à fosses appartenant pour la plupart aux *viii*^e et *vii*^e siècles avant notre ère; trois autres tombes peuvent être datées, deux du *v*^e et une de la période étrusco-campanienne, *iii*^e siècle; découverte d'une tombe à chambre à Quaranta Rubbie, renfermant des vases à décor gravé et peint reproduisant principalement des frises d'animaux, sortis d'ateliers qui, au début du *vi*^e siècle av. J.-C., s'installèrent en Étrurie; découverte à Pigazzano, par R. U. Inglieri, de tombes villanoviennes; à Oliveto Grande, d'une tombe à chambre du *vii*^e siècle avant notre ère). — G. CULTRERA, Tarquinia. Scoperte nella necropoli (tombes pour la plupart à chambre, découvertes au lieu dit Monterozzi, ayant fourni des plaques de revêtement à décor géométrique ou figuré, tauraux ou cerfs affrontés, sphinx, figures de femmes, centaures et Gorgone, utilisés dans la décoration de la partie supérieure des chambres, vases italiques à décor géométrique, céramique corinthienne, vases à figures noires, bucchero). — U. FORMENTINI, Sarzana. Scoperte archeologiche nell' area della antica città di Luni (urne funéraire en marbre, buste de divinité couronnée de lierre du début de l'Empire). — DU MÊME, Spezia. Scoperta archeologica a Migliarina (lance en bronze à douille ornée, de type étrusque). — A. DEL VITA, Arezzo. Scoperte archeologiche varie (inscriptions, tombes, statuettes en marbre figurant un Silène vêtu du chiton et tenant une bourse et un rameau feuillu, un chien à ses pieds). — DU MÊME, Castiglion Fiorentino. Iscrizioni latine. — A. MINTO, Castelnuovo Beradenga.

Scoperta di una tomba etrusca in località Maciallina (cella rectangulaire creusée dans le tuf, précédée d'un couloir. Parmi le mobilier funéraire, une broche de ceinturon en bronze ajourée, ornée de représentations de cerfs; milieu du VI^e siècle avant notre ère). — Du MÊME. Inscrizioni e rilievi funerari romani in travertino scoperti a Pomonte nell' « Lasco dei Tore » (fragments de la partie haute d'un édifice funéraire, griffon une patte sur un vase et cuirasse avec faisceau, en avant duquel se tient un petit personnage en toge; inscription d'un tribun militaire ayant également rempli des fonctions civiles; un troisième bas-relief montre un personnage en buste au-dessous de l'inscription funéraire). — A. CAPPELLI, Talamone. Rinvenimenti archeologici nell' impianto di una macchina idrovora a Bengodi (fragment de revêtement en terre cuite orné de méandres, art ionien-attique de la fin du VI^e ou du début du V^e siècle avant notre ère). — G. QUIRINO, GIGLIOLI, Veio. Rinvenimento di alcune iscrizioni etrusche durante lo scavo del tempio scoperto in contrada Portonaccio, presso Isola Farnesa (prouvent, malgré des études récentes, que la population de Véies parlait étrusque, l'existence du rex Tolumnius, mentionné par Tite-Live (IV, 17-21), que Minerve était vénérée dans ce sanctuaire). — A. MINTO, Fiesole. Sistemazione della zona archeologica fra il teatro ed el tempio (découverte d'un grand autel sur soubassement et de nombreux fragments architecturaux). — A. NEPPI MODONA, Bientina (Pisa). Tombe preromane e romane nel Padule (trois groupes de tombeaux qui attestent la continuité de l'occupation autour de Bientina, depuis le V^e siècle avant notre ère jusqu'à la fin de l'époque romaine). — E. STEFANI. Scoperta di un antico sepolcro in contrada « Poggio del Prete » (tombe à fosse du VII^e siècle av. J.-C.). — Du MÊME, Nepi. Scoperte varie avvenute nel territorio nepesino (tombe à chambre avec cratère à colonnettes et figures noires).

Émilie. — L. CERRATO, Imola. Rinvenimento di antiche tombe nel Fondo Feralda (tombees en caissons à inhumation).

Vénétie et Istrie. — A. CALLEGARI, Este. Nuovi scavi nella necropoli del Sud, podere Capodaglio già Nazari (découverte d'une nécropole montrant un développement complet de la civilisation d'Este depuis les origines jusqu'à l'époque romaine. Les tombes les plus anciennes prouvent la contemporanéité des deux rites de l'inhumation et de la crémation, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir des questions de races ou d'occupation antérieure du cimetière. Les mobiliers funéraires appartiennent principalement à la période d'Este II et la présence d'armes de pierre prouve la longue durée de l'utilisation de l'outillage lithique dans ces régions). — A. CALLEGARI, S. Margherita d'Adige. Scoperta di sepolcreti romano (époque de Tibère). — Du MÊME, Este. Campagna Albrizzi già Contarini. Trovamenti romani (murs, mosaïque blanche et noire, fragments d'enduits peints et d'un *oscillum* portant une tête de vieillard grotesque). — B. FORLATI TAMARO, S. Lucia di Tolmino. Nuovi ritrovamenti nella necropoli preistorica (situle de bronze et fibules que l'on peut placer entre 450 et 330 avant notre ère). — A. DEGRASSI, Salvore. Scoperta d'antichità romane (sur le chemin d'accès du nouveau môle, statuette d'Isis, fibules de bronze et monnaies). — G. BRUSIN, Aquileia. Scoperte occasionali di monumenti per lo più sepolcrali (bustes et cippes funéraires, inscriptions, fragments de sarcophages décorés, mosaïques). — E. GHISLANZONI, Altino. Antichità inedite scoperte negli ultimi decenni, 1892-1930 (mosaïques, têtes, hauts-reliefs funéraires, sarcophages). — A. LEVI, Milano. Rinvenimenti

nell'area del teatro romano (au cours des travaux de constructions de la Bourse, fouilles ayant permis de préciser le plan de ce théâtre connu antérieurement).

Transpadane. — P. BAROCELLI, Corliod Piccolo. Ripostiglio di Antoniani (monnaies de Gordien à Gallien). — DU MÊME, Torino. Tombe di età romana (1^{re} et 11^e siècles après notre ère). — DU MÊME, Caselle Torinese. Tomba d'età romana (première moitié du 1^{er} siècle ap. J.-C.). — DU MÊME, Alpes Cottiennes, Volvera. Tombe di età romana. — DU MÊME, Alpes-Maritimes, Demonte. Ripostiglio monetario del secolo III dopo Cristo (monnaies de Gallien à Maximilien Hercule).

Sicile. — I. MARCONI, Bovio, Agrigento. Scoperta di matrici fittili di terrecotte figurate, negli anni 1926-1927 (découvertes de dix-neuf moules ou figurines en terre cuite près du portail hellénistico-romain, sur l'emplacement d'un atelier de coroplaste : masques et antéfixes du 5^e siècle, statuettes de femmes archaïques et du type des Branchides, corés et couros ionico-attiques, figurines de femmes du 5^e siècle et hellénistiques, grotesques. Au point de vue de l'histoire de l'art sicilien, cette trouvaille prouve le peu d'originalité de ces images ; c'est seulement pendant la seconde moitié du 5^e siècle ap. J.-C. que ces productions présentent une certaine unité, lorsque la Sicile entretenait d'étroits rapports avec Athènes). — P. MARCONI, Ravanusa (Agrigento). Scoperte di tombe greche (cimetière du borgo antique existant sur le Monte Saraceno). — DU MÊME, Marsala (Trapani). Scoperta di tombe punichi a camera (semblables aux autres tombes de la région, contemporaines de la fin de la domination carthaginoise). — DU MÊME, Castelvetrano (Trapani). Scoperta di tombe postromane. — P. MARCONI, Castronovo (Palermo). Ricognizione archeologica e scoperte fortuite (études sur l'organisation urbaine des ruines).

Sardaigne. — A. TARAMELLI, Pozzo-Maggiore (Sassari). Ripostiglio di monete puniche in bronzo rinvenute in regione Antoni e Ponti (découverte de trois mille monnaies, pour la plupart portant à l'avvers la tête d'Astarté, au revers des épis surmontés du croissant renversé sur le disque ; on peut les placer à la fin du 11^e siècle av. J.-C.). — DU MÊME, Sassari. Avanzi di villa rustica romana in località « li Peri di Abozzi » à « Badde Rebuddu » nella Nurra (ruines d'une *cella granaria* et d'un réservoir à huile). — DU MÊME, Neoneli (Cagliari). Timbro in bronzo di età traianea e peso in bronzo di tarda epoca imperiale. — DU MÊME, Austis (Nuoro). Nuovo titolo funerario rinvenuto nella necropoli romana in regione « Perda Litterada ».

Raymond LANTIER.

PAYS-BAS

Tijdschrift voor geschiedenis. 1932, livr. 1. — M. DE JONG. Mirabeau en zijn « medewerkers » (Mirabeau et ses collaborateurs). — P. J. VAN WINTER. De verkoop van Louisiana (la vente de la Louisiane par Bonaparte). — Livr. 2. G. J. HOOGWERFF. De persongelijkheid van Hendrik Smeeks en Exquemelin. — L. C. VRIJMAN. De kwestie : « wie was Exquemelin ? » volledig opgelost (la question « qui était Exquemelin ? » complètement résolue). — M. G. DE BOER. De ondergang der Amsterdamsche gilden (la décadence des corporations d'Amsterdam). — F. et M. HUDIG. Naar aanleiding von Henkel's boek over de Hollandsche teekening (d'après le livre de Henkel, *Le dessin hollandais des origines au XVII^e siècle*. Paris, G. Van Oest, 1931). — N. B. TENHAEFF. Feestgetijden der Nederlandsche Franciscanen (sur les Franciscains néerlandais, d'après les *Collectanea franciscana neerlandica*, publiés en 1927 et 1931).

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS¹

- Abraham (Israel).** Jewish life in the middle ages. Nouv. édit., revue par Cecil Roth. T., n° 1583.
- Allison (John M. S.).** Monsieur Thiers. T., n° 1586.
- Arbos.** Clermont-Ferrand; étude de géographie urbaine. R. S., 1932, 109.
- Aron (Marguerite).** Un animateur de la jeunesse au XIII^e siècle : Jourdain de Saxe. R. S., 1932, 107.
- Baker (J. N. L.).** A history of geographical discovery and exploration. H., n° 65 (compilation utile, bien que de seconde main). — J. mod. h., 1932, 279.
- Balau (chanoine Sylvain) et Fairon (Em.).** Chroniques liégeoises, t. II. R. Q. H., 1932, 482. — R. B. P. H., 1932, 270 (le tome II contient d'abord la chronique latine de Brusthem et la chronique française abrégée de Jean d'Outre-Meuse, puis des chroniques françaises rédigées au XVI^e et au XVII^e siècle).
- Bate de Malines (Henri).** Speculum divinarum et quorundam naturalium. R. B. P. H., 1932, 467 (contribue à faire connaître la scolastique scientifique du XIII^e siècle. Compte-rendu par A. van de Vyver).
- Batson (Harold E.) et Robbins (Lionel).** A select bibliography of modern economic theory, 1870-1929. An. h. éc., n° 15.
- Bayet (Albert).** Histoire de la morale en France; t. II : La morale païenne à l'époque gallo-romaine. R. C., 1932, n° 2 (surtout d'après la législation romaine).
- Baynes (Norman H.).** Constantine the Great and the Christian Church. J. S., 1932, 180 (important).
- Beardwood (Alice).** Alien merchants in England 1350-1377; their legal and economic position. B. Instit. h. res., n° 28 (fait la lumière la plus complète sur les rapports d'Édouard III et de Richard II avec les Bardi de Florence).
- Beaverbrook (Lord).** Politicians and the war, 1914-1916. Vol. II. T., n° 1582.
- Besson (Maurice).** Histoire des colonies françaises. R. C., 1932, n° 1 (ouvrage de pure vulgarisation, mais de lecture agréable).
- Beyens (baron).** Deux années à Berlin, 1912-1914. R. B. P. H., 1932, 306 (deux comptes-rendus à lire sur ces remarquables souvenirs).
- Beyerle (Franz).** Zur Typenfrage in der Stadtverfassung. M. A., 1931 (très contestable).
- Bibliographie bouddhique.** R. C., 1932, n° 2 (œuvre importante qui paraît annuellement depuis 1928).
- Binyon (Lawrence).** Akbar. T., n° 1584 (rapide esquisse où l'auteur a utilisé surtout les nombreux portraits que l'on connaît du grand empereur).
- Blanchard (Marc).** La campagne et ses habitants, dans l'œuvre d'Honoré de Balzac. R. C., 1932, n° 1 (thèse instructive, mais assez mal composée et mal écrite). — Témoignages et jugements sur Balzac. Essai bibliographique. Ibid. (très utile).
- Blanchet (Adrien).** Carte archéologique de la Gaule romaine. Fasc. 1. R. C., 1932, n° 2.
- Bloch (O.).** Dictionnaire étymologique de la langue française; t. I : A-K. R. C., 1932, n° 2 (E. Bourciez signale des lacunes et des erreurs dans ce livre d'ailleurs remarquable).
- Blondal (Sigfus).** The life of the Icelander Jon Olafsson, traveller in India; trad. par Bertha Philippotts; vol. I publ. par Lavinia Mary Anstey. T., n° 1584.
- Boitos (Olimpiu).** Paul Bataillard et la Révolution roumaine de 1848. R. Q. H., 1932, 493. — R. C., 1932, n° 32 (contient des lettres sur le Congrès de Berlin, 1878).
- Bordeaux (général P.-E.).** La Suisse et son

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

An. h. éc. = Annales d'histoire économique et sociale. — An. h. Rév. fr. = Annales historiques de la Révolution française. — An. Par. = Annales de l'Université de Paris. — B. Inst. h. res. = Bulletin of the Institut of historical research. — H. = History. — J. mod. h. = Journal of modern history. — J. S. = Journal des Savants. — M. A. = Le Moyen Age. — M. Ae. = Medium aevum. — M. Fr. = Mercure de France. — R. A. = Revue archéologique. — R. B. P. H. = Revue belge de philologie et d'histoire. — R. C. = Revue critique d'histoire et de littérature. — R. ét. h. = Revue des études historiques. — R. H. Egl. = Revue d'histoire de l'Eglise de France. — R. h. Fr. = Revue d'histoire franciscaine. — R. h. mod. = Revue d'histoire moderne. — R. P. = Revue de Paris. — R. Q. H. = Revue des questions historiques. — R. S. = Revue de synthèse. — T. = The Times; literary Supplement.

- armée dans la guerre mondiale, 1914-1918. *R. H. mod.*, 1932, n° 2.
- Borenus (Tancred)*. St. Thomas Becket in art. T., n° 1583.
- Boüard (Alain de)*. Manuel de diplomatie française et pontificale, t. I. *M. A.*, 1930, 102 (important; Auguste Dumas estime que le sujet est trop étroit).
- Bouchard (Marcel)*. De l'humanisme à l'Encyclopédie; l'esprit public en Bourgogne sous l'ancien régime. *R. S.*, 1932, 39 (thèse trop exclusivement littéraire; il y manque le sentiment profond de l'histoire).
- Boulenger (abbé A.)*. Histoire générale de l'Eglise, t. I-III. *R. h. Égt.*, 1932.
- Bourguignon*. Les chartes du Luxembourg. Introduction à l'inventaire des chartes et cartulaires du Luxembourg. *R. B. P. H.*, 1932, 448.
- Bouzon (capitaine N.)*. Les Druzes; histoire du Liban et de la Montagne Haouranaise. *An. h. éc.*, n° 15 (œuvre d'excellente vulgarisation).
- Brampton (Kennet)*. Voir *Ockham*.
- Breen (Q.)*. John Calvin; a study in french humanism. *B. Instit. h. res.*, n° 28 (utile, bien que mal présentée).
- Brooke (Z. N.)*. The english Church and Papacy, from the Conquest to the reign of John. *B. Instit. h. res.*, n° 28 (important).
- Bruggemann (F.)*. Das Weltbild der deutschen Aufklärung. Verboten einer bürgerlichen Kultur. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Brunel (Clovis)*. Recueil des actes des comtes de Pontieu. *M. A.*, 1931, 263 (G. Espinas propose de disposer autrement les recueils de ce genre).
- Brunot (Fr.)*. Histoire de la langue française; t. VI : Le xviii^e siècle; 2^e partie : La langue postclassique, par A. François, fasc. 1. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Bryant (Arthur)*. King Charles II. *H.*, n° 65 (œuvre aussi brillante qu'érudite).
- Buchanan (Meryl)*. The dissolution of an empire. T., n° 1584 (l'auteur, Mrs Knowling, est la fille de Sir George, le dernier ambassadeur en Russie, 1910-1918; elle y raconte beaucoup de faits dont elle a été témoin).
- Buckler (F. W.)*. Harun al Rashid and Charles the Great. *M. A.*, 1932, 64 (sans valeur).
- Burdach-Bibliographie*, 1880-1930. *H.*, avril 1932.
- Carmina Burana*, t. I et II. *R. B. P. H.*, 1932, 173 (avec un excellent commentaire).
- Carpenter (S. C.)*. Supernatural religion in its relation to democracy. T., n° 1584.
- Carroll (Malcolm)*. French public opinion and foreign affairs, 1870-1914. T., n° 1582 (utile compilation).
- Caspar (Erich)*. Geschichte des Papsttums; t. I : Römische Kirche und Imperium romanum. *R. B. P. H.*, 1932, 244 (long et très élogieux compte-rendu du livre, par E. de Moreau, S. J.).
- Cassirer (Ernest)*. Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance. *R. S.*, 1932, 97 (très remarquable).
- Cavaillès (H.)*. La transhumance pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne. *An. Par.*, 1932, 283. — *R. S.*, 1932, 113.
- La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes. Étude de géographie humaine. *An. Par.*, 279.
- Centre international de synthèse : Les origines de la société. *R. C.*, 1932, n° 2 (contient des études rédigées par Étienne Rabaud, l'abbé Breuil, P. Grassé, R. Lantier et G. Smets).
- Césalpin*. Questions péripatéticiennes; trad. par Maurice Dorolle. *R. S.*, 1932, 101.
- Chancellor (Frank B.)*. Prince Consort. *J. mod. h.*, 1932, 302.
- Chapman (John Jay)*. Lucian, Plato and greek morals. *R. B. P. H.*, 1932, 142 (recueil de traductions de plusieurs dialogues de Lucien; mais la réhabilitation de l'auteur va trop loin).
- Chesnelong*. Les derniers jours de l'Empire et le gouvernement de M. Thiers. *R. P.*, 15 juin 1932.
- Chesterton (G. K.)*. Chaucer. *M. Fr.*, n° 816 (prétentieux et paradoxal).
- Cheyney (Edward P.)*. Modern english reform; from individualism to socialism. *J. mod. h.*, 1932, 305.
- Chimantat (J. Shah)*. Jainism in North India, 800 B. C., 526-A. D. T., n° 1582.
- Chitty (Herbert)*. Voir *Registra*.
- Ciccotti (Ettore)*. Valore e utilizzazione di dati statistici del mondo antico. *J. S.*, 1932, 181 (l'emploi des statistiques, appliqué à l'histoire de Rome, atteste que, depuis Sylla jusqu'à Auguste, la ville, surpeuplée, ne cessa de s'accroître).
- Clémentel*. La France et la politique économique interalliée. *R. Q. H.*, 1932, 409 (très important).
- Cochran (M. H.)*. Germany not guilty in 1914. *J. mod. h.*, 1932, 319 (fait une critique véhémente du livre de B. Schmit, qu'il accuse d'avoir falsifié les textes).
- Cohen (Gustave)*. Le théâtre en France au

- Moyen Age; t. II : Le théâtre profane. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Cohen (Gustave). Un grand romancier d'amour et d'aventure au XII^e siècle : Chrétien de Troyes. *M. A.*, 1931, 147 (M. Wilmette propose des points de vue nouveaux).
- Cole (G. D. H.). Economic tracts for the times. *T.*, n° 1587.
- (Percival). A history of educational thought. *H.*, avril 1932.
- Collison-Morley (Lacy). Italy after the Renaissance. *H.*, n° 65.
- Combes de Patris (R.). Un homme d'État de la Restauration : le comte de Serre, 1776-1824. *R. ét. h.*, 1932, 192.
- Conway (Miss Agnès). Henry VII's relations with Scotland and Ireland, 1485-1498. *B. Instit. h. res.*, n° 28 (renouvelle l'histoire par les documents d'archives).
- Corbino (Epicarmo). Annali dell' economia italiana. *J. mod. h.*, 1932, 307.
- Courteault (Paul). Bordeaux, cité classique. *R. P.*, 15 juin 1932.
- Groce (Benedetto). Storia di Europa nel secolo decimono. *T.*, n° 1585.
- Crump (Miss Helen J.). Colonial admiralty jurisdiction in the seventeenth century. *J. mod. h.*, 1932, 289.
- Cunningham (Miss Audrey). The loyal clans. *T.*, n° 1587 (il s'agit des clans d'Écosse restés fidèles au parti jacobite).
- Curry (J. C.). The Indian police. *T.*, n° 1587.
- Curtis (Muriel E.). Some disputes between the city and the cathedral authorities of Exeter. *T.*, n° 1582.
- Dabin (Paul). L'apostolat laïque. *R. h. Egl.*, 1932, 239 (c'est une sorte de manuel théorique de l'Action catholique).
- Davies (C. C.). The problem of the North-west frontier. *T.*, n° 1586 (importante étude sur la frontière nord-orientale de l'Inde).
- Dawson (Christopher). The making of Europe. *T.*, n° 1586 (considérations sur l'histoire de l'Europe depuis la fin de l'Empire romain jusqu'à l'établissement des royaumes normands).
- (Warren R.). The Nelson collection at Lloyd's. *T.*, n° 1585 (contient un recueil de lettres de 1793 à 1805).
- De Boer (H.). Das Attilabild in Geschichte, Legende und der heroischen Dichtung. *R. C.*, 1932, n° 1 (simple brochure, mais riche de matière).
- Déchamps (Jules). Sur la légende de Napoléon. *R. C.*, 1932, n° 1 (livre plein de choses, où l'on a peine à débrouiller).
- Deck (Suzanne). Étude sur la forêt d'Eu au Moyen Age et jusqu'à la Révolution. *M. A.*, 1930, 233 (instructif).
- Denucé. Calcoen Verhaal van de tweede reis van Vasco de Gama naar Indie, 1502-1503. *R. B. P. H.*, 1932, 429 (utile réimpression d'un récit concernant le voyage de Gama aux Indes).
- Dept (G. G.). Een vlaamsche Kolonie in Wales, 1107. *R. B. P. H.*, 1932, 425.
- Derenne (Eudore). Les procès d'impiété intentés aux philosophes à Athènes, au V^e et au IV^e siècle av. J.-C. *R. B. P. H.*, 1932, 228.
- Dibdin (Sir Lewis). Establishment in England. Being essays on Church and State. *T.*, n° 1585.
- Dobson (Mrs D. P.). Somerset. *H.*, n° 65.
- Dubreuil (Léon). Histoire des insurrections de l'Ouest, t. II. *R. C.*, 1932, n° 2.
- Du Bus (Charles). Démocartographie de la France, des origines à nos jours. *An. Par.*, 1932, 268.
- Stanislas de Clermont-Tonnerre et l'échec de la révolution monarchique, 1757-1792. *Ibid.*, 264.
- Dupieux (Paul). Les institutions royales au pays d'Étampes, 1478-1598. *An. h. éc.*, n° 15.
- Eisenmenger (Anna). Blockade; the diary of an Austrian middle class woman. *T.*, n° 1582.
- Ellis (J. T.). Anti-papal legislation in medieval England, 1066-1377. *H.*, n° 65.
- Enk (P. J.). Latijnsche Letterkunde. *R. B. P. H.*, 1932, 146.
- Ernout (A.) et Meillet (A.). Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots. *R. C.*, 1932, n° 1 (important et neuf).
- Everyman's Encyclopædia. Vol. XI et XII. *T.*, n° 1584 (avec ces deux tomes, la publication de cette encyclopédie est terminée. Elle répond exactement à son titre).
- Eyskens (G.). Le port de New-York dans son rôle économique. *An. h. éc.*, n° 15 (ouvrage fondamental).
- Faider (Paul) et Faider-Feytmans (M^{me}). Catalogue des mss. de la bibliothèque publique de la ville de Mons. *R. B. P. H.*, 1932, 313.
- Faral (Edmond). La légende arthurienne. *M. A.*, 1931, 289 (longue et sévère critique par J. Loth).
- Felgères (Charles). Scènes et tableaux de l'histoire d'Auvergne. *An. h. éc.*, n° 15.
- Février (J.-G.). La religion des Palmyréniens. *An. Par.*, 1932, 257.
- Fish (C. R.). The rise of the common man, 1830-1850. *An. h. éc.*, n° 15.

- Fleznar (Abraham)*. Universities : American, English, German. *H.*, n° 65 (traite en détail ce qui concerne les Universités américaines; superficiel pour celles d'Allemagne).
- Foster (Sir William)*. The travels of John Sanderson in the Levant, 1584-1602. *H.*, n° 65 (très instructif).
- Franz (Erich)*. Goethe als religiöser Denker. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Galland (Marie)*. La vie du Bouddha et les doctrines bouddhiques. *R. B. P. H.*, 1932, 139 (bon instrument de travail).
- Gambie (John S.)*. The decline of the I. W. W. *T.*, n° 1584 (expose l'organisation et la rapide décadence d'une association universelle des travailleurs, l'Industrial Workers of the World, qui s'est fondée à Chicago en 1905).
- Garson (Jules)*. Notes pour servir à l'histoire de la Belgique contemporaine; t. I : décembre 1865-novembre 1866. *R. B. P. H.*, 1932, 300 (intéressant).
- Geary (James A.)*. An Irish version of Innocent III^e, *De contemptu mundi*. *M. Ac.*, I, 61.
- Geijer (Erik Gustav)*. Impressions of England, 1809-1810. *T.*, n° 1586.
- Gerlache (baron Pierre de)*. Gerlache et la fondation de la Belgique indépendante. *R. B. P. H.*, 1932, 294 (ouvrage de valeur).
- Ghurye (G. S.)*. Caste and race in India. *T.*, n° 1583.
- Gibb (H. A. R.)*. The Damascus chronicle of the Crusades, extracted and translated from the chronicle of Ibn al Qanalis. *T.*, n° 1584.
- Gini (Corrado)*. Le basi scientifiche della politica della popolazione. *R. C.*, 1932, n° 1 (violente attaque contre le néo-malthusianisme anglo-saxon).
- Goblet d'Alviella (comte)*. Histoire des bois et forêts de Belgique, des origines à la fin du régime autrichien, t. IV. *R. B. P. H.*, 1932, 282.
- Godet (Marcel) et Vorstius (Joris)*. Index bibliographicus. Catalogue international des bibliographies courantes. *R. C.*, 1932, n° 3 (précieux répertoire).
- Gorce (M.)*. La Somme théologique d'Alexandre de Hales est-elle authentique? *M. A.*, 1931, 126 (la démonstration de l'auteur manque de netteté).
- Gordon (Helen Cameron, Lady Russell)*. My tour in Portugal. *T.*, n° 1585 (remarquable tableau du Portugal actuel).
- Greenaway (G. W.)*. Arnold of Brescia. *B. Instit. h. res.*, n° 28.
- Grégoire (Henri)*. La « conversion » de Constantin au christianisme. *R. B. P. H.*, 1932, 413.
- Güterbock (Ferdinand)*. Ottonis Morenas et continuatorum historia Frederici I. *R. B. P. H.*, 1932, 260 (bonne édition d'une chronique de Lodi, source principale pour l'histoire lombarde lors des expéditions en Italie de Barberousse).
- Gwynn (Denis)*. The life of John Redmond. *T.*, n° 1586 (six cents pages tirées des papiers de Redmond; et l'auteur est loin d'avoir tout dit).
- Hancock (W. K.)*. Ricasoli and the Risorgimento in Tuscany. *H.*, n° 65.
- Hartmann (Hans W.)*. Korsika zur Zeit der französischen Revolution, 1789-1794. *R. H. mod.*, 1932, n° 2 (L. Villat relève d'assez nombreuses erreurs dans un livre d'ailleurs instructif).
- Hasebrock (Johannes)*. Griechische Wirtschaft- und Gesellschafts Geschichte. *R. B. P. H.*, 1932, 227.
- Heldmann (K.)*. Das Kaisertum Karls des Grossen. *M. A.*, 1930, 214 (quelques données nouvelles, mais beaucoup de jugements faux).
- Henderson (G. C.)*. The Journal of Thomas Williams, missionary in Fuji, 1840-1853. *T.*, n° 1582.
- Hermannsson (Halldor)*. The cartograph of Iceland. *R. C.*, 1932, n° 1 (instructif).
- Histoire de la Belgique contemporaine, 1830-1914*. *R. B. P. H.*, 1932, 293 (fin de cet ouvrage monumental).
- Hocking (William Ernest)*. The spirit of world politics with special studies of the Near-East. *T.*, n° 1584 (important pour l'histoire du Proche Orient et, notamment, pour la politique de la France dans le Liban).
- Howard (Harry N.)*. The partition of Turkey; a diplomatic history, 1913-1923. *J. mod. h.*, 1932, 324.
- Ikkal Ali Shah*. Mohamed the Prophet. *T.*, n° 1585.
- Innis (H. A.)*. Peter Pond, fur trader and adventurer. *T.*, n° 1583.
- Jäckel (Kurt)*. Richard Wagner in der französischen Literatur. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Jeanselme (E.)*. Comment l'Europe, au Moyen Age, se protégea contre la lèpre. *R. A.*, 1932, 156.
- Jenkins (R. T.) et Rees (William)*. A bibliography of the history of Wales. *T.*, n° 1583.
- Jenkinson (Hilary) and Formoy (Beryl E. R.)*. Select cases in the Exchequer of pleas, vol. XLVIII, *T.*, n° 1582.
- Jordan (W. K.)*. The development of religious toleration in England, from the

- beginning of the Reformation to the death of Queen Elizabeth. *T.*, n° 1584.
- Jouve (Marguerite). Vie héroïque de Bernard Délicieux. *R. h. Égl.*, 1932, 203 (sans valeur pour l'histoire; des pages d'un lyrisme débordant, avec un suprême dédain des opinions reçues).
- Kantorowicz (Ernst). Kaiser Friedrich II. *R. B. P. H.*, 1932, 262 (bonne biographie sans appareil scientifique, mais qui sera suivie d'un volume de preuves).
- Kenney (J. F.). The sources of the early history of Ireland, t. I. *M. A.*, 1930, 240 (important compte-rendu par J. Loth).
- Kirby (Mrs. Ethyn W.). William Prynne; a study in puritanism. *H.*, n° 65 (insuffisant).
- Kloss (Ferd.). Goldvorrat und Geldverker im Merovingenreich. *M. A.*, 1930, 122 (estime que les temps mérovingiens ont connu une importante activité commerciale).
- Kaickerbocker (H. R.). Les progrès du plan quinquennal. *M. Fr.*, n° 816 (la Russie n'est nullement communiste, mais capitaliste; « tout ce qu'on voit depuis quatorze ans en Russie est la condamnation de tout ce qui se réclame du socialisme marxiste »).
- Krüger (Gustav). Die Religion der Goethezeit. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Lagrange (le P. M. L.). Le judaïsme avant Jésus-Christ. *R. Q. H.*, 1932, 394.
- Laister (M. L. W.). Thought and letters in Western Europe, 500-900. *H.*, n° 65 (A. Souter signale un certain nombre d'erreurs dans cet ouvrage qui surpasse celui de Manitius au point de vue littéraire). — *R. Q. H.*, 1932, 401.
- La Mazière (P.). Lally-Tollendal. *An. h. éc.*, n° 15 (écrit pour le grand public; l'historien n'a rien à y prendre).
- Langer (William L.). European alliances and alignments, 1871-1890. *J. mod. h.*, 1932, 308 (remarquable).
- Latouche (Robert). Richer. Histoire de France. *M. A.*, 1932, 68 (la traduction n'est pas toujours assez fidèle).
- Laudet (Fernand). L'hôtel de Toulouse. *R. P.*, 15 juin 1932.
- Lawrence (John). A history of the capital punishment, with special reference to capital punishment in Great Britain. *T.*, n° 1584.
- Le Bon (Dr Gustave). Bases scientifiques d'une philosophie de l'histoire. *R. h. mod.*, 1932, 201 (des observations judicieuses, gâtées par des banalités ou de naïves ignorances).
- Lee (Umphrey). The historical backgrounds of early Methodist enthusiasm. *J. mod. h.*, 1932, 292.
- Lespès (R.). Alger. *R. S.*, 1932, 110 (travail de premier ordre).
- Levillain (Léon). Recueil des actes de Pépin I^{er} et de Pépin II d'Aquitaine. *M. A.*, 1930, 125 (F. Grat discute la méthode suivie par l'auteur).
- Liestol (Knut). The origin of the iceland family sagas. *H.*, n° 65 (remarquable).
- Livingston (W. Ross). Responsible government in Prince Edward island. *B. Instit. h. res.*, n° 28.
- Lizop (Raymond). Histoire de deux cités gallo-romaines : les Convenae et les Consoranni. *An. Par.*, 1932, 260 (remarquable thèse de doctorat).
- Lot (Ferdinand). The end of the ancient world and the beginnings of the Middle ages. *H.*, n° 65 (A. Souter signale un certain nombre de détails inexacts dans cet excellent livre).
- Lower (Richard). De corde. *T.*, n° 1587 (remarquable étude sur le cœur, publiée en 1668).
- Lorenzo (marquis de). Historia del arte hispánico, t. I. *R. A.*, 1932, 172 (remarquable).
- Maccaigne (R.). L'Eglise mérovingienne et l'Etat pontifical. *M. A.*, 1930, 203 (sévère critique de ce médiocre livre par L. Levillain, qui propose une nouvelle interprétation des textes relatifs aux événements de 754-756). *R. S.*, 1932, 105.
- Mackenzie (W. C.). The western isles; their history, traditions and place-names. *T.*, n° 1582.
- Mahan (J. Alexander). Marie-Louise, Napoleon's Nemesis. *J. mod. h.*, 1932, 299.
- Maillard (A.). Expédition de Labiénus contre Lutèce. *R. A.*, 1932, 179 (bon mémoire sur une question peut-être insoluble).
- Manson (T. W.). The seaching of Jesus. *T.*, n° 1586 (très contestable).
- Martin (A. E.). History of the United States, 1783-1931. *H.*, n° 65.
- Martin-Chabot (Eugène). La chanson de la Croisade albigeoise, éditée et traduite du provençal. *R. C.*, 1932, n° 2 (bonne édition qui corrige et complète celle de P. Meyer. Précieuse au point de vue historique).
- Massé (Henri). L'Islam. *An. h. éc.*, n° 15 (bon précis d'une histoire souvent difficile à suivre).
- Massignon (Louis). Annuaire du monde de l'Islam; statistique, historique, social et économique. *An. h. éc.*, n° 15 (remarquable instrument de travail).

- Mater (André)*. Les Jésuites. *A. h. R. fr.*, 1932, 214 (remarquable).
- Maurain (Jean)*. La politique ecclésiastique du Second Empire. — Le Saint-Siège et la France, de décembre 1851 à avril 1853. *R. h. Égl.*, 1932, 21 (deux excellentes thèses de doctorat).
- May (Miss Esther Isopel)*. The *De Jerusalem celesti* and the *De Babilonia infernali* of frà Giacomino da Verona. *M. Ac.*, I, 75.
- McCordock (R. Stanley)*. British far-east policy, 1894-1900. *J. mod. h.*, 1932, 313.
- McGee (John Edwin)*. A crusade for humanity : the history of organized positivism in England. *J. mod. h.*, 1932, 303.
- Mélanges K. Strecker. Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters. *R. B. P. H.*, 1932, 388.
- Mélanges Vercoullie. Album opgedragen aan Prof. J. Vercoullie, 1857-1927. *R. B. P. H.*, 1932, 390 (recueil de travaux sur la philologie et l'histoire des littératures germanique et néerlandaise).
- Mencken (Henry)*. Préjugés ; trad. par Régis Michaud. *R. H. mod.*, 1932, n° 2 (utile traduction de l'œuvre d'un des plus sages parmi les penseurs américains d'aujourd'hui. L'auteur s'attaque à tous les dogmes sociaux, qui ont corrompu l'esprit public aux États-Unis).
- Merk (Frederick)*. Fur trade and Empire. George Simpson's journal. *T.*, n° 1583.
- Meynier (André)*. Ségalas, Levézou, Châtaigneraie. *R. S.*, 1932, 111 (fructueuses recherches dans les archives ; mais de graves lacunes).
- Michel (P.-H.)*. La pensée de L.-B. Alberti : un idéal humain au xv^e siècle. *R. S.*, 1932, 102.
- Minnigerode (Meade)*. Jefferson friend of France. *R. H. mod.*, 1932, n° 2 (utilise avec intelligence la correspondance de Genet).
- Moloney (Francis X.)*. The fur trade in New England, 1620-1676. *T.*, n° 1583.
- Monglond (André)*. La France révolutionnaire et impériale. *A. h. R. fr.*, 1932, 211.
- More (Sir Thomas)*. The english works ; publ. par W. E. Campbell, t. I et II. *R. B. P. H.*, 1932, 210.
- Morison (J. E.)* et *Commager (H. S.)*. The growth of american people. *H.*, n° 65 (aussi utile qu'intéressant).
- Mowat (R. B.)*. The States of Europe, 1815-1871. A study of their domestic development. *T.*, n° 1585.
- Muirhead (Findlay)*. Ireland. *T.*, n° 1586 (excellent « guide bleu »).
- Murray (David)*. Early burgh organization in Scotland as illustrated in the history of Glasgow and some neighbouring burghs. *T.*, n° 1585 (beaucoup d'érudition et de charme).
- Murray (R. H.)*. Edmund Burke. *H.*, n° 65 (intéressant surtout en ce qui concerne les rapports de Burke avec l'Irlande, sa patrie).
- Myres (J. L.)*. Who were the Greeks? *J. S.*, 1932, 157 (ce livre apporte une précieuse contribution à l'histoire des origines grecques).
- Newton (Arthur Percival)*. The great age of discovery. *T.*, n° 1587.
- Nicolas de Cusa*. De la docte ignorance ; trad. par L. Moulinier. *R. S.*, 1932, 100.
- Nilsson (Martin P.)*. The Mycenaean origin of greek mythology. *J. S.*, 1932, 228.
- Ockham*. Gulielmi de Ockham epistola ad Fratres Minores ; texte, notes et introduction par C. Kennett Brampton. *T.*, n° 1583.
- Oliverio (Gaspere)*. La stèle di Tolomeo Neoteris, re di Cirene. *J. S.*, 1932, 168 (Fr. Cumont traduit et commente un texte par lequel Ptolémée Phiscos déshérite son frère et reconnaît aux Romains un droit immédiat d'intervention contre ce frère détesté).
- Ovide*. Les amours et Les remèdes à l'amour ; édité et trad. par H. Borneque. *R. B. P. H.* (critiques très sévères par F. Peeters).
- Paetow (L. J.)*. A guide to the study of medieval history. *M. A.*, 1932, 54 (nouv. édition qui laisse à désirer). — *H.*, n° 65 (très utile, malgré les lacunes et les erreurs signalées par Powicke). — *R. B. P. H.*, 1932, 254.
- Pannier (Jacques)*. L'Église réformée de Paris, 1621-1629. *R. C.*, 1932, n° 2 (avec un important recueil de documents).
- Recherches sur la formation intellectuelle de Calvin. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Payot (A.)* et *Poncelet (Ed.)*. (Œuvres de Jacques de Henricourt. *R. Q. H.*, 1932, 476 (important pour l'histoire de la Wallonie et de la France, de 1250 à 1400).
- Perels (E.)*. Zum Kaisertum Karls des Grossen in mittelalterlichen Geschichtsquellen. *R. Q. H.*, 1932, 473 (intéressant).
- Perreux (Gabriel)*. La propagande républicaine au début de la monarchie de Juillet. Étude sur les associations patriotiques, des journées de juin 1832 aux lois de septembre 1833. *An. Par.*, 1932, 271.
- Les origines du drapeau rouge en France. *R. H. mod.*, 1932, n° 2 (intéressant).
- Perrier (Paul)*. L'unité humaine ; histoire de la civilisation et de l'esprit humain. *B. Instit. h. res.*, n° 28 (beaucoup de fa-tras).

- Perrin (Joseph)*. Le martyrium de saint Sanctien, de sainte Béate et de saint Augustin. *M. A.*, 1930, 199 (insuffisant).
- Petasoni (Raffaele)*. La confession des péchés; trad. par R. Monnot, t. I. *R. A.*, 1932, 182 (bonne traduction, que l'auteur a mise à profit pour refaire en partie son ouvrage). — *R. C.*, 1932, n° 2.
- Phillips (Gerald)*. The tragic story of « Shakespeare » disclosed in the sonnets, and the life of Edward de Vere. *T.*, n° 1586.
- Piaget (Arthur)* et *Berthoud (Gabrielle)*. Notes sur le « Livre des martyrs » de Jean Crespin. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Pinkerton (Robert E.)*. Hudson's bay Company. *T.*, n° 1582.
- Pipkin (Charles W.)*. Social politics and modern democracies. *J. mod. h.*, 1932, 306.
- Pissier (abbé A.)*. L'abbaye Notre-Dame de Dilo au diocèse de Sens. *An. h. éc.*, n° 15.
- Placart (A.)*. Les sanctuaires et les cultes du mont Cynthe. *R. B. P. H.*, 1932, 221.
- Popovici (Andrei)*. The political status of Bessarabia. *J. mod. h.*, 1932, 328.
- Powys (A. R.)*. The english parish church. *H.*, n° 65 (agréable tableau archéologique des églises de village).
- Prims (abbé Floris)*. Antwerpen in 1830. *R. B. P. H.*, 1932, 298.
- Pringle (Henry F.)*. Theodore Roosevelt. *T.*, n° 1585.
- Raison (abbé L. M.)*. Le mouvement janséniste au diocèse de Saint-Malo. — Le mouvement janséniste au diocèse de Dol. *R. h. Égl.*, 1932, 236.
- Raveau (Paul)*. Essai sur la situation économique et l'état social en Poitou au XVI^e siècle. *R. C.*, 1932, n° 2 (article à lire de Marc Bloch).
- Reddaway*. Frédéric le Grand; trad. par Delcourt. *R. P.*, 15 juin 1932.
- Registra Stephani Gardiner et Johannis Poynt*, episcoporum Wintoniensium; édit. par Herbert Chitty. *H.*, n° 65.
- Reibell (général)*. La Tunisie il y a cinquante ans, d'après des notes et souvenirs du commandant Varloud, du 4^e régiment de zouaves. *R. ét. h.*, 1932, 195.
- Reisner (George A.)*. Mycerinus. The temples of the third pyramid at Ghiza. *T.*, n° 1582.
- Repond (Jules)*. Les secrets de la draperie antique : de l'himation au pallium romain. *R. A.*, 1932, 167.
- Reviron (Jean)*. Les idées politico-religieuses d'un évêque du IX^e siècle : Jonas d'Orléans et son traité *De institutione regia*. *R. S.*, 1932, 106.
- Richardson (A. E.)*. Georgian England. *H.*, n° 65 (étude illustrée avec goût sur la vie, le commerce, l'industrie, les arts en Angleterre, de 1700 à 1820).
- Richardson (Caroline)*. English preachers and preaching 1640-1670; a secular study. *H.*, n° 65.
- Ritchie (John)*. Reports of cases decided by Francis Bacon, Lord chancellor of England, in the high court of chancery, 1617-1621. *T.*, n° 1582.
- Robbins (Lionel)*. An essay on the nature and significance of economic science. *T.*, n° 1585.
- Robinson (Howard)*. Bayle the sceptic. *J. mod. h.*, 1932, 285.
- Rosenberg (Arthur)*. The birth of the german Republic, 1871-1918. *J. mod. h.*, 1932, 325 (très intéressant, surtout en ce qui concerne le rôle de Ludendorff).
- Roul (A.)*. L'Eglise catholique et le droit commun. *R. h. Égl.*, 1932, 227.
- Ruffini (Francesco)*. La vita religiosa di Alessandro Manzoni. *R. S.*, 1932, 116.
- Ryan (F. W.)*. The House of Temple; a study of Malta and its knights in French revolution. *H.*, n° 65.
- Saintyves (P.)*. En marge de la légende dorée. *M. A.*, 1932, 46 (L. Levillain rapproche à l'auteur l'insuffisance de son information et son manque de méthode).
- Sauer (Elisabeth)*. Das Lazariten-Orden und das Statutenbuch von Seedorf. *M. A.*, 1931, 114 (bonne étude sur les débuts de l'ordre des Lazaristes).
- Saunders (Miss O. Elfrida)*. A history of the english art in the middle ages. *T.*, n° 1583.
- Scarborough (Harold E.)*. England muddles through. *T.*, n° 1582 (étude pénétrante et fort pessimiste sur l'Angleterre à l'adresse des Américains).
- Schirmeisen (Karl)*. Mythos und Prähistorie. *R. A.*, 1932, 158 (l'auteur a beaucoup lu, mais il veut en trop savoir).
- Schnabel (Franz)*. Deutschlands geschichtliche Quellen; I : Das Zeitalter der Reformation, 1500-1550. *R. H. mod.*, 1932, n° 2 (suite utile au manuel de Wattenbach).
- Schneider (H. et C.)*. Samuel Johnson, president of King's college. *H.*, n° 6 (4 gros volumes sur l'histoire de King's college, aujourd'hui Columbia University à New-York).
- Schuman (Frederick L.)*. War and diplomacy in the French republic; an inquiry into political motivations and the control of foreign policy. *J. mod. h.*, 1932, 315.
- Schuyler (Robert Livingston)*. Josiah Tucker; a selection from his economic and political writings. *J. mod. h.*, 1932, 294.
- Shupp (Paul F.)*. The european powers and

- Near eastern questions, 1806-1807. *T.*, n° 1584 (ouvrage fortement documenté).
- Sieghart (Rudolf)*. Die letzten Jahrzehnte einer Grossmacht : Menschen, Völker, Probleme des Habsburgs Reichs. *T.*, n° 1585 (remarquable).
- Sikes (J. G.)*. Peter Abailard. *T.*, n° 1582.
- Sinko (Tadeusz)*. Literatura grecka. Vol. I. *R. B. P. H.*, 1932, 141 (« la philologie classique en Pologne vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage d'une envergure exceptionnelle »).
- Smurlo (E.)*. Voltaire et son « Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand ». *R. B. P. H.*, 1932, 193 (important).
- Specht (Richard)*. Giacomo Puccini : das Leben, der Mensch, das Werk. *T.*, n° 1587.
- Stach (W.)* et *Walther (H.)*. Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters. *R. Q. H.*, 1932, 403 (analyse des études qui constituent le volume de Mélanges offert à Karl Strecker).
- Stein (Ernst)*. Geschichte des spätrömischen Reiches. I, 284-476. *R. B. P. H.*, 1932, 237 (très important pour l'histoire du Bas-Empire).
- Steinhausen (Josef)*. Archæologische Karte der Rheinprovinz. *J. S.*, 1932, 229.
- Steinmetz (Rudolf)*. Englands Anteil an der Trennung der Niederlande 1830. *R. B. P. H.*, 1932, 292 (œuvre « d'un maniaque, dont l'anglophobie et la belgo-phobie se révèlent avec une conviction et une outrance plus déplorables encore que comiques », dit Henri Pirenne).
- Stephan (Horst)* et *Leube (Hans)*. Die Neuzeit. *R. C.*, 1932, n° 2 (fin du manuel d'histoire ecclésiastique de Gustav Krüger. Ouvrage solidement construit. Goguel constate de nombreuses erreurs sur le protestantisme français).
- Sturlason (Snorre)*. Heimskringla, or the lives of the Norse kings; texte et traduction par *Erling Monsen* et *A. H. Smith*. *T.*, n° 1583 (très bonne traduction).
- Suétone*. Vies des douze Césars; texte établi et trad. par *H. Ailloud*. *R. B. P. H.*, 1932 (très estimable).
- Sweet (A. H.)*. History of England. *H.*, n° 65.
- Tassier (M^{lle})*. Les démocrates belges de 1789. *R. S.*, 1932, 114.
- Taylor (Lily Ross)*. The divinity of the Roman emperor. *J. S.*, 1932, 179 (livre clair, agréable et instructif).
- Terry (Sir Richard)*. Calvin's first psalter 1539. *T.*, n° 1584.
- Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne. *R. S.*, 1932, 99 (sous la direction d'Abel Rey).
- Thierry (Maurice)*. Bougainville, soldier and sailor. *T.*, n° 1582.
- Thomson (Gladys Scot)*. Two centuries of family history : a study in social development. *R. B. P. H.*, 1932, 269 (biographie des comtes, puis ducs de Bedford; intéressant pour l'histoire sociale).
- Torbarina (Josip)*. Italian influence on the poets of the Ragusan republic. *R. C.*, 1932, n° 1.
- Toussaint-Bertrand*. Histoire de l'Amérique espagnole. *R. h. fr.*, 1930, 384.
- Turgeon (Charles)*. Critique de la conception socialiste de l'histoire. *R. h. Égl.*, 1932, 218.
- Vaissière (Pierre de)*. Duplex. *An. h. éc.*, n° 15 (excellent).
- Van Praag (J. A.)*. Huidige opvattingen over den Cid der historie. *M. Ae.*, I, 64 (importante étude sur l'idée qu'on se fait aujourd'hui du Cid historique).
- Vaunois (Louis)*. Le roman de Louis XIII. *R. ét. h.*, 1932, 190 (son idylle avec Louise de La Fayette).
- Walsch (W. Th.)*. Isabelle la Catholique, trad. par le colonel Carré. *R. P.*, 15 juin 1932 (contient du nouveau sur la lutte contre l'Islam et la prise de Grenade).
- Walton (Thomas)*. Le « Doctrinal du temps présent » de Pierre Michault, 1466. *M. Ae.*, I, 67 (bonne édition). — *R. B. P. H.*, 1932, 185.
- Waters (E. G. R.)*. An old italian version of the Navigatio Sancti Brendani. *M. Ae.*, I, 76.
- Whimster (D. C.)*. Surrey. *H.*, n° 65.
- Whiting (C. E.)*. Studies in english puritanism, 1660-1688. *H.*, n° 65.
- Williams (Basil)*. Stanhope; a study in eighteenth-century war and diplomatie. *T.*, n° 1582.
- Willson (David Harris)*. The parliamentary diary of Robert Bowyer, 1606-1607. *J. mod. h.*, 1932, 289.
- Woods (E. G.)*. The Baltic region; a study in physical and human geography. *T.*, n° 1587.

CHRONIQUE

Congrès. — *V^e centenaire de Jeanne d'Arc à Rouen.* Congrès historique et exposition au Musée, mai-juin 1932. Compte-rendu par Henri LABROSSE, secrétaire général du Congrès (Rouen, impr. Albert Lainé, 1932, 104 p.). — Nombreuses furent les communications faites à ce Congrès par des érudits français et étrangers. Le présent compte-rendu en donne un résumé aussi bref et substantiel que possible en neuf sections concernant les aperçus généraux, la carrière de Jeanne, sa captivité, son procès et son supplice, ses compagnons, sa famille, les hommages à sa mémoire par les contemporains et les littérateurs, l'histoire générale, la Normandie au xv^e siècle. Cette dernière section ne contient pas moins de dix-huit communications sur la vicomté de Rouen et le bailliage de Caux au xv^e siècle, la douane en Normandie de 1419 à 1449, l'organisation municipale et les baillis de Rouen, le château et la garnison anglaise en 1430, Caen sous la domination anglaise, etc. — A la séance de clôture, M. Gabriel HANOTAUX a joint « quelques notes d'érudition » aux nombreux et importants travaux qui ont occupé le Congrès. — Le catalogue sommaire de l'exposition mérite une attention particulière ; il énumère, en effet, les manuscrits originaux et fac-similés, les imprimés, les peintures, miniatures, dessins et estampes, les tapisseries et les armes, qui contribuent à mieux faire comprendre la biographie et la figure humaine de l'héroïne et de la sainte.

— Le VIII^e Congrès des écrivains de France, qui s'est déjà tenu avec succès à Lyon, Clermont-Ferrand, Reims, Strasbourg, en Avignon, à Versailles et Chambéry-Aix-les-Bains, a eu lieu à Lille les 15, 16, 17 juillet 1932, et dans la région du Nord les 18 et 19 juillet. Au premier rang des questions qu'on y a discutées figurent la Défense des intérêts matériels et moraux des écrivains et la Création de prix littéraires par provinces.

— *Comité international des Sciences historiques.* Siège légal à Washington. Commission de l'enseignement de l'histoire. Résolutions prises à La Haye dans les séances des 4, 5 et 6 juillet 1932. — I. La Commission de l'enseignement de l'histoire, vu un vœu présenté au récent Congrès international pour l'enseignement de l'histoire, considérant que la multiplication d'organes analogues ne fait qu'entraver le travail effectif, se prononce contre la création d'un nouvel Institut international d'enseignement historique.

II. Tout en reconnaissant l'importance des Comités nationaux de coopération intellectuelle dans l'œuvre de rapprochement entre les nations, la Commission est d'avis que, dans le domaine de l'enseignement historique, ce sont avant tout les Comités nationaux des Sciences historiques qui sont désignés par leur compétence à promouvoir cette œuvre.

III. En ce qui concerne le Comité des experts, qui a siégé à Paris les 15 et 16 février 1932, la Commission approuve complètement et à l'unanimité l'attitude de

son Bureau. En conséquence : 1^o si l'Institut international de coopération intellectuelle, agissant au nom de la S. D. N., est amené à constituer un « comité restreint d'amiable conciliation », conformément à la résolution II du Comité des experts, la Commission, convaincue que tous les membres de ce comité restreint représenteront des institutions donnant les garanties désirables de valeur scientifique, autorise le Bureau à y envoyer un représentant de la Commission, sur la demande dudit Institut. — 2^o La Commission, conformément à la résolution VII du Comité des experts, décide de se mettre en rapport avec la direction de la Bibliothèque de la S. D. N. pour lui demander de former une collection de manuels scolaires. En vue d'aider à la création de cette collection, la Commission s'adressera aux Comités nationaux des sciences historiques, afin d'obtenir par leur intermédiaire les manuels à envoyer à Genève ou tout au moins une liste aussi complète que possible de ces manuels. Le secrétaire de la Commission se concertera avec le conservateur de la Bibliothèque de la S. D. N. pour avoir le catalogue de la collection, la faire compléter et la faire mettre à la disposition des personnes et particulièrement de la Commission elle-même. Pour faciliter la réalisation de ce projet, la Commission demandera une allocation au Bureau du Comité international des Sciences historiques.

IV. Sur la proposition du président, pour mettre la responsabilité du Bureau à couvert dans les cas imprévus qui peuvent se produire entre deux sessions annuelles, la Commission décide d'adjoindre au Bureau un Comité consultatif de six membres.

V. La Commission charge le Bureau de poursuivre l'enquête décidée en 1931 sur la proposition de MM. Friis, Handelsman et Volpe. Une nouvelle circulaire demandera aux Comités nationaux : 1^o de préciser ce qui a été fait dans leur pays pour relever le niveau scientifique des manuels scolaires et pour éliminer des manuels, en sauvegardant l'objectivité scientifique, tout jugement susceptible d'envenimer les rapports entre les nations ; 2^o de présenter des propositions sur les moyens les plus propres à garantir à la fois l'objectivité scientifique et l'esprit de conciliation dans les manuels (création de revues, bulletins critiques, etc...). Les Comités nationaux seront invités à envoyer leur réponse au Bureau de la Commission dans les six mois.

VI. Préparation du Congrès de Varsovie : 1^o le Bureau prendra les mesures nécessaires pour qu'un rapport soit présenté au Congrès de Varsovie sur les résultats de l'enquête relative aux manuels. — 2^o Un rapport général sera présenté sur l'état des études historiques dans l'enseignement supérieur, avec un aperçu sur la période comprise entre le Congrès de Rome et celui de Varsovie (1903-1933). — 3^o Une discussion pourra s'engager sur les questions de méthode scientifique et de technique dans l'enseignement historique des établissements primaires et secondaires.

— La Société historique algérienne a pris soin de publier les actes du *Deuxième Congrès national des Sciences historiques à Alger, 14-16 avril 1930* (Alger, 1932, 396 p.). — Dans ce beau volume, on trouvera le texte des communications suivantes : Prosper ALQUIER. Les limites du territoire de Cirta au temps de Sittius, 46-40 av. J.-C., d'après les inscriptions funéraires (avec une carte). — Marcel BATAILLON. Érasme au Mexique (signale l'influence exercée en ce pays par Érasme, d'après un recueil de documents mexicains intitulé *Libros y libreros en el siglo XVI*). — Alfred BEL. Note de sociologie religieuse : les fractions de la tribu berbéro-arabe des Beni Hediyl dans une légende hagiographique. — Henri BERR. Le vocabulaire

historique du Centre international de synthèse. — Camille BLOCH. La déclaration de Londres et le différend anglo-américain de 1914-1916 sur la liberté des mers (d'après les *Papers relating to foreign affairs* publiés par le gouvernement américain). — Fernand BRAUDEL. Le retour de Philippe II en Espagne, 1559. — Marius CANARD. Un personnage de roman arabo-byzantin (un émir de Mélitène dont les exploits sont longuement racontés dans un grand roman de chevalerie arabe du XIV^e siècle). — Américo CASTRO. Cervantès et l'ambiance de la Contre-Réforme ; la captivité à Alger. — Jean CAZENAVE. Un chroniqueur espagnol de l'Algérie au XVI^e siècle : Diego Suarez. — Alfred COVILLE. Maître Jean Petit (qui fut, on le sait, l'apologiste du meurtre de Charles d'Orléans en 1407 ; il voulait prouver que l'assassinat politique est, en droit, amplement justifié. Réplique véhémentement par la veuve du défunt, Valentine Visconti). — J. DESPARMET. L'entrée des Français à Alger, poème du cheikh Abdelkader (texte, traduction et minutieux commentaire). — Julien FRANC. Les Francs-Comtois en Algérie (qui ont émigré après la guerre de 1870-1871. — Lucien GUENOUN. L'organisation de la justice en Algérie de 1830 à 1884. — Halfdan KOHT. Les répercussions de la conquête de l'Algérie sur la politique scandinave (expose comment la victoire de Bugeaud à Isly et le traité du 5 avril 1845 avec le Maroc ont contribué à préparer l'indépendance de la Norvège et la coopération politique des trois royaumes scandinaves). — Louis LESCHI. Le dernier proconsul païen de la province d'Afrique, 410 ap. J.-C. (épisode de la lutte du pouvoir impérial contre les Donatistes. Le proconsul d'alors était Macrobe, l'auteur des *Saturnales*, qui était païen ; ses successeurs immédiats furent tous des chrétiens). — Adolphe LONS. La divinisation du roi dans l'Orient méditerranéen et ses répercussions dans l'ancien Israël. — Georges MARÇAIS. La Berbérie, du VII^e au XVI^e siècle. — Marcel MARION. Le bataillon marseillais du 21 janvier (il s'agit du second bataillon de Marseillais, formé par la ville d'Aix et qui, lors de son passage à Valence, y commit le 26 septembre les plus graves excès ; à Paris, il forma la haie autour de l'échafaud de Louis XVI, mais il fut assez mal reçu par la Convention et, au lieu de partir pour la frontière, il s'empessa de regagner son point de départ. Ses chefs, qui avaient manifesté des sentiments girondins, furent plus tard envoyés à l'échafaud comme fédéralistes et contre-révolutionnaires). — Émile MERSIOL. La régence d'Alger vue par un Allemand à la fin du XVIII^e siècle (il s'appelait le baron de Rehbinden, auteur d'un ouvrage d'environ 3,000 pages publié à Altona entre 1789 et 1800). — René MUSSET. Le rôle du monde méditerranéen dans l'expansion des plantes de grande culture intertropicales. — D. Gonzalo ORTIZ DE MONTALVAN. Archivo general de Simancas. Sa documentación referente a Argel. — Henri PÉRÈS. La vie d'étude et de méditation d'Ab-el-Kader au château d'Amboise, 1848-1852. — L. POINSSOT et R. LANTIER. Les gouverneurs espagnols de La Goulette (avec deux planches). — Pierre RENOUVIN. La publication des documents diplomatiques français, 1871-1914 (montre avec quel esprit critique elle a été conçue et exécutée). — Vincenzo USSANI. Virgile et les Africains du Nord. — Georges YVER. La question de Constantine en 1837.

Antiquité. — Un volume de Mélanges a été offert à M. Charisteria Alois Rzach pour célébrer sa quatre-vingtième année. L'indication des vingt-quatre mémoires contenus dans ce volume est donnée dans la *Revue belge de littérature et d'histoire*, 1932, p. 216. Ce sont pour la plupart des études sur l'antiquité grecque et byzantine.

France. — La cravate de commandeur de la Légion d'honneur décernée à M. Bémont, dans la promotion du 14 juillet du ministère de l'Éducation nationale, a consacré, par la décision d'un directeur et d'un ministre avertis, un véritable plébiscite universitaire. Confrères, collègues et anciens élèves de M. Bémont avaient été unanimes à appeler l'attention du ministère sur les titres exceptionnels d'un savant qui n'a vécu que pour sa science, qui a formé pour elle des générations de travailleurs, qui l'a enrichie de travaux classiques, dont toute la carrière est un admirable exemple de probité scientifique, de haute conscience et de modeste poussée jusqu'à l'abnégation. Le nom de M. Bémont est trop indissolublement lié à celui de la *Revue historique* pour qu'il convienne à celle-ci d'insister sur un légitime éloge. Il lui sera permis du moins d'exprimer sa satisfaction d'avoir vu, parmi les titres de M. Bémont, mentionner en première ligne celui de directeur de la *Revue*, de rappeler que, secrétaire, puis directeur, il n'a pas cessé, un seul jour des cinquante-six années écoulées depuis la fondation de la *Revue*, de penser à elle et de travailler pour elle, et elle est certaine de répondre à la pensée et au sentiment de M. Bémont en associant à son nom, dans ce jour de joie et d'honneur, qui l'est aussi pour elle-même, le souvenir du maître aimé qui jadis le fit entrer à ses côtés dans cette maison dont il est devenu l'âme, Gabriel Monod.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le premier prix Gobert à M. Albert GRENIER : *Manuel d'archéologie gallo-romaine*. Le second prix est resté attribué à MM. CALMETTE et PÉRINELLE pour leur livre *Louis XI et l'Angleterre*, déjà couronné au concours de l'an dernier.

Le prix Estrade-Delcros a été décerné à l'œuvre posthume de LÉON DOREZ, *La cour du pape Paul III*.

— L'Académie française a décerné les prix suivants : premier prix Gobert : Augustin BERNARD, *L'Algérie* (t. II de l'Histoire des colonies françaises, publiée sous la direction de M. Gabriel Hanotaux) ; second prix : duc de LÉVIS-MIREPOIX, *François I^{er}*. — Prix Alfred-Née : Gustave COHEN, *Chrétien de Troyes*. — Prix Vitet : Marcel BOUTERON, ensemble de l'œuvre consacrée à Balzac. — Prix Hélène-Porgès : général REIBELL, *Carnet de route de la mission saharienne Fourreau-Lamy*. — Prix J.-J. Berger : Jacques PANNIER, *L'Église réformée de Paris sous Louis XIII* ; M^{lle} Blanche MAUREL, *Paris* ; André BABELON, *Lettres de Diderot* ; Jeanne PANNIER, *Mère Angélique*. — Prix Halphen : général Youri BALINORE, *Le grand-duc Nicolas*, et COISSAC de CHEVREBIÈRE, *Histoire du Maroc*. — Le prix Théroanne a été partagé entre MM. P. RICHARD, *Histoire du concile de Trente* ; Abel MANSUY, *Jérôme Napoléon et la Pologne* ; VAUX DE FOLETIER, *Le siège de La Rochelle* ; VAN DEN BOSCH, *Vingt années d'Égypte* ; COMBE DE PATRIS, *Le comte de Serre* ; D^r AURENCHÉ, *La mort de Stamboul* ; LÉON MIROT, *Études lucquoises* ; Mgr VIDAL, *Schisme et hérésie au diocèse de Pamiers* ; Albert KAMMERER, *La mer Rouge* ; J.-P. ALAUX, *Vasco de Gama* ; G. MARTIN, *Nantes au XVIII^e siècle* ; Ch. ROLLIN, *Un village lorrain*. — Prix Montyon : Joseph GARIN, *Histoire de Viry-sur-Seine* ; Pierre HUGUENIN, *La Bourgogne, le Morvan, la Bresse* ; LADREIT DE LACHARIÈRE, *Au Maroc en suivant le P. de Foucauld*. — Prix Sobrier-Arnould : J.-Th. WELTER, *L'« exemplum » dans la littérature religieuse et didactique du Moyen Âge*. — Prix Fabien : Maurive GRIGAUT, *Histoire du travail et des travailleurs*. — Prix Furtado : E. FLEURY, *Saint Grégoire de Nazianze*. — Prix Charles Blanc : Pierre CHIROL, *Rouen*. — Prix Trubert : M^{lle} Renée ZELLER, *Sainte Catherine de Sienne*.

— Prix Guizot : TOURNEUR-AUMONT, *Fustel de Coulanges*. — Prix Mesureur : HENRI MAUGIS, *L'âme de la France*. — Le prix dit d'Académie a été attribué à P. CHARLIAT, *Trois siècles d'économie maritime française*; M^{me} SONIA HOWE, *Les héros du Sahara*; ALBERT SARRAULT, *Grandeur et servitude coloniales*; GEORGES CHENESSEAU, *L'abbaye de Fleury*.

— L'Université de Paris a créé, à la Faculté des lettres, une nouvelle institution d'enseignement et de recherches historiques : le *Centre d'études de la Révolution française*. Cet établissement doit grouper les études et les recherches qui se poursuivent en France et à l'étranger sur les différentes branches de l'histoire générale de la Révolution : l'histoire politique ; le droit de la Révolution française (public, civil, international) ; l'histoire des religions ; l'histoire économique ; l'histoire diplomatique et militaire ; l'histoire des sciences, notamment de la physiologie et de la médecine ; l'histoire de l'enseignement et, en particulier, de la langue française ; l'histoire des arts, etc.

Le Comité de direction est composé de : MM. CHARLÉTY, recteur, président du Conseil de l'Université de Paris, membre de l'Institut ; DELACROIX, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris ; F. BRUNOT, doyen honoraire et professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, membre de l'Institut ; HAUSER, MASSON, SAGNAC, SCHNEIDER, professeurs à la Faculté des lettres de l'Université de Paris ; LÉVY-ULLMANN, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris ; CAULLERY, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Paris, membre de l'Institut ; MIRKINE-GUETZÉVITCH, secrétaire général de l'Institut international de droit public. Le directeur de ce nouveau centre d'études sera M. SAGNAC ; les directeurs adjoints, MM. H. HAUSER, P. MASSON, B. MIRKINE-GUETZÉVITCH ; le secrétaire général, M. ANDRÉ PIERRE, agrégé de l'Université.

— Sous le titre *Le vieux Marly*, la Société archéologique, historique et artistique de Marly-le-Roi, fondée en 1924 par M. GRUYER et reconstituée en 1930 sur des bases plus solides, publie un Bulletin (impr. P. ANDRÉ, Paris), qui a pour objet « de faire connaître et protéger les monuments intéressants et les beautés naturelles de la localité, de rechercher et publier les documents relatifs à son histoire ». Le premier numéro contient une sorte d'article-programme rédigé par le Dr MAURICE HANOTTE, un des plus actifs promoteurs de l'entreprise ; des notes d'histoire concernant le château, par M. C. MAURICHEAU-BEAUPRÉ ; un exposé des recherches et découvertes archéologiques faites sur le territoire de la commune, par M. ANDRÉ MELLERIO. — La Société se propose, en outre, de restaurer, non pas le château, qui est condamné à la ruine sans appel, du moins le parc, qui déjà reprend peu à peu son aspect primitif, sous la surveillance du conservateur et du conservateur des eaux et forêts. Enfin, un petit musée s'est formé, qui, grâce à de généreux donateurs, mérite déjà d'attirer l'attention des historiens et des touristes. — Ch. B.

— *Fabliaux, dits et contes en vers du XIII^e siècle*, publiés par M. HENRI OMONT, membre de l'Institut (Ernest Leroux, 1 vol. in-4^o raisin (25 x 32), VIII-28 p., 724 planches. Tirage limité à 100 exemplaires ; prix : 1,000 fr.). — Nous ne pouvons ici que reproduire ce qui est dit de ce splendide volume dans le prospectus distribué par la librairie Leroux :

« Ce recueil de fabliaux, dits et contes en vers, qui porte aujourd'hui à la Bibliothèque nationale le numéro 837 des manuscrits du fonds français, est depuis longtemps considéré comme le plus célèbre, sinon le plus important et le plus ancien

corpus de poésies de nos vieux jongleurs du Moyen Age. A la fin du XVIII^e et au cours du XIX^e siècle, Barbazan, Legrand d'Aussy, Méon, Crapelet, Achille Jubinal, Francisque Michel, Anatole de Montaiglon, Gaston Raynaud l'ont successivement utilisé pour leurs recueils de fabliaux et autres poésies du Moyen Age. On ne saurait énumérer les innombrables emprunts qui lui ont été faits depuis par les romanistes français et étrangers. C'est un gros volume de format in-folio, comptant aujourd'hui 362 feuillets de parchemin, qui mesurent 315 millimètres sur 210, et sur lesquels on a transcrit au XIII^e siècle cette compilation, en une petite écriture gothique régulière, sur deux colonnes, chacune de cinquante lignes. »

L'ouvrage a été reproduit en phototypie double ton et, pour en faciliter la consultation, deux listes et une table ont été jointes : 1^o une liste numérique des fabliaux et autres poésies contenus dans le ms. 837 ; 2^o une table alphabétique des titres de noms d'auteurs de ces poésies ; 3^o une liste alphabétique des *incipit* des fabliaux et autres poésies.

— La librairie Paul Geuthner entreprend de publier dans la collection intitulée : *Études de paléographie musicale byzantine, Les idiomes et le canon de l'Office de Noël, d'après des manuscrits grecs des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*. Ces textes sont édités par le Rév. Père J.-D. PETRESCO, curé de l'église Saint-Bessarion de Bucarest, avec une préface de M. A. GASTOUÉ, professeur à la *Schola Cantorum* de Paris (volume d'environ 33 planches de fac-similés, 123 planches de musique en notation moderne, nombreuses figures dans le texte et environ 80 p. in-4^o raisin, 1932 ; prix de souscription : 150 fr.).

Allemagne. — La *Zeitschrift für europäische Geschichte*, dont la publication avait été interrompue par la guerre, paraît maintenant à la librairie dite Osteuropa Verlag, Berlin, par fascicules bimestriels. Elle est dirigée par O. Hötsch, avec le concours de MM. Stählin, Salomon et Gertz.

Belgique. — Le tome II, 2^e partie, des *Acta Sanctorum Novembris* publié par les PP. Hippolyte DELEHAYE, Paul PEETERS et Maurice COENS, contient le *Commentarius perpetuus in Martyrologium Hieronymianum*, d'après la recension du P. Henri QUENTIN, O. S. B. Il est en vente aux Bureaux de la Société des Bollandistes à Bruxelles (in-fol., xxiii-720 p.).

États-Unis. — La « Golden Syndicat publishing Company » de Los Angeles (Californie) vient de publier le tome I d'un Annuaire des contemporains analogue au *Who's who* anglais, au *Qui êtes-vous* français. Il a pour titre *Who's who among the living authors of older nations 1931-1932* (482 p.). On s'attendrait à trouver la biographie et la bibliographie des plus notables parmi les auteurs et écrivains du monde entier, sauf en ce qui concerne les États-Unis, pour lesquels on a déjà le *Who's who among North America authors*. Un examen rapide du nouvel Annuaire permet d'y constater des lacunes considérables. La part faite aux Français est des plus indigentes et le directeur de l'entreprise, M. A. LAWRENCE, aura fort à faire pour mettre l'ouvrage au courant dans la prochaine édition, qui est annoncée déjà pour 1934. Ch. B.

— La « Modern language Association of America » entreprend de publier une *Bibliography of critical Arthurian literature*, qui paraîtra une fois l'an sous la direction de M. John J. PARRY au nom du « Groupe arthurien » de l'Association. Dressée suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, elle doit mentionner, sous une

forme aussi concise et précise que possible (c'est ainsi qu'il faut entendre l'épithète « critical »), tous les livres et articles traitant d'Arthur et de la Table ronde, depuis l'origine jusqu'à la fin du xv^e siècle, le tome I comprenant tous ceux qui ont paru de 1922 à 1929. Le premier fascicule ne contient pas moins de 686 numéros en 55 pages (prix : 75 cents). — Le n° 121 renvoie à *des Noëttes Lefebvre* ; il eût été plus conforme à l'usage d'inscrire le livre à *Lefebvre des Noëttes*.

— La Columbia University Press (New-York) a commencé une édition en dix-huit volumes des œuvres de John Milton ; les tomes I et II ont déjà paru (Londres, Humphrey Milford).

Finlande. — La revue finnoise *Arctos* (1931, vol. II, fasc. 2-4) publie une utile bibliographie en allemand des ouvrages parus en Finlande et d'auteurs finnois concernant l'histoire, la linguistique et la philosophie. La rédaction (Helsinki, Pohjoisranta 10) a l'intention de donner chaque année une pareille bibliographie dans le second fascicule de la revue.

Grande-Bretagne. — Le 13 mai 1932 est mort, à l'âge de soixante-dix-sept ans, M. Paget TOYNBEE, un des spécialistes anglais les plus distingués sur la vie et les écrits de Dante.

L'auteur d'une bonne histoire de l'Irlande en quatre volumes : *Ireland under the Normans*, M. Goddard Henry ORPEN, est mort en mai 1932 à l'âge de quatre-vingts ans. On lui doit encore une édition fort estimée du poème français concernant la conquête de l'Irlande par le comte de Pembroke, en 1174 (*Song of Dermot and the earl*, 1882).

— Le Bureau de l'Institut pour les recherches historiques a, sous la direction de M. G. Herbert FOWLER, publié un *Guide to the accessibility of local records of England and Wales*, 1^{re} partie (Londres, Longmans, 1932, 32 p. ; prix : 2 s. 6 d.). Ce fascicule, qui vient de compléter le *Repertory of British archives* publié en 1920 par M. Hubert HALL, contient l'analyse des rapports fournis en 1930-1931 par les archivistes de 54 comtés, 323 bourgs, 42 diocèses, 30 cathédrales, 81 archidiaconés. On y trouve toutes indications utiles sur l'entrée aux archives, les instruments de recherches mis au service des travailleurs, les taxes qu'ils auront à payer, les catalogues, les arrangements pour obtenir des photographies et des copies de documents.

— M. A. MINGANA, conservateur des manuscrits orientaux à la « Rylands library » de Manchester, a été chargé de remplir les mêmes fonctions à la bibliothèque récemment édiflée de « Selly Oak college » à Birmingham. C'est le 25 avril 1932 que cette bibliothèque a été officiellement ouverte par M^{me} Edward Cadbury, fondatrice, avec son mari, de ce bel établissement.

— Nous ne pouvons qu'annoncer aujourd'hui l'édition du célèbre traité de Glanville : *De legibus et consuetudinibus regni Angliae*, par M. George E. WOODBINE ; ajoutons seulement que ce très diligent éditeur n'a consulté pas moins de vingt-sept manuscrits, qu'il en a donné en note les variantes et que les notes remplissent plus de cent pages (New Haven, Yale University Press ; Londres, H. Milford, 1932, ix-306 p. ; prix : 22 s. 6 d.).

— Tirages à part des *Proceedings of the British Academy* (Londres, Humphrey Milford). I. Nécrologies : Sir Israel Gollancz, 1863-1930 (un des plus zélés collabo-

rateurs de la « Early english text Society », par F. C. KENYON (t. XVI, 17 p. ; prix : 1 s.) ; *Thomas Walker Arnold, 1864-1930* (éminent islamisant, membre du Conseil d'Aligarh), par Sir Aurel STEIN (t. XVI, 38 p. ; prix : 2 s.) ; *Thomas Ashby, 1874-1942* (auteur de fouilles et de travaux bien connus sur la Rome antique et la civilisation romaine), par A. H. S. (t. XVII, 29 p. ; prix : 1 s. 6 d.) ; *Matthew Arnold* (né en 1822, mort en 1929), par Sir Edmund CHAMBERS (t. XVIII, 25 p. ; prix : 1 s.). — Il y a aussi les six mémoires suivants : *Minoan art*, par E. J. FORSDYKE (t. XV, 30 p. ; 12 planches ; prix : 6 s. 6 d.). — *Magical texts from a bilingual papyrus in the British Museum*, avec traduction, commentaire et fac-similés, par H. J. BELL, A. D. N. et Herbert THOMPSON (54 p. ; prix : 7 s. 6 d.). — « In Britannia » dans le *Martyrologe hiéronymien*, par Hippolyte DELEHAYE, S. J. (la Bretagne insulaire n'est malheureusement pas représentée dans la rédaction primitive du Martyrologe. Sauf Albanus, quelques saints annoncés dans le Martyrologe sous la rubrique « in Britannia » n'appartiennent à ce pays. Il faut notamment rayer le nom d'Augulus dans la liste des évêques de Londres ; le seul évêque de Londres pendant la période romaine dont l'existence soit attestée est celui qui signe au concile d'Arles en 314 : « Restitutus episcopus civitate Londinensi » (t. XVII, 21 p. ; prix : 2 s.). — *The medieval latin poetry of E. LOBEL* (t. XVII, 28 p. ; prix : 2 s.). — *The rôle of Bosnia in international politics, 1875-1914*, par R. W. SETON-WATSON (t. XVII, 36 p. ; prix : 2 s.). — *Duty and the practice of fact*, par H. A. PRICHARD (t. XVIII, 28 p. ; prix : 1 s. 6 d.).

Pays-Bas. — La maison d'éditions Martinus Nijhoff, de La Haye, achève la publication de son catalogue n° 577, la série de cinq catalogues composant la *Bibliotheca historico-neerlandica*, dont les précédents fascicules ont été signalés (t. CLXVI, p. 433, et t. CLXIX, p. 214). Ce fascicule se rapporte à la période 1813, de la paix de Westphalie jusqu'à la fin de la domination française.

Tchécoslovaquie. — L'historien tchèque V. NOVOTNÝ est mort le 14 juillet 1932. Né le 5 septembre 1869, il avait débuté dans le service des archives, puis enseigné à l'Université de Prague, comme *privat-docent* (1898) et professeur (1908). Spécialiste de l'histoire du hussitisme, il a donné une ample biographie de Hus, dont deux volumes ont paru en 1919 et 1921. En même temps, il s'intéressait à l'histoire médiévale des pays tchèques ; il y a consacré une grande Histoire tchèque (*Ceské dejiny*), dont ont paru en 1912, 1913 et 1928 trois volumes, qui racontent jusqu'au milieu du XII^e siècle. Dans la phalange des disciplines de Goll, il présentait la tendance à la fois la plus érudite et la plus conservatrice, la plus respectueuse de la tradition de Palacký. Grand et consciencieux travailleur, sa précocité prématurée prive la science historique tchèque d'une force dont elle pouvait beaucoup attendre.

L. R.

Le gérant : R. LISBONNE.

